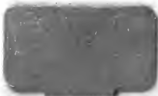



FONDO PIZZOFALCONE





MEMOIRES

SUR

LE RÈGNE

DE

FRÉDÉRIC II,

ROI DE PRUSSE,

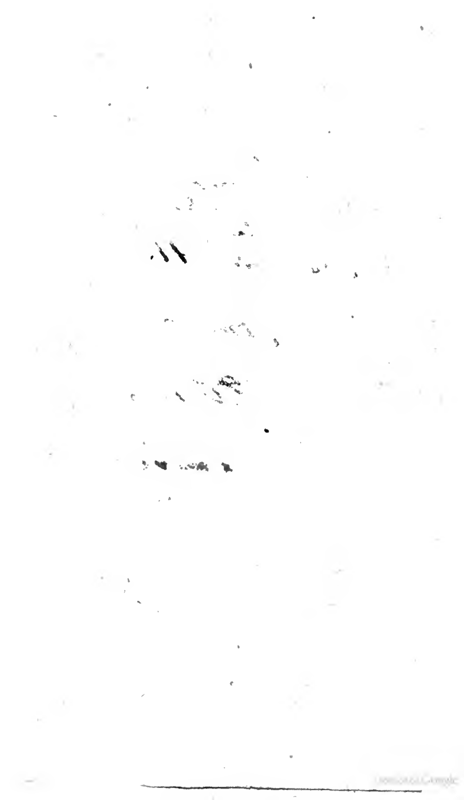
ÉCRITS PAR LUI-MÊME.

TOME PREMIER.



HISTOIRE DE MON TEMPS.

1789.



HISTOIRE

DE

MON TEMPS.

AVANT-PROPOS.

La plupart des hiſtoires que nous avons, ſont des compilations de menſonges mêlés de quelques vérités. De ce nombre prodigieux de faits qui nous ont été tranſmis, on ne peut compter pour avérés que ceux qui ont fait époque, ſoit de l'élévation, ſoit de la chûte des Empires. Il paraît indubitable que la bataille de Salamine s'eſt donnée, & que les Perſes ont été vaincus par les Grecs. Il n'y a aucun doute qu'Alexandre le Grand n'ait ſubjugué l'Empire de Darius, que les Romains n'aient vaincu les Carthaginois, Antiochus & Perſée; cela eſt d'autant plus évident, qu'ils ont poſſédé tous ces Etats. L'hiſtoire acquiert plus de foi dans ce qu'elle rapporte des guerres civiles de Marius & de Sylla, de Pompée & de Céſar, d'Auguſte & d'Antoine par l'authenticité des auteurs contemporains qui nous ont décrit ces événemens. On n'a point de doute ſur le bouleverſement de l'Empire d'Occident & ſur celui d'Orient, car on voit naître & ſe former des royaumes du démembrement de l'Empire romain; mais lorſque la curioſité nous invite à deſcendre dans le détail des faits de ces temps reculés, nous nous précipitons dans un labyrinthe plein

d'obſcurités & de contradictions, & nous n'avons point de fil pour en trouver l'iſſue. L'amour du merveilleux, le préjugé des hiſtoriens, le zèle mal-entendu pour leur patrie, leur haine pour les nations qui leur étaient oppoſées, toutes ces différentes paſſions qui ont guidé leur plume, & les temps de beaucoup poſtérieurs aux événemens, où ils ont écrit, ont ſi fort altéré les faits en les déguiſant, qu'avec des yeux de lynx même on ne parviendrait pas à les dévoiler à préſent.

Cependant, dans la foule d'auteurs de l'antiquité, l'on diſtingue avec ſatisfaction la deſcription que Xénophon fait de la retraite des dix-mille qu'il avait commandés & ramenés lui-même en Grèce. Thucydide jouit à-peu-près des mêmes avantages. Nous ſommes charmés de trouver dans les fragmens qui nous reſtent de Polybe, l'ami & le compagnon de Scipion l'Africain, les faits qu'il nous raconte, dont lui-même a été le témoin. Les Lettres de Cicéron à ſon ami Atticus portent le même caractère; c'eſt un des acteurs de ces grandes ſcènes qui parle. Je n'oublierai point les Commentaires de Céſar, écrits avec la noble ſimplicité d'un grand homme, & quoi qu'en ait dit Hirtius, les rélations des autres hiſtoriens ſont en tout conformes aux événemens décrits dans ces Commentaires; mais depuis Céſar l'hiſtoire ne contient que des panégyriques ou des ſatires. La barbarie des temps ſuivans a fait un chaos de l'hiſtoire du Bas-Empire,

& l'on ne trouve d'intéreſſant que les Mémoires écrits par la fille de l'empereur Alexis Comnène, parce que cette princeſſe rapporte ce qu'elle a vu. Depuis, les moines, qui ſeuls avaient quelque connaiſſance, ont laiſſé des annales trouvées dans leurs couvens, qui ont ſervi à l'hiſtoire d'Allemagne; mais quels matériaux pour l'hiſtoire! Les Français ont eu un Évêque de Tours, un Joinville, & le Journal de l'Étoile, faibles ouvrages de compilateurs qui écrivaient ce qu'ils apprenaient au haſard, mais qui difficilement pouvaient être bien inſtruits. Depuis la renaiſſance des lettres, la paſſion d'écrire s'eſt changée en fureur. Nous n'avons que trop de mémoires, d'anecdotes & de relations, parmi leſquelles il faut s'en tenir au petit nombre d'auteurs qui ont eu des charges, qui ont été eux-mêmes acteurs, qui ont été attachés à la cour, ou qui ont eu la permiſſion des ſouverains de fouiller dans les archives, tels que le ſage préſident de Thou, Philippe de Comines, Vargas, fiſcal du concile de Trente, mademoiſelle d'Orléans, le cardinal de Retz, &c. Ajoutons-y les Lettres de M. d'Eſtrades, les Mémoires de M. de Torcy, monumens curieux, ſur-tout ce dernier qui nous développe la vérité de ce teſtament de Charles II, roi d'Eſpagne, ſur lequel les ſentimens ont été ſi partagés.

Ces réflexions ſur l'incertitude de l'hiſtoire, dont je me ſuis ſouvent occupé, m'ont fait naître

l'idée de tranfmettre à la poftérité les faits principaux auxquels j'ai eu part ou dont j'ai été témoin, afin que ceux qui à l'avenir gouverneront cet Etat, puiffent connaître la vraie fituation des chofes lorfque je parvins à la régence, les caufes qui m'ont fait agir, mes moyens, les trames de nos ennemis, les négociations, les guerres, & fur-tout les belles actions de nos officiers, par lefquelles ils fe font acquis l'immortalité à jufte titre.

Depuis les révolutions qui bouleversèrent premiérement l'Empire d'Occident, enfuite celui d'Orient; depuis les fuccès immenfes de Charlemagne; depuis l'époque brillante du règne de Charles-Quint; après les troubles que la réforme caufa en Allemagne & qui durèrent trente années; enfin après la guerre qui s'alluma à caufe de la fucceffion d'Efpagne, il n'eft aucun événement plus remarquable & plus intéreffant que celui que produifit la mort de l'empereur Charles VI, dernier mâle de la maifon d'Habfpourg.

La cour de Vienne fe vit attaquée par un prince auquel elle ne pouvait fuppofer affez de force pour tenter une entreprife auffi difficile. Bientôt il fe forma une conjuration de rois & de fouverains, tous réfolus à partager cette immenfe fucceffion. La couronne impériale paffa dans la maifon de Bavière, & lorfqu'il femblait que les événemens concouraient à la ruine de la jeune reine de Hongrie, cette princeffe par fa fermeté

& par fon habileté, fe tira d'un pas auffi dangereux, & foutint fa monarchie en facrifiant la Siléfie & une petite partie du Milanais: c'était tout ce qu'on pouvait attendre d'une jeune princeffe, qui, à peine parvenue au trône, faifit l'efprit du gouvernement & devint l'ame de fon confeil.

Cet ouvrage-ci étant deftiné pour la poftérité, me délivre de la gêne de refpecter les vivans & d'obferver de certains ménagemens incompatibles avec la franchife de la vérité: il me fera permis de dire fans retenue & tout haut ce que l'on penfe tout bas. Je peindrai les princes tels qu'ils font, fans prévention pour ceux qui ont été mes alliés & fans haine pour ceux qui ont été mes ennemis; je ne parlerai de moi-même que lorfque la néceffité m'y obligera, & l'on me permettra, à l'exemple de Céfar, de faire mention de ce qui me regarde, en perfonne tierce, pour éviter l'odieux de l'égoïfme. C'eft à la poftérité à nous juger; mais fi nous fommes fages, nous devons la prévenir en nous jugeant rigoureufement nous-mêmes. Le vrai mérite d'un bon prince eft d'avoir un attachement fincère au bien public, d'aimer fa patrie & la gloire: je dis la gloire; car l'heureux inftinct qui anime les hommes du défir d'une bonne réputation, eft le vrai principe des actions héroïques: c'eft le nerf de l'ame, qui la réveille de fa léthargie, pour la porter aux entreprifes utiles, néceffaires & louables.

Tout ce qu'on avance dans ces mémoires, foit à l'égard des négociations, des lettres de fouverains, ou de traités fignés, a fes preuves confervées dans les archives. On peut répondre des faits militaires comme témoin oculaire : telle relation de bataille a été différée de deux ou trois jours, pour la rendre plus exacte & plus véridique.

La poftérité verra peut-être avec furprife dans ces mémoires les récits de traités faits & rompus. Quoique ces exemples foient communs, cela ne juftifierait point l'auteur de cet ouvrage, s'il n'avait d'autres raifons meilleures pour excufer fa conduite.

L'intérêt de l'État doit fervir de règle aux fouverains. Les cas de rompre les alliances font ceux 1°. où l'allié manque à remplir fes engagemens : 2°. où l'allié médite de vous tromper & où il ne vous refte de reffource que de le prévenir : 3°. une force majeure qui vous opprime & vous force à rompre vos traités : 4°. enfin l'infuffifance des moyens pour continuer la guerre. Par je ne fais quelle fatalité ces malheureufes richeffes influent fur tout. Les princes font les efclaves de leurs moyens ; l'intérêt de l'État leur fert de loi, & cette loi eft inviolable. Si le prince eft dans l'obligation de facrifier fa perfonne même au falut de fes fujets, à plus forte raifon doit-il leur facrifier des liaifons dont la continuation leur deviendrait préjudiciable. Les exemples de pareils traités rompus fe ren-

contrent communément. Notre intention n'eſt pas de les juſtifier tous. J'oſe pourtant avancer qu'il en eſt de tels, que la néceſſité, ou la ſageſſe, la prudence, ou le bien des peuples obligeait de tranſgreſſer, ne reſtant aux ſouverains que ce moyen-là d'éviter leur ruine. Si François I avait accompli le traité de Madrid, il aurait, en perdant la Bourgogne, établi un ennemi dans le cœur de ſes Etats. C'était réduire la France dans l'état malheureux où elle était du temps de Louis XI & de Louis XII. Si, après la bataille de Muhlberg gagnée par Charles-Quint, la ligue proteſtante d'Allemagne ne s'était pas fortifiée de l'appui de la France, elle n'aurait pu éviter de porter les chaînes que l'empereur lui préparait de longue main. Si les Anglais n'avaient pas rompu l'alliance ſi contraire à leurs intérêts, par laquelle Charles II s'était uni avec Louis XIV, leur puiſſance courait riſque d'être diminuée, d'autant plus que, dans la balance politique de l'Europe, la France l'aurait emporté de beaucoup ſur l'Angleterre. Les ſages, qui prévoient les effets dans les cauſes, doivent à temps s'oppoſer à ces cauſes ſi diamétralement oppoſées à leurs intérêts. Qu'on me permette de m'expliquer exactement ſur cette matière délicate, que l'on n'a guère traitée dogmatiquement. Il me paraît clair & évident qu'un particulier doit être attaché ſcrupuleuſement à ſa parole, l'eût-il même donnée inconſidérément.

Si on lui manque, il peut recourir à la protection des lois, & quoi qu'il en arrive, ce n'eſt qu'un individu qui ſouffre ; mais à quels tribunaux un ſouverain prendra-t-il recours, ſi un autre prince viole envers lui ſes engagemens ? La parole d'un particulier n'entraîne que le malheur d'un ſeul homme, celle des ſouverains des calamités générales pour des nations entières. Ceci ſe réduit à cette queſtion : vaut-il mieux que le peuple périſſe, ou que le prince rompe ſon traité ? Quel ſerait l'imbécille qui balancerait pour décider cette queſtion ? Vous voyez par les cas que nous venons d'expoſer, qu'avant de porter un jugement déciſif ſur les actions d'un prince, il faut commencer par examiner mûrement les circonſtances où il s'eſt trouvé, la conduite de ſes alliés, les reſſources qu'il pouvait avoir ou qui lui manquaient pour remplir ſes engagemens. Car, comme nous l'avons déjà dit, le bon ou le mauvais état des finances ſont comme le pouls des Etats, qui influent plus qu'on ne le croit ni qu'on ne le fait, dans les opérations politiques & militaires. Le public, qui ignore ces détails, ne juge que ſur les apparences, & ſe trompe par conſéquent dans ſes déciſions ; la prudence empêche qu'on ne le déſabuſe, parce que ce ſerait le comble de la démence d'ébruiter ſoi-même par vaine gloire la partie faible de l'Etat : les ennemis, charmés d'une pareille découverte, ne manqueraient pas d'en profiter.

La fageffe exige donc qu'on abandonne au public la liberté de fes jugemens téméraires, & que ne pouvant fe juftifier pendant fa vie, fans compromettre l'intérêt de l'État, l'on fe contente de fe légitimer aux yeux défintéreffés de la poftérité.

Peut-être ne fera-t-on pas fâché que j'ajoute quelques réflexions générales à ce que je viens de dire, fur les événemens qui font arrivés de mon temps. J'ai vu que les petits États peuvent fe foutenir contre les plus grandes monarchies, lorfque ces États ont de l'induftrie & beaucoup d'ordre dans leurs affaires. Je trouve que les grands empires ne vont que par des abus, qu'ils font remplis de confufion, & qu'ils ne fe foutiennent que par leurs vaftes reffources & par la force intrinféque de leur maffe. Les intrigues qui fe font dans ces cours, perdraient des princes moins puiffans: elles nuifent toujours; mais elles n'empêchent pas que de nombreufes armées ne confervent leur poids. J'obferve que toutes les guerres portées loin des frontières de ceux qui les entreprennent, n'ont pas les mêmes fuccès que celles qui fe font à portée de la patrie. Ne ferait-ce pas par un fentiment naturel dans l'homme, qui fent qu'il eft plus jufte de fe défendre que de dépouiller fon voifin? Mais peut-être la raifon phyfique l'emporte-t-elle fur la morale, par la difficulté de pourvoir aux vivres dans un trop grand éloignement de la frontière, à fournir à temps les recrues, les

remontes, les habillemens, les munitions de guerre, &c. Ajoutons encore que, plus les troupes font aventurées dans des pays lointains, plus elles craignent qu'on ne leur coupe la retraite, ou qu'on ne la leur rende difficile. Je m'apperçois de la fupériorité marquée de la flotte Anglaife fur celle des Français & des Efpagnols réunie, & je m'étonne comment la marine de Philippe II ayant eu autrefois cet afcendant fur celle des Anglais & des Hollandais, n'a pas confervé d'auffi grands avantages. Je remarque encore avec furprife que tous ces armemens de mer font plus pour l'oftentation que pour l'effet, & qu'au lieu de protéger le commerce, ils ne l'empêchent pas de fe détruire. D'un côté fe préfente le roi d'Efpagne, fouverain du Potofe, obéré en Europe, créancier à Madrid de fes officiers & de fes domeftiques; de l'autre le roi d'Angleterre, qui répand à pleine main fes guinées, que trente ans d'induftrie avaient accumulées dans la Grande-Bretagne, pour foutenir la reine de Hongrie & la pragmatique Sanction, indépendamment de quoi cette reine de Hongrie eft obligée de facrifier quelques provinces pour fauver le refte. La capitale du monde chrétien s'ouvre au premier venu, & le pape n'ofant pas accabler d'anathèmes ceux qui le font contribuer, eft obligé de les bénir. L'Italie eft inondée d'étrangers, qui fe battent pour la fubjuguer. L'exemple des Anglais entraîne comme un torrent les Hollandais dans cette guerre

qui leur eſt étrangère, & ces républicains qui du temps que ces héros, les Eugène, les Marlboroug commandaient leurs armées, y envoyaient des députés pour régler les opérations militaires, n'en envoient point lorſqu'un duc de Cumberland ſe trouve à la tête de leurs troupes. Le Nord s'embraſe & produit une guerre funeſte à la Suède. Le Danemarck s'anime, s'agite & ſe calme. La Saxe change deux fois de parti; elle ne gagne rien ni avec les uns ni avec les autres, ſinon qu'elle attire les Pruſſiens dans ſes États & qu'elle ſe ruine. Un conflit d'événemens change les cauſes de la guerre; cependant les effets continuent, quoique le motif ait ceſſé. La fortune paſſe rapidement d'un parti dans l'autre; mais l'ambition & le déſir de la vengeance nourriſſent & entretiennent le feu de la guerre. Il ſemble voir une partie de joueurs qui veulent avoir leur revanche & ne quittent le jeu qu'après s'être entiérement ruinés. Si l'on demandait à un miniſtre anglais, quelle rage vous oblige à prolonger la guerre? C'eſt que la France ne pourra plus fournir aux frais de la campagne prochaine, répondrait-il. Si l'on faiſait la même queſtion à un miniſtre français, la réponſe ferait à peu-près ſemblable. Ce qu'il y a de déplorable dans cette politique, c'eſt qu'elle ſe joue de la vie des hommes, & que le ſang humain, répandu avec profuſion, l'eſt inutilement. Encore ſi, par la guerre, on pouvait parvenir à fixer ſolidement

les frontières & à maintenir cette balance des pouvoirs si nécessaire entre les souverains de l'Europe, on pourrait regarder ceux qui ont péri comme des victimes sacrifiées à la tranquillité & à la sûreté publique. Mais qu'on s'envie des provinces en Amérique, ne voilà-t-il pas toute l'Europe entraînée dans des partis différens pour se battre sur mer & sur terre. Les ambitieux devraient considérer sur-tout, que les armes & la discipline militaire étant à peu-près les mêmes en Europe, & les alliances mettant pour l'ordinaire l'égalité des forces entre les parties belligérantes, tout ce que les princes peuvent attendre de leurs plus grands avantages dans les temps où nous vivons, c'est d'acquérir par des succès accumulés, ou quelque petite ville sur les frontières, ou une banlieue qui ne rapporte pas les intérêts des dépenses de la guerre, & dont la population n'approche pas du nombre des citoyens péris dans les campagnes.

Quiconque a des entrailles, & envisage ces objets de sang-froid, doit être ému des maux que les hommes d'Etat causent aux peuples, faute d'y réfléchir, ou bien entraînés par leurs passions. La raison nous prescrit une règle sur ce sujet, dont, ce me semble, aucun homme d'Etat ne doit s'écarter : c'est de saisir l'occasion, & d'entreprendre lorsqu'elle est favorable; mais de ne point la forcer en abandonnant tout au hasard. Il y a des momens qui demandent qu'on mette toute

ſon activité en jeu pour en profiter; mais il y en a d'autres où la prudence veut qu'on reſte dans l'inaction. Cette matière exige la plus profonde réflexion, parce que non-ſeulement il faut bien examiner l'état des choſes, mais qu'il faut encore prévoir toutes les ſuites d'une entrepriſe, & peſer les moyens que l'on a avec ceux de ſes ennemis, pour juger leſquels l'emportent dans la balance. Si la raiſon n'y décide pas ſeule, & que la paſſion s'en mêle, il eſt impoſſible que d'heureux ſuccès ſuivent une pareille entrepriſe. La politique demande de la patience, & le chef-d'œuvre d'un homme habile eſt de faire chaque choſe en ſon temps & à propos. L'hiſtoire ne nous fournit que trop d'exemples de guerres légérement entrepriſes; il n'y a qu'à ſe rappeller la vie de François I & lire ce que Brantôme dit être le ſujet de ſa malheureuſe expédition du Milanais, où ce roi fut fait priſonnier à Pavie: il n'y a qu'à voir combien peu Charles-Quint profita de l'occaſion qui ſe préſentait à lui, après la bataille de Muhlberg, pour ſubjuguer l'Allemagne: il n'y a qu'à voir l'hiſtoire de Frédéric V, électeur Palatin, pour ſe convaincre de la précipitation avec laquelle il s'engagea dans une entrepriſe bien au-deſſus de ſes forces. Et dans nos derniers temps, qu'on ſe rappelle la conduite de Maximilien de Bavière, qui dans la guerre de Succeſſion, lorſque ſon pays était, pour ainſi dire, bloqué par les alliés, ſe rangea du parti

des Français, pour se voir dépouiller de ses États. Et plus récemment Charles XII, roi de Suède, nous fournit un exemple plus frappant encore des suites funestes que l'entêtement & la fausse conduite des souverains attire sur les sujets. L'histoire est l'école des princes; c'est à eux de s'instruire des fautes des siècles passés, pour les éviter, & pour apprendre qu'il faut se former un systême & le suivre pied à pied, & que celui qui a le mieux calculé sa conduite, est le seul qui puisse l'emporter sur ceux qui agissent moins conséquemment que lui.



INTRODUCTION.

CHAPITRE I.

Etat de la Prusse à la mort de Frédéric-Guillaume. Caractères des princes de l'Europe, de leurs ministres, de leurs généraux. Idée de leurs forces, de leurs ressources & de leur influence dans les affaires de l'Europe. Etat des sciences & des beaux-arts. Ce qui donna lieu à la guerre contre la maison d'Autriche.

1740.

A la mort de Frédéric-Guillaume, roi de Prusse, les revenus de l'Etat ne montaient qu'à sept millions quatre cent mille écus. La population dans toutes les provinces pouvait aller à trois millions d'ames (*). Le feu roi avait laissé dans ses épargnes huit millions sept cents mille écus, point de dettes, les finances bien administrées, mais peu de ressources; la balance du commerce perdait annuellement un million deux cent mille écus, qui passaient dans l'étranger. L'armée était forte de soixante & seize mille hommes, dont à-peu-près 26 mille étaient étrangers; ce qui prouve que c'était un effort, & que trois millions d'habitans ne pouvaient pas fournir à recruter même cinquante mille hommes, sur-tout en temps de guerre. Le feu roi n'était entré en aucune alliance, pour laisser à son successeur les mains libres sur le choix de celles qu'il voudrait former, & qui après sa mort, seraient les plus avantageuses à l'Etat.

(*) C'est un nombre rond que le roi met ici : la véritable population n'alla, en 1740, qu'à 2,240,000 personnes.

L'Europe était en paix, à l'exception de l'Angleterre & de l'Espagne, qui se faisaient la guerre dans le nouveau monde pour deux oreilles anglaises que les Espagnols avaient coupées, & qui dépensaient des sommes immenses pour des objets de contrebande bien indignes des grands efforts que faisaient ces deux nations. L'empereur Charles VI venait de faire la paix avec les Turcs à Belgrade par la médiation de M. de Villeneuve, ministre de France à Constantinople. Par cette paix, l'empereur cédait à l'Empire Ottoman le royaume de Servie, une partie de la Moldavie & l'importante ville de Belgrade. Les dernieres années du régne de Charles VI avaient été si malheureuses, qu'il s'était vu dépouiller du royaume de Naples, de la Sicile & d'une partie du Milanais, par les Français, les Espagnols & les Sardes. Il avait de plus cédé à la France par la paix de 1737, le duché de Lorraine, que la maison du duc son gendre avait possédée de temps immémorial. Par ce traité l'empereur donnait des provinces, & la France de vaines garanties, à l'exception de la Toscane, qui doit être envisagée comme une possession précaire. La France garantissait à l'empereur une loi domestique qu'il avait publiée pour sa succession, si connue en Europe sous le nom de la *pragmatique Sanction*. Cette loi devait assurer à sa fille l'indivisibilité de sa succession. On a sans doute lieu d'être surpris en trouvant la fin du régne de Charles VI si inférieure à l'éclat qu'il jeta dans son commencement. La cause des infortunes de ce prince ne doit s'attribuer qu'à la perte du prince Eugène: après la mort de ce grand homme, il n'y eut personne pour le remplacer. L'état manqua de nerf & tomba dans la langueur & dans le dépérissement. Charles VI avait reçu de la nature les qualités qui

ſont le bon citoyen, mais il n'en avait aucune de celles qui font le grand homme: il était généreux, mais ſans diſcernement; d'un eſprit borné & ſans pénétration; il avait de l'application, mais ſans génie, de ſorte qu'en travaillant beaucoup, il faiſait peu; il poſſédait bien le droit germanique; parlant pluſieurs langues & ſur-tout le latin dans lequel il excellait; bon père, bon mari, mais bigot & ſuperſtitieux comme tous les princes de la maiſon d'Autriche. On l'avait élevé pour obéir & non pour commander. Ses miniſtres l'amuſaient à juger les procès du conſeil aulique, à s'attacher ponctuellement aux minuties du cérémonial & de l'étiquette de la maiſon de Bourgogne: & tandis qu'il s'occupait de ces bagatelles, ou que ce prince perdait ſon temps à la chaſſe, ſes miniſtres, véritablement maîtres de l'Etat, diſpoſaient de tout deſpotiquement.

La fortune de la maiſon d'Autriche avait fait paſſer à ſon ſervice le prince Eugène de Savoie dont nous venons de parler. Ce prince avait porté le petit collet en France. Louis XIV lui refuſa un bénéfice: Eugène demanda une compagnie de dragons; il ne l'obtint pas non plus, parce qu'on méconnaiſſait ſon génie, & que les jeunes ſeigneurs de la cour lui avaient donné le ſobriquet de Dame Claude. Eugène voyant que toutes les portes de la fortune lui étaient interdites, quitta ſa mère, madame de Soiſſons, & la France, pour offrir ſes ſervices à l'empereur Léopold: il devint colonel & reçut un régiment; ſon mérite perça rapidement. Les ſervices ſignalés qu'il rendit, & la ſupériorité de ſes talens l'élevèrent dans peu aux premiers grades militaires. Il devint généraliſſime, préſident du conſeil de guerre, & enfin premier miniſtre de l'empereur Charles VI. Ce prince ſe trouva donc chef

de l'armée impériale ; il gouverna non-feulement les provinces Autrichiennes, mais l'Empire même, & proprement il était Empereur. Tant que le prince Eugène conferva la vigueur de fon efprit, les armes & les négociations des Autrichiens profpérèrent ; mais lorfque l'âge & les infirmités l'eurent affaibli, cette tète qui avait fi long-tems travaillé pour le bien de la maifon Impériale, fut hors d'état de continuer ce même travail, & de lui rendre les mêmes fervices. Quelles réflexions humiliantes pour notre vanité ! Un Condé, un Eugène, un Marlboroug voient l'extinction de leur efprit précéder celle de leur corps, & les plus vaftes génies finiffent par l'imbécilité ! Pauvres humains, glorifiez-vous enfuite fi vous l'ofez ! La décadence des forces du prince Eugène fut l'époque des intrigues de tous les miniftres Autrichiens. Le comte de Zintzendorff acquit le plus de crédit fur l'efprit de fon maître ; il travaillait peu, il aimait la bonne chère. C'était l'Apicius de la cour impériale, & l'empereur difait que les bons ragoûts de fon miniftre lui faifaient de mauvaifes affaires. Ce miniftre était haut & fier ; il fe croyait un Agrippa, un Mécène. Les princes de l'Empire étaient indignés de la dureté de fon gouvernement ; en cela bien différent du prince Eugène, qui n'employant que la douceur, avait fu mener plus fûrement le Corps germanique à fes fins.

Lorfque le comte de Zintzendorff fut employé au congrès de Cambrai, il crut avoir pénétré le caractère du cardinal de Fleuri. Le Français, plus habile que l'Allemand, le joua fous jambe, & Zintzendorff retourna à Vienne, perfuadé qu'il gouvernerait la cour de Verfailles comme celle de l'empereur. Peu de temps après le prince Eugène,

qui voyait l'empereur toujours occupé des moyens de foutenir fa pragmatique Sanction, lui dit que la feule façon de l'affurer, était d'entretenir cent quatre-vingt mille hommes, & qu'il indiquerait les fonds pour le payement de cette augmentation, fi l'empereur voulait y confentir. Le génie de l'empereur, fubjugué par celui d'Eugène, n'ofait rien lui refufer. L'augmentation de quarante mille hommes fut réfolue, & bientôt l'armée fe trouva complète. Les comtes de Zintzendorff & de Staremberg, ennemis du prince Eugène, repréfentèrent à l'empereur que fes pays, foulés par des contributions énormes, ne pouvaient fuffire à l'entretien d'une fi grande armée, & qu'à moins de vouloir ruiner de fond en comble l'Autriche, la Bohème & les autres provinces, il fallait réformer l'augmentation. Charles VI, qui ne connaiffait rien aux finances non plus qu'au païs qu'il gouvernait, fe laiffa entraîner par fes miniftres, & licentia ces quarante mille hommes nouvellement levés, à la veille du décès d'Augufte I, roi de Pologne.

Deux candidats fe préfentèrent pour occuper ce trône vacant. L'un était Augufte, électeur de Saxe, fils du dernier roi de Pologne, foutenu par l'empereur des Romains, l'impératrice de Ruffie, l'argent & les troupes Saxonnes. L'autre était Stanislas Leczinsky, appellé par les vœux des Polonais & protégé par Louis XV, fon gendre; mais le fecours qu'il tira de la France fe réduifit à quatre bataillons. Il vit la Pologne; il fut affiégé à Dantzic; il ne put s'y maintenir, & renonça pour la feconde fois au trifte honneur de porter le nom de roi dans une république où régnait l'anarchie.

Le comte de Zintzendorff comptait fi fort fur

l'esprit pacifique du cardinal de Fleuri, qu'il engagea légèrement sa cour dans les troubles de la Pologne. Le plaisir de donner la couronne de Pologne coûta à l'empereur trois royaumes & quelques belles provinces. Déjà les Français avaient passé le Rhin, déjà ils assiégeaient Kehl, & à Vienne on faisait des paris sur leur inaction. Cette guerre qu'on entreprit, fut l'ouvrage de la vanité, & la paix qui s'ensuivit, celui de la faiblesse. Le nom du prince Eugène, qui en imposait encore, soutint les armes des Autrichiens sur le Rhin, pendant les campagnes de 1734 & de 1735, & bientôt après il finit de vivre, mais trop tard pour sa gloire. Deux emplois qui avaient été réunis par le prince Eugène, le commandement de l'armée & la présidence du conseil de guerre, furent séparés. Le comte de Harrach eut la charge de président, & Kœnigseck, Wallis, Seckendorff, Neuperg, Schmettau, Khevenhuller & le prince de Hildbourghausen briguèrent l'honneur dangereux de commander les armées impériales. Quelle tâche que celle de lutter contre la réputation du prince Eugène, & de remplir une place qu'il avait si bien occupée! D'ailleurs ces généraux étaient aussi divisés entr'eux que les successeurs d'Alexandre. Pour suppléer au mérite qui leur manquait, ils avaient recours à l'intrigue : Seckendorff & le prince Hildbourghausen s'appuyaient du crédit de l'impératrice & d'un ministre nommé Bartenstein, natif d'Alsace, de petite extraction, mais laborieux, & qui avec deux associés, Knorr & Weber, formaient un triumvirat qui gouvernait alors les affaires de l'empereur. Kevenhuller avait un parti dans le conseil de guerre, & Wallis, qui se faisait gloire de haïr & d'être haï de tout le monde, n'en avait aucun. Les Russes étaient alors en guerre avec les

Turcs; les succès des premiers enflammaient le courage des Autrichiens. Bartenstein crut qu'on pourrait chasser les Turcs de l'Europe; Seckendorff visait au commandement de l'armée. Ces deux personnages, sous prétexte que l'empereur devait assister les Russes, ses alliés, contre l'ennemi du nom chrétien, plongèrent la maison d'Autriche dans un abyme de malheurs. Tout le monde voulait conseiller l'empereur; ses ministres, l'impératrice, le duc de Lorraine, chacun tracassait de son côté; il émanait du conseil impérial chaque jour de nouveaux projets d'opérations: les cabales des grands qui se contrecarraient & la jalousie des généraux firent manquer toutes les entreprises. Les ordres que les généraux recevaient de la cour se contredisaient les uns les autres, ou bien obligeaient ces généraux à des opérations impraticables. Ce désordre domestique devint plus funeste aux armes autrichiennes que la puissance des infidelles. A Vienne on exposait le vénérable, tandis qu'on perdait des batailles en Hongrie, & l'on avait recours aux prestiges de la superstition, pour réparer les fautes de la malhabileté. Seckendorff fut emprisonné à la fin de sa premiere campagne, à cause, disait-on, que son hérésie attirait le courroux céleste. Kœnigseck, après avoir commandé la seconde année fut fait grand-maître de l'impératrice, ce qui fit dire à Wallis qui eut le commandement la troisieme année, que son premier prédécesseur avait été encoffré, que le second était devenu eunuque du serrail, & qu'il lui restait d'avoir la tête tranchée. Il ne se trompa guère; car après avoir perdu la bataille de Crutzka, il fut enfermé au château de Brunn. Neuperg, que l'empereur & le duc de Lorraine avaient instamment conjuré d'ac-

célérer la paix, la conclut avec les Turcs à Belgrade, & pour récompense fut à son tour confiné au château de Glatz. Ainsi la cour de Vienne n'osant pas remonter à la cause de ses malheurs, auxquels tout ce que la cour avait de plus auguste avait contribué, s'en consolait en punissant les instrumens subalternes de ses infortunes.

Après la conclusion de cette paix, l'armée Autrichienne se trouva dans un état de délabrement affreux: elle avait fait des pertes considérables à Widdin, à Meudia, à Panchova, au Timoc, à Crutzka: l'air mal sain, les eaux bourbeuses avaient occasionné des maladies contagieuses, & la proximité des Turcs lui avaient communiqué la peste; elle était en même temps ruinée & découragée. Après la paix, la plus grande partie des troupes demeura en Hongrie; mais leur nombre ne passait pas quarante-trois mille combattans: personne ne pensa à recompléter l'armée. L'empereur n'avait d'ailleurs que seize mille hommes en Italie: douze mille au plus en Flandres, & cinq ou six régimens répandus dans les pays héréditaires. Au lieu donc que cette armée devait faire le nombre de cent soixante & quinze mille hommes, l'effectif ne montait pas à quatre-vingt-deux mille. On avait supputé, l'année 1733, que l'empereur pouvait avoir vingt-huit millions de revenus; il en avait bien perdu depuis, & les dépenses de deux guerres consécutives l'avaient abimé de dettes, qu'il avait peine d'acquitter avec vingt millions de revenus qui lui restaient. Outre cela ses finances étaient dans la plus grande confusion. Une mésintelligence ouverte régnait entre ses ministres; la jalousie divisait les généraux; & l'empereur lui-même, découragé par tant de mauvais succès, était dégoûté de la vanité des gran-

deurs. Cependant l'empire Autrichien, malgré ſes vices & ſes faibles cachés, figurait encore l'année 1740 en Europe au nombre des puiſſances les plus formidables : l'on conſidérait ſes reſſources, & qu'une bonne tête y pouvait tout changer : en attendant ſa fierté ſuppléait à ſa force, & ſa gloire paſſée à ſon humiliation préſente.

Il n'en était pas de même de la France. Depuis l'année 1672 ce royaume ne s'était pas trouvé dans une ſituation plus brillante ; il devait une partie de ſes avantages à la ſage adminiſtration du cardinal de Fleuri. Louis XIV avait placé ce cardinal, alors ancien évêque de Fréjus, en qualité de précepteur auprès de ſon petit-fils. Les prêtres ſont auſſi ambitieux que les autres hommes, & ſouvent plus raffinés. Après la mort du duc d'Orléans, régent du royaume, Fleuri fit exiler le duc de Bourbon qui occupait cette place, pour la remplir lui-même. Il mettait plus de prudence que d'activité dans ſa manière de gouverner : du lit de ſes maîtreſſes il perſécutait les Janſéniſtes ; il ne voulait que des évêques orthodoxes, & cependant dans une grande maladie qu'il fit, il refuſa les ſacremens de l'égliſe. Richelieu & Mazarin avaient épuiſé ce que la pompe & le faſte peuvent donner de conſidération. Fleuri fit par contraſte conſiſter ſa grandeur dans la ſimplicité. Ce cardinal ne laiſſa qu'une aſſez mince ſucceſſion à ſes neveux ; mais il les enrichit par d'immenſes bienfaits que le roi répandit ſur eux. Ce premier miniſtre préférait les négociations à la guerre, parce qu'il était fort dans les intrigues & qu'il ne ſavait pas commander les armées : il affectait d'être pacifique, pour devenir l'arbitre plutôt que le vainqueur des rois ; hardi dans ſes projets, timide dans leur exécution ; économe des

revenus de l'Etat & doué d'un esprit d'ordre, qualités qui le rendirent utile à la France, dont les finances étaient épuisées par la guerre de la succession & par une administration vicieuse. Il négligea trop le militaire, & fit trop de cas des gens de finance; de son temps la marine était presque anéantie, & les troupes de terre si fort négligées, qu'elles ne purent pas tendre leurs tentes la premiere campagne de l'année 1733. Avec quelques bonnes parties pour l'administration intérieure, ce ministre passait en Europe pour faible & fourbe, vices qu'il tenait de l'église où il avait été élevé. Cependant la bonne économie de ce cardinal avait procuré au royaume les moyens de se libérer d'une partie des dettes immenses contractées sous le règne de Louis XIV. Il répara les désordres de la régence; & à force de temporiser, la France se releva du bouleversement qu'avait causé le systême de Law.

Il fallait vingt années de paix à cette monarchie pour respirer après tant de calamités. Chauvelin, sous-ministre, qui travaillait sous le cardinal, tira le royaume de son inaction: il fit résoudre la guerre que la France entreprit l'année 1733, dont le roi Stanislas était le prétexte, mais par laquelle la France gagna la Lorraine. Les courtisans de Versailles disaient que Chauvelin avait escamoté la guerre au cardinal, mais que le cardinal lui avait escamoté la paix. Chauvelin, encouragé & triomphant de ce que son coup d'essai avait si bien réussi, se flatta de pouvoir devenir le premier dans l'État. Il fallait accabler celui qui l'était: il n'épargna point les calomnies pour noircir ce prélat dans l'esprit de Louis XV; mais ce prince, subordonné au cardinal qu'il croyait encore son précepteur, lui rendit compte de tout. Chauvelin fut la victime de son

ambition. Sa place fut donnée par le cardinal à M. Amelot, homme sans génie, auquel le premier ministre se confiait hardiment, parce qu'il n'avait pas les talens d'un homme dangereux. La longue paix dont la France avait joui, avait interrompu dans son militaire la succession des grands généraux. M. de Villars, qui avait commandé la première campagne en Italie, était mort. MM. de Broglio, de Noailles, de Coigny étaient des hommes médiocres; Maillebois ne les surpassait pas. M. de Noailles était accusé de manquer de cet instinct belliqueux qui se confie en ses propres forces : il trouva un jour une épée pendue à sa porte, avec cette inscription : *Point homicide ne feras.* Les talens du maréchal de Saxe n'étaient pas encore développés. Le maréchal de Belle-Isle était de tous les militaires celui qui avait le plus séduit le public; on le regardait comme le soutien de la discipline militaire. Son génie était vaste, son esprit brillant, son courage audacieux; son métier était sa passion, mais il se livrait sans réserve à son imagination : il faisait les projets, son frère les rédigeait; on appellait le maréchal l'imagination, & son frère le bon-sens.

Depuis la paix de Vienne la France était l'arbitre de l'Europe. Ses armées avaient triomphé en Italie comme en Allemagne. Son ministre Villeneuve avait conclu la paix de Belgrade : elle tenait la cour de Vienne, celle de Madrid & celle de Stockholm dans une espèce de dépendance. Ses forces militaires consistaient en 180 bataillons, chacun de 600 hommes; 224 escadrons, à 100 têtes; ce qui fait le nombre de 130,400 combattans, outre 36,000 hommes de milice. Sa marine était considérable; elle pouvait mettre 80 vaisseaux

de différens rangs en mer, y compris les frégates; & pour le service de cette flotte on comptait jusqu'à 60,000 matelots enclassés. Les revenus du royaume montaient l'année 1740 à 60,000,000 d'écus, dont on décomptait 10,000,000 affectés au payement des intérêts des dettes de la couronne qui venaient encore de la guerre de Succession. Le cardinal de Fleuri appelait les fermiers-généraux qui étaient à la tête de cette recette, les quarante colonnes de l'Etat, parce qu'il envisageait la richesse de ces traitans comme la ressource la plus sûre du royaume. L'espèce d'hommes la plus utile à la société, qu'on appelle le peuple, & qui cultive les terres, était pauvre & obérée, sur-tout dans les provinces qu'on appelle de conquête. En revanche, le luxe & l'opulence de Paris égalait peut-être la somptuosité de l'ancienne Rome du temps de Lucullus. On comptait pour plus de 10,000,000 d'argent orfévré, dans les maisons des particuliers de cette capitale immense. Mais les mœurs étaient dégénérées: les Français, sur-tout les habitans de Paris étaient devenus des Sibarites énervés par la volupté & la mollesse. Les épargnes que le cardinal avait faites pendant son administration, furent absorbées en partie par la guerre de 1733, & en partie par la disette affreuse de l'année 1740, qui ruina les plus florissantes provinces du royaume. Des maux que Law avait faits à la France il était résulté une espèce de bien, consistant dans la Compagnie du Sud, établie au port d'Orient; mais la supériorité des flottes Anglaises ruinant à chaque guerre ce commerce, que la marine guerrière de la France ne pouvait protéger suffisamment, cette Compagnie ne put pas à la longue se soutenir. Telle était la situation de la France vers l'année

1740 : respectée au dehors, pleine d'abus dans son intérieur, sous le gouvernement d'un prince faible, qui s'était abandonné lui & son royaume à la direction du cardinal de Fleuri.

Philippe V, que Louis XIV avait placé en se ruinant sur le trône d'Espagne, y régnait encore. Ce prince avait le malheur d'être sujet à des attaques d'une mélancolie noire, qui approchait assez de la démence : il avait abdiqué l'année 1726 en faveur de son fils Louis, & il reprit le gouvernement l'année 1727, après la mort de ce prince. Cette abdication s'était faite contre la volonté de la reine Elisabeth Farnèse, née princesse de Parme : elle aurait voulu gouverner le monde entier; elle ne pouvait vivre que sur le trône.

La reine, pour empêcher le roi de prendre désormais des dégoûts pour le trône, l'y retint en entreprenant continuellement de nouvelles guerres, soit avec les barbaresques, soit avec les Anglais, soit avec la maison d'Autriche. La fierté d'un Spartiate, l'opiniâtreté d'un Anglais, la finesse italienne & la vivacité française, formaient le caractère de cette femme singulière : elle marchait audacieusement à l'accomplissement de ses desseins; rien ne la surprenait, rien ne pouvait l'arrêter.

Le cardinal Alberoni, si célèbre dans son temps, avait un génie ressemblant à celui de cette princesse; il travailla long-temps sous elle. La conspiration du prince Celamare perdit ce ministre, & la reine fut obligée de l'exiler, pour satisfaire à la vengeance du duc d'Orléans, régent de France. Un Hollandais de nation, nommé Ripperda, remplit cette place importante : il avait de l'esprit, cependant ses malversations furent cause qu'il ne put se soutenir long-temps. Ces changemens de ministres furent

imperceptibles en Espagne, parce que ces ministres n'étaient que les instrumens dont la reine se servait, & que c'était dans tous les temps sa volonté qui réglait les affaires.

L'année 1740, l'Espagne sortait de la guerre d'Italie qu'elle avait terminée glorieusement. Don Carlos, que les Anglais avaient transporté en Toscane pour succéder à Cosine, dernier duc de la maison de Médicis : ce don Carlos, dis-je, était devenu roi de Naples, & François de Lorraine avait reçu cette Toscane en dédommagement de la Lorraine, que la France avait réunie à sa monarchie. Ainsi ces mêmes Anglais qui avaient combattu avec tant d'acharnement contre Philippe V, furent les promoteurs de la puissance espagnole en Italie : tant la politique change & les idées des hommes sont variables.

Les Espagnols ne sont pas aussi riches en Europe qu'ils pourraient l'être, parce qu'ils ne sont pas laborieux. Les trésors du nouveau monde sont pour les nations étrangères qui sous des noms espagnols se sont appropriées ce commerce. Les Français, les Hollandais & les Anglais jouissent proprement du Pérou & du Mexique. L'Espagne est devenue un entrepôt d'où les richesses s'écoulent, & les plus habiles les attirent en foule. Il n'y a pas assez d'habitans en Espagne pour cultiver les terres ; la police a été négligée jusqu'ici, & la superstition range ce peuple spirituel au rang des nations les plus faibles.

Le roi jouit de 24.000.000 d'écus de revenus ; mais le gouvernement est endetté. L'Espagne entretient 55 à 60:000 hommes de troupes réglées ; sa marine peut aller à 50 vaisseaux de ligne. Les liens du sang qui joignent les deux maisons de

Bourbon, produisent entr'elles une alliance étroite; cependant la reine se trouvait outragée de la paix de 1737, que le cardinal de Fleuri avait faite à son insçu : pour s'en venger, elle causait à la France tous les désagrémens qui dépendaient d'elle.

Alors l'Espagne était en guerre avec l'Angleterre, qui protégeait des contrebandiers : deux oreilles anglaises coupées à un matelot de cette nation allumèrent ce feu, & les armemens coûtèrent des sommes immenses aux deux nations : leur commerce en souffrit, & comme de coutume, les marchands & les particuliers expièrent les sottises des grands. Le cardinal de Fleuri n'était pas mécontent de cette guerre; il s'attendait bien à jouer le rôle de médiateur ou d'arbitre, pour augmenter les avantages du commerce de la France.

Le Portugal ne figurait point en Europe. Don Juan n'était connu que par sa passion bizarre pour les cérémonies de l'église. Il avait obtenu par un bref du pape le droit d'avoir un patriarche, & par un autre bref, de dire la messe, à la consécration près. Ses plaisirs étaient des fonctions sacerdotales; ses bâtimens, des couvens; ses armées, des moines; & ses maîtresses, des religieuses.

De toutes les nations de l'Europe, l'anglaise était la plus opulente; son commerce embrassait tout le monde; ses richesses étaient excessives, ses ressources presque inépuisables; & pourvue de tous ces avantages, elle ne tenait pas entre les puissances le rang qui semblait lui convenir.

George II, électeur de Hanovre, gouvernait alors l'Angleterre. Il avait des vertus, du génie, mais les passions vives à l'excès; ferme dans ses résolutions, plus avare qu'économe, capable de travail, incapable de patience, violent, brave,

mais gouvernant l'Angleterre par les intérèts de l'électorat, & trop peu maître de lui-même pour diriger une nation qui fait son idole de sa liberté.

Ce prince avait pour ministre le chevalier Robert Walpole. Il captivait le roi en lui faisant des épargnes de la liste civile, dont Georges grossissait son trésor de Hanovre; Walpole maniait l'esprit de la nation par les charges & les pensions qu'il distribuait à propos pour gagner la supériorité des membres du parlement: son génie ne s'étendait pas au-delà de l'Angleterre; il s'en remettait pour les affaires générales de l'Europe à la sagacité de son frere Horace. Un jour que des dames le pressaient de faire avec elles une partie de jeu, il leur répondit: j'abandonne le jeu & l'Europe à mon frère. Il n'entendait rien à la politique; c'est ce qui donna lieu à ses ennemis de le calomnier, en l'accusant d'être susceptible de corruption.

Malgré toutes les connaissances que Walpole (en 1727) avait de l'intérieur du royaume, il entreprit un projet important qui lui manqua: il voulut introduire l'accise en Angleterre. Si cette tentative lui avait réussi, les sommes que cet impôt devait rapporter, auraient suffi pour rendre l'autorité du roi despotique. La nation le sentit; elle se cabra. Des membres du parlement dirent à Walpole qu'il les payait pour le courant des sottises ordinaires, mais que celle-là était au-dessus de toute corruption. Au sortir du parlement Walpole fut attaqué; on lui saisit son manteau, qu'il lâcha à temps, & il se sauva à l'aide d'un capitaine des gardes qui se trouva pour son bonheur dans le tumulte. Le roi apprit par cette expérience à respecter la liberté anglaise: l'affaire des accises tomba, & sa prudence raffermit son trône. Ces troubles intestins empêcherent

empêchèrent l'Angleterre de prendre part à la guerre de 1733. Bientôt après s'alluma la guerre avec l'Espagne, malgré la cour. Des marchands de la cité produisirent devant la chambre basse des oreilles de contrebandiers anglais que les Espagnols avaient coupées. La robe ensanglantée de César qu'Antoine étala devant le peuple romain, ne fit pas une sensation plus vive à Rome, que ces oreilles n'en causèrent à Londres. Les esprits étaient émus ; ils résolurent tumultuairement la guerre : le ministre fut obligé d'y consentir. La cour ne tira d'autre parti de cette guerre que d'éloigner de Londres l'amiral Hadock, dont l'éloquence l'emportait dans la chambre basse sur les corruptions de Walpole ; & le ministre, qui disait qu'il connaissait le prix de chaque anglais, parce qu'il n'y en avait point qu'il n'eût marchandé ou corrompu, vit que ses guinées ne l'emportaient pas toujours sur la force & l'évidence du raisonnement.

L'Angleterre entretenait alors 80 vaisseaux des quatre premiers rangs, 50 vaisseaux d'un ordre inférieur, & environ 30,000 hommes de troupes de terre. Ses revenus en temps de paix montaient à 24,000,000 d'écus ; elle avait de plus une ressource immense dans la bourse des particuliers & dans la facilité de lever des impôts sur des sujets opulens. Elle donnait alors des subsides au Danemarck pour l'entretien de 6000 hommes ; à la Hesse pour un nombre pareil ; ce qui joint à 22,000 Hanovriens lui fournissait en Allemagne un corps de 34,000 hommes à sa disposition. Les amiraux Wager & Ogle avaient la réputation d'être leurs meilleurs marins : pour les troupes de terre, le duc d'Argile & milord Stairs, étaient les seuls qui eussent des

prétentions fondées à briguer les premiers emplois, quoique ni l'un ni l'autre n'eussent jamais commandé des armées.

Le sieur Littleton passait pour l'orateur le plus véhément; le lord Hardwey pour l'homme le plus instruit; milord Chesterfield pour le plus spirituel; le lord Carteret pour le politique le plus violent.

Quoique les sciences & les arts se fussent enracinés dans ce royaume, la douceur de leur commerce n'avait pas fléchi la férocité des mœurs nationales. Le caractère dur des Anglais voulait des tragédies sanglantes; ils avaient perpétué ces combats de gladiateurs qui font l'opprobre de l'humanité; ils avaient produit le grand Newton, mais aucun peintre, aucun sculpteur, ni aucun bon musicien. Pope florissait encore & embellissait la poésie des idées mâles que lui fournissaient les Schaftesbury & les Bolingbroke. Le docteur Swift, qu'on ne peut comparer à personne, était supérieur à ses compatriotes pour le goût, & se signalait par des critiques fines des mœurs & des usages. La ville de Londres l'emportait sur celle de Paris en fait de population de 200,000 âmes. Les habitans des trois royaumes montaient à près de 8,000,000. L'Ecosse, encore pleine de jacobites, gémissait sous le joug de l'Angleterre, & les catholiques d'Irlande se plaignaient de l'oppression sous laquelle la haute église les tenait asservis.

A la suite de cette puissance se range la Hollande, comme une chaloupe qui suit l'impression d'un vaisseau de guerre auquel elle est attachée. Depuis l'abolition du stathouderat, cette république avait pris une forme aristocratique. Le grand pensionnaire, assisté du greffier, propose les affaires à l'assemblée des Etats généraux, donne des audiences aux

ministres étrangers & en fait le rapport au conseil. Les délibérations de ces assemblées sont lentes ; le secret est mal gardé, parce qu'il faut communiquer les affaires à un trop grand nombre de députés. Les Hollandais comme citoyens, abhorrent le stathouderat, qu'ils envisagent comme un acheminement à la tyrannie ; & comme marchands ils n'ont de politique que leur intérêt. Leur gouvernement, par ses principes, les rend plus propres à se défendre qu'à attaquer leurs voisins.

C'est avec une surprise mêlée d'admiration que l'on considère cette république, établie sur un terrain marécageux & stérile, à moitié entourée de l'Océan, qui menace d'emporter ses digues & de l'inonder. Une population de 2,000,000 y jouit des richesses & de l'opulence qu'elle doit à son commerce & aux prodiges que son industrie a opérés. La ville d'Amsterdam se plaignait, à la vérité, que la compagnie des Indes orientales des Danois & celle des Français établie au port d'Orient, portaient quelque préjudice à son commerce. Ces plaintes étaient celles d'envieux. Une calamité plus réelle affligeait alors la république. Une espèce de vers qui se trouve dans les ports de l'Asie, s'était introduite dans leurs vaisseaux, ensuite dans le fascinage qui soutient les digues, & ils rongèrent les uns & les autres ; ce qui mettait la Hollande dans la crainte de voir écrouler ses boulevards à la première tempête. Le conseil assemblé ne trouva d'autre remède à cette calamité que d'ordonner des jours de jeûne par tout le pays. Quelque plaisant dit, que le jour de jeûne aurait dû être indiqué pour les vers. Cela n'empêchait pas que l'État ne fut très-riche : il avait des dettes qui dataient encore de la guerre de la Succession, & qui au lieu d'affaiblir le crédit de la nation, l'aug-

mentaient plutôt. Le penſionnaire Van der Heim, qui gouvernait la Hollande, paſſait pour un homme ordinaire : phlegmatique, circonſpect, même timide, mais attaché à l'Angleterre par coutume, par religion & par la crainte que lui inſpirait la France.

La république pouvait avoir 12,000,000 d'écus de revenus, ſans compter les reſſources de ſon crédit; elle pouvait mettre en mer 40 vaiſſeaux de guerre; elle entretenait 30,000 hommes de troupes réglées, qui ſervaient principalement à la garde de ſes barrières, comme cela avait été déterminé par la paix d'Utrecht; mais ſon militaire n'était plus comme autrefois l'école des héros. Depuis la bataille de Malplaquet, où les Hollandais perdirent la fleur de leurs troupes & la pépinière de leurs officiers, & depuis l'abolition du ſtathouderat, leurs troupes s'avilirent par le défaut de diſcipline & de conſidération; elles n'avaient plus de généraux capables du commandement. Une paix de 28 années avait emporté les vieux officiers, & l'on avait négligé d'en former de nouveaux. Le jeune prince d'Orange, Guillaume de Naſſau, ſe flattait qu'étant de la famille des ſtathouders, il pourrait parvenir au même emploi. Cependant il n'avait qu'un petit parti dans la province de Gueldre, & les républicains zélés lui étaient tous oppoſés : ſon eſprit cauſtique & ſatirique lui avait fait des ennemis; & l'occaſion lui avait manqué de pouvoir développer ſes talens. Dans cette ſituation la république de Hollande était ménagée par ſes voiſins, peu conſidérée pour ſon influence dans les affaires générales; elle était pacifique par principe & guerrière par accident.

Si nous portons de la Hollande nos regards vers le Nord, nous y trouvons le Danemarck & la

Suède, royaumes à-peu-près égaux en puissance, mais moins célèbres qu'ils ne l'avaient été autrefois.

Sous le règne de Fréderic V, le Danemarck avait usurpé le Schleswic sur la maison de Holstein. Sous le règne de Christian IV, on voulait conquérir le royaume des cieux. La reine Madelaine de Bareuth se servait de la bigoterie pour que ce frein sacré empêchât son mari de lui faire des infidélités : & le roi, devenu zélateur outré de Luther, avait par son exemple entraîné toute sa cour dans le fanatisme. Un prince dont l'imagination est frappée de la Jérusalem céleste, dédaigne les fanges de la terre; les soins des affaires sont pris pour des momens perdus; les axiomes de la politique pour des cas de conscience; les régles de l'Évangile deviennent son code militaire, & les intrigues des prêtres influent dans les délibérations de l'État. Depuis le pieux Enée, depuis les croisades de St. Louis, nous ne voyons dans l'histoire aucun exemple de héros dévots. Mahomet, loin d'être dévot, n'était qu'un fourbe qui se servait de la religion pour établir son empire & sa domination. Le roi entretient 36,000 hommes de troupes réglées; il achète les recrues en Allemagne & vend ses troupes à la puissance qui le paye le mieux : il peut rassembler 30,000 miliciens, dont ceux de la Norvège passent pour les meilleurs. La marine danoise est composée de 27 vaisseaux de ligne & de 33 d'un ordre inférieur : cette marine est la partie de l'administration de ce pays la plus perfectionnée; tous les connaisseurs en font l'éloge. Les revenus du Danemarck ne passent pas 5,600,000 écus. Cette puissance était alors aux gages des Anglais qui lui payaient un subside de 150,000 écus pour la solde de 6000 hommes. Le prince de Culmbach-Bareuth commandait

les troupes de terre : ni lui ni les autres généraux au service de cette puissance ne méritent d'article dans ces mémoires. M. Schulin, ministre de ce prince, doit être rangé dans la même catégorie. Il résulte de ce que nous venons d'exposer, que le Danemarck doit être compté au nombre des puissances du second ordre & comme un accessoire qui, se rangeant d'un parti, peut ajouter un grain à la balance des pouvoirs.

Si de là vous passez en Suède, vous ne trouverez rien de commun entre ces deux royaumes, sinon l'avidité de tirer des subsides. Le gouvernement suédois est un mêlange de l'aristocratie, de la démocratie, & du gouvernement monarchique, entre lesquels les deux premiers genres prévalent. La diète générale des Etats se rassemble tous les trois ans. On élit un maréchal, lequel a la plus grande influence dans les délibérations. Si les voix sont partagées, le roi qui en a deux, décide de l'affaire : il choisit de trois candidats qu'on lui propose, celui qu'il veut, pour remplir les places vacantes. La diète élit un comité secret, composé de cent membres tirés de la noblesse, du clergé, des bourgeois & des paysans : il examine la conduite que le roi & le sénat ont tenue dans l'intervalle des diètes, & il donne au sénat des instructions qui embrassent les affaires intérieures comme les étrangères. La reine Ulrique, sœur de Charles XII, avait remis les rènes du gouvernement entre les mains de son époux Frédéric de Hesse. Ce nouveau roi respecta scrupuleusement les droits de la nation : il considérait son poste à-peu-près comme un vieux lieutenant-colonel invalide regarde un petit gouvernement qui lui procure une retraite honorable. Avant d'épouser la reine Ulrique, ce

prince perdit la bataille de Mont-Caffel en Lombardie, pour donner à fon père, qui fe trouvait dans fon armée, le fpectacle d'un combat. Le comte Oxenftiern avait été chancelier du royaume, il fut déplacé par le comte de Guillenbourg. Ce comte s'était attaché les officiers; ce qui lui donnait un parti confidérable en Suède: il défirait la guerre,& fe flattant de relever fa nation par quelque conquète. La France défirait encore plus de fe fervir des Suédois, efpérant d'abaiffer par eux la fierté ruffienne, & de venger ainfi les affronts que fon ambaffadeur Monti, fait prifonnier à Danzic, avait effuyés à Pétersbourg: dans cette vue la France payait à la Suède un fubfide annuel de 300,000 écus, qui ne l'engageait cependant à aucune hoftilité.

La Suède n'était plus ce qu'elle avait été autrefois. Les neuf dernières années du règne de Charles XII avaient été fignalées par des malheurs. Ce royaume avait perdu la Livonie, un grand morceau de la Poméranie & les duchés de Brème & de Verden. Ce démembrement la privait de revenus, de foldats & de grains que précédemment elle retirait de ces provinces: la Livonie était fon magafin d'abondance. Quoique la Suède ne contienne qu'environ 2,000,000 d'ames, fon fol ftérile & quantité de montagnes arides dont elle eft couverte, ne lui fourniffaient pas même de quoi nourrir cette faible population; la ceffion de la Livonie la réduifit aux abois. Les Suédois révéraient cependant (quelque malheur qu'il leur fût arrivé) la mémoire de Charles XII, & par une fuite affez ordinaire des contradictions de l'efprit humain, ils l'outragèrent après fa mort en puniffant Gœrtz du

dernier supplice ; comme si le ministre était coupable des fautes de son maître.

Les revenus de ce royaume montaient approchant à 4,000,000 d'écus ; il n'entretenait que 7000 hommes de troupes réglées, & 33,000 de milice étaient payés d'un fonds différent. On avait donné du temps de Charles XI des terres à cultiver à ce nombre de paysans qui étaient en même temps militaires, obligés de s'assembler les dimanches pour faire l'exercice & s'instruire à combattre pour la défense du pays ; mais lorsque la Suède faisait agir ces troupes au-delà de ses frontières, il fallait les soudoyer du trésor public. Ses ports contenaient 24 vaisseaux de ligne & 36 frégates. Une longue paix avait rendu leurs soldats paysans ; leurs meilleurs généraux étaient morts ; les Buddenbrock & les Löwenhaupt n'étaient pas comparables aux Reinschild ; mais un instinct belliqueux animait encore cette nation, & il ne lui manquait qu'un peu de discipline & de bons conducteurs. C'est le pays de Pharasmane qui ne produit que du fer & des soldats. De toutes les nations de l'Europe, la Suédoise est la plus pauvre. L'or & l'argent (j'en excepte les subsides) y est aussi peu connu qu'à Sparte : de grandes plaques de cuivre timbrées leur tiennent lieu de monnaie, & pour éviter l'incommodité du transport de ces masses lourdes, on y avait substitué le papier. L'exportation de ce royaume se borne au cuivre, au fer & au bois ; mais dans la balance du commerce, la Suède perd annuellement 500,000 écus, parce que ses besoins surpassent ses exportations. Le climat rigoureux où elle est située, lui interdit toute industrie ; sa laine grossière ne produit que des draps propres à vêtir le bas peuple. Les plus beaux édifices de Stockholm,

& les meilleurs palais que les seigneurs ayent dans leurs terres, datent de la guerre de trente ans. Ce royaume était effectivement gouverné par un triumvirat composé des comtes Thuro Bjelke, Eckeblat & Rosen. La Suède conservait encore sous la forme du gouvernement républicain la fierté de ses temps monarchiques : un Suédois se croyait supérieur au citoyen de toute autre nation. Le génie des Gustave-Adolphe & des Charles XII avait laissé des impressions si profondes dans l'esprit des peuples, que ni les vicissitudes de la fortune, ni le temps n'avaient pu les effacer. La Suède éprouva le sort de tout état monarchique qui se change en républicain ; elle s'affaiblit. L'amour de la gloire se changea en esprit d'intrigue ; le désintéressement en avidité ; le bien public fut sacrifié au bien personnel ; les corruptions allerent au point, que tantôt le parti français, tantôt la faction russe l'emportait dans les diètes ; mais personne n'y soutenait le parti national. Avec ces défauts les Suédois avaient conservé l'esprit de conquête, directement opposé à l'esprit républicain, qui doit être pacifique, s'il veut conserver la forme du gouvernement établi. Ce royaume, tel que nous venons de le représenter, ne pouvait avoir qu'une faible influence dans les affaires générales de l'Europe ; aussi avait-il perdu beaucoup de sa considération.

La Suède a pour voisine une puissance des plus redoutables. Depuis le Septentrion, en prenant de la mer Glaciale jusqu'aux bords de la mer Noire, & de la Samogitie jusqu'aux frontières de la Chine s'étend le terrain immense qui forme l'empire de Russie, ce qui produit 800 mille d'Allemagne en longueur sur 3 ou 400 en largeur. Cet Etat, jadis barbare, avait été ignoré en Europe avant le czar

Iwan Basilide. Pierre I, pour policer cette nation, travailla sur elle comme l'eau forte sur le fer: il fut & le législateur & le fondateur de ce vaste empire; il créa des hommes, des soldats & des ministres; il fonda la ville de Pétersbourg; il établit une marine considérable & parvint à faire respecter sa nation & ses talens singuliers à l'Europe entière. Anne Iwanowna, (en 1740) nièce de Pierre I, gouvernait alors ce vaste empire: elle avait succédé à Pierre II, fils du premier empereur. Le règne d'Anne fut marqué par une foule d'événemens mémorables, & par quelques grands-hommes dont elle eut l'habileté de se servir, ses armes donnerent un roi à la Pologne. Elle envoya au secours (en 1735) de l'empereur Charles VI, 10,000 Russes au bord du Rhin, pays où cette nation avait été peu connue. La guerre qu'elle fit aux Turcs fut un cours de prospérités & de triomphes; & lorsque l'empereur Charles VI envoyait solliciter la paix jusqu'au camp des Turcs, elle dictait des loix à l'empire Ottoman. Elle protégea les sciences dans sa résidence; elle envoya même des savans au Kamtschatka, pour trouver une route plus abrégée qui favorisât le commerce des Moscovites avec les Chinois. Cette princesse avait des qualités qui la rendaient digne du rang qu'elle occupait; elle avait de l'élévation dans l'ame, de la fermeté dans l'esprit; libérale dans ses récompenses, sévère dans ses châtimens, bonne par tempérament, voluptueuse sans désordre.

Elle avait fait duc de Courlande, Biron son favori & son ministre. Les gentilshommes ses compatriotes lui disputaient jusqu'à l'ancienneté de sa noblesse. Il était le seul qui eut un ascendant marqué sur l'esprit de l'impératrice; il était de son

naturel vain, groſſier & cruel; mais ferme dans les affaires, ne ſe refuſant point aux entrepriſes les plus vaſtes. Son ambition voulait porter le nom de ſa maitreſſe juſqu'au bout du mondé; d'ailleurs auſſi avare pour amaſſer que prodigue en ſes dépenſes; ayant quelques qualités utiles, ſans en avoir de bonnes ni d'agréables. L'expérience avait formé ſous le règne de Pierre I, un homme fait pour ſoutenir le poids du gouvernement ſous les ſucceſſeurs de ce prince. C'était le comte d'Oſtermann, il conduiſit en pilote habile, pendant l'orage des révolutions, le gouvernail de l'État d'une main toujours ſûre. Il était originaire du comté de la Marck en Weſtphalie, d'une extraction obſcure; mais les talens ſont diſtribués par la nature ſans égard aux généalogies. Ce miniſtre connaiſſait la Moſcovie, comme Verney le corps humain; circonſpect ou hardi, ſelon que le demandaient les circonſtances, & renonçant aux intrigues de la cour pour ſe conſerver la direction des affaires. On pouvait compter, outre le comte Oſtermann, le comte Lœwenwolde & le vieux comte Golowkin, dans le nombre des miniſtres dont la Ruſſie pouvait tirer parti. Le comte de Munnich, qui du ſervice de Saxe avait paſſé à celui de Pierre I, était à la tète de l'armée ruſſe: c'était le prince Eugène des Moſcovites, il avait les vertus & les vices des grands généraux; habile, entreprenant, heureux; mais fier, ſuperbe, ambitieux & quelquefois trop deſpotique, & ſacrifiant la vie de ſes ſoldats à ſa réputation. Laſcy, Keith, Lœwendahl & d'autres habiles généraux ſe formaient dans ſon école. Le gouvernement entretenait alors 10,000 hommes de gardes, cent bataillons qui faiſaient le nombre de 60,000 hommes, 20,000 dragons.

2000 cuiraſſiers ; ce qui montait au nombre de 92,000 hommes de troupes réglées ; 30,000 de milice & autant de Coſaques, de Tartares & de Calmouks qu'on voulait aſſembler. De ſorte que cette puiſſance pouvait mettre ſans faire d'efforts 170,000 hommes en campagne. La flotte ruſſienne était évaluée alors à 12 vaiſſeaux de ligne, 26 vaiſſeaux d'un ordre inférieur & 40 galères. Les revenus de l'empire montaient à 14 ou 15,000,000 d'écus. La ſomme paraît modique en la comparant à l'étendue immenſe de ſes Etats; mais tout y eſt à bon marché. La denrée la plus néceſſaire aux ſouverains, les ſoldats, ne coûtent pas pour leur entretien la moitié de ce que payent les autres puiſſances de l'Europe. Le ſoldat ruſſe ne reçoit que huit roubles par an, & des vivres qui s'achètent à vil prix : ces vivres donnent lieu à ces équipages énormes qu'ils traînent après leurs armées. Dans la campagne que le maréchal Munnich fit l'année 1737 contre les Turcs, on comptait dans ſon armée autant de chariots que de combattans. Pierre I avait formé un projet que jamais prince avant lui n'avait conçu. Au lieu que les conquérans ne s'occupent qu'à étendre leurs frontières, il voulait reſſerrer les ſiennes. La raiſon en était que ſes Etats étaient mal peuplés en comparaiſon de leur vaſte étendue. Il voulait raſſembler entre Pétersbourg, Moſcou, Kaſan & l'Ukraine, les 12,000,000 d'habitans éparpillés dans cet Empire, pour bien peupler & cultiver cette partie, qui ſerait devenue d'une défenſe aiſée par les déſerts qui l'auraient environnée & ſéparée des Perſans, des Turcs & des Tartares : ce projet, comme beaucoup d'autres, avorta par la mort de ce grand homme.

Le czar n'avait eu le temps que d'ébaucher le commerce. Sous l'impératrice Anne la flotte marchande des Ruſſes ne pouvait entrer en aucune comparaiſon avec celles des puiſſances du ſud. Cependant tout annonce à cet Empire que ſa population, ſes forces, ſes richeſſes & ſon commerce feront les progrès les plus conſidérables. L'eſprit de la nation eſt un mélange de défiance & de fineſſe ; pareſſeux, mais intéreſſés, ils ont l'adreſſe de copier, mais non le génie de l'invention : les grands ſont factieux ; les gardes, redoutables aux ſouverains ; le peuple eſt ſtupide, ivrogne, ſuperſtitieux & mal-heureux. L'état des choſes, tel que nous venons de le rapporter, a ſans doute empêché que juſqu'ici l'académie des ſciences ait fait des élèves moſcovites. Depuis les déſaſtres de Charles XII & l'établiſſement d'Auguſte de Saxe en Pologne, depuis les victoires du maréchal Munnich ſur les Turcs, les Ruſſes étaient réellement les arbitres du Nord ; ils étaient ſi redoutables, que perſonne ne pouvait gagner en les attaquant, ayant des eſpèces de déſerts à traverſer pour les atteindre, & il y avait tout à perdre, en ſe réduiſant même à la guerre défenſive, s'ils venaient attaquer. Ce qui leur donne cet avantage, c'eſt le nombre de Tartares, Coſaques & Calmouks qu'ils ont dans leurs armées. Ces hordes vagabondes de pillards & d'incendiaires ſont capables de détruire par leurs incurſions les provinces les plus floriſſantes ; ſans que leur armée même y mette le pied. Tous leurs voiſins, pour éviter ces dévaſtations, les ménageaient, & les Ruſſes enviſageaient l'alliance qu'ils contractaient avec d'autres peuples comme une protection qu'ils accordaient à leurs cliens.

L'influence de la Ruffie s'étendait plus directement fur la Pologne que fur fes autres voifins ; cette république fut forcée après la mort d'Augufte I d'élire Augufte II, pour le placer fur le trône que fon père avait occupé. La nation était pour Stanislas ; mais les troupes ruffes firent changer les vœux de la nation à leur gré. Ce royaume eft dans une anarchie perpétuelle : les grandes familles font toutes divifées d'intérêt ; ils préfèrent leurs avantages au bien public, & ne fe réuniffent qu'en ufant de la même dureté pour opprimer leurs fujets, qu'ils traitent moins en hommes qu'en bètes de fomme. Les Polonais font vains ; hauts dans la fortune, rampans dans l'adverfité ; capables de tout pour amaffer de l'argent, qu'ils jettent auffi-tôt par les fenètres lorfqu'ils l'ont acquis ; frivoles, fans jugement, toujours difpofés à prendre & à quitter un parti fans raifon, & à fe précipiter par l'inconféquence de leur conduite dans les plus mauvaifes affaires : ils ont des lois ; mais perfonne ne les obferve, faute de juftice coërcitive. La cour voit groffir fon parti lorfque beaucoup de charges viennent à vaquer : le roi a le privilége d'en difpofer & de faire à chaque gratification de nouveaux ingrats. La diète s'affemble tous les trois ans, foit à Grodno, foit à Varfovie. La cour met fa politique à faire tomber l'élection du maréchal de la diète fur un fujet qui lui foit dévoué. Malgré fes foins, durant le règne d'Augufte II, il n'y a eu que la diète de pacification qui ait tenu. Cela ne peut manquer d'arriver ainfi, puifqu'un feul député dans les affemblées, qui s'oppofe à leurs délibérations, rompt la diète : c'eft le *veto* des anciens tribuns de Rome.

Les principales familles de la Pologne étaient alors

les Czartorinski, les Potoky, les Tarlo, les Lubomirsky. L'esprit est tombé en quenouille dans ce royaume; les femmes font les intrigues, elles disposent de tout tandis que leurs maris s'enivrent. La Pologne a beaucoup de productions & pas assez d'habitans pour les consommer. Ils n'ont de villes que Varsovie, Cracovie, Danzic & Léopold; les autres seraient de mauvais villages en tout autre pays. Comme la république manque entièrement de manufactures, le surplus du blé de la consommation monte seul à 200,000 winspels; ajoutez-y le bois, la potasse, les peaux, les bestiaux & les chevaux dont ils fournissent leurs voisins. Tant de branches d'exportation leur rendent la balance du commerce avantageuse. Les villes de Breslau, Leipzic, Danzic, Francfort & Kœnigsberg leur vendent leurs marchandises, gagnent sur les denrées qu'ils tirent de ce royaume, & font payer chèrement à ce peuple grossier le prix de leur industrie. La Pologne entretient 24,000 hommes effectifs de mauvaises troupes; elle peut rassembler dans des cas pressans son arrière-ban, connu sous le nom de la Pospolite Ruszenie. Cependant ce fut en vain qu'Auguste I, le convoqua contre Charles XII. Il résulte de cet exposé qu'il était facile à la Russie, sous un gouvernement plus perfectionné, de profiter de la faiblesse de ce pays voisin, & de gagner un ascendant supérieur sur un Etat aussi arriéré. Les revenus du roi ne passent pas 1,000,000 d'écus. Les rois Saxons en employaient la plus grande partie en corruption, dans l'espérance de perpétuer le gouvernement dans leur famille & de rendre avec le temps ce royaume héréditaire. Auguste II était doux par paresse, prodigue par vanité, soumis sans religion à son con-

feſſeur, & ſans amour à la volonté de ſon épouſe; ajoutons ſon penchant aux directions de ſon favori le comte de Bruhl. Le plus grand obſtacle que l'on eut à vaincre pour le placer ſur le trône de la Pologne, fut ſon indolence. La reine ſon épouſe était fille de l'empereur Joſeph & ſœur de l'électrice de Bavière. Le fond de ſon eſprit était acariâtre; la hauteur & la ſuperſtition faiſaient ſon caractère: elle aurait voulu rendre la Saxe catholique; mais ce n'était pas l'ouvrage d'un jour. Le comte de Bruhl & Hænechen étaient les miniſtres de la Saxe. Le premier avait été page, le ſecond laquais. Bruhl avait été attaché au premier roi; il fut le principal inſtrument qui ouvrit le chemin du trône à Auguſte II; & par reconnaiſſance ce prince l'aſſocia à la faveur de Sulkovsky, ſon favori d'alors. La concurrence excite la jalouſie, auſſi s'alluma-t-elle bientôt entre ces deux rivaux. Sulkovsky avait dreſſé un projet ſuivant lequel Auguſte devait s'emparer de la Bohème après la mort de l'empereur Charles VI, comme d'une ſucceſſion qui lui revenait par les droits de ſon épouſe, en qualité de fille de l'empereur Joſeph, l'aîné des deux frères, dont par conſéquent la fille devait ſuccéder préférablement à celle de ſon frère cadet. Le roi commençait à goûter ce plan. Bruhl, pour perdre ſon rival, communiqua ſon projet à la cour de Vienne, qui travailla conjointement avec lui pour faire exiler l'auteur d'un deſſein auſſi oppoſé à ſes intérêts; mais par cette démarche Bruhl fut comme enchaîné aux intérêts de la nouvelle maiſon d'Autriche. Ce miniſtre ne connaiſſait que les fineſſes & les ruſes qui ſont la politique des petits princes. C'était l'homme de ce ſiècle qui avait le plus d'habits, de montres, de dentelles, de bottes,

bottes, de fouliers & de pantoufles. Céfar l'aurait rangé dans le nombre des têtes fi bien frifées & fi bien parfumées qu'il ne craignait guère. Il fallait un prince tel qu'Augufte II, pour qu'un homme du genre de Bruhl pût jouer le rôle de premier miniftre. Les généraux Saxons n'étaient pas les premiers hommes de guerre qu'il y eût en Europe. Le duc de Weiffenfels avait de la valeur, mais pas affez de génie. Rutowsky, bâtard du roi Augufte I, s'était diftingué à l'affaire du Timoc ; mais il était trop épicurien & trop indolent pour le commandement. La Saxe avait quelques gens d'efprit que la jaloufie de Bruhl éloignait des affaires : cette cour était bien fervie par fes efpions, & mal par fes miniftres. Elle était fi fort dépendante de la Ruffie, qu'elle n'ofait contracter d'engagement fans la permiffion de cette puiffance : alors la Ruffie, la cour de Vienne, l'Angleterre & la Saxe étaient alliées. La Saxe eft une des provinces les plus opulentes de l'Allemagne : elle doit cet avantage à la bonté de fon fol, & à l'induftrie de fes fujets, qui rendent leurs fabriques floriffantes. Le fouverain en retirait 6,000,000 de revenus, dont on décomptait 1,500,000 écus employés à l'acquit des dettes auxquelles les deux élections de Pologne avaient donné lieu. L'électeur entretenait 24,000 hommes de troupes réglées, & le pays pouvait encore lui fournir une milice de 8000 hommes. Après l'électeur de Saxe, l'électeur de Bavière eft un des plus puiffans princes d'Allemagne. Charles régnait alors. Son père Maximilien embraffa le parti de la France dans la guerre de la Succeffion & perdit avec la bataille de Hœchftedt fes Etats & fes enfans. Charles même fut élevé à Vienne dans la captivité. Ce prince, en fuccédant à fon père, ne trouva que des malheurs

à réparer. Il était doux, bienfaisant, peut-être trop facile. Le comte Tœrring était à la fois son premier ministre & son général, & peut-être également incapable de ces deux emplois. La Bavière rapporte 5,000,000, dont un million à-peu-près sert, comme en Saxe, pour payer les vieilles dettes. La France donnait alors à l'électeur un subside de 300,000 écus. La Bavière est le pays de l'Allemagne le plus fertile & où il y a le moins de génie : c'est le paradis terrestre habité par des bêtes. Les troupes de l'électeur étaient délabrées; de 6000 hommes qu'il avait envoyés en Hongrie au service de l'empereur, il n'en était pas revenu la moitié : tout ce que la Bavière pouvait mettre en campagne, ne passait pas 12,000 hommes. L'électeur de Cologne, frère de celui de Bavière, avait mis sur sa tête le plus de mitres qu'il avait pu s'approprier. Il était électeur de Cologne, évêque de Munster, de Paderborn, d'Osnabruck, & de plus grand-maître de l'ordre Teutonique; il entretenait 8 à 12,000 hommes, dont il trafiquait comme un bouvier avec ses bestiaux. Alors il s'était vendu à la maison d'Autriche. L'électeur de Maïence, doyen du collége électoral n'a pas les ressources de celui de Cologne. Celui de Trèves est le plus mal partagé de tous. Le baron d'Eltz, alors électeur de Maïence, passait pour bon citoyen, honnète homme & attaché à sa patrie. Comme il était sans passions & sans préjugés, il ne se livrait pas aveuglément aux caprices de la cour de Vienne. L'électeur de Trèves ne savait que ramper. L'électeur Palatin ne jouait pas un grand rôle; il avait soutenu la neutralité dans la guerre de 1733, & son pays souffrit des désordres que les deux armées y commirent. Il entretient 8 à 10,000 hommes; il a deux forteresses, Manheim

& Dusseldorff; mais il manque de soldats pour les défendre. Le reste des ducs, des princes & des Etats de l'Empire étaient gouvernés par la cour impériale avec un sceptre de fer. Les faibles étaient esclaves, les puissans étaient libres. Dans ce temps le duc de Mecklenbourg avait un séquestre : les commissaires de la cour de Vienne fomentaient la désunion entre le duc & ses Etats, & consumaient les uns & les autres. Les petits princes portaient le joug, faute de pouvoir le secouer; leurs ministres, qui étaient gagés & titrés par les empereurs, assujettissaient leurs maîtres au despotisme autrichien. Le corps germanique est puissant, si vous considérez le nombre de rois, d'électeurs & de princes qui le composent; il est faible, si vous examinez les intérêts opposés qui le divisent. Les diètes de Ratisbonne ne sont qu'une espèce de fantôme qui rappelle la mémoire de ce qu'elles étaient jadis. C'est une assemblée de publicistes, plus attachés aux formes qu'aux choses. Un ministre qu'un souverain envoie à cette assemblée, est l'équivalent d'un mâtin de basse-cour qui aboie à la lune. S'il est question de faire la guerre, la cour impériale fait confondre habilement sa querelle particulière avec les intérêts de l'empire, pour faire servir les forces germaniques d'instrument à ses vues ambitieuses. Les religions différentes, tolérées en Allemagne, n'y causent plus des convulsions violentes comme autrefois. Les partis subsistent, mais le zèle s'est attiédi. Beaucoup de politiques s'étonnent qu'un gouvernement aussi singulier que celui de l'Allemagne ait pu subsister si long-temps, & par un jugement peu éclairé ils attribuent sa durée au phlegme national. Ce n'est point cela. Les empereurs étaient électifs, & depuis l'extinction de la race de Char-

lemagne, on voit toujours des princes d'une famille différente élevés à cette dignité ; ils avaient des querelles avec leurs voisins ; ils eurent ce fameux démêlé avec les papes touchant l'investiture des évêques avec la crosse & l'anneau; ils étaient obligés de se faire couronner à Rome : c'étaient autant d'entraves qui les empêchaient d'établir le despotisme dans l'empire. D'autre part les électeurs, quelques princes & quelques évêques étaient assez forts, en se réunissant, pour s'opposer à l'ambition des empereurs; mais ils ne l'étaient pas assez pour changer la forme du gouvernement. Depuis que la couronne impériale se perpétua dans la maison d'Autriche, le danger d'un despotisme devint plus apparent. Charles-Quint, après la bataille de Muhlberg, put se rendre souverain ; il négligea le moment, & lorsque les Ferdinands ses successeurs voulurent tenter cette entreprise, la jalousie des Français & des Suédois qui s'y opposèrent, leur fit manquer leur projet ; & pour le gros des princes de l'Empire, l'équilibre réciproque & une envie mutuelle les empêchent de s'agrandir.

En allant au midi de l'Allemagne vers l'occident, on trouve cette république singulière, annexée, pour ainsi dire, au corps germanique, & en quelque manière libre. La Suisse depuis le temps de César avait conservé sa liberté, à l'exception d'un court espace, où la maison d'Habsbourg l'avait subjuguée. Elle ne porta pas long-temps ce joug; les empereurs autrichiens tentèrent vainement à différentes reprises d'assujettir ces montagnards belliqueux : l'amour de la liberté & leurs rochers escarpés les défendent contre l'ambition de leurs voisins. Durant la guerre de la succession d'Espagne, le comte du Luc, ambassadeur de France, y suscita, sous le prétexte de la

religion, une guerre inteſtine, pour empêcher cette république de ſe mêler des troubles de l'Europe. Tous les deux ans les treize cantons tiennent une diète générale, où préſide alternativement un ſchultheiſs de Berne ou de Zuric. Le canton de Berne joue dans cette république le rôle de la ville d'Amſterdam dans la république de Hollande; il y jouit d'une prépondérance décidée. Les deux tiers de la Suiſſe ſont de la religion réformée, le reſte eſt catholique. Ces réformés, par leur rigidité, reſſemblent aux presbytériens de l'Angleterre, & les catholiques, à ce que l'Eſpagne produit de plus fanatique. La ſageſſe de ce gouvernement conſiſte en ce que les peuples, n'y étant pas foulés, ſont auſſi heureux que le comporte leur état, & que, ne s'écartant jamais des principes de la modération, ils ſe ſont toujours conſervés indépendans par leur ſageſſe. Cette république peut raſſembler ſans effort 100,000 hommes pour ſa défenſe, & elle a accumulé aſſez de richeſſes pour ſoudoyer pendant trois années ce nombre de troupes. Tant d'arrangemens ſages & eſtimables ſemblent avilis par l'uſage barbare de vendre leurs ſujets à qui veut les payer: d'où il réſulte que les Suiſſes d'un même canton au ſervice de France, ſont la guerre à leurs proches au ſervice de Hollande; mais qu'y a-t-il de parfait dans le monde?

Si de là nous deſcendons en Italie, nous trouvons cet ancien empire romain diviſé en autant de parties que l'ambition des princes a pu la démembrer. La Lombardie eſt partagée entre les Vénitiens, les Autrichiens, les Savoyards & les Génois. De ces poſſeſſions celles du roi de Sardaigne paraiſſent les plus conſidérables. Victor-Amédée ſortait alors de la guerre qu'il avait ſoutenue contre la maiſon

d'Autriche, par laquelle il avait écorné le duché de Milan. Ses États lui rapportaient environ 5,000,000 de revenus, avec lesquels il entretenait en temps de paix 30,000 hommes, qu'il pouvait porter à 40,000 en temps de guerre. Victor-Amédée passait en Italie parmi les connaisseurs, pour un prince versé dans la politique & bien éclairé sur ses intérêts. Son ministre, le marquis d'Orméa, avait la réputation de n'avoir pas mal profité dans l'école de Machiavel. La politique de cet État consistait à tenir la balance entre la maison d'Autriche & les deux branches de la maison de Bourbon, afin de se ménager par cet équilibre les moyens d'étendre & d'augmenter ses possessions. Charles-Emanuel avait souvent dit : „ Mon fils, le Milanais est comme un artichaut, „ il faut le manger feuille par feuille". Dans ce temps le roi de Sardaigne, indisposé contre les Bourbons au sujet de la paix de 1737, que le cardinal de Fleuri avait conclue à son insçu, penchait plus pour la maison d'Autriche.

Le reste de la Lombardie était partagé comme nous l'avons dit. L'empereur y possédait le Milanais, le Mantouan, le Plaisantin, & on avait établi en Toscane son gendre le duc de Lorraine. La république de Gènes, située à l'occident de la Savoie, était encore fameuse par sa banque, par un reste de commerce & par ses beaux palais de marbre. La Corse s'était révoltée contr'elle. La première rebellion fut apaisée par les troupes que l'empereur y envoya l'année 1732; la seconde, par les Français, sous le commandement du comte de Maillebois; mais ces secours étrangers étouffèrent le feu pour un temps, sans pouvoir l'éteindre tout à fait.

Venise, située du côté de l'orient, est plus considérable que Gènes. Cette superbe cité s'élève sur

72 îles, qui contiennent 200,000 habitans; elle eſt gouvernée par un conſeil, à la tête duquel eſt un doge, ſoumis à la ridicule cérémonie de ſe marier tous les ans avec la mer Adriatique. Au 17ème ſiècle la république perdit l'île de Candie; & alliée des Autrichiens au 18ème ſiècle, lorſque le grand Eugène conquit Belgrade & Témeſvar, elle perdit la Morée. Veniſe a des vaiſſeaux, ſans qu'ils ſoient aſſez nombreux pour former une flotte: elle entretient 15,000 hommes de troupes de terre; le général qui les commande, eſt ce même Schulenbourg qui dans la guerre de Pologne échappa par ſon habileté à Charles XII à la bataille de Frauſtadt, & fit cette belle retraite en Siléſie au paſſage de la Bartſch.

Les Vénitiens & les Génois, avant la découverte de la bouſſole, fourniſſaient l'Allemagne de toutes les marchandiſes que le luxe fait ramaſſer aux extrêmités de l'Aſie: de nos temps ce ſont les Anglais & les Hollandais qui leur ayant enlevé ce négoce, s'en ſont attribués les avantages.

La guerre de 1733 avait fait paſſer don Carlos de Toſcane ſur le trône de Naples. Ce royaume avait été conquis ſur Louis XII par Gonſalve de Cordoue, ſurnommé le grand capitaine, pour Ferdinand le catholique. La mort de Charles II, roi d'Eſpagne, le fit paſſer durant la guerre de la Succeſſion ſous la domination autrichienne, & durant la guerre de 1733, le ſuccès de l'affaire de Bitonto le remit de nouveau ſous les loix de don Carlos. Ce prince, trop jeune pour gouverner, était dirigé par le comte de St. Eſtevan, qui ne faiſait qu'exécuter dans ce royaume les ordres de la reine d'Eſpagne. Le royaume de Naples, y compris la Sicile, rapportait environ 4,000,000 à ſon ſouverain; l'Etat n'entretenait que 12.000 hommes.

Nous ne faisons point mention dans ce résumé, ni du duc de Modène, ni de la république de Lucques, ni de celle de Raguse : ce sont des miniatures déplacées dans une grande galerie de tableaux.

Le saint siège venait alors de vaquer par la mort de Clément XII, de la maison de Corsini ; le conclave dura un an. Le Saint Esprit demeura incertain jusqu'au jour que les factions des couronnes purent s'accommoder. Le cardinal Lambertini, ennuyé de ces longueurs, dit aux autres cardinaux : „ décidez-vous enfin sur le choix d'un pape. Voulez-vous un dévôt ? prenez Aldobrandi : voulez-vous un savant ? prenez Coscia ; ou si vous voulez un bouffon, me voici. " Le Saint-Esprit choisit celui qui était de si belle humeur. Lambertini fut élu pape & prit le nom de Benoît XIV. A son avénement au pontificat, Rome & les papes ne gouvernaient plus le monde comme autrefois : les empereurs ne servaient plus de marchepied aux pontifes, & n'allaient plus s'avilir à Rome, comme les Frédéric Barberousse ; Charles-Quint leur avait fait sentir sa puissance, & l'empereur Joseph ne les traita pas plus doucement, lorsque durant la guerre de la Succession il s'empara de Comachio. Le pape n'était, l'année 1740, que le premier évêque de la chrétienté ; il avait le département de la foi, qu'on lui abandonnait ; mais il n'influait plus comme autrefois dans les affaires politiques. La renaissance des lettres & la réforme avaient porté un coup mortel à la superstition. On canonisait quelquefois des saints, pour n'en pas perdre l'usage ; mais un pape qui aurait voulu prêcher des croisades dans le 18ème siècle, n'eût pas attroupé vingt polissons. Il était réduit à l'humiliant emploi d'exercer les fonctions de son sacerdoce, & de faire en hâte la fortune de ses ne-

veux. Tout ce que le pape put faire pour l'empereur engagé dans la guerre des Turcs, l'année 1737, fut de l'autoriser par ses brefs à lever des dîmes sur les biens ecclésiastiques & à faire planter des croix de mission dans toutes les villes de sa dépendance, où le peuple courait en foule vomir de saintes imprécations contre les Turcs. L'empire ottoman ne s'en ressentit pas; s'il avait été battu par les Russes, il fut par-tout victorieux des Autrichiens.

Bonneval, ce fameux aventurier, se trouvait alors à Constantinople: du service de France il avait passé à celui de l'empereur, qu'il quitta par légéreté pour se faire Turc. Il n'était pas dépourvu de talens; il proposa au grand-visir de former l'artillerie sur le pied européen, de discipliner les janissaires, & d'introduire de l'ordre dans cette multitude innombrable de troupes qui ne combat qu'en confusion. Ce projet pouvait devenir dangereux pour les voisins de cet empire; mais il fut rejeté comme contraire à l'alcoran, dans lequel Mahomet recommande surtout de ne jamais toucher aux anciennes coutumes. La nation turque a naturellement de l'esprit; c'est l'ignorance qui l'abrutit: elle est brave sans art; elle ne connaît rien à la police, sa politique est encore plus pitoyable. Le dogme de la fatalité, qui chez elle a beaucoup de créance, fait qu'ils rejettent la cause de tous leurs malheurs sur Dieu, & qu'ils ne se corrigent jamais de leurs fautes. La ville de Constantinople contient 2,000,000 d'habitans. La puissance de cet empire vient de sa grande étendue; cependant il ne subsisterait plus, si la jalousie des princes de l'Europe ne le soutenait pas. Le padicha Mahomet V régnait alors. Une révolution l'avait tiré des prisons du sérail pour le placer sur

le trône. La nature l'avait rendu aussi impuissant que ses eunuques : ce fut pour les beautés du sérail le règne le plus malheureux. Le voisin le plus redoutable des Turcs était le schach Nadir, connu sous le nom de Thamas-Coulican : ce fut lui qui asservit la Perse & subjugua le Mogol ; il occupa souvent la Porte & servit de contre-poids aux guerres qu'elle aurait peut-être entreprises contre les puissances chrétiennes.

Voilà le précis de ce qu'étaient les forces & les intérêts des cours de l'Europe vers l'année 1740. Ce tableau était nécessaire pour répandre de la clarté sur les mémoires suivans ; il ne nous reste qu'à rendre compte des progrès de l'esprit humain, tant pour la philosophie que pour les sciences, les beaux arts, la guerre & ce qui regarde directement certaines coutumes établies. Les progrès de la philosophie, de l'économie politique, de l'art de la guerre, du goût & des mœurs, sont sans doute une matière à réflexion plus intéressante que de se rappeler les caractères d'imbéciles revêtus de la pourpre, de charlatans couverts de la tiare, & de ces rois subalternes, appelés ministres, dont bien peu méritent d'être marqués dans les annales de la postérité. Quiconque veut lire l'histoire avec application, s'apercevra que les mêmes scènes se reproduisent souvent & qu'il n'y a qu'à y changer le nom des acteurs ; au lieu que suivre la découverte des vérités jusques-là inconnues, saisir les causes qui ont produit le changement dans les mœurs & ce qui a donné lieu à dissiper les ténèbres de la barbarie qui empêchaient d'éclairer les esprits : ce sont certainement là des sujets dignes d'occuper tous les êtres pensans. Commençons par la physique. Il y a à peine cent ans qu'elle est bien connue. Descartes

publia ses principes de physique l'année 1644. Newton vint ensuite & expliqua les loix du mouvement, & de la gravitation en 1687 : il nous exposa la mécanique de l'univers avec une précision étonnante. Long-temps après lui des philosophes (*) ont été sur les lieux & ont vérifié, tant en Laponie que sous l'équateur, les vérités que ce grand homme avait devinées sans sortir de son cabinet. Depuis ce temps, nous savons avec certitude que la terre est aplatie vers ses pôles. Newton fit plus : à l'aide de ses prismes, en 1704, il décomposa les rayons de la lumière & y trouva les couleurs primitives. Toricelli pesa l'air en 1704, & trouva l'équilibre de la colonne de l'atmosphère & de la colonne du mercure ; on lui doit encore l'invention des baromètres. La pompe pneumatique fut inventée à Magdebourg par Otton Guericke, en 1642 : il s'aperçut, à l'occasion de la friction de l'ambre, d'une nouvelle propriété de la nature, celle de l'électricité. Dufay, en 1733, fit des expériences relatives à de cette découverte, qui démontrèrent que la nature recèle des secrets inépuisables. Il paraît très-probable que ce ne sera qu'à force de multiplier les expériences de l'électricité, qu'on parviendra à en tirer des connaissances utiles à la société. M. Ellert, en 1746, en mèlant deux liqueurs d'une blancheur transparente, a produit une eau colorée en bleu foncé : le même a fait des expériences sur la transformation des métaux & sur les parties solides & nitreuses des eaux. Liberkuhn, en 1743, par le moyen d'injections, a rendu palpables les ramifications les plus fines des fibres & des veines, dont la tissure déliée sert de canal à la circulation du sang

(*) La Condamine & Maupertuis.

humain; c'eſt le géographe des corps organiſés. Boerhaave, en 1707, après Ruysh, découvrit la liqueur volatile qui circule dans les nerfs & qui s'évapore après la mort des hommes; on ne s'en était jamais douté. Sans doute que cette liqueur ſert de courrier à la volonté de l'homme, pour lui faire mouvoir les membres à l'égal de la viteſſe de la penſée. Hartſœcker, en 1678, trouva dans le ſperme humain des animaux qui peut-être ſervent de germe à la propagation. Lœwenhœck & Trembley, en 1678 & 1703, trouvèrent, par leurs expériences ſur le polype, que cet étrange animal ſe multiplie en autant de pièces qu'on le coupe. La curioſité des hommes les a pouſſé à faire des recherches immenſes; ils ont fait des efforts étonnans pour découvrir les premiers principes de la nature, mais vainement; ils ſont placés entre deux infinis, & il paraît démontré que l'auteur des choſes s'en eſt réſervé à lui ſeul le ſecret.

La phyſique perfectionnée porta le flambeau de la vérité dans les ténèbres de la métaphyſique. Il parut un ſage en Angleterre, qui ſe dépouillant de tout préjugé, ne ſe guida que par l'expérience. Locke fit tomber le bandeau de l'erreur que le ſceptique Bayle, ſon précurſeur, avait déjà détaché en partie. Les Fontenelle & les Voltaire parurent enſuite en France, le célèbre Thomaſius à Halle en Allemagne; les Hobbes, les Colins, les Shaftesbury, les Bolingbroke en Angleterre. Ces grands-hommes & leurs diſciples portèrent un coup mortel à la religion. Les hommes commencèrent à examiner ce qu'ils avaient ſtupidement adoré : la raiſon terraſſa la ſuperſtition : on prit du dégoût pour les fables qu'on avait cru des

vérités, & l'on eut horreur des blaſphèmes auxquels on avait été pieuſement attaché. Le déiſme, ce culte ſimple de l'Être ſuprême, fit nombre de ſectateurs. Avec cette religion raiſonnable s'établit la tolérance, & l'on ne fut plus ennemi pour avoir une façon différente de penſer. Si l'épicuréiſme devint funeſte au culte idolâtre des païens, le déiſme ne le fut pas moins de nos jours aux viſions judaïques adoptées par nos ancêtres. La liberté de penſer, dont jouit l'Angleterre, avait beaucoup contribué aux progrès de la philoſophie. Il n'en était pas de même des Français : les ouvrages de leurs philoſophes ſe reſſentaient de la contrainte qu'y mettaient les cenſeurs théologiques. Un Anglais penſe tout haut, un Français oſe à peine laiſſer ſoupçonner ſes idées. En revanche, les auteurs Français ſe dédommageaient de la hardieſſe qui était interdite à leurs ouvrages, en traitant ſupérieurement les matières de goût & tout ce qui eſt du reſſort des belles-lettres; égalant par la politeſſe, les grâces & la légéreté, tout ce que le temps nous a conſervé de plus précieux des écrits de l'antiquité. Un homme ſans paſſion préférera la Henriade au poëme d'Homère. Henri IV n'eſt point un héros fabuleux; Gabrielle d'Eſtrées vaut bien la princeſſe Nauſicaa. L'Iliade nous peint les mœurs des Canadiens; Voltaire fait de vrais héros de ſes perſonnages, & ſon poëme ſerait parfait, s'il avait ſu intéreſſer davantage pour Henri IV, en l'expoſant à de plus grands dangers. Boileau peut ſe comparer avec Juvenal & Horace; Racine ſurpaſſe tous ſes émules de l'antiquité; Chaulieu, tout incorrect qu'il eſt, l'emporte ſûrement de beaucoup dans quelques morceaux ſur Anacréon; Rouſſeau excella dans quelques odes : & ſi nous voulons être équitables, il faut convenir qu'en fait de

méthode, les Français l'emportent ſur les Grecs & ſur les Romains. L'éloquence de Boſſuet approche de celle de Démoſthènes; Fléchier peut paſſer pour le Cicéron de la France, ſans compter les Patru, les Gochin & tant d'autres qui ſe ſont rendus célèbres dans le barreau. La Pluralité des mondes & les Lettres perſannes ſont d'un genre inconnu à l'antiquité ; ces écrits paſſeront à la poſtérité la plus reculée. Si les Français n'ont aucun auteur à oppoſer à Thucydide, ils ont le diſcours de Boſſuet ſur l'hiſtoire univerſelle ; ils ont les ouvrages du ſage préſident de Thou, les Révolutions romaines par Vertot, ouvrage claſſique, la Décadence de l'empire romain de Monteſquieu, enfin tant d'autres morceaux, ou d'hiſtoire, ou de belles-lettres, ou de commerce, ou d'agrément, qu'il ſerait trop long d'en faire ici le catalogue. On ſera peut-être ſurpris que les lettres, qui fleuriſſent en France, en Angleterre, en Italie, n'ayent pas brillé avec autant d'éclat en Allemagne. La raiſon en eſt qu'en Italie elles avaient été rapportées une ſeconde fois de la Grèce, après y avoir joui ſur la fin de la république & des premiers empereurs de toute la conſidération qu'elles méritent ; le terrain était tout préparé pour les recevoir ; & la protection des Médicis, ſur-tout celle de Léon X, contribua beaucoup à leurs progrès. Les lettres s'étendirent facilement en Angleterre, parce que la forme du gouvernement autoriſe les membres des chambres à haranguer dans le parlement : l'eſprit de parti les animait même à étudier, afin qu'employant dans leurs diſcours les ſecours de la rhétorique, ſur-tout de la dialectique, ils ſe procuraſſent un aſcendant ſur le parti qui leur était oppoſé. De là vient que les Anglais poſſèdent preſque tous les auteurs claſſiques, qu'ils ſont verſés

dans le grec & dans le latin, ainſi que dans l'hiſtoire ancienne. Le caractère de leur eſprit ſombre, taciturne, opiniâtre, les a fait réuſſir dans la géométrie tranſcendante. Les Français du temps de François I avaient attiré quelques ſavans à la cour; ceux-là avaient, pour ainſi dire, répandu les germes des connaiſſances dans ce royaume; mais les guerres de religion qui ſuivirent, étouffèrent cette ſemence, comme une gelée tardive retarde les productions de la terre. Cette criſe dura juſqu'à la fin du règne de Louis XIII, où le cardinal de Richelieu, enſuite Mazarin, & ſur-tout Louis XIV, donnèrent une protection éclatante aux ſciences comme aux beaux arts. Les Français étaient jaloux des Eſpagnols & des Italiens, qui les devançaient dans cette carrière, & la nature fit naître chez eux de ces génies heureux qui bientôt ſurpaſſèrent leurs émules. C'eſt ſur-tout par la méthode & par un goût plus raffiné que les auteurs Français ſe diſtinguent. Ce qui retarda le progrès des arts en Allemagne, ce furent les guerres qui ſe ſuivirent depuis Charles-Quint juſqu'à celle de la Succeſſion d'Eſpagne. Les peuples étaient malheureux & les princes pauvres : il fallut penſer premièrement à s'aſſurer les alimens indiſpenſables, en remettant les terres en culture; il fallait établir les manufactures ſelon que les premières productions les indiquaient. Et ces ſoins preſque généraux, empêchèrent que la nation pût ſe tirer des reſtes de la barbarie dont elle ſe reſſentait encore; ajoutez qu'en Allemagne les arts manquaient d'un point de ralliement, comme étaient Rome & Florence en Italie, Paris en France, & Londres en Angleterre. Les univerſités avaient à la vérité des profeſſeurs érudits, pédans & toujours dogmatiques; perſonne ne les fréquentait à cauſe de leur ruſticité,

Il n'y eut que deux hommes qui se distinguèrent à cause de leur génie & qui firent honneur à la nation ; l'un c'est le grand Leibnitz & l'autre le docte Thomasius. Je ne fais point mention de Wolff, qui ruminait le système de Leibnitz & rebâchait longuement ce que l'autre avait écrit avec feu. La plupart des savans Allemands étaient des manœuvres, les Français des artistes. Cela fut cause que les ouvrages français se répandirent si universellement, que leur langue remplaça celle des Latins, & qu'à présent quiconque sait le français, peut voyager par toute l'Europe sans avoir besoin d'un interprète. L'usage de cette langue étrangère fit encore du tort à la langue nationale, qui ne restant que dans la bouche du peuple, ne pouvait acquérir ce ton de politesse qu'elle ne gagne que dans la bonne compagnie. Le principal défaut de la langue est d'être trop verbeuse ; il faut la resserrer, & en adoucissant quelques mots dont la prononciation est dure, on parviendrait à la rendre sonore. La noblesse n'étudiait que le droit public ; mais sans goût pour la belle littérature, elle remportait des universités le dégoût de la pédanterie & de ses instituteurs. Des candidats ou théologiens, fils de cordonniers & de tailleurs, étaient les Mentors de ces Télémaques. Qu'on juge de l'éducation qu'ils étaient capables de donner. Les Allemands avaient des spectacles, mais grossiers & même indécens : des bouffons orduriers y représentaient des pièces sans génie qui faisaient rougir la pudeur. Notre stérilité nous obligea d'avoir recours à l'abondance des Français, & dans la plupart des cours on voyait des troupes de cette nation y représenter les chefs-d'œuvres des Molière & des Racine. Mais qu'est-ce qui mérite plus l'attention d'un philosophe, que l'avilissement où

où eſt tombé ce peuple roi, cette nation maîtreſſe de l'univers, en un mot les Romains? Au lieu que des conſuls menaient en triomphe des rois captifs du temps de la république, de nos temps les ſucceſſeurs des Caton & des Emile ſe dégradent de la virilité pour aſpirer à l'honneur de chanter ſur les théâtres des ſouverains, qui du temps des Scipion étaient regardés avec autant de mépris que nous en inſpirent les Iroquois. *O tempora! o mores!* Les opéra, les tragédies & les comédies étaient inconnues en Allemagne il y a ſoixante ans. L'an 1740 l'induſtrie & le commerce plus raffinés avaient rendu l'Allemagne partie copartageante des tréſors que les Indes verſent annuellement en Europe: ces ſources de l'opulence avaient amené avec elles les plaiſirs, les aiſances, & peut-être les déſordres des mœurs qui en ſont une ſuite. Tout avait augmenté, les habitans, les équipages, les meubles, les livrées, les carroſſes & la ſomptuoſité des tables. Ce qu'on voit de belle architecture dans le Nord, date environ du même temps. Le château & l'arſenal de Berlin, la chancellerie de l'Empire, & l'égliſe de St. Jean Borromée à Vienne, le château de Nymphenbourg en Bavière, le pont de Dreſde, & le palais chinois de cette ville, le château de l'électeur à Manheim, le palais du duc de Wirtemberg à Louisbourg, tous ces édifices, quoiqu'ils n'égalent pas ceux d'Athènes & de Rome, ſont pourtant ſupérieurs à l'architecture gothique de nos ancêtres. Dans les temps paſſés les cours d'Allemagne paraiſſaient des temples où l'on célébrait des bacchanales; actuellement cette débauche, indigne de la bonne ſociété, a été reléguée en Pologne, ou bien eſt devenue l'amuſement de la populace. Il n'eſt encore que quelques cours eccléſiaſtiques, où le vin

console les prêtres d'une passion plus aimable à laquelle ils sont obligés de renoncer par état. Autrefois il n'était point de cour d'Allemagne qui ne fût remplie de bouffons : la grossiéreté de leurs plaisanteries suppléait à l'ignorance des conviés, & l'on entendait dire des sottises, faute de pouvoir dire de bonnes choses. Cet usage, qui est l'opprobre éternel du bon sens, a été aboli, & il n'y a que la cour d'Auguste II, roi de Pologne & électeur de Saxe, où il se conservait encore. Le cérémonial dans lequel l'imbécilité de nos aïeux plaça jadis la science des souverains, parait essuyer un sort égal à celui des bouffons : l'étiquette souffre journellement des brèches ; quelques cours l'ont entièrement abolie. Cependant la cour de l'empereur Charles VI fit exception à la règle : il était trop zélé sectateur des formules de l'étiquette de Bourgogne pour les abolir ; il avait même dans sa dernière maladie, peu de momens avant sa fin, ordonné les messes & les heures pour l'appareil de sa pompe funèbre, & nommé les personnes qui devaient porter son cœur dans un étui d'or à je ne sais quel couvent. Les courtisans admiraient sa grandeur & sa dignité : les sages blâmaient son orgueil, qui semblait lui survivre.

Remarquons sur-tout que par un effet de l'argent répandu en Allemagne, & qui était sûrement le triple de celui des temps antérieurs, non-seulement le luxe avait doublé, mais le nombre des troupes que les souverains entretenaient, avait augmenté à proportion. A peine l'empereur Ferdinand I avait-il entretenu 30,000 hommes. Charles VI en avait soudoyé dans la guerre de 1733, 170,000, sans fouler ses peuples. Louis XIII avait eu 60,000 soldats. Lous XIV en entretint 220,000 & jusqu'à 360,000,

durant la guerre de Succession. Depuis cette époque, tous, jusqu'au plus petit prince d'Allemagne, avaient augmenté leur militaire. C'était par l'esprit d'imitation; car dans la guerre de 1683, Louis XIV leva le plus de troupes qu'il pût, pour avoir une supériorité décidée sur ceux qu'il voulait combattre : il ne fit aucune réforme après la paix; ce qui força l'empereur & les princes d'Allemagne à garder sur pied autant de soldats qu'ils en pouvaient payer. Cette coutume une fois établie se perpétua dans la suite. Les guerres en devinrent beaucoup plus coûteuses; la dépense des magasins fut immense, pour entretenir ces cavaleries nombreuses & les rassembler en quartiers de cantonnement avant l'ouverture de la campagne & la saison des fourrages. L'infanterie, toujours entretenue, changea presque d'état, tant on travailla à la perfectionner. Avant la guerre de la Succession la moitié des bataillons portaient des piques & l'autre des mousquets, & ils combattaient armés sur six lignes de profondeur; on se servait de ces piques contre la cavalerie; les mousquets faisaient un feu faible & rataient souvent à cause des mèches. Ces inconvéniens firent changer d'armes : on quitta les piques & les mousquets, & on les remplaça par des fusils armés de bayonnettes : ce qui réunit ce que le feu & le fer ont de plus terrible. Comme on fit consister dans le feu la force des bataillons, on diminua peu-à-peu leur profondeur en les étendant. Le prince d'Anhalt, qu'on peut appeller un mécanicien militaire, introduisit les baguettes de fer; il mit les bataillons à trois hommes de hauteur : & le défunt roi, par ses soins infinis, introduisit une discipline & un ordre merveilleux dans les troupes, & une précision jusques-là inconnue en Europe pour les mouvemens & les manœuvres. Un bataillon prussien

devint une batterie ambulante, dont la viteſſe de la charge triplait le feu, & donnait aux Pruſſiens l'avantage d'un contre trois. Les autres nations imitèrent depuis les Pruſſiens, mais imparfaitement. Charles XII avait introduit dans ſes troupes l'uſage de joindre deux canons à chaque bataillon. On fondit à Berlin des canons de 3, de 6, de 12 & de 24 livres, aſſez légers pour qu'on pût les manier à force de bras, & les faire avancer dans les batailles avec les bataillons auxquels ils étaient attachés. Tant de nouvelles inventions transformaient une armée en une forteresſe mouvante, dont l'accès était meurtrier & formidable. Ce fut dans la guerre de 1672 que les Français trouvèrent l'invention des pontons de cuivre tranſportables. Cet uſage facile de conſtruire des ponts rendit les rivières des barrières inutiles. L'art de l'attaque & de la défenſe des places eſt encore dû aux Français. Vauban ſur-tout perfectionna la fortification; il rendit les ouvrages raſans & les couvrit tellement par les glacis, que pour établir des batteries de brèche, ſi on ne les place à préſent ſur la crète du chemin couvert, les boulets ne ſauraient parvenir au cordon de la maçonnerie qu'ils doivent ruiner. Depuis Vauban on a conſtruit des chemins couverts maçonnés doubles, & peut-être a-t-on même trop multiplié les coupures. C'eſt ſurtout l'art des mines qui a fait les plus grands progrès. On étend les rameaux du chemin couvert à trente toiſes du glacis: les places bien minées ont des galeries majeures & commandantes. Les rameaux ſont à trois étages. Le mineur peut faire ſauter le même point de défenſe juſqu'à ſept fois. Pour les attaques on a inventé les globes de compreſſion, qui, s'ils ſont bien appliqués, ruinent toutes les mines de la place à une diſtance de 25 pas du foyer.

C'eſt dans les mines que conſiſte à préſent la véritable force des places, & par leur uſage que les gouverneurs pourront le plus prolonger la durée des ſiéges. De nos jours, les fortereſſes ne ſe prennent plus que par une nombreuſe artillerie. On compte trois pièces ſur chaque batterie pour démonter un canon des ouvrages: on ajoute à de ſi nombreuſes batteries celles de ricochet qui enfilent les lignes de prolongation; & à moins de 60 mortiers employés à ruiner les défenſes, on ne ſe haſarde guère à aſſiéger une place forte. Les demi-ſapes, les ſapes ordinaires, les ſapes tournantes, les places d'armes & les cavaliers de tranchées, ſont autant de nouvelles inventions dont on ſe ſert pour les attaques, qui, en épargnant le monde, accélèrent la reddition des fortereſſes. Ce ſiècle a vu revivre des troupes armées à la légère: les pandours autrichiens, les légions françaiſes & nos bataillons francs; les houſards, originaires de la Hongrie, mais imités par toutes les autres troupes, remplacent cette cavalerie Numide & Parthe ſi fameuſe du temps des Romains. Les milices anciennes ne connaiſſaient point d'uniformes; il n'y a pas un ſiècle que les habits d'ordonnance ont été généralement admis. La marine encore a fait beaucoup de progrès, tant pour la conſtruction des vaiſſeaux que pour rendre plus exact le calcul des pilotes; mais cette matière étant très-vaſte, je la quitte, de crainte de m'engager dans une trop longue digreſſion.

De tout ce que nous venons de rapporter du progrès des arts en Europe, il réſulte que les pays du Nord avaient beaucoup gagné depuis la guerre de trente ans. Alors la France jouiſſait de l'avantage de tout ce qui eſt du reſſort des belles-lettres & du goût, les Anglais de la géométrie & de la métaphyſique, les Allemands de la chimie, des ex-

périences de physique & de l'érudition ; les Italiens commençaient à tomber ; mais la Pologne, la Russie, la Suède & le Danemarck étaient encore arriérés d'un siècle en comparaison des nations les plus policées. Ce qui mérite peut-être le plus nos réflexions, c'est le changement qui se voit depuis l'année 1640 dans la puissance des Etats. Nous en voyons quelques-uns dans leur accroissement, d'autres demeurent, pour ainsi dire, immobiles dans la même situation, & d'autres enfin tombent en consomption & menacent ruine. La Suède jeta son feu sous Gustave-Adolphe, elle dicta avec la France la paix de Westphalie ; sous Charles XII elle vainquit les Danois, les Russes, & disposa pour un temps du trône de Pologne ; il semble que cette puissance ait alors rassemblé toutes ses forces pour paraître comme une comète qui jette un grand éclat & se perd ensuite dans l'immensité de l'espace ; ses ennemis la démembrèrent en lui arrachant l'Estonie, la Livonie, les principautés de Brème & de Verden, & une grande partie de la Poméranie. La chûte de la Suède fut l'époque de l'élévation de la Russie ; cette puissance semble sortir du néant, pour paraître tout à coup avec grandeur, pour se mettre peu de temps après au niveau des puissances les plus redoutées. On pourrait appliquer à Pierre I, ce qu'Homère dit de Jupiter : il fit trois pas, & il fut au bout du monde. En effet, abattre la Suède, donner successivement des rois à la Pologne, abaisser la Porte ottomane & envoyer des troupes pour combattre les Français sur leurs frontières, c'est bien aller au bout du monde. On vit de même la maison de Brandebourg quitter le banc des électeurs pour s'asseoir parmi les rois ; elle ne figurait aucunement dans la guerre de trente ans. La paix de Westphalie

lui valut des provinces qu'une bonne administration rendit opulente. La paix & la sageſſe du gouvernement formèrent une puiſſance naiſſante, preſque ignorée de l'Europe, parce qu'elle travaillait en ſilence & que ſes progrès n'étaient pas rapides, mais l'ouvrage du temps. On parut étonné lorſqu'elle commença à ſe développer.

Les agrandiſſemens de la France, dus, tant à ſes armes qu'à ſa politique, furent plus prompts & plus conſidérables. Louis XV ſe trouva par ſes poſſeſſions ſupérieur d'un tiers à celles de Louis XIII ; la Franche-Comté, l'Alſace, la Lorraine & une partie de la Flandre annexée à cet Empire, lui donnaient une force bien ſupérieure à celle des temps paſſés ; ajoutez-y ſur-tout l'Eſpagne ſoumiſe à une branche de la maiſon de Bourbon, qui la délivrant, au moins pour long-temps, des diverſions qu'elle avait toujours à craindre des rois d'Eſpagne de la branche Autrichienne, lui donne à préſent la faculté de ſe ſervir de ſes forces entières contre celui de ſes voiſins qu'elle juge néceſſaire de combattre. Les Anglais de leur côté ne ſe ſont pas oubliés. Gibraltar & Port-Mahon ſont des acquiſitions importantes pour une nation commerçante ; ils ſe ſont enrichis prodigieuſement par toute ſorte de trafics : peut-être que l'électorat de Hanovre, aſſujetti à leur domination, ne leur eſt pas inutile, par l'influence qu'il leur donne dans les affaires d'Allemagne, auxquelles ils ne prenaient autrefois aucune part. On croit généralement que la nation Anglaiſe, à préſent ſuſceptible de corruption, en eſt devenue moins libre ; du moins en eſt-elle plus tranquille. La maiſon de Savoye ne s'eſt pas oubliée non plus : elle acquit la Sardaigne & la royauté ; elle écorna le Milanais, & les politiques la regardent comme un cancer qui

ronge la Lombardie. L'Eſpagne avait établi don Carlos dans le royaume de Naples. La maiſon d'Autriche ne jouiſſait pas des mêmes avantages. La guerre de la Succeſſion avait fait de l'empereur Charles VI un des plus puiſſans princes de l'Europe; mais l'envie de ſes voiſins le dépouilla bientôt d'une partie de ſes acquiſitions & le remit au niveau de la fortune de ſes prédéceſſeurs. Depuis l'extinction de la branche de Charles-Quint en Eſpagne, la maiſon d'Autriche avait perdu premièrement l'Eſpagne, paſſée entre les mains des Bourbons; une partie de la Flandre; depuis, le royaume de Naples & une partie du Milanais. Il ne reſta donc à Charles VI, de la ſucceſſion de Charles II, que quelques villes en Flandre & une partie du Milanais. Les Turcs lui enlevèrent encore la Servie, qui fut également cédée par la paix de Belgrade. La ſeule choſe que la maiſon d'Autriche ait gagnée, c'eſt d'avoir établi un préjugé en ſa faveur qui règne aſſez généralement dans l'Empire, en Angleterre, en Hollande, même en Danemarck, que la liberté de l'Europe eſt attachée au deſtin de cette maiſon. Le Portugal la Hollande, le Danemarck, la Pologne étaient demeurés tels qu'ils avaient été, ſans augmentation ni perte. De toutes ces puiſſances, la France & l'Angleterre avaient une prépondérance décidée ſur les autres; l'une par ſes troupes de terre & ſes grandes reſſources, l'autre par ſes flottes & les richeſſes qu'elle devait à ſon commerce. Ces puiſſances étaient rivales, jalouſes de leur agrandiſſement: elles penſaient tenir la balance de l'Europe, & ſe regardaient comme deux chefs de parti, auxquels devaient s'attacher les princes & les rois. Outre l'ancienne haine que la France conſervait contre les Anglais, elle avait une inimitié égale contre la mai-

ſon d'Autriche, par une ſuite des guerres continuelles qu'il y avait eu entre ces deux maiſons depuis la mort de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne. La France aurait voulu ranger la Flandre & le Brabant ſous ſes lois & pouſſer les limites de ſa domination juſqu'aux bords du Rhin. Un tel projet ne pouvait pas s'exécuter de ſuite; il fallait que le temps le mûrit & que les occaſions le favoriſaſſent. Les Français veulent vaincre pour faire des conquêtes : les Anglais veulent acheter des princes pour en faire des eſclaves; tous deux donnent le change au public, pour détourner ſes regards de leur propre ambition. L'Eſpagne & l'Autriche étaient à peu-près égales en force. L'Eſpagne ne pouvait faire la guerre qu'au Portugal, ou bien à l'empereur en Italie. L'empereur pouvait la porter de tout côté; il avait plus de ſujets que l'Eſpagne, & par l'intrigue il pouvait joindre à ſes forces celles de l'Empire germanique; l'Eſpagne avait plus de reſſources dans ſes richeſſes, l'Autriche n'en avait guère, & quelque impôt qu'elle eût établi ſur les peuples, il lui fallait des ſubſides étrangers pour ſoutenir quelques années ſes troupes en campagne. Alors elle était épuiſée par la guerre des Turcs; & ſurchargée des dettes que ces troubles lui avaient fait contracter. La Hollande, quoique opulente, ne ſe mêlait d'aucune querelle étrangère, à moins que la néceſſité ne l'obligeât à défendre ſa barrière contre la France : elle n'était occupée qu'à éloigner l'occaſion de faire élire un nouveau ſtathouder. La Pruſſe, moins forte que l'Eſpagne & l'Autriche, pouvait cependant paraître à la ſuite de ces puiſſances, ſans cependant ſe meſurer à elles d'égal à égal. Les revenus de l'Etat, comme nous l'avons dit, ne paſſaient pas 7,000,000. Les provinces pau-

vres & arriérées encore par les malheurs qu'elles avaient soufferts de la guerre de trente ans, étaient hors d'état de fournir des ressources au souverain; il ne lui en restait d'autres que ses épargnes: le feu roi en avait fait, & quoique les moyens ne fussent pas fort considérables, ils pouvaient suffire dans le besoin pour ne pas laisser échapper une occasion qui se présentait. Mais il fallait de la prudence dans la conduite des affaires, ne pas traîner les guerres en longueur, & se hâter d'exécuter ses desseins. Ce qu'il y avait de plus fâcheux, c'était que l'Etat n'avait point de forme régulière. Des provinces peu larges, & pour ainsi dire éparpillées, tenaient depuis la Courlande jusqu'au Brabant. Cette situation entrecoupée multipliait les voisins de l'Etat, sans lui donner de consistance, & faisait qu'il avait bien plus d'ennemis à redouter que s'il avait été arrondi. La Prusse ne pouvait agir alors qu'en s'épaulant de la France ou de l'Angleterre. On pouvait cheminer avec la France, qui avait fort à cœur sa gloire & l'abaissement de la maison d'Autriche. On ne pouvait tirer des Anglais que des subsides destinés à se servir des forces étrangères pour leurs propres intérêts. La Russie n'avait point alors assez de poids dans la politique européenne, pour déterminer dans la balance la supériorité du parti qu'elle embrassait. L'influence de ce nouvel empire ne s'étendait encore que sur ses voisins les Suédois & les Polonais. Et pour les Turcs, la politique du temps avait établi que, lorsque les Français les excitaient ou contre l'Autriche ou contre la Russie, ces deux puissances recouraient à Thamas Koulican, qui, par le moyen d'une diversion, les délivrait de ce qu'ils avaient à craindre de la part de la Porte. Ce que nous venons d'indiquer, était l'allure commune de la po-

litique. Il y avait sans doute de temps à autre des exceptions à la règle; mais nous ne nous arrêtons ici qu'au calcul ordinaire des probabilités.

L'objet qui intéressait alors le plus l'Europe, c'était la succession de la maison d'Autriche, qui devait arriver à la mort de l'empereur Charles VI, dernier mâle de la maison de Habspourg. Nous avons dit que pour prévenir le démembrement de cette monarchie, Charles VI avait fait une loi domestique sous le nom de pragmatique Sanction, pour assurer son héritage à sa fille Marie-Thérèse. La France, l'Angleterre, la Hollande, la Sardaigne, la Saxe, l'Empire romain avaient garanti cette pragmatique Sanction; le feu roi Frédéric-Guillaume même l'avait garantie, à condition que la cour de Vienne lui assurât la succession de Juliers & de Bergue. L'empereur lui en promit la possession éventuelle & ne remplit point ses engagemens; ce qui dispensait le roi de la garantie de la pragmatique Sanction, à laquelle le feu roi s'était engagé conditionnellement.

La succession des duchés de Juliers & de Bergue, dont le cas paraissait proche l'an 1740, faisait alors l'objet le plus intéressant de la politique de la maison de Brandebourg. Frédéric-Guillaume n'avait point contracté d'alliance, sentant sa fin prochaine, pour laisser à son successeur la liberté de former des liaisons selon que les circonstances & l'occasion l'exigeraient. Après la mort du roi, la cour de Berlin entama des négociations à Vienne, à Paris, comme à Londres, pour pressentir laquelle de ces puissances se trouverait le plus favorablement disposée pour ses intérêts. Elle les trouva également froides, parce que les vues ne s'unissent que lorsque des besoins réciproques forment les liens des alliances,

& l'Europe se souciait peu que le roi ou quelque autre prince eût le duché de Bergue. La France consentait à la vérité à ce que le roi démembrât une lisière de ce duché ; c'était trop peu pour contenter les désirs d'un jeune roi ambitieux, qui voulait tout ou rien. Remarquons sur toute chose que l'empereur Charles VI ne s'en était pas tenu à une simple garantie du duché de Bergue, mais qu'il en avait promis la possession au roi de Pologne, électeur de Saxe, & que durant l'ambassade du prince de Lichtenstein à Paris, il avait donné une promesse toute pareille au prince de Sulzbach, héritier de l'électeur Palatin. Fallait-il se laisser sacrifier par la cour de Vienne ; fallait-il se contenter de cette lisière du duché de Bergue que la France permettait à la Prusse d'occuper ; ou fallait-il en venir à la voie des armes pour se faire soi-même raison de ses droits ? Dans cette crise le roi résolut de se servir de toutes ses ressources pour se mettre dans une situation plus formidable : ce qu'il exécuta sans différer davantage. Par le moyen d'une bonne économie, il leva 15 nouveaux (*) bataillons, & il attendit dans cette position les événemens qu'il plairait à la fortune de lui fournir, pour se rendre à lui-même la justice que d'autres lui refusaient.

(*) Régimens de Camas, Munchow, Dohna, Henri, Persod, Brunswic, Eisenach & Einsiedel.

CHAPITRE II.

Raisons de faire la guerre à la reine de Hongrie après la mort de l'empereur Charles VI. Campagne d'hiver en Silésie.

1740.

L'ACQUISITION du duché de Bergue rencontrait beaucoup de difficultés dans l'exécution. Pour s'en faire une idée nette, il faut se mettre précisément dans la situation où le roi se trouvait. Il pouvait mettre à peine 60,000 hommes en campagne ; il n'avait de ressource, pour soutenir ses entreprises, que dans le trésor que le feu roi lui avait laissé. S'il voulait entreprendre la conquête du duché de Bergue, il devait y employer toutes ses troupes ; parce qu'il avait à faire à forte partie, qu'il fallait lutter contre la France, & prendre en même temps la ville de Dusseldorff. La supériorité seule de la France suffisait pour le faire désister de cette entreprise, quand il n'y aurait pas eu encore d'autres empêchemens aussi considérables & aussi contraires à ses vues. Ces difficultés venaient des prétentions approchantes de celles du roi, que la maison de Saxe avait au pays de Juliers & de Bergue, & de la jalousie qu'inspirait à la maison de Hanovre celle de Brandebourg. Si dans ces circonstances, le roi s'était porté avec toutes ses forces aux bords du Rhin, il devait s'attendre que, laissant ses pays héréditaires vides de troupes, il les exposait à être envahis par les Saxons & les Hanovriens, qui n'au-

raient pas manqué d'y faire une diversion : & dans le cas où le roi aurait laissé une partie de son armée dans la Marche pour garantir ses Etats contre la mauvaise volonté de ses voisins, il se ferait trouvé trop faible des deux côtés. La France avait garanti la succession palatine au duc de Sulzbach, pour obtenir la neutralité du vieil électeur pendant la guerre qu'elle fit sur le Rhin. Ce n'aurait pas été cette garantie qui aurait arrêté le roi, car communément ce sont des paroles aussitôt données que violées; mais l'intérêt de la France voulait des voisins faibles sur les bords du Rhin, & non des princes puissans & capables de lui résister. A peu-près dans le même temps, le comte de Seckendorff, qui avait été détenu dans les prisons de Grætz, obtint sa liberté, à condition de remettre à l'empereur tous les ordres par lesquels il avait été autorisé à donner au feu roi de Prusse les assurances les plus solennelles de l'assistance que l'empereur lui promettait, pour favoriser ses droits à la succession des duchés de Juliers & de Bergue. Cet exposé montre combien les circonstances étaient peu favorables à la maison de Brandebourg, & ce sont les raisons qui déterminerent le roi à s'en tenir au traité provisionnel que son père avait conclu avec la France. Mais si des raisons aussi fortes modéraient les désirs de la gloire dont le roi était animé, des motifs non moins puissans le pressaient de donner au commencement de son règne des marques de vigueur & de fermeté, pour faire respecter sa nation en Europe. Les bons citoyens avaient tous le cœur ulcéré du peu d'égard que les puissances avaient eu pour le feu roi, surtout dans les dernières années de son règne, & de la flétrissure que le monde imprimait au nom Prussien. Comme ces choses influèrent beaucoup sur la

conduite du roi, nous nous croyons obligés de répandre quelques éclaircissemens sur cette matière.

La conduite sage & circonspecte du feu roi lui avait été imputée à faiblesse. Il eut l'année 1727 des brouilleries avec les Hanovriens sur des bagatelles qui se terminèrent par conciliation : peu de temps après survinrent des démêlés aussi peu importans avec les Hollandais, qui de même furent accommodés à l'amiable. De ces deux exemples de modération, ses voisins & ses envieux conclurent qu'on pouvait l'insulter impunément : qu'au lieu de forces réelles, les siennes n'étaient qu'apparentes ; qu'au lieu d'officiers entendus, il n'avait que des maîtres d'escrime, & au lieu de braves soldats, des mercenaires peu affectionnés à l'Etat, & que pour lui il menaçait toujours, & ne frappait jamais. Le monde superficiel & léger dans ses jugemens accréditait de pareils discours, & ces préjugés se répandirent dans peu par toute l'Europe. La gloire à laquelle le feu roi aspirait, (plus juste que celle des conquérans,) avait pour objet de rendre son pays heureux, de discipliner son armée & d'administrer ses finances avec l'ordre & l'économie la plus sage. Il évitait la guerre pour ne point être distrait d'aussi belles entreprises ; par ce moyen, il s'acheminait sourdement à la grandeur, sans réveiller l'envie des souverains. Dans les dernières années de sa vie les infirmités du corps avaient entièrement ruiné sa santé, & son ambition n'eût jamais consenti à confier ses troupes à d'autres mains qu'aux siennes. Toutes ces différentes causes réunies rendirent son règne heureux & pacifique. Si l'opinion que l'on avait du roi n'avait été qu'une erreur spéculative, la vérité en aurait tôt ou tard détrompé le public ; mais les souverains présumaient si désavantageusement de son caractère,

que ses alliés gardaient aussi peu de ménagement envers lui que ses ennemis. Preuve de cela, la cour de Vienne & celle de Russie convinrent avec le feu roi de placer un prince de Portugal sur le trône de Pologne. Ce projet tomba subitement, & ils se déclarèrent pour Auguste II, électeur de Saxe, sans daigner même en donner la moindre connaissance au roi. L'empereur Charles VI avait obtenu à de certaines conditions un secours de 10,000 hommes que le feu roi envoya l'année 1734 sur le Rhin contre les Français, & il se crut au-dessus de l'obligation de remplir ces chétifs engagemens. Le roi George II d'Angleterre appellait le feu roi, son frère le caporal; il disait qu'il était roi des grands chemins & l'archisablier de l'Empire romain : tous les procédés de ce prince portaient l'empreinte du plus profond mépris. Les officiers prussiens, qui selon les privilèges des électeurs enrôlaient des soldats dans les villes impériales, se trouvaient exposés à mille avanies : on les arrêtait, on les trainait dans des cachots où on les confondait avec les plus vils scélérats : enfin ces excès allaient à un point qu'ils n'étaient plus soutenables. Un misérable évêque de Liège se faisait honneur de donner des mortifications au feu roi. Quelques sujets de la seigneurie de Herstall, appartenant à la Prusse, s'étaient revoltés; l'évêque leur donna sa protection. Le feu roi envoya le colonel Creutz à Liège, muni d'une lettre de créance, pour accommoder cette affaire. Qui ne voulut pas le recevoir? Ce fut monsieur l'évêque : il vit arriver trois jours de suite cet envoyé dans la cour de sa maison, & autant de fois il lui en interdit l'entrée.

Cet événement, & bien d'autres encore qu'on omet par amour de la briéveté, apprirent au roi qu'un

qu'un prince doit faire respecter sa personne, surtout sa nation ; que la modération est une vertu que les hommes d'Etat ne doivent pas toujours pratiquer à la rigueur, à cause de la corruption du siècle, & que dans ce changement de règne il était plus convenable de donner des marques de fermeté que de douceur.

Pour rassembler ici tout ce qui pouvait animer la vivacité d'un jeune prince parvenu à la régence, ajoutons que Frédéric I, en érigeant la Prusse en royaume, avait par cette vaine grandeur mis un germe d'ambition dans sa postérité, qui devait fructifier tôt ou tard. La monarchie qu'il avait laissée à ses descendans était, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, une epèce d'hermaphrodite qui tenait plus de l'électorat que du royaume. Il y avait de la gloire à décider cet être, & ce sentiment fut sûrement un de ceux qui fortifièrent le roi dans les grandes entreprises où tant de motifs l'engageaient. Quand même l'acquisition du duché de Bergue n'eût pas rencontré des obstacles presque insurmontables, le sujet en était si mince, que la possession n'en agrandissait que très-peu la maison de Brandebourg. Ces réflexions firent que le roi tourna ses vues sur la maison d'Autriche, dont la succession, après la mort de l'empereur, devenait litigieuse & le trône des Césars vacant. Cet événement ne pouvait être que favorable par le rôle distingué que le roi jouait en Allemagne, par les différens droits des maisons de Saxe & de Bavière à ces Etats, par le nombre des candidats qui postuleraient la couronne impériale ; enfin par la politique de la cour de Versailles, qui dans une pareille occasion, devait naturellement s'en saisir pour profiter des troubles que la mort de l'empereur Charles VI ne

pouvait manquer d'exciter. Cet événement ne se fit point attendre. L'empereur Charles VI termina ses jours à la Favorite, le 26 d'octobre de l'année 1740. Cette nouvelle arriva à Reinsberg, où le roi était attaqué de la fievre quarte. Les médecins, infatués d'anciens préjugés, ne voulurent point lui donner du quinquina; il en prit malgré eux, parce qu'il se proposait des choses plus importantes que de soigner la fièvre. Il résolut aussi-tôt de revendiquer les principautés de la Silésie auxquelles sa maison avait des droits incontestables, & il se prépara en même temps à soutenir ses prétentions, s'il le fallait, par la voie des armes. Ce projet remplissait toutes ses vues politiques; c'était un moyen d'acquérir de la réputation, d'augmenter la puissance de l'Etat, & de terminer ce qui regardait cette succession litigieuse du duché de Bergue. Cependant, avant que de se déterminer entièrement, le roi mit en balance les risques qu'il y avait à courir en entreprenant une pareille guerre, & de l'autre les avantages qu'on pouvait en espérer.

D'un côté se présentait la puissante maison d'Autriche, qui ne pouvait pas manquer de ressources avec tant de vastes provinces; une fille d'empereur attaquée, qui devait trouver des alliés dans le roi d'Angleterre, dans la république de Hollande & dans la plupart des princes de l'empire qui avaient garanti la pragmatique Sanction. Le duc de Courlande, qui gouvernait alors la Russie, était aux gages de la cour de Vienne; & de plus la jeune reine de Hongrie pouvait mettre la Saxe dans ses intérêts, en lui cédant quelques cercles de la Bohème; & quant au détail de l'exécution, la stérillité de l'année 1740 devait faire craindre de manquer de moyens pour former des magasins & fournir des vi-

vres aux troupes. Les risques étaient grands. Il fallait craindre la vicissitude des armes. Une bataille perdue pouvait être décisive. Le roi n'avait point d'alliés, & il ne pouvait opposer que des troupes sans expérience à de vieux soldats autrichiens blanchis sous le harnois, & aguerris par tant de campagnes.

D'autre part une foule de réflexions ranimaient les espérances du roi. La situation de la cour de Vienne après la mort de l'empereur était des plus fâcheuses. Les finances étaient dérangées, l'armée était délabrée, & découragée par les mauvais succes qu'elle avait eus contre les Turcs, le ministère désuni; avec cela, placez à la tête de ce gouvernement une jeune princesse sans expérience, qui doit défendre une succession litigieuse, & il en résulte que ce gouvernement ne devait pas paraître redoutable. D'ailleurs il était impossible que le roi manquât d'alliés. La rivalité qui subsistait entre la France & l'Angleterre, assurait nécessairement au roi une de ces deux puissances; & de plus tous les prétendans à la succession de la maison d'Autriche devaient unir leurs intérêts à ceux de la Prusse. Le roi pouvait disposer de sa voix pour l'élection impériale; il pouvait s'accommoder quant à ses prétentions sur le duché de Bergue, soit avec la France, soit avec l'Autriche; & enfin la guerre qu'il pouvait entreprendre en Silésie, était l'unique espèce d'offensive que favorisait la situation de ses Etats, vu qu'il était à portée de ses frontières, & que l'Oder lui fournissait une communication toujours sûre.

Ce qui acheva de déterminer le roi à cette entreprise, ce fut la mort d'Anne, impératrice de Russie, qui suivit de près celle de l'empereur. Par son décès la couronne retombait au jeune Iwan, grand-duc de Russie, fils d'une princesse de Mecklenbourg &

du prince Antoine-Ulric de Brunſwic, beau-frère du roi. Les apparences étaient que durant la minorité du jeune empereur, la Ruſſie ſerait plus occupée à maintenir la tranquillité dans ſon empire qu'à ſoutenir la pragmatique Sanction, pour laquelle l'Allemagne ne pouvait manquer d'éprouver des troubles; ajoutez à ces raiſons une armée toute prête à agir, des fonds tout trouvés, & peut-être l'envie de ſe faire un nom; tout cela fut cauſe de la guerre que le roi déclara à Marie-Thérèſe d'Autriche, reine de Hongrie & de Bohème. Il ſemblait que ce fût l'époque des changemens & des révolutions. La princeſſe de Mecklenbourg-Brunſwic, mère de l'empereur Iwan, ſe trouvait, elle & ſon fils, ſous la tutelle du duc de Courlande, auquel l'impératrice Anne en mourant avait confié l'adminiſtration de l'Empire. Cette princeſſe croyait qu'il était au-deſſous de ſa naiſſance d'obéir à un autre; elle crut que la tutelle lui convenait plus en qualité de mère qu'à Biron, qui n'était ni ruſſe ni parent de l'empereur. Elle employa habilement le maréchal Munnich, dont elle mit l'ambition en jeu. Biron fut arrêté, puis exilé au fond de la Sibérie, & la princeſſe de Meklenbourg s'empara du gouvernement. Ce changement paraiſſait avantageux à la Pruſſe; car Biron, ſon ennemi fut exilé, & le mari de la régente, Antoine de Brunſwic, était beau-frère du roi. La princeſſe de Mecklenbourg joignait à de l'eſprit tous les caprices & tous les défauts d'une femme mal élevée; ſon mari, faible, ſans génie, n'avait de mérite qu'une valeur d'inſtinct. Munnich, le mobile de leur élévation, le vrai héros de la Ruſſie, était en même temps le dépoſitaire de l'autorité ſouveraine. Sous le prétexte de cette révolution, le roi envoya le baron de Winterfeld en ambaſſade en Ruſſie,

pour féliciter le prince de Brunſwic & ſon épouſe de l'heureux ſuccès de cette entrepriſe. Le vrai motif, l'objet caché de cette miſſion était de gagner Munnich, beau-père de Winterfeld, & de le rendre favorable aux deſſeins qu'on était ſur le point d'exécuter, à quoi Winterfeld réuſſit auſſi heureuſement qu'on le pouvait déſirer.

Quelque précaution que l'on prît à Berlin pour cacher l'expédition que l'on méditait, il était impoſſible de faire des magaſins, de préparer du canon & de mouvoir des troupes incognito: déjà le public ſe doutait de quelque entrepriſe. Monſieur Damrath, envoyé de l'empereur à Berlin, avertit ſa cour qu'un orage la menaçait & qu'il pourrait bien fondre ſur la Siléſie. Le conſeil de la reine lui répondit de Vienne: "Nous ne voulons ni ne pou„ vons ajouter foi aux nouvelles que vous nous „ mandez." On envoya pourtant le marquis de Botta à Berlin pour complimenter le roi ſur ſon avénement au trône, mais plus encore pour juger ſi Damrath avait donné de fauſſes alarmes. Le marquis de Botta, fin & pénétrant, s'aperçut d'abord de quoi il était queſtion, & après avoir fait le jour de ſon audience les complimens d'uſage, il s'étendit ſur les incommodités de la route qu'il avait faite, & s'appeſantit un peu ſur les mauvais chemins de la Siléſie, que les inondations avaient tellement rompus, qu'ils étaient devenus impraticables. Le roi ne fit pas ſemblant de le comprendre, & répondit que le pis qui pût arriver à ceux qui auraient ces chemins à traverſer, ſerait d'être des voyageurs crottés.

Quoique le roi fût fermement déterminé dans le parti qu'il avait pris, il jugea qu'il était cependant convenable de faire des tentatives d'accomodement

avec la cour de Vienne. Dans cette vue, le comte de Gotter y fut envoyé. Il devait déclarer à la reine de Hongrie qu'en cas qu'elle voulût faire raison des droits que le roi avait sur la Silésie, ce prince lui offrait son assistance contre tous les ennemis ouverts ou secrets qui voudraient démembrer la succession de Charles VI, & sa voix à la diète de l'élection impériale au grand duc de Toscane. Comme il était à supposer que ces offres seraient rejetées, dans ce cas, le comte de Gotter était autorisé à déclarer la guerre à la reine de Hongrie. L'armée fut plus diligente que cette ambassade; elle entra en Silésie, comme on le verra dans la suite, deux jours avant l'arrivée du comte de Gotter à Vienne.

Vingt bataillons (*) & trente-six escadrons furent mis en marche pour s'approcher des frontières de la Silésie; ils devaient être suivis de six bataillons destinés au blocus de la forteresse de Glogau. Ce nombre, tout faible qu'il était, parut suffisant pour s'emparer d'un pays sans défense : il donnait d'ailleurs l'avantage de pouvoir amasser pour le printemps prochain des magasins qu'une grosse armée aurait consumés pendant l'hiver. Avant que le roi partît pour joindre ses troupes, il donna encore audience au marquis de Botta, auquel il dit les mêmes choses que le comte de Gotter devait déclarer à Vienne. Botta s'écria : " Vous allez ruiner la maison d'Autriche, Sire, & vous abymer " en même temps." " Il ne dépend que de la " reine, reprit le roi, d'accepter les offres qui lui " sont faites." Cela rendit le marquis rêveur ; il se recueillit cependant & reprenant la parole d'un

(*) 20 Décembre.

ton de voix & d'un air ironique, il dit : « Sire, „ vos troupes sont belles ; j'en conviens ; les nô„ tres n'ont pas cette apparence, mais elles ont vu „ le loup ; pensez, je vous en conjure, à ce que „ vous allez entreprendre." Le roi s'impatienta & reprit avec vivacité : " Vous trouvez que mes „ troupes sont belles, & je vous ferai convenir „ qu'elles sont bonnes." Le marquis fit encore des instances pour qu'on différât l'exécution de ce projet. Le roi lui fit comprendre qu'il était trop tard & que le Rubicon était passé.

Tout le projet sur la Silésie ayant éclaté, une entreprise aussi hardie causa une effervescence singulière dans l'esprit du public. Les ames faibles & timorées préságeaient la chûte de l'Etat, d'autres croyaient que le prince abandonnait tout au hasard, & appréhendaient qu'il ne prit pour modèle Charles XII. Le militaire espérait de la fortune & prévoyait de l'avancement. Les frondeurs, & il s'en trouve dans tout pays, enviaient à l'Etat les accroissemens dont il était susceptible. Le prince d'Anhalt était furieux de ce qu'il n'avait pas conçu ce plan & n'était pas le premier mobile de l'exécution ; il prophétisait, comme Jonas, des malheurs qui n'arrivèrent ni à Ninive ni à la Prusse. Ce prince regardait l'armée impériale comme son berceau ; il avait des obligations à Charles VI, qui avait donné un brevet de princesse à sa femme, & il craignait avec cela l'agrandissement du roi, qui réduisait un voisin comme le prince d'Anhalt au néant. Ces sujets de mécontentement l'engagèrent à semer la défiance & l'épouvante dans tous les esprits ; il aurait voulu intimider le roi lui-même, si cela avait été faisable ; mais le parti était trop bien pris & les choses poussées trop avant pour pouvoir reculer. Cependant

E 4

pour prévenir le mauvais effet que les propos d'un grand général, comme était le prince d'Anhalt, pouvaient faire sur les officiers, le roi jugea à propos d'assembler avant son départ les officiers de la garnison de Berlin, & de leur parler en ces termes: „ J'entreprends une guerre, Messieurs, dans „ laquelle je n'ai d'autres alliés que votre valeur „ & votre bonne volonté : ma cause est juste, & „ mes ressources sont dans la fortune. Souvenez-„ vous sans cesse de la gloire que vos ancètres se sont „ acquise dans les plaines de Varsovie, à Fehrbellin „ & dans l'expédition de la Prusse. Votre sort est en-„ tre vos mains; les distinctions & les récompenses „ attendent que vos belles actions les méritent. „ Mais je n'ai pas besoin de vous exciter à la gloi-„ re; vous n'avez qu'elle devant les yeux, c'est le „ seul objet digne de vos travaux. Nous allons „ affronter des troupes qui sous le prince Eugène „ ont eu la plus grande réputation : quoique ce „ prince n'existe plus, d'autant plus d'honneur y „ aura-t-il à vaincre, que nous aurons à mesurer „ nos forces contre de braves soldats. Adieu! partez. „ Je vous suivrai incessamment au rendez-vous de „ la gloire qui nous attend. ".

Le roi partit de Berlin après un grand bal masqué; il arriva le 21 de décembre à Crossen. Une singularité voulut que ce jour même, une corde, apparemment usée, à laquelle la cloche de la cathédrale était suspendue, se rompit. La cloche tomba, & cela fut pris pour un sinistre présage; car il régnait encore dans l'esprit de la nation des idées superstitieuses. Pour détourner ces mauvaises impressions, le roi expliqua ces signes avantageusement. Cette cloche tombée signifiait selon lui l'abaissement de ce qui était élevé; & comme la maison d'Autriche

l'était infiniment plus que celle de Brandebourg, cela présageait clairement les avantages qu'on remporterait sur elle. Quiconque connaît le public, sait que de telles raisons sont suffisantes pour le convaincre.

Ce fut le 23 de décembre 1740 que l'armée entra dans la Silésie. Les troupes marchèrent par cantonnement, tant parce qu'il n'y avait point d'ennemi, que parce que la saison ne permettait pas de camper : elles répandirent sur leur passage la déduction des droits de la maison de Brandebourg sur la Silésie. On publia en même temps un manifeste contenant en substance : que les Prussiens prenaient possession de cette province pour la garantir contre l'irruption d'un tiers, ce qui marquait assez clairement qu'on n'en sortirait pas impunément. Ces précautions firent que le peuple & la noblesse ne regardèrent point l'entrée des Prussiens en Silésie comme l'irruption d'un ennemi, mais comme un secours officieux qu'un voisin prêtait à son allié. La religion encore, ce préjugé sacré chez le peuple, concourait à rendre les esprits prussiens; parce que les deux tiers de la Silésie sont composés de protestans qui, long-temps opprimés par le fanatisme autrichien, regardaient le roi comme un sauveur que le ciel leur avait envoyé.

En remontant l'Oder, la première forteresse qu'on rencontre c'est Glogau. La ville est située sur la rive gauche de cette rivière, son enceinte est médiocre, environnée d'un mauvais rempart dont la moindre partie était revêtue. Son fossé pouvait se passer en plusieurs endroits; la contrescarpe était presque détruite. Comme la saison rigoureuse empêchait d'en faire le siège dans les formes, on se contenta de la bloquer; d'ailleurs la grosse artillerie n'était point

encore arrivée. La cour de Vienne avait donné des ordres précis à Wenzel Wallis, gouverneur de la place, de ne point commettre les premières hostilités; il crut que le bloquer n'était pas l'assiéger, & il se laissa paisiblement enfermer dans ses remparts. Depuis la paix de Belgrade, la plus grande partie de l'armée autrichienne était demeurée en Hongrie. Au bruit de l'irruption des Prussiens, le général Braun fut envoyé en Silésie, où il put rassembler à peine 3000 hommes; il tenta de s'emparer de Breslau tant par la ruse que par la force, mais inutilement. Cette ville jouissait des priviléges semblables à ceux des villes impériales: c'était une petite république gouvernée par ses magistrats, & qui était exempte de toute garnison. L'amour de la liberté & du luthéranisme préservèrent ses habitans des fléaux de la guerre; ils résistèrent aux sollicitations du général Braun, qui l'aurait pourtant à la fin emporté, si le roi n'eût hâté sa marche pour l'obliger à la retraite. Dans ces entrefaites, le prince Léopold d'Anhalt arriva à Glogau avec six bataillons & cinq escadrons; il releva les troupes du blocus, & le roi partit sur le champ avec les grenadiers de l'armée, six bataillons & dix escadrons, pour gagner Breslau sans perte de temps. Après quatre jours de marche il se trouva aux portes de cette capitale, tandis que le maréchal de Schwérin longeait le pied des montagnes & dirigeait sa marche par Liegnitz, Schweidnitz & Franckenstein, pour purger d'ennemis cette partie de la Silésie.

Le premier de janvier, le roi s'empara des fauxbourgs de Breslau sans résistance, & envoya les colonels de Borck & de Goltz pour sommer la ville de se rendre: en même temps quelques troupes passèrent l'Oder & se cantonnèrent au dôme. Par-là le roi se trouvait maître des deux côtés de la rivière &

bloquait effectivement cette ville mal approvisionnée, qui fut forcée d'entrer en composition. Il faut observer de plus que les fossés de la ville étant gelés, la bourgeoisie pouvait craindre d'être emportée par un assaut général. Le zèle de la religion luthérienne abrégea toutes les longueurs de cette négociation : un cordonnier enthousiaste subjugua le petit peuple, lui communiqua son fanatisme & le souleva au point d'obliger les magistrats à signer un acte de neutralité avec les Prussiens, & à leur ouvrir les portes de la ville. Dès que le roi fut entré dans cette capitale, il licentia toutes les personnes en place qui se trouvaient au service de la reine de Hongrie. Ce coup d'autorité prévint toutes les menées sourdes dont ces anciens serviteurs de la maison d'Autriche auraient fait usage dans la suite pour cabaler contre les intérêts des Prussiens. Cette affaire terminée, un détachement d'infanterie passa l'Oder pour chasser de Namslau une garnison autrichienne de 300 hommes, qui quinze jours après se rendit prisonnière de guerre. On ne laissa qu'un régiment d'infanterie dans les fauxbourgs de Breslau, & le roi dirigea sa marche sur Ohlau, où Braun avait jeté le colonel Formentini avec 400 hommes. Cette ville prend son nom d'une petite rivière qui passe sous ses murs ; elle était entourée d'un mauvais rempart à demi éboulé & d'un fossé sec : le château, qui vaut un peu mieux, ne peut se prendre qu'avec du canon. Pendant qu'on se disposait à donner un assaut général à cette bicoque, le commandant capitula. La garnison se débanda en sortant, & il ne lui resta que 120 hommes, avec lesquels il fut convoyé à Neisse. Les ennemis avaient une garnison à Brieg de 1200 hommes, & pour la bloquer, ainsi que les autres places, le général Kleist en fit l'investis-

ſement avec 5 bataillons & 4 eſcadrons. Pendant que le roi avait pris ou bloqué les places le long de l'Oder, le maréchal de Schwérin était arrivé à Franckenſtein, en approchant de la rivière de Neiſſe qui ſépare la haute Siléſie de la baſſe; il tomba ſur les dragons de Lichtenſtein, qu'il pouſſa ſur Ottmachau: ce château épiſcopal a un pont ſur la Neiſſe. M. de Braun, pour couvrir & faciliter ſa retraite, y jeta trois compagnies de grenadiers. Le maréchal de Schwérin les bloqua; le lendemain le roi le joignit avec des mortiers & quelques pièces de 12 livres. Dès que les batteries furent en état de jouer, le major Muffling, commandant de la garniſon, ſe rendit à diſcrétion. Il ne reſtait plus que la ville de Neiſſe à prendre; mais elle valait mieux pour ſa force que toutes les autres. Cette ville eſt ſituée au-delà de la Neiſſe, fortifiée d'un bon rempart de terre & d'un foſſé qui a 7 pieds d'eau de profondeur, environné d'un terrain bas & marécageux, où Roth, qui en était commandant, avait pratiqué une inondation. Du côté de la baſſe Siléſie cette place eſt commandée par une hauteur qui en eſt éloignée de 800 pas. La ſaiſon rigoureuſe s'oppoſait aux opérations d'un ſiége formel; il ne reſtait donc, pour s'en emparer, que l'aſſaut, le bombardement ou le blocus. Roth avait rendu l'aſſaut impraticable; il faiſait tous les matins ouvrir les glaces du foſſé; il faiſait arroſer le rempart d'eau qui ſe gelait tout de ſuite; il avait meublé les baſtions & les courtines de quantité de ſolives & de faux pour repouſſer les aſſaillans, ce qui fit renoncer à l'aſſaut. On eſſaya de bombarder la ville; on y jeta 1200 bombes & 3000 boulets rouges, le tout en vain; la fermeté de ce commandant obligea les Pruſſiens d'abandonner cette entrepriſe & d'entrer en quartiers d'hiver.

En même temps le colonel Camas, chargé d'une expédition fur Glatz, rejoignit l'armée; il avait manqué fon coup faute de bonnes mefures. Pendant que les Pruffiens fe cantonnaient autour de Neiffe, le maréchal de Schwérin, à la tête de 7 bataillons & de 10 efcadrons, defcendit en haute Siléfie; il délogea le général Braun de Jægerndorff, de Troppau & du château de Grætz. Les Autrichiens fe retirèrent en Moravie; les Pruffiens prirent leurs quartiers derrière l'Oppa, & s'étendirent jufques à Jablunka fur les frontières de la Hongrie. Durant ces opérations militaires, le comte de Gotter fe trouvait à Vienne; il y négociait, plutôt pour fe conformer à l'ufage que dans l'efpérance de pouvoir réuffir. Il avait tenu un langage affez impofant, capable d'intimider toute autre cour que celle de Charles VI. Les courtifans de la reine de Hongrie difaient d'un ton de hauteur, que ce n'était point à un prince dont la fonction était, en qualité d'archichambellan de l'Empire, de préfenter à l'empereur le baffin à laver les mains, de prefcrire des lois à fa fille. Le comte de Gotter, pour enchérir fur ces propos autrichiens, eut l'effronterie de montrer au grand-duc une lettre que le roi lui avait écrite, où fe trouvaient ces mots : „ Si le grand-duc veut fe perdre, qu'il fe perde. „ Le grand-duc en parut ébranlé. Le comte Kinsky, chancelier de Bohème, l'homme le plus fier d'une cour où la vanité dominait, prit la parole; traita toutes les propofitions du comte de Gotter de flétriffantes pour les fucceffeurs des Céfars; ranima le grand-duc & contribua plus que tous les autres miniftres à rompre cette négociation. L'Europe était dans la furprife de l'invafion inopinée de la Siléfie. Les uns taxaient d'étourderie cette levée de boucliers; d'autres regardaient cette entreprife

comme une chose insensée. Le ministre d'Angleterre, Robinson, qui résidait à Vienne, soutenait que le roi de Prusse méritait d'être excommunié en politique. Dans le même temps que le comte de Gotter partit pour Vienne, le roi envoya le général Winterfeld en Russie; il y trouva le marquis de Botta, qui y soutenait avec toute la vivacité de son caractère les intérêts de la cour de Vienne. Cependant en cette occasion, le bon sens poméranien l'emporta sur la sagacité italienne, & M. de Winterfeld parvint, par le crédit du maréchal Munnich, à conclure avec la Russie une alliance défensive; c'était tout ce qu'on pouvait désirer de plus avantageux dans ces circonstances critiques. Après que les troupes furent entrées dans leurs quartiers d'hiver, le roi quitta la Silésie & vint à Berlin pour faire les dispositions convenables pour la campagne prochaine. On fit partir pour l'armée un renfort de 10 bataillons & de 25 escadrons. Et comme les intentions des Saxons & des Hanovriens paraissaient équivoques, il fut résolu d'assembler 30 bataillons & 40 escadrons auprès de Brandebourg sous les ordres du prince d'Anhalt, pour veiller sur la conduite de ces princes voisins. Le prince d'Anhalt choisit Genthin comme l'endroit le plus propre pour son campement, & d'où il tenait également en échec les Saxons & les Hanovriens. La plupart des souverains étaient encore dans l'incertitude, ils ne pouvaient point débrouiller le dénouement qui se préparait. La mission du comte de Gotter à Vienne, d'autre part l'entrée des troupes prussiennes en Silésie, leur présentaient une énigme, & ils s'efforçaient à deviner si la Prusse était l'alliée ou l'ennemie de la reine de Hongrie. De toutes les puissances de l'Europe, la France était sans contredit la plus propre pour assister

les Prussiens dans leur entreprise. Tant de raisons rendaient les Français ennemis des Autrichiens, que leur intérêt devait les porter à se déclarer les amis du roi. Ce prince, pour sonder le terrain, avait écrit au cardinal de Fleuri, & quoiqu'il n'eût fait qu'effleurer les objets, il en disait assez pour être entendu. Le cardinal (*) s'ouvrit davantage dans sa réponse ; il y dit sans détour : " Que la garantie „ de la pragmatique Sanction, que Louis XV avait „ donnée à feu l'empereur, ne l'engageait à rien, „ par ce correctif *sauf les droits d'un tiers* : de plus, „ que feu l'empereur n'avait pas accompli l'article „ principal de ce traité, par lequel il s'était chargé „ de procurer à la France la garantie de l'Empire „ du traité de Vienne. " Le reste de la lettre contenait une déclamation assez vive contre l'ambition de l'Angleterre, un panégyrique de la France & des avantages qu'on rencontrait dans son alliance, avec un détail circonstancié des raisons qui devaient porter les électeurs à placer l'électeur de Bavière sur le trône impérial. Le roi continua cette correspondance ; il marqua au cardinal le désir sincère qu'il avait de s'unir avec le roi Très-Chrétien, en l'assurant de toute la facilité qu'il apporterait de sa part, pour terminer fort promptement cette négociation. La Suède voulait aussi jouer un rôle dans les troubles qui allaient survenir ; elle était alliée de la France, & par l'instigation de cette puissance, elle avait fait passer un corps de troupes en Finlande sous les ordres du général Buddenbrock : ce corps, qui avait inspiré de la jalousie à la Russie, accéléra l'alliance qu'elle fit avec la Prusse ; mais ces engagemens pensèrent être détruits aussi-tôt que formés. Le roi de

[*] Lettre datée d'Issi, 25 janv. 1741.

Pologne venait d'envoyer le beau comte Lynar à Pétersbourg. Ce ministre plut à la princesse de Mecklenbourg, régente de la Russie; & comme les passions du cœur influent sur les délibérations de l'esprit, la régente fut bientôt liée avec le roi de Pologne. Cette passion aurait pu devenir aussi funeste à la Prusse que l'amour de Pâris & de la belle Hélène le fut à Troie. Une révolution, que nous rapporterons en son lieu, en prévint les effets.

Les plus grands ennemis du roi, comme c'est l'ordinaire, étaient ses plus proches voisins. Les rois de Pologne & d'Angleterre, qui se reposaient sur les intrigues que Lynar liait en Russie, conclurent entr'eux une alliance offensive, par laquelle ils se partageaient les provinces prussiennes; leur imagination les engraissait de cette proie, & tandis qu'ils déclamaient contre l'ambition d'un jeune prince leur voisin, ils croyaient déjà jouir de ses dépouilles, dans l'espérance que la Russie & les princes de l'Empire concourraient pour faire réussir leurs desseins ambitieux. C'était le moment qu'aurait dû saisir la cour de Vienne pour s'accommoder avec le roi. Si alors elle lui avait cédé le duché de Glogau, le roi s'en serait contenté & l'aurait assistée envers & contre tous ses autres ennemis; mais il est bien rare que les hommes cèdent ou se roidissent toujours à propos. Le signal de la guerre fut donc donné à l'Europe. Par-tout on se tâtait, on négociait, on intriguait pour s'arranger & former des alliances; mais les troupes d'aucune puissance n'étaient mobiles; aucune n'avait eu le temps d'amasser des magasins, & le roi profita de cette crise pour exécuter ses grands projets.

CHAPI-

CHAPITRE III.

Campagne de 1741: Négociations de paix. Hommage de Breslau. Retour à Berlin.

LEs renforts pour l'armée de Siléſie arrivèrent à Schweidnitz au mois de février. De leur côté les Autrichiens ſe préparoient également pour la guerre; ils tirèrent le maréchal Neuperg des priſons de Brunn, où il avait été détenu depuis la paix de Belgrade, pour lui confier le commandement de cette armée qui devait reconquérir la Siléſie. Ce maréchal aſſembla ſes troupes aux environs d'Olmutz, & il détacha le général Lentulus avec un corps pour occuper les gorges de la principauté de Glatz, par où Lentulus ſe trouvait à portée de couvrir la Bohème & de joindre l'armée de Neuperg dans les opérations qu'il méditait ſur Neiſſe. Les houſards autrichiens préludaient déjà ſur la guerre, ils ſe gliſſaient entre les poſtes des Pruſſiens, tâchaient d'enlever de petits détachemens & d'intercepter des convois: il ſe paſſa de petites actions, toutes auſſi favorables à l'infanterie du roi que fâcheuſes pour ſa cavalerie. Ce prince, en arrivant en Siléſie, ſe propoſa de faire le tour de ſes quartiers, pour ſe procurer la connaiſſance d'un pays qui lui était nouveau. Il partit donc de Schweidnitz & vint à Franckenſtein. Le général Derſchau, qui commandait dans cette partie, avait pouſſé deux poſtes en avant, l'un était à Silberberg & l'autre à Wartha, tous deux dans les gorges des montagnes. Le roi voulut les viſiter; les ennemis en eurent vent, & tentèrent de l'enlever: ils tombèrent par mépriſe ſur une eſcorte de dragons poſtés en relais

auprès du village de Baumgarten, entre Silberberg & Franckenſtein. Le colonel Ditfort, qui commandait cette eſcorte, ignorait trop la guerre pour manœuvrer avec avantage contre des troupes légères; il fut battu & perdit 40 maîtres. On entendit cette tiraillerie à Wartha; le roi, qui s'y trouvait, raſſembla quelques troupes à la hâte, pour accourir au ſecours des dragons qui étaient à un mille de là; mais il arriva après coup. C'étoit une étourderie de la part d'un ſouverain de s'aventurer ſi mal accompagné. Si le roi avait été fait priſonnier dans cette occaſion, la guerre était terminée, les Autrichiens auraient triomphé ſans coup férir, la bonne infanterie pruſſienne ſerait devenue inutile, ainſi que tous les projets d'agrandiſſement que le roi ſe propoſait d'exécuter.

Plus on approchait de l'ouverture de la campagne, (en mars) plus les affaires devenaient ſérieuſes. Le rapport des eſpions s'accordait unanimement à confirmer que les ennemis ſe renforçaient dans leurs poſtes, qu'il leur arrivait de nouvelles troupes & qu'ils méditaient de ſurprendre les Pruſſiens dans leurs quartiers, en y pénétrant ou par Glatz ou par Zukmantel. Vers le même temps 100 dragons & 200 houſards autrichiens s'étaient jetés dans Neiſſe. Cet indice ſeul était ſuffiſant pour dévoiler en partie les deſſeins des ennemis, & cela fut cauſe que le roi donna des ordres pour reſſerrer ſes quartiers: il aurait dû ſur le champ les raſſembler tous; mais il manquait alors d'expérience, & c'était proprement ſa première campagne. La ſaiſon n'était pas aſſez avancée pour que les blocus de Glogau & de Brieg puſſent ſe convertir en ſiéges. Il y avait cependant un projet tout arrangé pour prendre Glogau d'emblée, & le prince Léopold d'Anhalt eut ordre de l'exécuter ſans

perte de temps. Ce fut le 9 de mars que la ville fut attaquée par cinq endroits à la fois, & prise en moins d'une heure de temps ; la cavalerie même franchit les remparts, tant les ouvrages étoient tombés en ruine. Aucune maison ne fut pillée, aucun bourgeois ne fut insulté, & la discipline prussienne brilla dans tout son éclat. Wallis & toute sa garnison devinrent prisonniers de guerre. Un régiment de la nouvelle création en prit possession ; on fit travailler d'abord à perfectionner les ouvrages, & le prince Léopold, avec le corps qu'il commandait, joignit le roi à Schweidnitz. Ce n'était pas le tout que d'avoir pris Glogau ; les troupes étaient encore trop éparpillées pour se joindre au besoin ; sur-tout les quartiers qu'occupait le maréchal de Schwérin en haute Silésie, étaient ceux qui causaient le plus d'inquiétude. Le roi voulut que le maréchal les levât & qu'il se repliât sur la Neisse, où le roi voulait le joindre avec toutes les troupes de la basse Silésie. Schwérin n'était pas de ce sentiment ; il écrivit que si on voulait le renforcer, il promettait de soutenir ses quartiers jusques au printemps. Pour cette fois le roi en crut plus son maréchal que lui-même. Sa crédulité pensa lui devenir fatale ; & comme s'il eût fallu accumuler ses fautes, il se mit lui-même à la tête de 8 escadrons & de 9 bataillons pour se rendre à Jægerndorf; il rencontra le maréchal à Neustadt. La première question fut : « Quelle nouvelle avez-„ vous des ennemis ? Aucune, reprit le maréchal, „ sinon que les troupes autrichiennes sont disper-„ sées le long des frontières depuis la Hongrie jus-„ qu'à Braunau en Bohème, & j'attends à tout mo-„ ment le retour de mon espion ". Le lendemain le roi arriva à Jægerndorff; son dessein était d'en partir le jour suivant, pour ouvrir la tranchée de-

vant Neiſſe, où le maréchal Kalkſtein l'attendait avec 10 bataillons & autant d'eſcadrons. Le duc de Holſtein, qui était alors à Franckenſtein, devait y joindre le roi également avec 7 bataillons & 4 eſcadrons. Lorſque le roi touchait au moment de ſon départ (le 2 avril) & qu'il donnait ſes derniers ordres au maréchal comme au prince Léopold, 7 dragons autrichiens arrivèrent; on apprit de ces déſerteurs qu'ils avaient quitté l'armée à Freudenthal, (qui n'eſt qu'à un mille & demi de Jægerndorff), que leur cavalerie y campait, & qu'elle y attendait l'arrivée de l'infanterie & du canon, pour traverſer les quartiers pruſſiens & les obliger à lever le blocus de Neiſſe. Dans ce temps même on entendit eſcarmoucher devant la ville; tout le monde crut que l'avant-garde de M. de Neuperg était ſur le point d'inveſtir Jægerndorff. Il n'y avait que 5 bataillons dans cette malheureuſe ville, 5 pièces de 3 livres & aſſez de poudre pour 40 charges. La ſituation aurait été déſeſpérée, ſi M. de Neuperg avait ſu en profiter; mais la montagne n'enfanta qu'une ſouris. Les ennemis voulaient ſavoir ſi les Pruſſiens étaient encore dans leurs quartiers; pour s'en inſtruire, leurs troupes légères allaient eſcarmoucher devant chaque ville, afin de rapporter à leurs officiers ce qui en était. Les deſſeins des ennemis s'étant tout à fait manifeſtés, le roi ne balança plus un moment pour raſſembler l'armée. Les troupes de la baſſe Siléſie eurent ordre de paſſer la Neiſſe à Sorge & celles de la haute Siléſie de joindre le roi à Jægerndorff. Le 4 d'avril, le roi partit pour Neuſtadt avec tous ces corps raſſemblés, en cotoyant l'armée ennemie, qui marchait par Zukmantel & Ziegenhals vers Neiſſe. Le lendemain, 5 avril, il ſe porta ſur Steinau, éloigné d'un mille de Sorge, où il avait fait conſtruire des ponts ſur la

rivière de Neiſſe. Il fallut lever le blocus de Brieg, & le général Kleiſt reçut ordre de joindre l'armée avec ſon détachement; le duc de Holſtein reçut des ordres pareils, réitérés à plusieurs repriſes; ceux qui en étaient chargés ne purent les lui rendre, & il demeura tranquillement à Franckenſtein, voyant paſſer l'ennemi à ſa droite & à ſa gauche ſans s'en embarraſſer. Des déſerteurs de l'armée autrichienne arrivèrent à Steinau; ils dépoſèrent que le général Lentulus avait joint le même jour le maréchal Neuperg auprès de Neiſſe. Sur cette nouvelle les quartiers pruſſiens furent reſſerrés à l'inſtant à l'entour de Steinau, & le roi choiſit un poſte où il pût recevoir l'ennemi, au cas qu'il voulût ſe porter ſur les Pruſſiens. Pour comble d'embarras, le feu prit ſur le ſoir au quartier de Steinau; ce ne fut que par bonheur qu'on ſauva le canon & les munitions de guerre, par des rues étroites dont toutes les maiſons étaient enflammées; les troupes paſſèrent la nuit au bivouac ſur le terrain que le roi avait choiſi pour ſon camp. Le lendemain, 6 avril, ce petit corps de 13 bataillons & de 15 eſcadrons, après une marche aſſez fatigante, arriva à Falckenberg, où l'on apprit que le colonel Stechow, qui couvrait le pont de Sorge, avec 4 bataillons, avait apperçu un gros corps d'ennemis qui ſe fortifiait de l'autre côté de la riviere & faiſait même un feu aſſez vif ſur les Pruſſiens. Le prince Charles y marcha auſſi-tôt avec 4 bataillons, & il avertit le roi que Lentulus ſe trouvait ſur l'autre bord de la Neiſſe, avec 50 eſcadrons, & rendait le paſſage abſolument impraticable, parce que le terrain était trop étroit pour déboucher. Cela obligea de changer la direction de la marche; on prit la route de Michelau, autre pont ſur la Neiſſe, où le général Marwitz était déja avec les troupes

rassemblées des quartiers de Schweidnitz & du blocus de Brieg. Le pont de Sorge fut levé sans perte de temps, & le soir tous ces différens corps joignirent le roi. Le lendemain, 8 avril, l'armée passa la Neisse à Michelau, dans le dessein de marcher sur Grotkau. Un courrier, qui avait passé par cette ville, apporta des dépêches au roi, de sorte qu'il ne se doutait de rien. Une neige qui tombait à gros flocons pressés, interceptait la lumière & empêchait de discerner les objets. On marchait toujours. Les housards de l'avant-garde entrèrent dans le village de Leipe qui est sur ce chemin, & donnèrent sans le savoir sur un régiment de housards ennemis qui y cantonnait. Les Prussiens prirent 40 des ennemis, tant à pied qu'à cheval, & l'on apprit d'eux qu'une demi-heure auparavant M. de Neuperg avoit pris Grotkau; un lieutenant, nommé Mitzschefahl, y commandait avec 60 hommes; il se défendit trois heures contre toute l'armée autrichienne. Les déserteurs déposèrent de plus, que le lendemain, l'ennemi marcherait à Ohlau, pour y prendre la grosse artillerie que le roi y avait mise en dépôt. Sur cette nouvelle, les différentes colonnes de l'armée, qui étaient toutes en marche, furent aussi-tôt réunies. Le roi la partagea en 4 divisions, qui cantonnèrent dans 4 villages, assez près les unes des autres pour qu'en moins d'une heure elles pussent être assemblées à leur rendez-vous. Le roi prit son quartier dans les villages de Pogrel & d'Alsen, d'où il dépêcha différens officiers à la garnison d'Ohlau, pour l'avertir de son approche & pour attirer à lui deux régimens de cuirassiers qui venaient d'arriver dans ces environs; aucun de ces officiers ne put s'y rendre, à cause des partis ennemis qui infestaient ces contrées. Le jour suivant, la neige fut si épaisse, qu'à peine

diftinguait-on les objets à 20 pas : cependant on apprit que l'ennemi s'était approché de Brieg. Si le mauvais temps avait continué, l'embarras des Pruffiens n'aurait fait que s'accroître : les vivres commençaient à devenir rares, il fallait fecourir Ohlau, & en cas de malheur il n'y avait aucune retraite; mais la fortune fuppléa à la prudence. Le lendemain, 10 d'avril, le temps parut clair & ferein; & quoique la terre fût couverte de deux pieds de neige, rien ne s'oppofait à ce qu'on voulait entreprendre. Dès les 5 heures du matin l'armée fe raffembla auprès du moulin de Pogrel; elle confiftait en 27 bataillons, 29 efcadrons de cavalerie & 3 de houfards: elle fe mit en marche fur 5 colonnes; celle du milieu était d'artillerie; les deux plus voifines du centre, d'infanterie; & les deux aux extrêmités des ailes, de cavalerie. Le roi favait que l'ennemi lui était fupérieur en cavalerie : pour obvier à cet inconvénient, il mêla entre les efcadrons de chaque aile deux bataillons de grenadiers; c'était une difpofition dont Guftave-Adolphe avait fait ufage à la bataille de Lutzen, & dont felon toute apparence on ne fe fervira plus. L'armée s'avança dans cet ordre vers l'ennemi, en fuivant la direction du chemin qui mène à Ohlau. Le général Rottembourg, qui conduifait l'avant-garde, en paffant auprès du village de Pampitz, fit une vingtaine de prifonniers, qui confirmèrent l'avis que des payfans du village de Molwitz, étaient venus donner au roi, que l'armée ennemie était cantonnée dans Molwitz, Grunigen & Hüneren. Dès que les colonnes fe trouvèrent à deux mille pas environ de Molwitz, l'armée fe déploya pour fe mettre en bataille, fans qu'on vît paraître d'ennemis en campagne : la droite devait s'appuyer au village de Herrendorff; M. de

Schulenbourg, qui commandait la cavalerie de cette aile, s'y prit si mal adroitement, qu'il n'y arriva point: la gauche était appuyée au ruisseau de Lauchwitz, dont les bords sont marécageux & profonds. Cependant, comme la cavalerie de la droite n'avait pas donné assez de champ pour l'infanterie, on fut obligé de retirer trois bataillons de la première ligne, dont par un heureux hasard, on forma un flanc pour couvrir la droite des deux lignes d'infanterie. Cette disposition fut la principale cause du gain de cette bataille. Le bagage fut parqué auprès du village de Pampitz, environ à mille pas derrière les lignes, & le régiment de La Motte (*), qui dans ce moment venait joindre l'armée, le couvrit. Rottembourg, avec l'avant-garde, s'approcha de Molwitz, d'où il vit déboucher les Autrichiens; il aurait dû les attaquer dans ce désordre, s'il n'avait eu des ordres précis de ne rien engager; ainsi il ramena sa troupe à l'aile droite, dont elle faisait partie. Il doit paraître étonnant, qu'un général expérimenté, comme M. de Neuperg, se soit laissé surprendre de cette manière: il était cependant excusable; il avait donné des ordres à différens officiers de houssards de battre la campagne, sur-tout vers le chemin de Brieg. Soit paresse, soit négligence, ces officiers ne s'acquittèrent pas de leur devoir; & le maréchal n'eut des nouvelles de l'approche du roi qu'en voyant son armée en bataille vis-à-vis de ses cantonnemens. M. de Neuperg fut réduit à mettre ses troupes en bataille, sous le feu du canon prussien, qui était promptement & bien servi; son aile droite de cavalerie, sous les ordres de M. de Rœmer, arriva la première. Cet officier

(*) Il arrivait d'Oppeln.

intelligent & déterminé, vit que l'aile droite des Pruſſiens était plus près de Molwitz que la gauche; il comprit qu'en reſtant dans ſon poſte, M. de Neuperg riſquait d'être battu avant que la cavalerie de ſa gauche fût arrivée, & ſans attendre l'ordre de perſonne, il réſolut d'attaquer la droite des Pruſſiens. M. de Schulenbourg, pour gagner le village de Herrendorff, fit très-maladroitement, par eſcadrons, un quart de converſion à droite; M. de Rœmer, qui s'en apperçut, ſans ſe former, donna à bride abattue & en colonne, ſur cette aile, que M. de Schulenbourg commandoit; les 30 eſcadrons des troupes de la reine, qu'il menait, culbutèrent dans l'inſtant les 10 eſcadrons pruſſiens, dont chacun leur prêtait le flanc gauche. Cette cavalerie en déroute, paſſa devant & entre les lignes de l'infanterie, qu'ils auraient culbutée, ſi celle-ci n'avait fait feu ſur ces fuyards; ce qui en même temps écarta les ennemis. M. de Rœmer y fut tué; mais ce qui doit ſurprendre tout militaire, c'eſt que ces deux bataillons de grenadiers qui avaient été entrelacés entre les eſcadrons de la droite, ſe ſoutinrent ſeuls & ſe joignirent en bon ordre à la droite de l'infanterie. Le roi, qui croyait rallier la cavalerie comme on arrête une meute de chiens, fut entraîné dans leur déroute juſqu'au centre de l'armée, où il parvint à rallier quelques eſcadrons, qu'il ramena à la droite. Ils furent obligés d'attaquer les Autrichiens à leur tour; mais des troupes battues & ramaſſées à la hâte, ne tiennent guère; ils ſe débandèrent & M. de Schulenbourg périt dans cette charge. La cavalerie ennemie, victorieuſe, tombant alors ſur le flanc droit de l'infanterie pruſſienne, où nous avons dit qu'avaient été placés trois bataillons qui n'avaient pu entrer dans la première

ligne, cette infanterie fut vigoureusement attaquée à trois reprises; des officiers autrichiens tomberent blessés entre ses rangs; elle désarçonna à coups de bayonnette des cavaliers ennemis; & à force de valeur elle repoussa les Autrichiens, qui perdirent beaucoup de monde. M. de Neuperg saisit ce moment; son infanterie s'ébranla pour entamer la droite des Prussiens dépourvue de cavalerie: secondé de sa cavalerie autrichienne, il fit des efforts incroyables pour enfoncer les troupes du roi, mais inutilement: cette valeureuse infanterie résistait comme un rocher à leurs attaques, & par son feu leur détruisait beaucoup de monde. A la gauche des Prussiens les choses étaient moins hasardées; cette aile qu'on avait refusée à l'ennemi, étoit appuyée au ruisseau de Lauchwitz; au-delà de ce marais, la cavalerie du roi avait chargé celle de la reine de Hongrie & l'avoit battue. Cependant le feu de l'infanterie de la droite durait depuis près de 5 heures avec beaucoup de vivacité; les munitions des soldats étaient consommées, & ils dépouillaient les fournitures des morts pour trouver de la poudre à charger. La crise était si violente, que de vieux officiers croyaient les affaires sans ressource & prévoyaient le moment, où ce corps, sans munition, serait obligé de se rendre à l'ennemi; mais il n'en fut pas ainsi, & cela doit apprendre aux jeunes militaires à ne pas désespérer trop vîte; car non-seulement l'infanterie se soutint, mais elle gagna du terrain sur l'ennemi. Le maréchal de Schwérin, qui s'en apperçut, fit alors un mouvement avec sa gauche, qu'il porta sur le flanc droit des Autrichiens; ce mouvement fut le signal de la victoire, & de la défaite des ennemis; leur déroute fut totale: la nuit empêcha les Prussiens de poursuivre leurs avantages

au-delà du village de Lauchwitz. Alors arrivèrent ces 10 escadrons d'Ohlau, mais trop tard; une chaussée qu'ils avaient à passer pour joindre l'armée, leur avait été barrée par les housards autrichiens, qui les arrêtèrent long-temps à ce débouché, & ils ne l'abandonnèrent que lorsqu'ils virent les leurs en fuite. Cette journée coûta à l'armée de la reine 180 officiers, 7000 morts, tant cavaliers que fantassins; les ennemis perdirent 7 pièces de canon, 3 étendards & 1200 hommes, qui furent faits prisonniers. Du côté des Prussiens on compta 2500 morts, parmi lesquels était le margrave Fréderic, cousin du roi, & 3000 blessés. Le premier bataillon des gardes, sur lequel tomba l'effort principal de l'ennemi, y perdit la moitié de ses officiers, & de 800 hommes dont il était composé, il n'en resta que 180 en état de faire le service.

Cette journée devint une des plus mémorables de ce siècle, parce que deux petites armées y décidèrent du sort de la Silésie, & que les troupes du roi y acquirent une réputation que le temps ni l'envie ne pourront leur ravir.

Le lecteur aura remarqué, sans doute, dans le récit de cette ouverture de campagne, que c'était à qui ferait le plus de fautes, du roi ou du maréchal Neuperg. Si le général autrichien était supérieur par ses projets, les Prussiens l'étaient par l'exécution. Le plan de M. de Neuperg était sage & judicieux : en entrant en Silésie, il sépare les quartiers du roi : il pénètre à Neisse, où Lentulus le joint, & il est sur le point non-seulement de s'emparer de l'artillerie royale, mais encore d'enlever aux Prussiens leurs magasins de Breslau, les seuls qu'ils eussent. Mais M. de Neuperg aurait pu surprendre le roi à Jægerndorff, & par ce coup seul,

terminer toute cette guerre; de Neiſſe, il aurait pu enlever le corps du duc de Holſtein qui cantonnait à un mille de-là; avec un peu plus d'activité, il auroit pu empêcher le roi de paſſer la Neiſſe à Michelau; de Grotkau encore, il auroit dû marcher jour & nuit pour prendre Ohlau & couper le roi de Breslau. Au lieu de ſaiſir ces occaſions, par une ſécurité impardonnable, il ſe laiſſa ſurprendre, & fut battu en grande partie par ſa propre faute. Le roi donna encore plus de priſe que lui à la cenſure; il fut averti à temps du projet des ennemis, & il ne prit aucune meſure ſuffiſante pour s'en garantir. Au lieu de marcher à Jægerndorff, pour éparpiller encore plus ſes troupes, il aurait dû raſſembler toute ſon armée & la placer en cantonnemens reſſerrés aux environs de Neiſſe; il ſe laiſſa couper du duc de Holſtein, & ſe mit dans la néceſſité de combattre dans une poſition, où en cas de malheur, il n'avait aucune retraite, où il riſquait de perdre l'armée & de ſe perdre lui-même. Arrivé à Molwitz, où l'ennemi cantonnait, au lieu de marcher avec vivacité pour ſéparer les cantonnemens des troupes de la reine, il perd deux heures à ſe former méthodiquement devant un village où aucun ennemi ne paraiſſait; s'il avait ſeulement attaqué ce village de Molwitz, il y eût pris toute cette infanterie autrichienne, à peu-près de même que 24 bataillons français furent pris à Blindheim; mais il n'y avait dans ſon armée que le maréchal de Schwérin qui fût un homme de tête & un général expérimenté. Il régnait beaucoup de bonne volonté dans les troupes; mais elles ne connaiſſaient que les petits détails, & faute d'avoir fait la guerre, elles n'allaient qu'en tâtonnant & craignaient les partis déciſifs. Ce qui ſauva proprement les Pruſ-

ſiens, ce fut leur valeur & leur diſcipline. Molwitz fut l'école du roi & de ſes troupes. Ce prince fit des réflexions profondes ſur toutes les fautes qu'il avait faites, & il tâcha de s'en corriger dans la ſuite. Le duc de Holſtein avait eu occaſion de frapper un grand coup; mais pour lui les occaſions étaient perdues. N'ayant point reçu d'ordre du roi, il avoit marché, ſans trop ſavoir pourquoi, d'Ottmachau à Strehlen; il s'y trouva préciſément le jour de la bataille & entendit le feu des deux armées. Le 11, toutes les troupes des Autrichiens en déroute, paſſèrent à un mille de ſon poſte: il en aurait pu détruire les reſtes; mais faute de ſavoir prendre une réſolution, il laiſſa le champ libre à M. de Neuperg, qui raſſembla ſes fuyards de l'autre côté de la ville de Neiſſe, & le duc de Holſtein joignit tranquillement l'armée du roi auprès d'Ohlau. Après ſa jonction & l'arrivée d'autres renforts, ce corps raſſemblé conſiſtait en 43 bataillons, 66 eſcadrons de cavalerie & 3 de houſards. Pour profiter de cette victoire, il fut réſolu d'entreprendre le ſiége de Brieg. Le maréchal de Kalckſtein fut chargé de la conduite de ce ſiége, & l'armée du roi ſe campa auprès de Molwitz pour le couvrir. Huit jours après l'ouverture de la tranchée, M. Piccolomini, qui était commandant de la place, capitula, avant que ſon chemin couvert fut emporté, & lorſqu'il n'y avait encore aucune brèche aux ouvrages. L'armée reſta trois ſemaines au camp de Molwitz, pour donner le temps de combler les tranchées & de ravitailler la place de Brieg, dont toutes les munitions avaient été conſommées. Le roi profita de cette inaction pour exercer ſa cavalerie, pour lui apprendre à manœuvrer & à changer ſa peſanteur en célérité; elle fut ſouvent envoyée en parti, pour

que les officiers apprissent à profiter du terrain, & qu'ils eussent plus de confiance en eux-mêmes. Dans ce temps, Winterfeld, le même qui avait négocié une alliance en Russie, fit un si beau coup à la tête d'un détachement, qu'il acquit la réputation d'être aussi bon officier que bon négociateur; il surprit & battit le général Baranay à Rothschlot, & lui fit 300 prisonniers. Comme les Prussiens jouissaient de la faveur du pays, ils avaient les meilleures nouvelles; ce qui leur procura, à la petite guerre, plusieurs avantages. Cependant nous ne rapporterons point toutes les actions semblables; par exemple, comment les Autrichiens ruinèrent, auprès de Leubus, un nouveau régiment de housards de Bandemer; comment ils prirent une centaine de houlans auprès de Strehlen; comment ils brulèrent Zobten; comment les Prussiens les battirent à Friedwalde & en d'autres rencontres; parce que ce n'est pas l'histoire des housards, mais celle de la conquête de la Silésie, que nous nous sommes proposés de décrire. La bataille qui en avait presque décidé, causa des sensations bien différentes en Europe. La cour de Vienne, qui s'attendait à des succès, s'irrita & s'aigrit de ses pertes: dans l'espérance d'avoir sa revanche, elle tira des troupes de la Hongrie & quantité de milices, dont elle renforça M. de Neuperg. Le roi d'Angleterre & celui de Pologne commencèrent à respecter l'armée commandée par le prince d'Anhalt, que d'abord ils avaient méprisée. L'Empire était comme étourdi d'apprendre que de vieilles bandes autrichiennes avaient été défaites par des troupes peu expérimentées. En France, on se réjouit de cette victoire; la cour se flattait qu'en se mêlant de cette guerre elle arriverait à temps pour donner le coup de grace à

la maison d'Autriche. Par une suite de cette disposition favorable, le maréchal de Belle-Isle, ambassadeur de France, à la diète d'élection, qui se tenait à Francfort, vint dans le camp (*) du roi, lui proposer, de la part de son maître, un traité d'alliance, dont les articles principaux roulaient sur l'élection de l'électeur de Bavière, sur le partage & le démembrement des provinces de la reine de Hongrie, & sur la garantie que la France promettait de donner de la basse Silésie, à condition que le roi renonçât à la succession des duchés de Juliers & de Bergue, & qu'il promît sa voix à l'électeur de Bavière. Ce traité fut ébauché, & il fut stipulé de plus, que la France enverrait deux armées dans l'Empire, dont une irait au secours de l'électeur de Bavière, & l'autre s'établirait en Westphalie, pour en imposer en même temps aux Hanovriens & aux Saxons; & qu'enfin, préalablement à tout, la Suède déclareroit la guerre à la Russie, pour lui donner de l'occupation sur ses propres frontières. Ce traité, tout avantageux qu'il paraissait, ne fut pas signé. Le roi ne voulait rien précipiter dans des démarches d'aussi grande conséquence, & il se réservait ce parti comme une dernière ressource. Le maréchal de Belle-Isle se livrait souvent trop à son imagination; on aurait dit, à l'entendre, que toutes les provinces de la reine de Hongrie étaient à l'encan. Un jour qu'il se trouvait auprès du roi, ayant un air plus occupé & plus rêveur que d'ordinaire, ce prince lui demanda s'il avait reçu quelque nouvelle désagréable? " Aucune, répondit le maréchal; mais „ ce qui m'embarrasse, Sire, c'est que je ne sais „ ce que nous ferons de cette Moravie ". Le roi

(*) Molwitz.

lui proposa de la donner à la Saxe, pour attirer, par cet appât, le roi de Pologne dans la grande alliance. Le maréchal trouva l'idée admirable & l'exécuta dans la suite. Ce n'était pas à la France seule que se bornaient les négociations des Prussiens; elles s'étendaient en Hollande, en Angleterre & par toute l'Europe. Sur quelques propositions qui avaient été jetées en avant dans une lettre que le roi avait écrite au roi d'Angleterre, ce prince avait répondu, que ses engagemens l'obligeaient, à la vérité, à soutenir l'indivisibilité de la succession de Charles VI, & qu'il voyait avec peine la rupture de la bonne intelligence entre les Prussiens & les Autrichiens; qu'il offrait cependant volontiers ses bons offices, pour moyenner une réconciliation entre ces deux cours; il envoya le lord Hindfort comme ministre d'Angleterre, & le sieur Schwichelt comme ministre de Hanovre. Ces deux négociateurs étaient, quoiqu'au service du même prince, chargés d'instructions toutes différentes. Le Hanovrien voulait qu'on achetât la neutralité de son maître en lui garantissant les évêchés de Hildesheim, d'Osnabruck & les bailliages qui lui sont hypothéqués dans le Mecklenbourg: on lui donna un contreprojet, dans lequel les intérêts de la Prusse étaient mieux ménagés. L'Anglais offrait les bons offices de son maître, pour engager la reine de Hongrie à la cession de quelques principautés de la basse Silésie; on éluda d'entrer sur ces points dans une négociation formelle, avant d'être préalablement instruit des dispositions où se trouvait la cour de Vienne. Ces ministres étaient dans le camp du roi, & il paraissait singulier que le lord Hindfort donnât plus d'ombrage au sieur Schwichelt que le maréchal de Belle-Isle, d'autant plus que ce Hanovrien recommandait, sur

fur toute chofe qu'on fit un myftère de fes négociations au miniftre d'Angleterre. Ces Anglais & ces Hanovriens, qui flattaient le roi dans fon camp, ne voulaient que l'endormir; ils n'agiffaient pas de même dans les autres cours de l'Europe. En Ruffie, Finch, miniftre Anglais, y foufflait la guerre; les intrigues du comte de Botta & les charmes du beau Lynar perdirent le brave Munnich. Le prince de Brunfwic, général en chef de la Ruffie, pouffé par fa grand-mere, par l'impératrice-douairière & par ces miniftres étrangers, qui étaient autant de boute-feux, allaient inceffamment engager la Ruffie à déclarer la guerre à la Pruffe. Les troupes s'affemblaient déja en Livonie; le roi en était informé, & c'eft ce qui lui infpirait de la méfiance pour les Anglais, dont il découvrait la duplicité. Leurs intrigues avaient également extorqué du grand penfionnaire de Hollande une lettre (*) exhortatoire pour engager le roi à retirer fes troupes de la Siléfie. Toutes ces machinations des Anglais, & fur-tout ce qu'on prévoyait en Ruffie, déterminèrent enfin le roi à figner fon traité avec la France aux conditions dont il était convenu avec le maréchal de Belle-Isle. On y ajouta les deux articles fuivans: que les Français commenceraient leurs opérations avant la fin d'août, & que ce traité ferait tenu fecret jufqu'à ce que fa publication ne pût porter aucun préjudice aux intérêts des Pruffiens. On ne perdit pas de temps à conclure cette alliance. Il fallait fe preffer; on voyait éclater la mauvaife volonté des Ruffes; on voyait 6000 Danois & 6000 Heffois auxquels l'Angleterre donnait des fubfides, joints aux troupes hanovriennes qui campaient déja

(*) Préfentée par Ginkel le 15 juin.

depuis le mois d'avril. Les Saxons de leur côté se préparaient de même, & il était question de joindre leurs troupes à celle des Hanovriens : il ne restait donc qu'à gagner du temps, jusqu'à l'arrivée du secours des Français, en amusant le mieux qu'on pourrait le lord Hindford & le Sr. Schwichelt, pour qu'ils ne pussent pas même soupçonner le traité qu'on venait de signer avec la France. Le roi & ses ministres y réussirent si bien, que cette négociation qui paraissait toujours sur le point d'être terminée, s'accrochait toujours à quelque nouvelle circonstance, qui obligeait l'Anglais de demander à sa cour de plus amples instructions: on était sur le point de conclure & on ne finissait jamais. Le camp du roi avait pris la forme d'un congrès; mais l'armée se mit en mouvement & elle reprit le ton militaire. Dès que la ville de Brieg fut ravitaillée, l'armée se mit en marche & vint camper auprès de Grotkau. M. de Neuperg était à trois milles de là, derrière la ville de Neisse, où il s'était mis dans un camp inexpugnable. On changea de camp pour la commodité des subsistances ; l'armée occupa les hauteurs de Strehlen, d'où en s'approchant de Breslau, elle pouvait tirer ses vivres & nourrir la cavalerie à sec le reste de la campagne. De ce poste, elle était à une égale portée de Brieg & de Schweidnitz, & couvrait toute la basse Silésie. On profita des huit semaines qu'on resta dans cette position, pour recruter l'infanterie & remonter la cavalerie ; ce qui se fit avec tant de succès, que l'armée n'avait pas été plus complète en entrant en campagne qu'elle ne l'était alors.

Tandis que le roi s'occupait à rendre son armée plus formidable, M. de Neuperg formait des projets qui auraient été dangereux, si on lui avait laissé le

temps de les exécuter, Nous croyons qu'il ne fera pas hors de propos de rapporter de quelle façon le roi parvint à les découvrir. Il y avait à Breslau un nombre considérable de vieilles dames natives de l'Autriche & de la Bohème, & depuis long-temps établies en Siléfie; leurs parens étaient à Vienne, à Prague; quelques-uns fervaient dans l'armée de Neuperg. Le fanatifme de la religion catholique & l'orgueil autrichien augmentaient leur attachement pour la reine de Hongrie; elles frémiffaient de colère au feul nom Pruffien; elles cabalaient fourdement, elles intriguaient, elles entretenaient des correfpondances dans l'armée de M. de Neuperg, par des moines & des prêtres qui leur fervaient d'émiffaires; elles étaient inftruites de tous les deffeins des ennemis. Ces femmes, pour fe conforter entr'elles, avaient établi ce qu'elles appellaient leurs affifes, où prefque tous les foirs elles s'affemblaient, fe communiquaient leurs nouvelles & délibéraient fur les moyens qu'on pourrait employer pour expulfer une armée hérétique de la Siléfie & détruire tous les mécréans. Le roi était inftruit en gros de ce qui fe paffait dans ces conventicules, & il n'épargna rien pour faire gliffer dans ces affifes une fauffe fœur, qui, fous prétexte de haine pour les Pruffiens, y ferait bien reçue, & pourrait avertir de tout ce qui s'y tramait. C'eft par ce canal qu'on apprit que M. de Neuperg s'était propofé par fes mouvemens d'éloigner le roi de Breslau, de s'y rendre alors par des marches forcées, & par le moyen des intelligences qu'il avait dans cette capitale, de s'en emparer. C'était prendre aux Pruffiens tous leurs magafins & leur couper en même temps la communication, qu'au moyen de l'Oder ils confervaient avec l'électorat. Il fut auffi-tôt réfolu de prévenir l'ennemi à tout prix

& de rompre à l'égard de Breslau une neutralité à laquelle ses magistrats avaient porté plus d'une atteinte. Sur cela les syndics & les échevins les plus attachés à la maison d'Autriche furent mandés au camp du roi; on y invita en même temps les ministres étrangers, pour ne point exposer leur personne aux désordres auxquels une surprise peut donner lieu. Le 7 août, on détacha en même temps quelques bataillons, qui arrivèrent par différentes routes aux fauxbourgs. On demanda à la ville le passage pour un régiment; pendant qu'il entrait par une porte, un chariot s'embarrassa dans une autre; trois bataillons & cinq escadrons en profitèrent pour se glisser dans la ville. L'infanterie occupa les remparts, les places, & consigna les portes. La cavalerie nettoya les rues principales: en moins d'une heure tout fut soumis; on ne commit aucun désordre, ni pillage, ni meurtre: la bourgeoisie prêta l'hommage. Trois bataillons y restèrent en garnison (*) & les autres vinrent rejoindre l'armée. M. de Neuperg, qui ne se doutait pas qu'il fût découvert, s'était porté sur Franckenstein, dans l'espérance que le roi tomberait tout de suite sur Neisse, & qu'alors il exécuterait son projet sur Breslau; mais s'appercevant que son coup avait manqué, il voulut s'en dédommager en enlevant le magasin que les Prussiens avaient à Schweidnitz. Cela encore ne lui réussit pas, car il fut prévenu. L'avant-garde du roi arriva en même temps que la sienne à Reichenbach; celle des Autrichiens rebroussa chemin & se replia sur Franckenstein. Le roi fut joint à Reichenbach par de nouvelles levées, consistant en dix escadrons de dragons & treize de housards. M. de Neuperg avait judicieuse-

(*) Le général Marwitz en devint gouverneur.

ment choisi sa position: il entretenait sa communication avec la forteresse de Neisse par Patschkau, tirait ses vivres de la Bohème par Glatz, & fourrageait un pays qu'il ne pouvait pas conserver; sa droite était appuyée à Franckenstein, sa gauche sur des collines non loin de Silberberg, & deux ruisseaux couvraient son front & le rendaient inabordable. Ces difficultés animèrent le roi; il voulut avoir l'honneur de faire décamper les Autrichiens & de les renvoyer en haute Silésie. Mais avant que d'en venir à cette opération, il ne sera pas hors de propos de jeter auparavant un coup d'œil sur ce qui se passait dans le reste de l'Europe.

La reine de Hongrie commençait alors à voir le péril qui la menaçait. Les Français passaient le Rhin & longeaient le Danube à grandes journées. La peur abattit sa fierté; elle dépêcha le Sr. Robinson, qui était ministre à sa cour de la part du roi d'Angleterre, pour essayer quelques propositions d'accommodement. Ce Robinson prenant le ton de hauteur, dit au roi que la reine voulait bien oublier le passé, qu'elle lui offrait le Limbourg, la Gueldre espagnole & deux millions d'écus en dédommagement de ses prétentions sur la Silésie, à condition qu'il fit la paix & que ses troupes évacuassent incessamment ce duché. Ce ministre était une espèce d'enthousiaste à l'égard de la reine de Hongrie; il négociait avec l'emphase dont il aurait harangué dans la chambre basse. Le roi, assez enclin à saisir les ridicules, prit le même ton & lui répondit: „ Que c'était à des princes sans honneur à vendre leurs droits pour de l'argent; que „ ces offres lui étaient plus injurieuses que n'avait „ été la méprisante hauteur de la cour de Vienne; & haussant le ton, " mon armée, dit-il, me trou- „ verait indigne de la commander, si je perdais

„ par un traité flétriſſant les avantages qu'elle m'a „ procurés par des actions de valeur qui l'immortaliſent. Sachez de plus, que je ne puis abandonner ſans la plus noire ingratitude mes nouveaux „ ſujets, tous ces proteſtans qui m'ont appellé par „ leurs vœux. Voulez-vous que je les livre comme „ des victimes à la tyrannie de leurs perſécuteurs, „ qui les ſacrifieraient à leur vengeance ? Ah ! „ comment démentirai-je en un ſeul jour les ſentimens d'honneur & de probité avec leſquels je „ ſuis né ? & ſi j'étais capable d'une action auſſi „ lâche, auſſi infame, je croirais voir ſortir mes ancètres de leurs tombeaux : non, me diraient-ils, „ tu n'es plus notre ſang, tu dois combattre pour „ les droits que nous t'avons tranſmis, & tu les „ vends ! tu ſouilles l'honneur que nous t'avons „ laiſſé comme la partie la plus précieuſe de notre „ héritage ; indigne d'être prince, d'être roi, tu „ n'es qu'un infâme marchand qui préfère le gain „ à la gloire. Non jamais, jamais je ne mériterai „ de tels reproches ; je me laiſſerai enſevelir moi & „ mon armée ſous les ruines de la Siléſie, plutôt „ que de permettre que l'honneur & la gloire du „ nom Pruſſien reçoive la moindre tache. C'eſt la „ ſeule réponſe, Monſieur, que je puiſſe vous donner. " Robinſon fut étourdi de ce diſcours, auquel il ne s'attendait pas. Il retourna le porter à Vienne. Mais en renvoyant le fanatique, le roi continuait à flatter le lord Hindford & à l'endormir dans une parfaite ſécurité : il n'était pas encore temps de ſe découvrir. Et pour ménager les puiſſances maritimes, on leur communiqua les propoſitions du Sr. Robinſon ; on excuſa le roi ſur ſon refus, en alléguant que ſachant que le traité de Bavière liait les mains à la reine de Hongrie, on n'avait pas accepté

les ceſſions qu'elle voulait faire du Limbourg & de la Gueldre : ce fut ſur-tout en Hollande qu'on appuya beaucoup ſur la déférence que le roi marquait pour les intérêts de cette république, déférence qu'il pouſſerait juſqu'à refuſer le Brabant même, ſi on voulait le lui offrir. Ce fut environ dans ce tems que la Pruſſe ſigna ſon traité avec la Bavière ; elle lui promit ſa voix à la diète d'élection. Ces deux princes ſe garantirent mutuellement, l'un la Siléſie à la Pruſſe, l'autre la haute Autriche, le Tyrol, le Briſgau & la Bohème à la Bavière. Le roi acheta de cet électeur la principauté de Glatz au prix de 400,000 écus, & le Bavarois la vendit ſans l'avoir jamais poſſédée. Mais un des événemens les plus avantageux & les plus déciſifs qui arrivèrent alors, éclata dans le Nord : la Suède déclara la guerre à la Ruſſie, & détruiſit par cette diverſion tous les deſſeins du roi d'Angleterre, du roi de Pologne & du prince Antoine-Ulric contre la Pruſſe. Le roi Auguſte, déchu des belles eſpérances de partager avec le roi d'Angleterre les Etats du roi, ſe laiſſa entraîner au torrent, & faute de mieux, ſe ligua avec l'électeur de Bavière pour anéantir la maiſon d'Autriche. Le maréchal de Belle-Isle, qui n'avait ſu que faire de la Moravie & de l'Ober-Mannhartsberg, les érigea en royaume & les donna aux Saxons, qui moyennant cette aubaine, ſignèrent leur traité le 31 d'août. La cour de Vienne, qui ne pouvait plus compter ſur la diverſion des Ruſſes, preſſée d'ailleurs de tous côtés, renvoya dans le camp pruſſien ſon négociateur anglais ; il y apporta une carte de la Siléſie, où la ceſſion de quatre principautés était marquée d'un trait d'encre : il fut froidement reçu, & on lui donna à connaître que ce qui peut être bon dans un temps,

ne l'eſt plus dans un autre. Les cours de Londres & de Vienne avaient trop compté ſur le ſecours des Ruſſes : ſelon leur calcul, il fallait infailliblement que le roi humilié, rabaiſſé, leur demandat la paix à genoux: il s'en fallut peu que le contraire n'arrivât. Tels ſont les jeux de la fortune ſi communs à la guerre, & qui déroutent l'art conjectural des plus habiles politiques.

Déja les Français & les Bavarois étaient en pleine action. L'Autriche était entamée, les troupes s'approchaient de Lintz. Ce n'était que par des efforts communs & unanimes qu'on pouvait eſpérer de terraſſer la reine de Hongrie. Il n'était plus temps de reſter dans un camp les bras croiſés. Le roi, qui brûlait d'impatience d'agir, tenta de couper M. de Neuperg, de la fortereſſe de Neiſſe & de le combattre en marche. Ce projet n'était pas mal imaginé ; mais il manqua par l'exécution. M. de Kalckſtein fut commandé, avec 10,000 hommes & des pontons, pour ſe porter avec célérité au village de Woitz & y jeter un pont, afin que l'armée, qui le ſuivait de près, le pût paſſer à ſon arrivée : il partit au coucher du ſoleil, marcha toute la nuit & ſe trouva le lendemain à une portée de canon du camp. Soit lenteur ou mauvaiſe diſpoſition, ſoit que les chemins gâtés & rompus par les pluies l'euſſent arrêté, l'armée dépaſſa ſon avant-garde & arriva même avant lui au camp de Toupadel & de Siegroth. Ce jour de perdu ne put plus ſe réparer ; le roi marcha lui-même à Woitz (le 4 ſeptembre) & fit établir ſes ponts ſur la Neiſſe ; mais l'armée autrichienne, rangée en ordre de bataille, ſe préſenta à environ 800 pas de la rivière. Par quelques priſonniers que l'on fit, on apprit que M. de Neuperg n'avait devancé le roi que de quelques heures. L'armée ne pouvait arri-

ver à ce pont qu'en deux heures de temps; on aurait pu le paſſer, ſi l'ennemi n'avait pas prévenu le roi; mais ç'aurait été de toutes les imprudences la plus grande, que de paſſer ſur un pont en préſence d'une armée qui certainement eût battu les troupes en détail & à meſure qu'elles auraient pris du terrain pour ce former. Cela fit réſoudre de ſe poſter pour ce jour ſur les hauteurs de Woitz. Peu de temps après les Pruſſiens prirent le camp de Neudorff: & pour tirer leurs ſubſiſtances de la ville de Brieg, ils en aſſurèrent la communication, en occupant les poſtes de Lœven & de Michelau.

Les orages qui menaçaient la maiſon d'Autriche & les dangers qui devenaient plus preſſans de jour en jour, firent enfin réſoudre ſérieuſement la reine de Hongrie à ſe débarraſſer d'un de ſes ennemis, pour rompre la ligue formidable qui allait l'accabler. Elle demanda ſérieuſement la paix; elle ne chicana plus ſur la ville de Breslau; elle inſiſta ſeulement pour conſerver celle de Neiſſe. Le lord Hindford, qui négociait alors en ſon nom, prétendait que le roi en faveur d'auſſi grandes ceſſions aſſiſtât la reine de Hongrie de toutes ſes forces. Le roi lui répondit qu'il était fâché de ſe trouver dans la néceſſité de rejeter ces offres; mais qu'il ne pouvait pas violer la foi des traités qu'il venait de ſigner avec la France & la Bavière. La déſolation était ſi grande à Vienne, qu'on y attendait les Bavarois d'un moment à l'autre. Les chemins n'étaient remplis que de gens qui prenaient la fuite: la cour était ſur ſon départ. Dans cette conſternation générale, l'impératrice douairière écrivit au prince Ferdinand de Brunſwic, qui ſervait dans l'armée, la lettre ſuivante; elle eſt trop ſingulière pour la paſſer ſous ſilence.

„ Vienne, 17 ſeptembre 1741. Mon cher neveu,

„ je romps un ſilence cruel que votre conduite en
„ ſervant contre nous m'a impoſé, ni je le ferais, ſi
„ j'avais d'autres voies pour conjurer le roi de Pruſſe
„ de me rendre en lui un neveu que je ne puis nom-
„ mer cher & digne d'eſtime après l'affliction que
„ vous deux me cauſez. La conſolation eſt entre les
„ mains du roi. La reine, ma fille, lui accorde tout
„ ce que perſonne ne ſaurait garantir qu'elle-meme,
„ s'il aide à la mettre en cet état en entière tranquil-
„ lité, & que le roi aide à éteindre le feu qu'il a
„ lui-même allumé, & n'agrandiſſe lui-même ſes
„ propres ennemis; car il ne faut que la mort de
„ l'électeur palatin pour lui en attirer d'autres; plus,
„ que l'agrandiſſement de Bavière & de Saxe ne peut
„ ſouffrir qu'il poſſède tranquillement ce que la reine
„ lui a laiſſé en Siléſie. Ainſi, perſuadez le roi de
„ devenir notre bon allié, d'aſſiſter la reine de trou-
„ pes à conſerver des Etats que tant d'ennemis acca-
„ blent; car c'eſt même l'avantage des deux maiſons
„ s'ils ſont en étroite alliance, leur pays étant à por-
„ tée de ſe pouvoir aider à ſoutenir les droits réci-
„ proques. Je compte tout ſur votre repréſentation
„ & ſur les belles qualités que poſſède le roi, qui,
„ nous ayant attiré le mal, voudra auſſi avoir l'hon-
„ neur de nous ſauver en ſon temps du précipice, &
„ avoir quelques égards même pour ſes propres in-
„ térêts, pour une mère & tante affligée, qui après
„ pourra ſans rancune ſe dire, votre affectionnée
„ tante Eliſabeth." Le prince Ferdinand répondit en ſubſtance à l'impératrice douairière, que le roi ne pourrait pas ſe départir avec honneur des engagemens qu'il avait pris avec la France & la Bavière, qu'il voudrait pouvoir changer ſa ſituation & y compatiſſait, mais que les temps où il était libre de s'accommoder avec la cour de Vienne étaient paſſés. On

intercepta, à peu de jours de différence, une lettre que l'impératrice douairière écrivit au prince Louis de Brunswic, qui se trouvait alors en Russie; elle était plus sincère, quoique le style n'en valût pas mieux: en voici la copie tirée sur l'original. „ 21 septembre 1741. Mon cher neveu, l'état de nos affaires „ ont pris un pli si accablant, que l'on peut dire „ notre cas un abandon général; car plus aucun n'est „ pour nous. Ce qui nous console dans notre malheur, est que Dieu précipitera plus d'un Pharaon „ dans la mer rouge, & confondra nos faux simulés „ amis. Il n'est pas possible que la plupart croient „ plus qu'il y a un Dieu. Vrai est-il, les fausses apparences ne m'ont pas endormie, & malgré que l'électeur de Bavière nous a attiré les Français & me „ chasse d'ici, je l'estime un digne prince; il n'a „ point simulé ni été faux, il s'est démasqué d'abord „ & agi honnêtement. Je doute de vous écrire plus „ d'ici. C'est une triste année pour moi. Conservez-„ nous l'alliance, & qu'ils se gardent de faux & simulés „ amis, qui suis votre affectionnée tante Elisabeth."

Le style de ces lettres découvre combien la cour de Vienne avait le cœur ulcéré des progrès des Prussiens en Silésie & que cette cour ne respirait que la vengeance. Mais quelle dialectique! Quiconque attaque la maison d'Autriche ne saurait croire en Dieu! Offrir la paix lorsqu'on est libre de la faire, & refuser des conditions proposées après d'autres traités signés, s'appelle fausseté, perfidie! C'est le langage de l'amour-propre & de l'orgueil, qui supprime l'exactitude du raisonnement. Ainsi à Vienne on envisageait l'alliance formée contre la pragmatique Sanction comme la guerre des Titans qui voulaient escalader les cieux pour détrôner Jupiter.

De leur côté les Suédois n'étaient pas aussi heu-

reux que leurs alliés. Un détachement de 12,000 hommes avait été taillé en pieces par les Russes auprès de Willmanstrand. Cet échec était considérable pour ce royaume affaibli & ruiné depuis Charles XII. La France en fut mortifiée; elle se proposa de réparer d'un autre côté le revers qu'avaient essuyé ses alliés; elle voulut que le maréchal de Maillebois, avec l'armée qu'il commandait en Westphalie, pénétrât dans l'électorat de Hanovre, pour se rendre maître de ces Etats. Le roi fit une grande faute alors en employant tout son crédit pour dissuader les Français de ce dessein, alléguant que par cette entreprise ils se rendraient odieux à l'Europe, révolteraient contr'eux tous les princes d'Allemagne, & qu'allant s'attacher à un objet de peu d'importance, ils négligeraient l'objet principal, qui était d'écraser la reine de Hongrie avec toutes leurs forces. Les Français auraient pu réfuter facilement un raisonnement aussi faible. S'ils avaient pris alors l'électorat de Hanovre, jamais le roi d'Angleterre n'aurait pu faire des diversions sur le Rhin comme en Flandre.

Il ne manquait plus que la garantie de la France au traité que le roi avait fait avec l'électeur de Bavière. On pressait Monsieur de Valori de la procurer. Sa cour faisait encore des difficultés sur la cession de la principauté de Glatz & sur quelques portions de la haute Silésie. Il lui arriva, étant auprès du roi, de laisser tomber par hasard un billet de sa poche : sans faire semblant de rien, le roi mit le pied dessus; il congédia le ministre au plus vite. Ce billet était de M. Amelot, secrétaire des affaires étrangères; il portait de n'accorder Glatz & la haute Silésie à la Prusse qu'en cas qu'il en résultât un plus grand inconvénient s'il les refusait. Après cette découverte, M. de Valori fut obligé d'en passer

par où l'on voulut. Les desseins des Français sur le pays de Hanovre s'ébruitèrent & parvinrent bientôt au roi d'Angleterre. Ce prince crut son électorat perdu ; il n'avait pas le temps de parer ce coup qui le menaçait de si près. Les mesures qu'il avait prises avec la Russie & la Saxe lui ayant également manqué, il voulut tout de bon travailler à moyenner la paix entre le roi de Prusse & la reine de Hongrie. En conséquence de cette résolution le lord Hindford se rendit au camp autrichien ; de là il fit des remontrances si fortes à la cour de Vienne, il la pressa avec tant d'énergie, en lui exposant que pour sauver le reste de ses Etats il fallait savoir en perdre à propos une partie, que cette cour consentit à la cession de la Silésie, de la ville de Neisse & d'une lisière en haute Silésie, en renonçant à toute assistance contre des ennemis. Le roi, qui connaissait la duplicité des Anglais & des Autrichiens, prit ces offres pour des pièges. Et pour ne point se laisser amuser par de belles paroles qui l'auraient retenu oisif dans son camp, il déroba une marche à l'ennemi, passa la Neisse à Michelau & vint le lendemain camper à Katscher, tandis qu'un détachement s'empara d'Oppeln, où l'on établit le dépôt des vivres. Sur ces mouvemens, M. de Neuperg quitta Neisse & se porta sur Oppersdorff. Le roi le tourna par Friedland & se campa à Steinau. Peut-être que ces différentes manœuvres accélérèrent la négociation du lord Hindford ; il vint avertir le roi que sa négociation avait si bien réussi, que M. de Neuperg était près d'abandonner la Silésie, pourvu que le roi lui déclarât verbalement qu'il n'entreprendrait rien contre la reine. Les ennemis se contentaient d'un pourparler qui valait des provinces à l'Etat & des quartiers d'hiver tranquilles

aux troupes fatiguées de onze mois d'opérations. La tentation était forte : le roi voulut essayer ce qui pourrait résulter de cette conférence. Il se rendit en secret, accompagné du seul colonel de Goltz, à Oberschnellendorff, où il trouva le maréchal Neuperg, le général Lentulus & le lord Hindford. Ce ne fut pas sans réflexion que ce prince fit cette démarche. Quoiqu'il eût quelque sujet de se plaindre de la France, ces mécontentemens n'étaient pas assez forts pour rompre avec elle; il connaissait par son expérience les dispositions de la cour de Vienne; il n'en pouvait rien attendre d'amiable : il était clair que la reine de Hongrie ne se prêtait à cette convention que pour semer la méfiance entre les alliés en l'ébruitant; il fallait donc exiger des Autrichiens comme une condition *sine qua non*, que s'ils divulgaient le moins du monde les conditions dont on conviendrait, ce serait autoriser le roi à rompre cette convention; le roi était bien sûr que cela ne manquerait pas d'arriver. Le lord Hindford tint le protocole au nom de son maître. On convint que Neisse ne serait assiégée que pour la forme, que les troupes prussiennes ne seraient point inquiétées dans les quartiers qu'elles prendraient en Silésie comme en Bohème, & sur-tout que, sans le secret le plus rigide, tout ce qu'on venait de régler serait nul, de toute nullité. Il faut avouer que s'il y a une fatalité, elle s'est sur-tout manifestée sur M. de Neuperg, qui paraissait destiné à faire les traités les plus humilians pour ses souverains. Peu après, M. de Neuperg fit prendre à son armée la route de la Moravie. Le siége de Neisse fut aussi-tôt commencé; la ville ne tint que 12 jours; la garnison autrichienne n'en était pas encore sortie, que les ingénieurs prussiens y traçaient déjà les nouveaux ouvrages qui

par la ſuite la rendirent une des bonnes places de l'Europe. La ville priſe, on ſépara l'armée; une partie marcha en Bohème ſous les ordres du prince Léopold d'Anhalt; quelques régimens furent employés au blocus de Glatz, & le reſte des troupes aux ordres du maréchal Schwérin s'établit dans la haute Siléſie.

Le duc de Lorraine, qui ſe trouvait à Presbourg, ſe flattant que le roi regarderait des pourparlers comme des traités de paix, lui écrivit, pour lui demander ſa voix pour l'élection à l'Empire. La réponſe fut obligeante, mais conçue dans un ſtyle obſcur & ſi embrouillé, que l'auteur même n'y comprenait rien. La campagne terminée onze mois après l'entrée en Siléſie, le roi reçut l'hommage de ſes nouveaux ſujets à Breslau, d'où il retourna à Berlin. Il commençait à apprendre la guerre par ſes fautes; mais les difficultés qu'il avait ſurmontées, n'étaient qu'une partie de celles qui reſtaient à vaincre pour mettre le comble au grand ouvrage qu'il avait entrepris de perfectionner.

CHAPITRE IV.

Raiſons politiques de la trêve. Guerre des Français & des Bavarois en Bohème. L'Eſpagne ſe déclare contre l'Autriche. Diète de l'Empire. Révolution en Ruſſie. Diverſes négociations.

POUR ne pas trop interrompre le fil des événemens militaires, nous nous ſommes contentés de ne toucher que ſuccintement les cauſes qui occaſionnèrent cette eſpèce de ſuſpenſion d'armes entre la Pruſſe

& l'Autriche. Cette matière eſt délicate. La démarche du roi était ſcabreuſe ; il eſt néceſſaire d'en développer les motifs les plus ſecrets : le lecteur nous pardonnera de reprendre les choſes d'un peu plus haut, afin de les éclaircir davantage.

Le but de la guerre que le roi avait entrepriſe, était de conquérir la Siléſie : s'il prit des engagemens avec la Bavière & la France, ce n'était que pour remplir ce grand objet ; mais la France & ſes alliés viſaient à des fins toutes différentes. Le miniſtère de Verſailles était dans la perſuaſion que c'en était fait de la puiſſance autrichienne & qu'on allait la détruire pour jamais. Il voulait élever ſur les ruines de cet Empire quatre ſouverains, dont les forces pourraient ſe balancer réciproquement ; ſavoir, la reine de Hongrie, qui garderait ce royaume, l'Autriche, la Styrie, la Carinthie & la Carniole ; l'électeur de Bavière, maître de la Bohème, du Tyrol & du Briſgau ; la Pruſſe avec la baſſe Siléſie ; enfin la Saxe joignant la haute Siléſie & la Moravie à ſes autres poſſeſſions. Ces quatre voiſins n'auraient jamais pu à la longue ſe maintenir unis, & la France ſe préparait à jouer le rôle d'arbitre, & à dominer ſur des deſpotes qu'elle aurait établis elle-même. C'était renouveller les uſages de la politique des Romains, dans les temps les plus floriſſans de cette république. Ce projet était incompatible avec la liberté germanique, & ne convenait en aucune manière au roi qui travaillait pour l'élévation de ſa maiſon & qui était bien éloigné de ſacrifier ſes troupes pour ſe former & ſe créer des rivaux. Si le roi s'était rendu l'inſtrument ſervile de la politique françaiſe, il aurait préparé lui-même le joug qu'il ſe ſerait impoſé : il aurait tout fait pour la France & rien pour lui-même, & peut-être

Louis

Louis XV ferait-il parvenu à réalifer cette monarchie univerfelle, dont on veut attribuer le projet chimérique à Charles-Quint. Ajoutons à ceci, puifqu'il faut tout dire, que fi le roi avait fécondé avec trop de chaleur les opérations des troupes françaifes, leur fortune exceffive l'aurait fubjugué; d'allié il ferait devenu fujet; on l'aurait entraîné au-delà de fes vues, & il fe ferait trouvé dans la néceffité de confentir à toutes les volontés de la France, faute d'y pouvoir réfifter, ou de trouver des alliés qui puffent l'aider à fortir de cet efclavage. La prudence femblait donc exiger du roi une conduite mitigée, par laquelle il établit une forte d'équilibre entre les maifons d'Autriche & de Bourbon. La reine de Hongrie était au bord du précipice; une trève lui donnait le moyen de refpirer, & le roi était fûr de la rompre quand il le jugerait à propos, parce que la politique de la cour de Vienne la preffait de divulguer ce myftère. Ajoutons, pour la plus grande juftification du roi, qu'il avait découvert les liaifons fecrètes que le cardinal de Fleuri entretenait avec M. de Stainville, miniftre du grand-duc de Tofcane à Vienne: il favait que le cardinal était tout difpofé à facrifier les alliés de la France, fi la cour de Vienne lui offrait le Luxembourg & une partie du Brabant; il s'agiffait donc de manœuvrer adroitement, fur-tout de ne point fe laiffer prévenir par un vieux politique qui s'était joué dans la dernière guerre de plus d'une tête couronnée.

L'événement juftifia bien-tôt ce que le roi avait prévu de l'indifcrétion de la cour de Vienne: elle divulgua le prétendu traité avec la Pruffe, en Saxe, en Bavière, à Francfort fur le Mein, & par-tout où elle avait des émiffaires. Le comte de Podewils, miniftre des affaires étrangères, avait été chargé à

son retour de la Silésie, de passer par Dresde, pour sonder cette cour, qui avait marqué sans-cesse beaucoup de jalousie & de mauvaise volonté pour tout ce qui intéressait la Prusse : il y trouva le maréchal de Belle-Isle furieux de ce qu'il venait d'apprendre d'un certain Koch, émissaire de la cour de Vienne, qui, après lui avoir fait des propositions de paix, que le maréchal rejeta, lui déclara que sa cour s'était, à tout hasard, accommodée avec le roi de Prusse. Bien plus, toute la ville de Dresde était inondée de billets, qui avertissaient les Saxons de suspendre la marche de leurs troupes pour la Bohème, parce que le roi de Prusse, réconcilié avec la reine de Hongrie, se préparait à faire une invasion en Lusace. La timidité ombrageuse du comte de Bruhl fut rassurée par la fermeté hardie du comte de Podewils, & les Saxons marchèrent en Bohème. Sur ces entrefaites, l'électeur de Bavière communiqua au roi une lettre de l'impératrice Amélie, qui l'exhortait à s'accommoder avec la reine de Hongrie, avant le mois de décembre, sans quoi cette princesse se trouverait obligée de ratifier les préliminaires dont elle était convenue avec les Prussiens. Cette conduite de la cour de Vienne dégageait le roi de tous ses engagemens. On verra dans la suite de cet ouvrage que cette cour paya cher son indiscrétion.

La guerre avait souvent changé de théâtre pendant ces négociations : alors toutes les armées parurent s'être donné rendez-vous en Bohème. L'électeur de Bavière avait été à deux marches de Vienne ; s'il eût avancé, il se ferait trouvé aux portes de cette capitale, qui, mal fournie de troupes, ne lui aurait opposé qu'une faible résistance. L'électeur abandonna ce grand objet, par l'appréhension puérile que les Saxons étant seuls en Bohème, ils pour-

raient conquérir ce royaume & le garder. Les Français, par une finesse mal entendue, s'imaginaient qu'en prenant Vienne, le Bavarois deviendrait trop puissant; ils fortifièrent donc, pour l'en éloigner, sa méfiance contre les Saxons. Cette faute capitale fut la source de tous les malheurs qui accablèrent ensuite la Bavière. Cette armée de Français & de Bavarois fut partagée; on en donna 15000 hommes à M. de Ségur, pour couvrir l'Autriche & l'électorat, & l'électeur, avec le gros de ses forces, s'empara de Tabor, de Budweis, & marcha droit à Prague, où les Saxons le joignirent, de même que M. de Gassion, les premiers, venant de Lowositz, le dernier, de Pilsen.

Le maréchal Tœrring, & M. de la Leuville, qui commandaient à Tabor & Budweis, abandonnèrent ces villes à l'approche des Autrichiens; non-seulement les ennemis y trouvèrent un magasin considérable, mais par cette position qu'ils occupèrent; M. de Ségur se trouva coupé de l'armée de Bohème. M. de Neuperg & le prince de Lobkowitz, qui venaient tous deux de Moravie, se fortifièrent dans ce poste. L'électeur de Bavière, qui se trouvait alors devant Prague, ne pouvant l'assiéger dans les règles à cause de la rigueur de la saison, se détermina à la prendre par surprise. La place était d'une vaste enceinte; elle était défendue par une garnison trop faible; en multipliant les attaques, il fallait nécessairement qu'il se trouvât quelque endroit dans la ville sans résistance, & cela suffisait pour l'emporter. Prague fut donc assailli de trois côtés différens. Le comte de Saxe escalada l'angle flanqué du bastion St. Nicolas vers la porte neuve; il fit baisser le pont-levis, & introduisit par cette porte la cavalerie, qui nettoyant les rues, obligea la gar-

nifon d'abandonner la porte de St. Charles, que le comte Rutowky eſſayait vainement de forcer; il ne fit donner l'aſſaut qu'après que les ennemis eurent quitté le rempart. Les Autrichiens, accablés d'ennemis, furent contraints de mettre bas les armes. Une troiſième attaque, que M. de Polaſtron devait diriger, manqua tout-à-fait. Le duc de Lorraine, grand-duc de Toſcane, voulut alors ſe mettre à la tête des armées, & il s'avançait à grandes journées pour ſecourir Prague. A peine arrivé à Kœnigsſaal, il apprend que les alliés étaient déjà maîtres de cette ville. Ce fut pour lui comme un coup de foudre; il retourna avec précipitation ſur ſes pas; ce fut moins une retraite qu'une fuite. Les ſoldats ſe débandaient, pillaient les villages & ſe rendaient par bandes aux Français. MM. de Neuperg & de Lobkowitz ſe réfugièrent avec leurs troupes découragées derrière les marais de Budweis, Tabor, Neuhaus & Wittingau, camps fameux d'où Ziska, chefs des Huſſites, avait bravé les forces de tous ſes ennemis. Le maréchal de Belle-Isle, que la ſciatique avait retenu à Dreſde, tant que les affaires parurent critiques en Bohème, ſe rendit à Prague d'abord après ſa reddition. Il détacha Polaſtron à Teutſchbrod, le comte de Saxe à Picheli, pour nettoyer les bords de la Saſſawa, & d'Aubigné ſe porta ſur la Wotawa avec 20 bataillons & 30 eſcadrons. L'intention du maréchal était de pouſſer juſqu'à Budweis; mais la circonſpection de ce général l'arrêta à Piſeck. Ainſi l'inactivité des généraux français donna aux Autrichiens le temps de reſpirer & de ſe fortifier dans leurs quartiers. Le maréchal de Belle-Isle, plus flatté de la repréſentation de l'ambaſſade que du commandement des armées, manda au cardinal que ſa ſanté ne lui per-

mettant pas de foutenir les fatigues d'une campagne, il demandait d'être relevé. Le cardinal donna ce commandement au maréchal de Broglio, affaibli par deux apoplexies; mais fe trouvant à Strasbourg d'où il était gouverneur, il parut être celui de tous les généraux qui pourrait joindre le plus vîte l'armée de Bohème. Dès fon arrivée, ce maréchal fe brouilla avec M. de Belle-Isle. Broglio changea toutes les difpofitions de fon prédéceffeur : il raffembla une maffe de troupes, avec lefquelles il fe rendit à Pifeck. Le grand-duc fit mine de l'attaquer; fa tentative fut inutile: Lobkowitz ne réuffit pas mieux fur Frauenberg. Enfin les Autrichiens fatigués inutilement, retournèrent à leurs quartiers. Les Français, qui aimaient leurs commodités, trouvaient fort à redire que les ennemis les inquiétaffent fi fouvent; ils auraient bien voulu que les Pruffiens fe fuffent mis en avant pour les couvrir; mais il aurait fallu être imbécille pour foufcrire à de telles prétentions. M. de Valori, qui était miniftre de la France à Berlin, s'exhalait en plaintes: il foutenait, que les Allemands, qui n'étaient bons qu'à fe battre, devaient ferrailler contre les Autrichiens, pour donner du repos aux Français, qui leur étaient fupérieurs en toute chofe. On l'écouta tranquillement, & à la fin il fe laffa de fes vaines importunités.

Tant de puiffances, qui s'étaient alliées contre la maifon d'Autriche & qui voulaient partager fes dépouilles, avaient excité la cupidité de princes qui jufqu'alors s'étaient tenus tranquilles. L'Efpagne ne voulut pas demeurer oifive, tandis que tout le monde penfait à fon agrandiffement. La reine d'Efpagne, fille d'un duc de Parme, forma des prétentions fur cette principauté & fur celle de Plaifance, qu'elle appel-

lait ſon cotillon, pour y établir ſon ſecond fils don Philippe. Elle fit paſſer 20,000 Eſpagnols ſous les ordres de M. de Mortemar, par le royaume de Naples, en même temps que don Philippe avec un autre corps paſſait par le Dauphiné & la Savoie pour pénétrer en Lombardie. Ainſi un feu, qui dans ſon origine ne parut qu'une étincelle en Siléſie, ſe communiqua de proche en proche & cauſa bien-tôt en Europe un embraſement univerſel.

Tandis que tant d'armées commettaient les unes vis-à-vis des autres plus de ſottiſes que de belles actions, la diète de l'Empire, aſſemblée à Francfort, pour l'élection d'un empereur, perdait ſon temps en frivoles délibérations; au lieu d'élire un chef, elle diſputait ſur des pourpoints & ſur des dentelles d'or que les ſeconds ambaſſadeurs prétendaient porter, ainſi que les premiers. Cette diète était partagée en deux partis; les uns étaient partiſans fanatiques de la reine d'Hongrie, les autres étaient ſes ennemis outrés. Les premiers voulaient le grand-duc pour empereur, les autres voulaient avec une forte d'obſtination l'électeur de Bavière. La fortune, qui favoriſait encore les armes des alliés, l'emporta, & leur parti gagna enfin l'aſcendant qu'ont les heureux. La diète de Francfort cependant n'avançait guère. Pour ſe faire une idée de cette aſſemblée & de la lenteur de ſes délibérations, il ne ſera pas inutile d'en donner une eſquiſſe. La bulle d'or eſt regardée comme la loi fondamentale de l'Allemagne; c'eſt à elle qu'on en appelle en toute occaſion, & s'il y a des chicanes, elles naiſſent de la façon de l'expliquer. Les princes choiſiſſent donc les docteurs les plus inſtruits de cette loi, les pédans les plus lourds & les plus conſommés dans les vétilles de la formalité, pour les envoyer comme

leurs repréſentans à ces aſſemblées générales. Ces juriſconſultes diſcutent ſur la forme des choſes & ont l'eſprit trop rétréci pour enviſager les objets en grand; ils ſont enivrés de leur repréſentation, & penſent avoir la même autorité que celle dont cet auguſte corps jouiſſait du temps de Charles de Luxembourg. Enfin, dans cette diète, au 1 de décembre de l'année 1741, on était auſſi peu avancé qu'on l'avait été avant la convocation de cette illuſtre aſſemblée. Si les Autrichiens avaient eu quelques ſuccès par leurs armes, le grand-duc aurait emporté la pluralité des voix: il falloit donc dans ces conjonctures bruſquer l'élection, pour profiter de la ſupériorité des ſuffrages, & empêcher, par l'élévation d'une autre famille au trône impérial, que cette dignité ne devint héréditaire dans la nouvelle maiſon d'Autriche. Pour acheminer les choſes à ce but, le roi propoſa de fixer un terme pour le jour de l'élection: cet expédient fut approuvé & la diète fixa pour ce choix le 24 de janvier de l'année 1742.

Cette diète & ſes délibérations faiſaient moins d'impreſſion ſur le roi d'Angleterre que ce qui le touchait de plus près, la crainte qu'il avait de cette armée de Maillebois, qui menaçait ſon électorat, fut ſi vive, qu'il ſe réſolut à faire le ſuppliant à Verſailles pour garantir ſes poſſeſſions. Il y envoya comme ſon miniſtre, M. de Hardenberg, pour ſigner un traité de neutralité avec la France. Le cardinal de Fleuri demanda au roi ce qu'il augurait de cette négociation. Ce prince lui répondit, qu'il était dangereux d'offenſer à demi & que quiconque menace, doit frapper. Le cardinal, plus patelin que ferme, n'avait pas un caractère aſſez mâle pour prendre des partis déciſifs; il croyait ne rien donner au haſard en tenant les choſes en ſuſpens; il ſigna ce

H 4

traité. Ces tempéramens & cette conduite mitigée ont souvent nui aux affaires de la France; mais la nature dispense ses talens à son gré; celui qui a reçu pour lot la hardiesse, ne saurait être timide, & celui qui est né avec trop de circonspection, ne saurait être audacieux.

Cette année était comme l'époque des grands événemens. Toute l'Europe se trouvait en guerre pour partager les parties d'une succession litigieuse: on s'assemblait pour élire un empereur d'une autre maison que de celle d'Autriche, & en Russie on détrônait un jeune empereur encore au berceau: une révolution plaça la princesse Elisabeth sur ce trône. Un chirurgien, (*) français de naissance, un musicien, un gentilhomme de la chambre, & cent gardes Préobraszenskoi, corrompus par l'argent de la France, conduisent Elisabeth au palais impérial. Ils surprennent les gardes & les désarment. Le jeune empereur, son père le prince Antoine de Brunswic, & sa mère la princesse de Mecklenbourg, sont arrêtés. On assemble les troupes; elles prêtent le serment à Elisabeth, qu'elles reconnaissent pour leur impératrice. La famille malheureuse est enfermée dans les prisons de Riga. Ostermann, après avoir été traité avec ignominie, est exilé en Sibérie: tout cela n'est l'ouvrage que de quelques heures. La France, qui espérait profiter de cette révolution qu'elle avait amenée, vit bien-tôt après ses espérances s'évanouir.

Le dessein du cardinal de Fleuri était de dégager la Suède du mauvais pas où il l'avait engagée. Il crut qu'un changement de règne en Russie rendrait le nouveau souverain facile à conclure une paix fa-

(*) Lestoc.

vorable à la Suède : dans cette vue, il avait envoyé un nommé d'Avennes, avec des ordres verbaux au marquis de la Chétardie, ambaſſadeur à Pétersbourg, afin qu'il employât tous les moyens poſſibles pour culbuter la régente & le généraliſſime. De telles entrepriſes, qui paraîtraient téméraires dans d'autres gouvernemens, peuvent quelquefois s'exécuter en Ruſſie. L'eſprit de la nation eſt enclin aux révoltes. Les Ruſſes ont cela de commun avec les autres peuples, qu'ils ſont mécontens du préſent & qu'ils eſpèrent tout de l'avenir. La régente s'était rendue odieuſe par les foibleſſes qu'elle avait eues pour un étranger, le beau comte de Lynar, envoyé de Saxe; mais ſa devancière, l'impératrice Anne, avait encore plus ouvertement diſtingué Biron, Courlandais & étranger comme Lynar : tant il eſt vrai que les mêmes choſes ceſſent d'être les mêmes, quand elles ſe font en d'autres temps & par d'autres perſonnes. Si l'amour perdit la régente, l'amour plus populaire dont la princeſſe Éliſabeth fit ſentir les effets aux gardes Préobraſzenskoi, l'éleva ſur le trône. Ces deux princeſſes avaient le même goût pour la volupté; celle de Mecklenbourg le couvrait du voile de la pruderie; ſon cœur ſeul la trahiſſait. La princeſſe Éliſabeth portait la volupté juſqu'à la débauche : la première était capricieuſe & méchante; la ſeconde diſſimulée, mais facile; toutes deux haïſſaient le travail, toutes deux n'étaient pas nées pour le gouvernement.

Si la Suède avait ſu profiter de l'occaſion, elle aurait frappé quelque grand coup, pendant que la Ruſſie était agitée par des troubles inteſtins : tout lui préſageait d'heureux ſuccès; mais le deſtin de la Suède n'était point de triompher de ſes ennemis. Elle demeura dans une eſpèce d'engourdiſſement pen-

dant & après cette révolution ; elle laiſſa échapper l'occaſion, cette mère des grands événemens ; la perte de la bataille de Pultawa ne lui fut pas plus fatale qu'alors la molle inaction de ſes armées. Dès que l'impératrice Eliſabeth ſe crut aſſurée ſur le trône, elle diſtribua les premières places de l'empire à ſes partiſans. Les deux frères Beſtuchew, Woronzow & Trubetzkoi entrèrent dans le conſeil. Leſtoc, le promoteur de l'élévation d'Eliſabeth, devint une eſpèce de miniſtre ſubalterne, quoique chirurgien ; il était porté pour la France, Beſtuchew pour l'Angleterre : de là nâquirent des diviſions dans le conſeil & des intrigues interminables à la cour. L'impératrice n'avait de prédilection pour aucune des puiſſances ; mais elle ſe ſentait de l'éloignement pour la cour de Vienne & pour celle de Berlin. Antoine-Ulric, père de l'empereur, qu'elle avait détrôné, était couſin-germain de la reine de Hongrie, neveu de l'impératrice douairière, & beau-frère du roi de Pruſſe ; & elle appréhendait que les liens du ſang ne fiſſent agir ces puiſſances en faveur de la famille ſur la ruine de laquelle elle avait établi ſa grandeur. Cette princeſſe préférant ſa liberté aux loix du mariage, trop tyranniques ſelon ſa façon de penſer, pour affermir ſon gouvernement, appella ſon neveu le jeune duc de Holſtein à la ſucceſſion. Elle le fit élever à Pétersbourg en qualité de grand-duc de Ruſſie. Le public croit aſſez légérement que les événemens qui tournent à l'avantage des princes, ſont les fruits de leur prévoyance & de leur habileté : par une ſuite de cette prévention l'on ſoupçonna le roi d'avoir trempé dans cette révolution arrivée en Ruſſie ; mais il n'en était rien. Le roi n'y eut aucune part & n'en fut informé qu'avec le public. Quelques mois auparavant, lorſque le ma-

réchal de Belle-Isle se trouvait au camp de Molwitz, la conversation avait tourné sur le sujet de la Russie. Le maréchal parut très mécontent de la conduite du prince Antoine & de sa femme la régente; & dans un moment où sa colère s'allumait, il demanda au roi s'il verrait avec peine qu'il se fît une révolution en Russie en faveur de la princesse Elisabeth, au désavantage du jeune empereur Iwan, qui était son neveu. Sur quoi le roi répondit qu'il ne connaissait de parens parmi les souverains que ceux qui étaient ses amis. La conversation finit, & voilà tout ce qui se passa.

Berlin fut pendant cet hiver le centre des négociations. La France pressait le roi de faire agir son armée; l'Angleterre l'exhortait à conclure la paix avec l'Autriche; l'Espagne sollicitait son alliance, le Dannemarck ses avis pour changer de parti; la Suède demandait son assistance, la Russie ses bons offices à Stockholm; & l'Empire germanique soupirait après la paix, & faisait les plus vives instances pour que les troubles s'appaisassent.

Les choses ne restèrent pas long-temps dans cette situation. Les troupes prussiennes passèrent à peine deux mois dans leurs quartiers d'hiver. La destinée de la Prusse entraîna encore le roi sur ce théâtre que tant de batailles devaient ensanglanter, & où les vicissitudes de la fortune se firent sentir tour à tour aux deux partis qui se faisaient la guerre. Le plus grand avantage que le roi retira de cette espèce de trève avec les Autrichiens, fut de rendre ses forces plus formidables. L'acquisition de la Silésie lui procura une augmentation de revenus de 3,600,000 d'écus. La plus grande partie de cet argent fut employée à l'augmentation de l'armée: elle était alors de 106 bataillons & de 191 escadrons, dont 60 de housards. Nous verrons bien-tôt l'usage qu'il en fit.

CHAPITRE V.

Irruption des Autrichiens en Bavière. Départ du roi. Ce qui se passa à Dresde, Prague & Olmutz. Négociation de Fitzner. Expédition de Moravie, Autriche & Hongrie. Négociation de Ianini. Blocus de Brieg. Le roi quitte la Moravie & joint son armée de Bohème à Chrudim. Ce qui se passa en Moravie après son départ. Changement de ministère à Londres. Négociation infructueuse de Chrudim, qui fait prendre le parti dedécider l'irrésolution des Autrichiens par une bataille.

QUOIQUE les Français fussent maitres de Prague, qu'ils occupassent les bords de la Votawa, de la Muldau & de la Sassava, les Autrichiens ne désespéraient point de leur salut; ils avaient tiré 10,000 hommes d'Italie, 7,000 de Hongrie, auxquels ils joignirent 3,000 hommes du Brisgau, arrivant par le Tyrol. Ce corps, qui montait au nombre de 20,000 hommes, avait le maréchal Khevenhuller à sa tête. Ce général forma aussi tôt le plan de tomber sur les quartiers de M. de Ségur & de le chasser des bords de l'Ens. Nous ne saurions nous dispenser de rapporter à ce sujet un mémoire, en date du 29 juin 1741, que le roi envoya à l'électeur de Bavière. Le lecteur verra que tout le mal qui arriva, avait été prévu, & que les princes qui ne corrigent pas avec célérité les mauvaises dispositions qu'ils font dans leurs opérations de campagne, en sont toujours punis; car l'ennemi est mauvais courtisan: loin d'être flatteur, il châtie sévèrement les fautes de celui qui lui est opposé, fût-il roi ou empereur même: voici ce mémoire.

Raisons qui doivent engager l'électeur de Bavière à pousser la guerre en Autriche.

„ La position des troupes prussiennes occupant „ une partie considérable des forces autrichiennes, „ on contient le maréchal de Neuperg en Silésie. „ L'armée des alliés, qui n'a point d'ennemi devant „ elle, devrait pousser ses opérations le long du Da- „ nube & gagner promptement l'Autriche. L'élec- „ teur trouve son ennemi au dépourvu ; il peut „ s'emparer sans résistance de Passau, de Lintz, d'Ens „ & de-là se porter sur Vienne, sans rencontrer „ aucun obstacle. Si l'on se rend maître de cette ca- „ pitale, on coupe, pour ainsi dire, la puissance „ autrichienne dans ses racines. La Bohème, qu'on „ en sépare par cette marche, dégarnie de troupes „ & privée de tout secours, doit tomber d'elle-mê- „ me. Il faut établir le théâtre de la guerre en Mo- „ ravie, en Autriche & en Hongrie même : dans „ les circonstances présentes cette opération est aussi „ aisée que sûre ; & il est incontestable qu'elle obli- „ gera la reine de Hongrie d'accepter sans délai les „ conditions de la paix qu'on voudra lui prescrire. „ Si l'électeur diffère de profiter des conjonctures „ avantageuses où il se trouve, il donne à l'ennemi „ le temps de rassembler ses forces. Ce qui est sûr „ aujourd'hui, ne le sera plus demain. En tour- „ nant vers la Bohème, l'électeur expose ses Etats „ héréditaires au caprice des événemens, il offre „ un appât aux ennemis, qui sauront bien en pro- „ fiter. Mon avis est qu'on ne prendra jamais les „ Romains que dans Rome : qu'on ne laisse donc „ point échapper l'occasion de s'emparer de Vienne. „ C'est le moyen unique de terminer ces différens „ & de parvenir à une paix glorieuse".

Ce mémoire fut lu & auſſi-tôt oublié. L'électeur, qui n'était pas du tout militaire, crut que des raiſons ſupérieures l'engageaient à prendre un autre parti. Khevenhuller profita de ſes fautes. Vers la fin de décembre (1741), il paſſa l'Ens en trois endroits. Ségur, au lieu de tomber avec toutes ſes forces ſur un de ces trois corps, pour les détruire en détail, ſe retira vers la ville d'Ens; il ne s'y crut pas même en ſûreté. Une terreur panique hâta ſa fuite, il courut d'une haleine à Lintz, où il ſe fortifia. M. de Khevenhuller ne lui donna pas le temps de reprendre ſes eſprits; il le pourſuivit avec vivacité; & le monde apprit avec étonnement, que 15,000 Autrichiens bloquaient à Lintz 15,000 Français: tant un ſeul homme peut donner d'aſcendant à ſes troupes ſur celles de ſon ennemi.

L'électeur de Bavière, conſterné d'un revers auquel il ne s'attendait pas, eut recours à l'amitié du roi; il le conjura dans les termes les plus tendres de ne le point abandonner & de ſauver ſon Etat & ſes troupes par une puiſſante diverſion: il déſirait que les Pruſſiens pénétraſſent par la Moravie en Autriche, pour donner à M. de Ségur le temps de reſpirer. Il faut ſe rappeller pour un moment la ſituation où ſe trouvaient les armées. La poſition de l'armée principale de la reine de Hongrie était très-judicieuſe: elle avait le dos tourné vers le Danube, ſa droite couverte par les marais de Wittingau, ſa gauche par la Muldau & par Budweis, ſon front par Tabor. Les alliés décrivaient avec leurs troupes comme un demi-cercle autour de ces quartiers, de ſorte que dans leurs opérations ils avaient l'arc à décrire, & les Autrichiens, qui étaient au centre, la corde: de plus, leurs troupes étroitement reſſerrées dans leurs quartiers, couvraient les opé-

rations de M. de Kevenhuller contre les Français; ils tenaient à l'autriche, d'où ils tiraient leurs vivres & leurs secours ; ils gardaient un pied en Bohème, de sorte qu'à l'ouverture de la campagne ils pouvaient se flatter de rétablir leurs affaires. Pour déloger cette armée d'un poste aussi avantageux, il était de la dernière nécessité que les alliés fissent un effort général, pour que les Autrichiens attaqués de tous côtés succombassent sous le nombre de leurs ennemis. Ce plan fut proposé à M. de Broglio, sans qu'on pût jamais lui persuader d'y concourir.

Quoique le peu de concert & de bonne volonté, qui régnait entre les alliés, obligeât d'abandonner le projet le plus décisif pour rendre la supériorité aux armées des Français & des Bavarois, il n'en était pas moins important de soutenir l'électeur à la veille d'obtenir la couronne impériale. Les partis mitigés n'étaient plus de saison. Ou il fallait s'en tenir à la trève verbale qui n'assurait de rien & que les Autrichiens avaient si ouvertement enfreinte, ou il fallait détromper les alliés de la Prusse de leurs soupçons par quelque coup d'éclat. L'expédition en Moravie était la seule que les circonstances permissent d'entreprendre, parce qu'elle rendait le roi plus nécessaire & le mettait en situation d'être également recherché des deux partis : ce prince s'y détermina, mais en même temps bien résolu de n'y employer que le moins de ses troupes qu'il pourrait & le plus de celles que ses alliés voudraient lui donner. Les Saxons, qui gardaient alors les bords de la Sassava, étaient à portée de se joindre à un corps de Prussiens qui devait entrer en Moravie. De-là cette petite armée pouvait se porter sur Iglau, en déloger le prince de Lobkowitz qui y commandait, & pousser en avant jusqu'à Horn en

basse Autriche. Cette manœuvre devait ou forcer M. de Khevenhuller d'abandonner M. de Ségur, ou obliger l'armée principale de la reine de quitter Wittingau, Tabor & Budweis, auquel cas M. de Broglio, n'ayant rien devant lui, pouvait aller au secours de Lintz. La difficulté de ce plan consistait à faire consentir la cour de Dresde à la jonction de ses troupes avec les prussiennes. D'abord le maréchal de Schwérin reçut ordre de s'emparer d'Olmutz avec le corps qui avait hiverné en haute Silésie ; ensuite le roi expliqua à Mr. de Valori le but de cette expédition & l'utilité qui en résulterait pour la France. Ce moyen était le seul qui pût sauver les troupes bloquées à Lintz, le roi voulait aller à Dresde. Il fit partir M. de Valori un jour avant son départ, pour qu'il sondât les esprits & les préparât aux propositions qu'on voulait faire. On était convenu que M. de Valori ferait un signe de tête à l'arrivée du roi. Ce signe se fit ; & dès que ce prince eut franchi la cérémonie des premiers complimens d'usage, il s'entretint avec le comte de * * * de son projet. En voici le résumé, mais pour le bien saisir, il faut reprendre les choses de plus haut. Le feu roi de Pologne Auguste II avait fait un plan de partage de la succession de l'empereur Charles VI. La cour de Vienne en eut vent. Le prince de Lichtenstein passant par Dresde en 1735, sous le règne d'Auguste III, mécontent du comte Sulkowsky ministre & favori, assura * * * que s'il pouvait lui procurer ce projet de partage, lui & sa cour n'épargneraient rien pour perdre Sulkowsky & pour lui procurer sa place. * * * eut la perfidie d'accepter cette proposition. Il fit copier cet écrit & le remit au prince de Lichtenstein. Or comme les Saxons s'étaient déclarés contre la maison d'Autriche & précisément avant

avant l'arrivée du roi, la reine de Hongrie avait envoyé une vieille demoiselle de Kling à Dresde, intrigante de profession, & qui ayant assisté à l'éducation de la reine de Pologne, masquait la commission dont elle était chargée du prétexte d'un voyage ordinaire, dont l'unique but était de se rapprocher d'une princesse à laquelle elle était attachée depuis long-temps. A peine est-elle arrivée à Dresde qu'elle se rend chez le comte de * * *, & le tirant à l'écart, elle sort de sa poche ce projet de partage, & lui dit : " connaissez-vous ceci ? promettez-moi sur „ le champ de faire que les Saxons se retirent de „ la Bohème, ou je découvre votre trahison & je „ vous perds. „ * * * promit ce qu'elle voulut; outre cela il n'osait par timidité désobliger le roi, & il avait de la répugnance à remettre les troupes saxonnes entre les mains d'un voisin qu'il avait voulu dépouiller de ses Etats six mois auparavant. Ajoutez que * * * se prêtait avec répugnance à l'agrandissement de l'électeur de Bavière, auquel il enviait la dignité impériale. Après que ces différens sentimens se furent combattus dans son esprit, la peur l'emporta; par timidité il remit au roi les troupes saxonnes, bien résolu de les retirer aussi-tôt que cela serait possible. L'après-midi il y eut une conférence chez le roi. Le comte * * *, le comte de Saxe, Valori, M. Desalleur & le comte Rutowsky s'y trouvèrent. Le roi leur exposa les moyens qu'il croyait les plus convenables pour sauver M. de Ségur & la Bavière : il avait une carte de la Moravie sur laquelle il leur expliqua son projet de campagne. Son dessein était de tomber de toutes parts sur les quartiers des Autrichiens. En conséquence M. de Broglio devait attaquer le prince de Lorraine, qui commandait l'armée ennemie du côté de Frauenberg,

tandis que les Prussiens & les Saxons les prendraient en flanc vers Iglau. Le comte de Saxe objecta que le maréchal de Broglio avait à peine 16,000 hommes avec lui & que l'expédition d'Iglau manquerait faute de fourrages & de subsistance. La première objection était sans réplique ; quant à la seconde, le roi se chargea de la lever, d'aller à Prague se concerter avec M. de Sechelles, intendant de l'armée, sur les moyens de fournir des vivres aux Saxons. Sur ces entrefaites le roi de Pologne entra dans la chambre. Après quelques civilités le roi voulut du moins lui faire l'honneur de lui communiquer à quel usage on destinait ses troupes. Le comte * * * avait vite plié la carte de la Moravie, le roi la lui redemanda, on l'étala de nouveau, & ce prince fit en quelque sorte le vendeur d'orviétan, débitant sa marchandise le mieux qu'il était possible; il appuyait sur-tout sur ce que le roi de Pologne n'aurait jamais la Moravie, s'il ne se donnait la peine de la prendre. Auguste III répondait oui à tout, avec un air de conviction mêlé de quelque chose dans le regard qui dénotait l'ennui. * * * que cet entretien impatientait, l'interrompit en annonçant à son maître que l'opéra allait commencer. Dix royaumes à conquérir n'eussent pas retenu le roi de Pologne une minute de plus. On alla donc à l'opéra, & le roi obtint, malgré tous ceux qui s'y opposaient, une résolution finale. Il fallait brusquer l'aventure, comme on prend une place d'assaut ; c'était le seul moyen de réussir à cette cour. Le lendemain, à 6 heures du matin, le roi fit inviter le père Guarini, qui était en même temps une espèce de favori, de ministre, de bouffon & de confesseur. Ce prince lui parla de façon à lui persuader qu'il ne voulait réussir que par lui : la finesse de cet ita-

lien fut la dupe de son orgueil. Le père Guarini, en quittant le roi, se rendit auprès de son maître, qu'il acheva de confirmer dans la résolution qu'il avait prise. Enfin le roi partit de Dresde, après avoir vaincu tous les obstacles ; la mauvaise volonté du comte de * * *, le peu de résolution d'Auguste III & les tergiversations du comte de Saxe, qui peu occupé de la Bavière avait encore les chimères de la Courlande en tête, & croyait pour faire sa cour être dans la nécessité de contrecarrer autant qu'il était en lui les Prussiens.

Lorsque le roi arriva à Prague, Lintz tenait encore ; mais le comte de Tœrring, par son inconsidération, s'était laissé battre par les Autrichiens. On fit encore quelques tentatives pour inspirer de l'activité au maréchal de Broglio, mais inutilement. Le roi convint tout de suite avec M. de Sechelles pour fournir des subsistances aux Saxons ; il dit : „ je ferai l'impossible possible. „ Sentence qui devrait être écrite en lettres d'or sur le bureau de tous les intendans d'armée. M. de Sechelles ne se contenta pas de le dire, mais il exécuta tout ce qu'il avait promis. De Prague le roi passa par ses quartiers de Bohème. Il apprit en chemin que Glatz s'était rendu, & il s'achemina vers la Moravie. Il avait appointé le chevalier de Saxe & M. de Polastron à Landscron, pour concerter avec eux les opérations auxquelles on se préparait. M. de Polastron était un homme confit en dévotion, qui semblait plus né pour dire son chapelet que pour aller à la guerre. De-là le roi se rendit à Olmutz, que le maréchal de Schwérin venait d'occuper. On devait établir des magasins dans cette ville ; mais M. de Sechelles n'y avait pas présidé. Le séjour du roi dans cette ville fut trop court pour obvier à cet inconvénient,

& l'on prit les meilleures mesures que l'on put pour y remédier. Pendant que le roi était à Olmutz, il y arriva un certain Fitzner, conseiller du grand-duc de Toscane; il était chargé de quelques propositions de la cour de Vienne. Le roi, qui se livrait trop à sa vivacité, sans entendre ce que Fitzner avait à lui dire, lui parla sans mettre de point ni de virgule à son discours : faute impardonnable en négociation, où la prudence veut qu'on entende patiemment les autres & qu'on ne réponde qu'avec poids & mesure. Il lui rappella toutes les infractions que sa cour avait faites à la trève d'Oberschnellendorff, & il exhorta la reine à s'accommoder promptement avec ses ennemis. Fitzner apprit au roi la capitulation flétrissante que M. de Ségur venait de signer à Lintz, d'où le roi prit occasion de tirer de nouvelles raisons pour hâter la paix, en lui insinuant que les Anglais n'avaient que leur propre intérêt en vue & sacrifieraient enfin la reine aux avantages qu'ils tâcheraient d'obtenir pour leur commerce. Fitzner ravala ainsi les choses qu'il était chargé de dire, & l'on convint de part & d'autre d'entretenir une correspondance secrète par le canal d'un certain chanoine Ianini.

Sur ces entrefaites on reçut des nouvelles de Francfort sur le Mein, qui annonçaient l'élection & le couronnement de l'électeur de Bavière, qu'on nomma Charles VIII. Cependant la cour de Vienne ne restait pas les bras croisés. Si elle négociait avec ardeur, elle ne négligeait pas non plus de faire usage de toutes ses ressources pour se dégager par la force de tant d'ennemis qui l'accablaient. Elle leva en Hongrie 15,000 hommes de troupes régulières; elle convoqua dans ce royaume le ban & l'arrière-ban, qui devait lui valoir 40,000 hommes à peu-près.

Son intention était d'en former deux corps d'armée, dont l'un devait pénétrer par Hradisch en Moravie, & l'autre devait passer par la Jablunka & gagner en haute Silésie les derrières de l'armée prussienne, tandis que le prince de Lorraine s'avancerait de la Bohème pour combattre de front les troupes du roi. Ce prince n'avait pris que la moitié des troupes qui hivernaient en haute Silésie, qui faisaient 15,000 hommes, à la tète desquelles il joignit les Français & les Saxons auprès de Trebisch. Un autre corps occupa par ses ordres Wischau, Hradisch, Kremsir & les frontières de la Hongrie, pour couvrir ses opérations. La lenteur, jointe à la mauvaise volonté des Saxons, fit perdre dans cette expédition des jours & même des semaines; ce qui nuisit beaucoup au bien des affaires. Un seul exemple suffira pour preuve de ce que nous disons. Budichau est une maison de plaisance, riche & bien ornée, qui appartient à un comte Bur; on avait assigné par galanterie ce quartier aux Saxons. Le comte Rutowsky & le chevalier de Saxe s'y trouvèrent si bien, que jamais on ne put faire avancer leurs troupes; ils y demeurèrent trois jours. Cet empèchement fut cause que le prince de Lobkowitz eut le temps de retirer ses magasins d'Iglau, & qu'à l'approche des alliés il se replia sur Wittingau. Les Saxons occupèrent Iglau; mais il fut impossible de les faire avancer ni sur la Taya ni vers Horn en Autriche. C'est le cas de la plupart des généraux qui commandent des troupes auxiliaires, de voir échouer leurs projets faute d'obéissance & d'exécution. Les Saxons, qui étaient les plus intéressés à cette expédition, étaient ceux-là même qui employaient le plus de mauvaise foi pour la contrecarrer.

Ces contretemps obligèrent le roi à résoudre ses

diſpoſitions. Il donna aux Saxons les quartiers les plus voiſins de la Bohème, & les Pruſſiens occupèrent les bords de la Taya, de Znaym juſqu'à Gœdingen, petite ville qui eſt ſur les frontières de la Hongrie. Bientôt un détachement de 5,000 hommes partit de Znaym & fit une irruption dans la haute Autriche; la terreur s'en répandit juſqu'aux portes de Vienne. La cour rappella ſur le champ 10,000 hommes de la Bavière, au ſecours de cette capitale. Les houſards de Ziethen pouſſèrent juſqu'à Stokerau, qui n'eſt qu'à une poſte de Vienne. Cette irruption mit les troupes à leur aiſe par la quantité de ſubſiſtances qu'elle leur procura. Mais les Saxons s'inquiétaient dans leurs quartiers; ils voyaient partout l'ennemi, la peur groſſiſſait pour eux tous les objets, ils demandèrent qu'on leur laiſſât occuper les quartiers des Pruſſiens; ce qui leur fut accordé. M. de Polaſtron, rappellé en Bohème par les ordres de M. de Broglio, avait quitté l'armée, de ſorte que ce qui reſtait, formait à peine 30,000 hommes. Le roi découvrit, par les lettres interceptées, que les Hongrais commençaient à ſe raſſembler ſur les frontieres de la Moravie. Il n'y avait pas de moment à perdre; il fallait diſſiper cette milice avant que le nombre en devint trop conſidérable. Cette commiſſion tomba ſur le prince Thierry d'Anhalt, qui avec 10 bataillons, autant d'eſcadrons & 1000 houſards, entra en Hongrie, enleva trois quartiers de pandours, leur prit 1200 hommes, & répandit une telle alarme dans ce royaume, qu'une partie de l'arrière-ban ſe ſépara. Cette expédition ſi heureuſement terminée, ce prince vint rejoindre l'armée aux environs de Brunn. Car les Saxons étaient à Znaym, Sab, Nickelsbourg, & les Pruſſiens à Bohrlitz, Auſterlitz, Schlowitz & aux environs de Brunn. On avait demandé du canon au

roi de Pologne pour assiéger cette ville : ce prince le refusa faute d'argent. Il venait de dépenser 400,000 écus pour acheter un gros diamant vert : il voulait la chose & se refusait aux moyens. L'expédition du roi manqua donc par bien des raisons. M. de Ségur s'était laissé prendre avant qu'on le pût secourir ; M. de Broglio était paralytique ; *** craignait plus mademoiselle de Kling qu'il ne se souciait de la Moravie ; Auguste III voulait un royaume ; mais il ne voulait pas prendre la peine de le conquérir. Cependant sans la prise de Brunn les alliés ne pouvaient pas même se soutenir en Moravie. Ce qu'il y avait de pire, c'était que le roi ne pouvait faire aucun fond sur la fidélité des Saxons, & il devait s'attendre qu'ils l'abandonneraient à l'approche de l'ennemi. Un beau jour, lorsqu'on s'y attendait le moins, tous les Saxons abandonnèrent leurs quartiers & se jetèrent avec précipitation sur ceux que les Prussiens occupaient ; un millier de housards autrichiens leur avait donné une terreur panique ; on leur procura des quartiers & Brunn fut serré de plus près. Le commandant de cette place était un homme intelligent. Il envoyait des gens déguisés pour mettre le feu aux villages que les troupes occupaient : toutes les nuits il y eut des incendies ; on compta plus de 16 bourgs, villages ou hameaux qui périrent par les flammes. Un jour 3,000 hommes de la garnison de Brunn attaquèrent le régiment de Truchses dans le village de Lesch : ce régiment se défendit pendant cinq heures avec une constance & une valeur admirable. Le village fut brûlé, mais les ennemis furent chassés sans avoir remporté le moindre avantage. Truchses, Varenne & quelques officiers y furent blessés en se couvrant de gloire. Enfin les efforts qu'on avait faits pour dégager M.

de Ségur, attiraient naturellement les Autrichiens en Moravie. Le duc de Lorraine allait se mettre en marche pour dégager Brunn : il fallait choisir un lieu d'assemblée pour les troupes & qui fut en même temps un camp avantageux. Ces qualités se trouvaient réunies dans le terrain qui environne la ville de Bohrlitz. Le roi communiqua au chevalier de Saxe son dessein d'attendre l'ennemi dans cette position, ce qui pouvait s'exécuter avec d'autant plus de sûreté, que le roi avait été joint par 6 bataillons & 30 escadrons de renfort de ses troupes. Le chevalier donna une réponse ambigue, qui préparait dès-lors aux excuses de sa désobéissance. La raison la plus spécieuse qu'il alléguait, se fondait sur le nombre de ses troupes, qu'il ne disait monter qu'à 8000 combattans. Le peu de fond qu'on pouvait faire sur ces troupes saxonnes, firent réfléchir le roi sur la situation où il se trouvait. Ses propres troupes ne consistaient qu'en 26,000 hommes; c'était les seules sur lesquelles il pût compter, & c'était trop peu pour faire tête à l'armée du duc de Lorraine. Après tout, pourquoi s'opiniâtrer à conquérir cette Moravie, pour laquelle le roi de Pologne, qui devait l'avoir, témoignait tant d'indifférence ? Le seul parti à prendre, c'était de se joindre aux troupes prussiennes qui étaient en Bohème; & pour couvrir Olmutz & la haute Silésie, on pouvait se servir de l'armée du prince d'Anhalt, qui devenait inutile auprès de Brandebourg; il reçut donc incessamment l'ordre de la partager, d'en envoyer une partie à Chrudim en Bohème, & de mener 17 bataillons & 35 escadrons dans la haute Silésie, où il serait joint par son fils le prince Didier, avec les troupes que le roi laisserait dans ses environs. Malgré toutes ces dispositions, le roi se trouvait dans

un pas ſcabreux. Il avait tout lieu de ſe défier des Saxons; mais leur mauvaiſe foi n'était pas aſſez manifeſte. M. de Broglio le tira de cet embarras, en demandant les troupes ſaxonnes pour le renforcer, à ce qu'il diſait, contre le prince de Lorraine, qui voulait l'attaquer dans le temps que ce prince prenait le chemin de la Moravie avec ſon armée. Le roi fit ſemblant d'ajouter foi au faux avis du maréchal de Broglio, pour ſe défaire d'alliés ſuſpects. Le départ de la Moravie fut réſolu: 15 eſcadrons & 12 bataillons ſuivirent le roi en Bohème; 35 eſcadrons & 19 bataillons demeurèrent ſous les ordres du prince Thierry, dans un camp avantageux auprès d'Olmutz, où ce prince aurait pu ſe ſoutenir, ſi le maréchal de Schwérin avait veillé comme il le devait à amaſſer ſuffiſamment de vivres pour les troupes. M. de Bulow, qui ſuivait le roi en qualité de miniſtre de Saxe, le voyant ſur ſon départ de la Moravie, lui dit: " Mais, Sire, qui couronnera donc „ mon maitre?" Le roi lui répondit qu'on ne gagnait les couronnes qu'avec du gros canon, & que c'était la faute des Saxons s'ils en avaient manqué pour prendre Brunn. Ce prince, bien réſolu de ne commander déſormais qu'à des troupes dont il pût diſpoſer & capables d'obéir, pourſuivit ſa route paſſant Zwittau & Leutomiſchel, & il arriva le 17 d'avril à Chrudim auprès du prince Léopold, où il mit ſes troupes en quartier de rafraîchiſſemens. Les Saxons eſſuyèrent un petit échec dans cette retraite: les houſards ennemis leur enlevèrent un bataillon qui faiſait leur arrière-garde. Vainement voulut-on leur perſuader de ſe joindre aux Français; ils traverſèrent les quartiers des Pruſſiens pour ſe cantonner dans le cercle de Satz, ſur les frontières de leur électorat. Par leur défection les Français

affaiblis demeurèrent à Piſeck ſans ſecours. Le fardeau de la guerre peſait preſque uniquement ſur les épaules des Pruſſiens, & les ennemis puiſaient dans l'affaibliſſemens des alliés, les eſpérances les plus flatteuſes de leurs ſuccès.

Pendant que les Pruſſiens ſe refaiſaient en Bohème de leurs fatigues, que les Français ſommeillaient à Piſeck, & que les Saxons s'éloignaient le plus vite qu'ils pouvaient des haſards de la guerre, le prince de Lorraine rentrait en Moravie ; le prince Thierry d'Anhalt lui préſenta la bataille auprès de Witſchau. Son poſte était ſi bien pris, que les troupes de la reine n'oſèrent le bruſquer. Les Pruſſiens reſtèrent dans cette poſition, & ne la quittèrent qu'après avoir conſumé le dernier tonneau de farine qui reſtait dans leur magaſin. Le prince Thierry paſſa les montagnes de la Moravie, & aſſit ſon camp entre Troppau & Jægerndorff, ſans que l'armée fit mine de le ſuivre. Dans cette retraite les dragons de Naſſau nouvellement levés eurent une affaire [*] avec les houſards autrichiens, où ils ſe ſignalèrent par leur valeur & par leur conduite. En même temps le régiment de Canneberg [†] ſe fit jour à travers 3,000 ennemis qui voulaient le couper de l'armée, & s'acquit beaucoup de gloire. Les gendarmes qui cantonnaient, furent attaqués de nuit dans un village où l'ennemi avait mis le feu : la moitié des eſcadrons ſe battit à pied au milieu des flammes, pour donner aux autres le temps de monter à cheval ; alors ils donnèrent ſur les Autrichiens, les battirent & leur firent des priſonniers ; un colonel Brédow les commandait. Ces faits ne ſont pas importans ; mais comment laiſſer périr dans l'oubli d'auſſi belles

[*] à Napagedell. [†] Entre Pierau & Grætz.

actions, fur tout dans un ouvrage que la reconnaiffance confacre à la gloire de ces braves troupes ? Cependant que pouvait-on prévoir de cette guerre, en réfléchiffant fur le peu d'intelligence qui régnait entre les alliés, fur les pitoyables généraux qui conduifaient les Français, fur la faibleffe de leur armée, fur la faibleffe plus grande encore de celle de l'empereur? finon que les vaftes projets du cabinet de Verfailles qui femblaient devoir s'accomplir l'année précédente, étaient plus que douteux alors.

De tels prognoftics, fondés fur des faits certains, avertiffaient le roi de ne pas s'enfoncer trop avant dans ce labyrinthe, mais d'en chercher l'iffue au plutôt : bien d'autres raifons fe joignaient encore à celles que nous venons de rapporter pour renouer la négociation de la paix avec la reine de Hongrie. Le lord Hindfort fut employé pour moyenner cet accommodement : il y était plus propre qu'un autre, vu qu'il y avait déjà travaillé à la réconciliation des deux puiffances, & que fon amour-propre fe trouvait intéreffé à couronner fon ouvrage. Il trouva la cour de Vienne moins docile que par le paffé : l'affaire de Lintz, l'évacuation de la Moravie & la défection des Saxons lui avait rendu fon ancienne fierté ; fes négociations fecrètes à la cour de Verfailles lui faifaient même porter fes vues plus loin. On a vu de tout temps l'efprit de la cour d'Autriche fuivre les impreffions brutes de la nature ; enflée dans la bonne fortune & rampante dans l'adverfité, elle n'a jamais pu parvenir à cette fage modération qui rend les hommes impaffibles à l'égard des biens & des maux que le hafard difpenfe. Alors fon orgueil & fon aftuce reprenaient le deffus. Le mauvais fuccès de cette tentative du lord Hindfort fortifia le roi plus que jamais dans l'opinion où il était,

que pour qu'une négociation de paix réussît avec les Autrichiens, il fallait auparavant les avoir bien battus. Une armée belle & reposée l'invitait à tenter le sort des armes; elle était composée de 34 bataillons & de 60 escadrons, ce qui fait à-peu-près le nombre de 33,000 hommes. Avant que l'on en vînt à cette décision, il arriva un changement dans le ministère anglais. Cette nation inquiète & libre était mécontente du gouvernement, parce que la guerre des Indes se faisait à son désavantage, & que la Grande-Bretagne ne jouait pas un rôle convenable dans le continent. On fouetta le roi sur le dos de son ministre; il fut obligé de chasser le Sr. Walpole, que milord Carteret remplaça. Un mécontement à peu-près semblable dans le siècle passé, coûta la vie à Charles I; c'était l'ouvrage du fanatisme, & la chute de Walpole ne peut s'attribuer qu'à une cabale de parti. Tous les seigneurs voulaient parvenir au ministère: Walpole avait occupé cette place trop longtemps. Après l'avoir culbuté, la possibilité de réussir donna une nouvelle effervescence à l'ambition des grands; ce qui fit que dans la suite cet emploi passa de main en main & devint, de toutes les places du royaume, la plus amovible. Le cardinal de Fleuri fut très-mécontent de ce changement; il s'accommodait assez de la conduite modérée de Walpole, & il craignait tout de l'impétuosité de Carteret, qui à l'exemple d'Annibal, avait juré une haine implacable à tout ce qui portait le nom français. Cet anglais ne démentit pas l'opinion qu'on avait de lui; il fit payer des subsides à la reine de Hongrie, il la prit sous sa protection, il fit passer des troupes anglaises en Flandre; & pour diminuer le nombre des ennemis de l'Autriche, il s'engagea envers le roi à lui procurer une paix avantageuse. Ces offres furent

reçues avec reconnaiſſance, quoique le roi fût bien déterminé à n'avoir l'obligation de la paix qu'à la valeur de ſes troupes & à ne point fonder ſes eſpérances ſur l'incertitude d'une négociation. M. de Broglio, qui ſe trouvait à Piſeck, avec une douzaine de ducs & pairs, à la tête de 10,000 hommes, fit tant par ſes repréſentations, que le cardinal réſolut de lui envoyer quelques ſecours. On ne les raſſembla qu'au printemps, & ils arrivèrent trop tard: faute ſouvent reprochée aux Français, de n'avoir pas pris leurs meſures à temps. Amis des Autrichiens, ils leur avaient fait perdre Belgrade; à préſent qu'ils étaient leurs ennemis, ils ne leur faiſaient aucun mal: cette dernière paix reſſemblait à la guerre, & cette dernière guerre à la paix. C'eſt par cette conduite molle qu'ils perdirent les affaires de l'empereur, & que la prudence engagea la plupart de leurs alliés à les abandonner. Ce ſiècle était ſtérile en grands hommes pour la France; celui de Louis XIV en produiſait en foule. L'adminiſtration d'un prêtre avait perdu le militaire. Sous Mazarin c'étaient des héros, ſous Fleuri c'étaient des courtiſans ſybarites.

CHAPITRE VI.

Événemens qui précèdent la bataille de Chotuſitz. Diſpoſition de la bataille. Affaire de Sahé. M. de Belle-Isle vient au camp Pruſſien; il part pour la Saxe. Paix de Breslau.

L'ARMÉE du roi en Bohème était partagée en trois diviſions: 16 bataillons & 20 eſcadrons couvraient le quartier général de Chrudim; 10 bataillons & 20

escadrons aux ordres de M. de Gœtz étaient aux environs de Leutomischel, & M. de Kalckstein occupait avec un nombre pareil Kuttenberg. Ces trois corps pouvaient se joindre en deux fois 24 heures. Il y avait outre cela deux bataillons dans la forteresse de Glatz, un bataillon gardait les magasins de Kœnigsgrætz, & trois autres couvraient les dépôts de Pardubitz, de Podiebrad & de Nienbourg ; de sorte que l'Elbe coulait en ligne parallèle derrière les quartiers des Prussiens, & les magasins étaient distribués de telle sorte, que, de quelque côté que vînt l'ennemi, l'armée pouvait se porter à sa rencontre. Le prince d'Anhalt, plus fort qu'il n'était nécessaire, n'ayant point d'ennemi devant lui, garda 18 bataillons & 60 escadrons pour couvrir la haute Silésie, & détacha le général Dreschau avec huit bataillons & 30 escadrons pour renforcer l'armée de Bohème. Ce renfort était encore en marche lorsqu'on apprit que le prince de Lorraine quittait la Moravie & marchait par Teutschbrod & Zwittau pour entrer en Bohème. On sut même que le maréchal de Kœnigseck, qui commandait cette armée *a latere*, avait dit qu'il fallait tirer droit vers Prague & combattre les Prussiens chemin faisant ; il ne les croyait forts que de 15,000 hommes, & jugeait sa supériorité assez considérable pour attaquer un corps aussi faible sans rien hazarder. Bien des personnes condamnèrent le maréchal de ce que, faisant la guerre dans les propres Etats de la reine, il était aussi mal informé : ce n'était pas tout-à-fait sa faute ; la Bohème penchait plus pour les Bavarois que pour les Autrichiens ; d'ailleurs les Prussiens étaient vigilans & observaient attentivement les personnes qui pouvaient les trahir ; & enfin, des troupes arrivaient, d'autres partaient, de façon que ces mouvemens compliqués ne pou-

vaient guère être débrouillés par des campagnards ou par des gens du peuple. M. de Kœnigseck pouvait être mal servi en espions; mais il ne fallait pas légérement condamner sa conduite. Ce général croyait peut-être que si, par sa faute, M. de Neuperg avait été battu à Molwitz, ce n'était pas une raison de croire les Prussiens invincibles, & son projet était beau, d'expédier chemin faisant les Prussiens, & de prendre Prague d'emblée. A l'approche des Autrichiens, le roi avait le choix de deux partis, ou de mettre l'Elbe devant soi, ou d'aller à la rencontre du prince de Lorraine & de le combattre. Ce dernier parti prévalut, non-seulement comme le plus glorieux, mais encore comme le plus utile, parce qu'il devait hâter la paix; les négociations, comme nous l'avons dit, demandant un coup décisif. L'armée du roi s'assembla aussi-tôt (13 mai) auprès de Chrudim qui en faisait le centre; la droite fut appuyée à Trzenit & la gauche au ruisseau de la Chrudimka. Les batteurs d'estrade, les espions, & les déserteurs de l'ennemi avertirent que le prince de Lorraine allait camper ce même jour à Setsch & Boyanof, & qu'il voulait y séjourner le 15. On apprit d'autre part qu'un détachement de l'ennemi avait occupé Czaslau, qu'un autre corps marchait à Kuttenberg & que ses housards s'étaient emparés du pont de Kollin. Le dessein de M. de Kœnigseck paraissait être d'enlever le magasin Prussien de Nienbourg & de s'avancer ensuite vers Prague. Pour le contrecarrer, le roi partit le 15 avec l'avant-garde, suivi de l'armée, pour gagner le poste de Kuttenberg avant l'ennemi: il fallut presser cette marche, pour arranger la boulangerie de l'armée à Podiebrad. Cette avant-garde était composée de 10 bataillons, d'autant d'escadrons de dragons & d'autant de hou-

fards. Le roi campa ces troupes fur la hauteur de Podertzau auprès de Cotibortz, où ce corps, quoique faible, était dans un pofte inexpugnable. Ce prince, pour s'orienter dans ce terrain, alla à la découverte, & il apperçut d'une hauteur un corps à-peu-près de 7 ou 8,000 hommes qui campait à un demi-mille de-là vers Wilincof. En combinant avec la marche du prince de Lorraine le corps qu'on appercevait, on jugea que ce pouvait être le prince de Lobkowitz, qui venait de Budweis pour fe joindre à la grande armée. Le prince Léopold, qui fuivait le roi, eut ordre d'avancer le lendemain, pour que ces deux corps fuffent à portée de fe fecourir réciproquement. Cependant on ne vit aux environs de Podertzau que beaucoup de petits partis, que l'ennemi envoyait probablement pour reconnaître ce camp. Les patrouilles des Pruffiens allèrent pendant toute la nuit; les chevaux de la cavalerie étaient fcellés & les foldats habillés; ce qui mit l'avant-garde à l'abri de toute furprife. Le lendemain (16 mai) à la pointe du jour les houfards rapportèrent que le camp qu'on avait vu la veille à Wilincof avait difparu: ces troupes qu'on avait prifes pour celles du prince Lobkowitz, étaient effectivement l'avant-garde du prince de Lorraine, qui pour ne rien rifquer, s'étaient retiré à l'approche des Pruffiens. Auffi-tôt que le prince Léopold eut paffé le défilé de Hermanieftitz, l'avant-garde continua fa marche. Le roi choifit en route une pofition pour l'armée, & il fit avertir le prince Léopold de camper, la droite à Czaslau & la gauche au village de Chotufitz. L'avant-garde ne devançait l'armée que d'un demi-mille; elle prit des cantonnemens entre Neuhof à la droite de l'armée Pruffienne & Kuttenberg: on trouva dans cette ville une cuiffon de pain

pain préparée pour les Autrichiens, & tous les secours dont les troupes peuvent avoir besoin. L'avant-garde devait s'assembler au signal de trois coups de canon sur la hauteur de Neuhof; ce qui était facile, parce que les régimens les plus éloignés n'étaient qu'à un quart de mille des autres. Vers le soir le prince Léopold envoya un officier pour rapporter au roi que la marche de l'armée ayant été retardée par l'artillerie & le gros bagage, il n'était arrivé au camp qu'au soleil couchant, ce qui l'avait empèché de prendre Czaslau; & qu'il avait appris que le prince Charles campait à Wilincof, c'est-à-dire à un mille du camp Prussien. Tout cela préparait la bataille qui devait se donner: dans cette intention le roi partit le 17 à 4 heures du matin pour joindre le prince Léopold. En arrivant aux hauteurs de Neuhof, on découvrit toute l'armée autrichienne, qui pendant la nuit avait gagné Czaslau, & qui s'avançait sur 4 colonnes pour attaquer les Prussiens. Voici l'ordre dans lequel le prince Léopold avait rangé les troupes: elles étaient dans une plaine dont la gauche tire vers le parc de Spislau; entre ce parc & le village de Chotusitz le terrain était marécageux & traversé par quelques petits ruisseaux. La droite aboutissait au voisinage de Neuhof & s'appuyait à une chaine d'étangs, ayant une hauteur devant elle. Le roi fit avertir le maréchal de Buddenbrock d'occuper cette hauteur avec sa cavalerie, & le prince Léopold de détendre promptement les tentes, de mettre les deux tiers de l'infanterie en premiere ligne, & de laisser à la droite de la seconde ligne du terrain pour y former l'infanterie de l'avant-garde: toute cette avant-garde, tant cavalerie qu'infanterie, arriva au grand trot pour joindre l'armée. Les dragons furent mis en seconde ligne à l'aile que le

maréchal de Buddenbrock commandait & les houſards ſur les flancs; & en troiſieme, l'infanterie forma le flanc & la ſeconde ligne de l'aile droite; car les Pruſſiens avaient appris à connaître par la bataille de Molwitz l'importance de bien garnir les flancs. A peine les troupes furent-elles incorporées à l'armée que la cannonade commença. Les 82 pièces de l'armée pruſſienne firent un feu aſſez vif. Le maréchal de Buddenbrock avait formé, ſur la hauteur qui était devant lui, ſon aile de cavalerie, de ſorte que ſa droite débordait celle du prince de Lorraine: il attaqua l'ennemi avec tant d'impétuoſité, qu'il renverſa tout ce qu'il trouva vis-à-vis de lui; la pouſſiere était prodigieuſe; elle fut cauſe que la cavalerie ne put pas profiter de ſes avantages autant qu'on devait s'y attendre. Les houſards de Bronikowsky, nouvellement formés, avaient été de l'avant-garde du roi; la cavalerie ne les connaiſſait pas, ils étaient habillés de vert, on les prit pour des ennemis: un cri s'éleva, *nous ſommes coupés*, & cette premiere ligne victorieuſe s'enfuit à vau-de-route. Le comte de Rottembourg, qui était avec les dragons de la ſeconde ligne, renverſa cependant un gros de l'ennemi qui tenait encore; enſuite il donna ſur le flanc de l'infanterie autrichienne, qu'il maltraita beaucoup & qu'il aurait toute hachée en pièces, ſi quelques cuiraſſiers & houſards autrichiens ne lui étaient tombé à dos & en flanc. Rottembourg fut bleſſé, & ſa troupe miſe en confuſion ſe retira de la mêlée avec peine. La cavalerie cependant ſe rallia, & lorſque la pouſſière fut diſſipée, il ne parut ſur ce terrain où tant de monde s'était battu que cinq eſcadrons de l'ennemi; c'étaient les dragons de Wirtemberg, commandés par le colonel Bretlach. Pendant ce combat de cavalerie, il parut un certain flottement dans l'infanterie.

ennemie qui annonçait son incertitude, lorsque M. de Kœnigseck résolut de faire avec sa droite un effort sur la gauche des Prussiens. Ce parti était judicieusement pris, parce que le prince Léopold ayant trop tardé à mettre les troupes en bataille, n'avait pas eu le tems de former cette gauche sur le terrain le plus avantageux ; il avait garni en hâte le village de Chotusitz ; le régiment de Schwérin l'occupait, mais mal & sans observer de règle ; son régiment était à la gauche de ce village, mais en l'air, parce qu'il avait supposé, sans examen du terrain, que la cavalerie de la gauche devait occuper l'espace qu'il y avait entre son régiment & le parc de Spislau ; mais ce terrain se trouvant coupé de ruisseaux, il ne fut pas possible à la cavalerie de l'occuper, d'où il résulta que son régiment avait l'aile gauche en l'air. Cependant la bonne volonté de la cavalerie lui fit tenter l'impossible ; elle défila en partie par le village de Chotusitz, & en partie par des ponts pour se former ; en débouchant elle trouva M. de Bathyani tout formé, avec la cavalerie autrichienne devant elle. Alors les régimens de Prusse, de Waldau & de Brédow pénétrèrent à travers la première & la seconde ligne de l'ennemi, hachèrent en pièces les régimens d'infanterie hongroise de Palfy & de Vetesch qui formaient la réserve des Autrichiens, & s'appercevant que leur ardeur les avait emportés trop loin, ils se firent jour par la seconde, ensuite par la première ligne de l'infanterie ennemie, & revinrent ainsi chargés de trophées rejoindre l'armée. La seconde ligne de l'aile gauche de la cavalerie prussienne fut attaquée par un corps autrichien dans le temps qu'elle débouchait de Chotusitz ; elle n'eut pas le tems de se former & fut battue en détail. M. de Kœnigseck, qui s'apperçut que, par l'abandon de la cavalerie, le

régiment de Léopold n'était plus appuyé de rien, dirigea tous les efforts de son infanterie de ce côté-là : ce régiment fut contraint de reculer; l'ennemi profita de ce mouvement pour mettre le feu au village de Chotusitz : en quoi il commit une grande sottise, parce qu'il ne faut pas embraser un village qu'on veut prendre, les flammes vous empêchant alors d'y entrer; mais il est prudent de mettre le feu à un village qu'on abandonne, pour empêcher l'ennemi de vous poursuivre. Le régiment de Schwérin, qui s'apperçut à temps de cet incendie, abandonna le village & forma le flanc de la gauche : ce feu éleva comme une barrière qui empêcha les deux armées de s'assaillir de ce côté. Malgré cet obstacle l'ennemi attaqua la gauche des Prussiens à la droite du village; entr'autres un régiment d'infanterie hongroise voulut entrer le sabre à la main dans cette ligne; cet essai lui réussit si mal, que soldats & officiers, de même que le régiment de Léopold Daun, étaient couchés devant les bataillons prussiens comme s'ils avaient mis les armes bas, tant le fusil bien manié est devenu une arme redoutable. Le roi saisit ce moment pour donner avec promptitude sur le flanc gauche de l'infanterie autrichienne. Ce mouvement décida la victoire; les ennemis se rejetèrent sur leur droite, où ils se trouvèrent acculés à la Dobroya; ils s'étaient engagés dans un terrain où ils ne pouvaient combattre, ce qui rendit leur confusion générale. Toute la campagne fut couverte de fuyards; le maréchal de Buddenbrock les talonna vivement dans leur déroute; il les poursuivit avec 40 escadrons, soutenus de 10 bataillons, jusqu'à un mille du champ de bataille. Les trophées des Prussiens consistèrent en 18 canons & 2 drapeaux; ils firent 1200 prisonniers. Quoique cette affaire n'ait pas été des plus considé-

rables ; l'ennemi perdit quantité d'officiers ; & si l'on voulait évaluer leur perte en comptant morts, prisonniers, blessés & déserteurs, on pourrait la faire monter sans exagération à 7,000 hommes. On leur aurait également enlevé quantité d'étendarts, si par précaution ils ne les avaient tous laissés en arrière sous la garde de 300 maitres : les Prussiens en perdirent 11, ce qui doit d'autant moins surprendre, que l'usage de la cavalerie autrichienne était alors de tirer à cheval ; elle était toujours battue, mais cela ne laissait pas d'être meurtrier pour les chevaux des assaillans. Les morts du côté des Prussiens montèrent à 900 cavaliers & à 700 fantassins ; il y eut bien 2,000 blessés : les généraux de Werdeck & de Wédel, les colonels Bismarck, Malzahn, Kortzfleisch & Britz y perdirent la vie en se couvrant de gloire, & les troupes y firent des prodiges de valeur. L'action ne dura que trois heures. Celle de Molwitz avait été plus vive, plus acharnée, & plus importante pour les suites. Si les Prussiens avaient été battus à Chotusitz, l'Etat n'était pas sans ressources ; mais en remportant la victoire, on se procurait la paix. Les généraux des deux partis firent des fautes qu'il est bon d'examiner, pour n'en pas commettre de pareilles. Commençons par M. de Kœnigseck. Il forme le projet de surprendre les Prussiens ; il s'empare de nuit de Czaslau, & ses troupes légères escarmouchent jusqu'au lever de l'aurore avec les grand-gardes des Prussiens. Etait-ce à dessein de les tenir alertes & de les empêcher d'être surpris, ou de les avertir du projet qu'il méditait ? Le jour de l'action (le 17 mai) il pouvait dès l'aube du jour tomber sur le camp du prince Léopold, que le roi ne joignit qu'à six heures. Que fait-il ? il attend jusqu'à huit heures du matin pour se mettre

en mouvement, & l'avant-garde arrive. Quelles fautes fait-il dans la bataille même ? Il laisse au maréchal de Buddenbrock la liberté de se saisir d'une hauteur avantageuse d'où la cavalerie prussienne fond sur son aile gauche & l'accable : il prend le village de Chotusitz, & au lieu de s'en servir pour tourner entièrement le flanc gauche de son ennemi, il se prive de cet avantage en y mettant le feu & en empêchant lui-même ses troupes de le passer; ce qui protège la gauche des Prussiens : il fixe toute son attention sur sa droite, & il néglige sa gauche, que le roi déborde & force de reculer jusqu'au ruisseau de la Dobrava, où la confusion de cette aile se communique à toute l'armée. Ainsi dans le moment qu'il tient la victoire entre ses mains, il la laisse échapper, & se trouve réduit à prendre la fuite pour éviter l'ignominie de mettre bas les armes. Ce qu'on peut censurer dans la conduite du roi, c'est de n'avoir pas rejoint son armée dans ce camp; il pouvait confier son avant-garde à un autre officier, qui l'aurait menée aussi bien que lui à Kuttenberg; mais ce qu'on peut reprendre à la manière dont le terrain fut occupé, ne doit s'attribuer qu'au prince Léopold; il aurait dû exécuter à la lettre les dispositions que le roi lui avait prescrites; il aurait dû sortir de sa sécurité, étant averti des desseins de l'ennemi par de continuelles escarmouches, qui durèrent toute la nuit. Il n'avait pas fait un usage judicieux du terrain où il devait combattre : ses fautes consistaient à n'avoir pas jeté quelque infanterie dans le parc de Spislau qui couvrait la gauche; elle aurait bien empêché M. de Bathyani avec sa cavalerie d'en approcher : sa cavalerie aurait dû s'appuyer à ce parc; s'il avait été assez vigilant pour le faire à temps, la chose n'était point impraticable.

Son ordre de bataille fur la droite était moins défectueux ; en faifant les changemens que l'on vient d'indiquer, fa cavalerie de la gauche aurait laiffé loin derrière elle ces petits ruiffeaux qu'elle fut obligée de paffer en préfence de l'ennemi, & fe ferait trouvée dans un terrain où rien ne l'aurait empèchée d'agir librement. Ajoutons encore que le village de Chotufitz n'avait tout au plus que l'apparence d'un pofte ; le cimetière était le feul lieu tenable, mais il était entouré de chaumières de bois qui fe feraient embrafées auffi-tôt que le feu d'infanterie aurait commencé. Le feul moyen de défendre ce village était de le retrancher, & comme le temps manquait pour cet ouvrage, il ne fallait pas penfer à s'y foutenir. La faute principale que le prince Léopold commit dans ce qui précéda cette action, fut qu'il ne voulut croire que les ennemis venaient pour l'attaquer que lorfqu'il vit leurs colonnes commencer à fe déployer devant fon front. Alors il était bien tard pour penfer à de bonnes difpofitions ; mais la valeur des troupes triompha des ennemis, des obftacles du terrain & des fautes dans lefquelles tomberent ceux qui les commandaient : une pareille armée était capable de tirer un général d'embarras, & le roi lui-même eft convenu qu'il lui avait plus d'une obligation en ce genre.

Les Autrichiens après leur défaite, ne s'arrêtèrent qu'à 3 milles du champ de bataille auprès du village de Habor, où ils prirent un camp fortifié fur la croupe des montagnes. Le prince de Lorraine y fut joint par un renfort de 4,000 hommes ; le roi en reçut un en même temps de 6,000, que le prince d'Anhalt lui envoyait de la haute Siléfie fous la conduite du général Derfchau. Les Pruffiens fuivirent les ennemis ; mais lorfque leur avant-garde parut

vers le soir aux environs de Habor, dès la nuit même le prince de Lorraine en décampa & se jeta par de grands bois sur le chemin de Teutschbrod. Les troupes prussiennes, qui ne pouvaient pas s'enfoncer plus avant en Bohème faute de vivres, allèrent se camper à Kuttenberg, pour être à portée de leurs magasins. Tandis que le prince de Lorraine se faisait battre par les Prussiens, Lobkowitz passa la Muldau à la tête de 7,000 hommes & vint audacieusement faire le siége de Frauenberg, dont le château pouvait tenir 8 jours (*). Broglio, qui avait reçu un renfort de 10,000 hommes & que le maréchal de Belle-Isle vint joindre, parce que la diète de Francfort était finie, Broglio, dis-je, se mit en devoir de secourir cette ville : il fit passer tout son corps par un défilé très-étroit auprès de Sahé, que Lobkowitz avait garni de quelque infanterie. Les premiers escadrons français, qui débouchèrent sans ordre ni disposition, attaquèrent les cuirassiers de Hohenzollern & de Bernis qui faisaient l'arrière-garde de Lobkowitz & les battirent. Les Autrichiens avaient à dos un bois où ils se rallièrent à différentes reprises : mais comme le nombre des Français augmentait, ils enfoncèrent enfin les ennemis, & M. de Lobkowitz ne se crut en sûreté qu'en gagnant en hâte Budweis. Les cuirassiers autrichiens passaient autrefois pour les piliers de l'Empire ; les batailles de Crutzka & de Molwitz les privèrent de leurs meilleurs officiers ; on les remplaça mal : alors cette cavalerie tirait ou attaquait à la débandade, & fut par conséquent souvent battue : elle perdit cette confiance en ses forces qui sert d'instinct à la valeur. Les Français firent valoir l'affaire de Sahé comme la plus grande victoire : la bataille

(*) Relation de Willich, témoin oculaire.

de Pharsale ne fit pas plus de bruit à Rome que ce petit combat n'en fit à Paris. La faiblesse du cardinal de Fleuri avait besoin d'être corroborée par quelques heureux succès, & les deux maréchaux qui s'étaient trouvés à ce choc, voulaient rajeunir la mémoire de leur ancienne réputation. Le maréchal de Belle-Isle, ivre de ses succès tant à Francfort sur le Mein qu'à Sahé, vain d'avoir donné un empereur à l'Allemagne, se rendit au camp du roi pour concerter avec ce prince les moyens de tirer les Saxons de leur paralysie. M. de Belle-Isle avait mal choisi son temps : le roi était bien éloigné d'entrer dans ses vues. Tant de négociations sourdes que les Autrichiens entretenaient avec le cardinal de Fleuri, & des anecdotes qui dénotaient sa duplicité, avaient dissipé la confiance de ce prince : on savait que la Chétardie avait dit à l'impératrice de Russie que le moyen le plus sûr de la réconcilier avec la Suède était d'indemniser cette dernière puissance en Poméranie aux dépens du roi de Prusse. (*) L'impératrice refusa cet expédient & en fit part au ministre de Prusse qui était à sa cour. En même temps le cardinal Tencin déclara au pape au nom de sa cour qu'il ne devait pas s'embarrasser de l'élévation de la Prusse, qu'en temps & lieu la France y saurait mettre ordre & humilier ces hérétiques comme elle avait su les agrandir. Ce qui rendait le cardinal digne de la plus grande méfiance ; c'était sa conduite ténébreuse ; il entretenait un nommé Dufargis à Vienne, qui était son émissaire & son négociateur. Il était donc indispensablement nécessaire de le prévenir, sur-tout si à tant de raisons politiques on ajoute celle des finances, la plus forte & la plus

(*) Voyez relation de Martefeld.

décisive de toutes : il y avait à peine 150,000 écus dans les épargnes. Il était impossible avec une somme aussi modique d'arranger les apprêts pour la campagne suivante. Point de ressources pour des emprunts, ni aucun de ces expédiens auxquels les souverains ont recours dans les pays où règnent l'opulence & la richesse. Toutes ces raisons résumées firent expédier des pleins-pouvoirs au comte Podewils, qui était alors à Breslau, pour l'autoriser à signer la paix avec le lord Hindfort, qui avait des pleins-pouvoirs de la cour de Vienne. Tout ceci fut cause que le roi n'entra dans aucune des mesures que le maréchal de Belle-Isle lui proposait, & que les audiences ne se passaient qu'en complimens & en éloges. On pouvait prévoir par la situation où s'était mis le maréchal de Broglio, qu'il s'exposait à recevoir quelque échec ; il ne convenait pas aux intérêts de la Prusse que les Autrichiens pussent s'enfler de quelques nouveaux avantages avant que la paix fût signée. Pour prévenir de pareils contretemps, le roi avertit le maréchal de Broglio des mouvemens du prince de Lorraine, qui tendaient à se joindre au prince Lobkowitz ; il lui représenta qu'il devait s'attendre à être assailli par toutes les forces réunies des Autrichiens, & que s'il ne voulait pas pousser vigoureusement M. de Lobkowitz avant l'arrivée du prince de Lorraine, il devait au moins ravitailler Frauenberg. M. de Broglio se moqua des avis d'un jeune homme ; il n'en tint aucun compte & resta tranquillement à Frauenberg sans trop savoir pourquoi. Bientôt les Autrichiens arriverent ; ils lui enlevèrent un détachement à Tein, passèrent la Muldau & pillèrent tout le bagage des Français. M. de Broglio, fort étonné de ce qui lui arrivait, ne sut que fuir à Pisek ; de-là ayant donné pour

toute diſpoſition ces mots : l'armée doit marcher, il ſe retira à Braunau, d'où 3,000 croates le chaſſèrent & le pourſuivirent juſques ſous les canons de Prague. Ces mauvaiſes nouvelles firent expédier un courrier à Breslau pour hâter la concluſion de la paix. L'éloquence du lord Hindfort, fortifiée du gain d'une bataille, parut plus nerveuſe aux miniſtres autrichiens qu'elle ne le leur avait paru auparavant: ils ſe prêterent aux conſeils du roi d'Angleterre, & voici les articles des préliminaires qui furent ſignés à Breslau. 1°. La ceſſion que la reine de Hongrie fait au roi de Pruſſe de la haute & de la baſſe Siléſie & de la principauté de Glatz, excepté les villes de Troppau, de Jægerndorff & des hautes montagnes ſituées au-delà de l'Oppa. 2°. Les Pruſſiens feront chargés de rembourſer aux Anglais 1,700,000 écus hypothéqués ſur la Siléſie. Les autres articles étaient relatifs à la ſuſpenſion d'armes, à l'échange des priſonniers, à la liberté de religion comme au commerce. Ainſi la Siléſie fut réunie aux Etats de la Pruſſe. Deux années de guerre ſuffirent pour la conquête de cette importante province. Le tréſor que le feu roi avait laiſſé, ſe trouva preſque épuiſé; mais c'eſt acheter à bon marché des Etats, quand il n'en coûte que 7 ou 8,000,000. Les conjonctures ſecondèrent ſur-tout cette entrepriſe : il fallut que la France ſe laiſſât entraîner dans cette guerre; que la Ruſſie fût attaquée par la Suède ; que par timidité les Hanovriens & les Saxons reſtâſſent dans l'inaction; que les ſuccès fuſſent non-interrompus ; & que le roi d'Angleterre, ennemi des Pruſſiens, devint malgré lui l'inſtrument de leur agrandiſſement. Ce qui contribua le plus à cette conquête, fut une armée qui s'était formée pendant vingt-deux ans par une admirable diſcipline & ſupérieure au reſte du mili-

taire de l'Europe ; des généraux vrais citoyens, des ministres sages & incorruptibles, & enfin un certain bonheur qui accompagne souvent la jeunesse & se refuse à l'âge avancé. Si cette grande entreprise avait manqué, le roi aurait passé pour un prince inconsidéré, qui avait entrepris au-delà de ses forces : le succès le fit regarder comme heureux. Réellement ce n'est que la fortune qui décide de la réputation ; celui qu'elle favorise est applaudi, celui qu'elle dédaigne est blâmé. Après l'échange des ratifications le roi retira ses troupes de la Bohème. Une partie passa par la Saxe, pour rentrer dans ses pays héréditaires : l'autre partie marcha en Silésie & fut destinée à garder cette nouvelle conquête.

CHAPITRE VII.

De la paix. Notification aux alliés. Guerre d'Italie. Les Hanovriens joignent les Anglais en Flandre. Guerre de Finlande. Capitulation de Friedrichshamt. Duc de Holstein appellé à la succession de Suède. Maillebois marche en Bohème, de-là en Bavière. Négociations des Français & Anglais à Berlin, & tous les événemens jusqu'à l'année 1743.

LA bienséance demandait que cette paix que l'on venait de conclure se notifiât aux anciens alliés de la Prusse. Le roi avait eu de bonnes raisons pour en venir là ; mais les unes étaient de nature à ne point être publiées, & les autres ne pouvaient se dire sans accabler la France de reproches. Le roi, loin d'avoir intention d'offenser cette puissance, voulait conserver tous les dehors de la bienséance en-

vers elle ; seulement il se bornait à ne point courir la carrière périlleuse où elle était engagée, & à devenir simple spectateur, d'acteur qu'il avait été. L'on prévoyait combien le cardinal serait sensible à ce changement de système, qui faisait manquer ses desseins les plus cachés : ils étaient bien différens de ceux qu'il affichait en public; car voici quelle était sa vraie marche. Il présumait si bien du nom français, qu'il pensait qu'une poignée d'hommes suffirait pour soutenir la Bohème. Son intention était de faire porter tout le poids de cette guerre aux alliés, & de fortifier ou de ralentir, selon les intérêts de la France, les opérations militaires, pour diriger par cette conduite les négociations de la paix au plus grand avantage de Louis XV. Cette conduite était bien différente de celle que le traité d'alliance l'obligeait de tenir. De tous les alliés de la France, l'empereur était le plus à plaindre, parce que M. de Broglio n'était ni un Catinat ni un Turenne, & que le maréchal Tœrring & les troupes bavaroises n'étaient pas des gens sur lesquels on pût compter. Pour l'électeur de Saxe, tout jaloux qu'il était de l'agrandissement de la maison de Brandebourg, il avait l'obligation au roi de ce que l'ayant compris dans la paix de Breslau, il pouvait se tirer honorablement d'un mauvais pas ; de plus, Auguste III était si peu instruit de l'emploi qu'on faisait de ses troupes, que lorsque le comte de Wartensleben fut envoyé à ce prince pour lui annoncer au nom de son allié le gain de la bataille de Czaslau, il demanda à Wartensleben, si ses troupes y avaient bien fait ? Wartensleben lui répondit, qu'elles n'y avaient point été, & que longtemps avant la bataille elles s'étaient retirées dans le cercle de Satz sur les frontières de la Saxe : le roi

en parut étonné; il appella ***, qui fut l'appaiser par de mauvaises raisons. Avec aussi peu de bonne volonté de la part de ses alliés, le roi n'était pas embarrassé de faire son apologie. Voici la copie de la lettre qu'il écrivit au cardinal de Fleury, le 10 Juin 1742. " Monsieur, mon cousin, il vous est
„ connu que depuis que nous avons pris des enga-
„ gemens ensemble, j'ai secondé avec une fidélité
„ inviolable tous les desseins du roi votre maître.
„ J'ai aidé par mes remontrances à détacher les Sa-
„ xons du parti de la reine de Hongrie; j'ai donné
„ ma voix à l'électeur de Bavière; j'ai accéléré son
„ couronnement; je vous ai aidé de tout mon pou-
„ voir à contenir le roi d'Angleterre; j'ai engagé
„ celui de Danemarck dans vos intérêts: enfin,
„ par les négociations & par l'épée, j'ai contribué
„ autant qu'il a été en moi à soutenir le parti de
„ mes alliés, sans que les effets aient jamais assez
„ répondu aux désirs de ma bonne volonté. Quoi-
„ que mes troupes, épuisées par les fatigues con-
„ tinnelles de la campagne de 1741, demandassent
„ à prendre quelque repos, qui leur semblait être
„ dû, je n'ai point refusé aux pressantes sollicita-
„ tions du maréchal de Belle-Isle, de les employer
„ en Bohème, pour y couvrir l'aile gauche des al-
„ liés. J'ai plus fait: pour dégager M. de Ségur
„ bloqué dans Lintz, le zèle pour la cause commune
„ m'a transporté en Saxe, & à force d'importuni-
„ tés j'ai obtenu du roi de Pologne, que ses trou-
„ pes, de concert avec les miennes, feraient une
„ diversion en Moravie. On s'est porté sur Iglau,
„ d'où M. de Lobkowitz s'est retiré en hâte. Cette
„ diversion aurait eu un effet décisif, si M. de Sé-
„ gur avait eu la patience d'attendre les suites de
„ cette opération, & si M. de Broglio avait été

„ assez en force sur la Wotava pour seconder mes „ efforts ; mais la précipitation du premier, le peu „ de troupes de l'autre, la mauvaise volonté des „ généraux saxons, enfin le défaut d'artillerie pour „ assiéger Brunn, ont fait échouer cette entreprise, „ & m'ont obligé de quitter une province que les „ Saxons devaient posséder & qu'ils n'avaient pas la „ volonté de conquérir. De retour en Bohème, „ j'ai marché contre le prince de Lorraine ; je l'ai „ attaqué pour sauver la ville de Prague, qu'il au„ rait assiégée s'il n'avait été mis en déroute ; je „ l'ai poursuivi autant que les vivres me l'ont per„ mis. Aussi-tôt que j'appris que le prince de Lor„ raine prenait le chemin de Tabor & de Budweis, „ j'en avertis M. de Broglio, en lui conseillant d'ex„ pédier M. de Lobkowitz, qu'il venait de battre „ à Sahé, avant que l'armée de la reine de Hongrie „ pût le joindre. M. de Broglio ne jugea pas à pro„ pos de prendre ce parti, & au lieu de retourner „ à Piseck, où le terrain le favorisait, il partagea „ ses troupes en différens détachemens. Vous êtes „ informé quelles en ont été les suites & tout ce „ qu'il en est résulté de fâcheux. Maintenant la Ba„ vière est coupée de la Bohème, & les Autrichiens, „ maîtres de Pilsen, interceptent en quelque sorte „ les secours que le maréchal de Broglio peut at„ tendre de la France. Malgré les promesses que „ les Saxons ont faites au maréchal de Belle-Isle, „ loin de se préparer à les remplir & à se joindre „ aux Français, j'apprends qu'ils quittent la Bohè„ me & retournent dans leur électorat. Dans cette „ situation, où la conduite des Saxons est plus que „ suspecte, & où il n'y a rien à espérer de M. de „ Harcourt, l'avenir ne me présente qu'une guerre „ longue & interminable, dont le principal fardeau

„ retomberait fur moi. D'un côté, l'argent des An-
„ glais met toute la Hongrie en armes, d'un autre
„ côté, les efforts de l'impératrice-reine font que
„ fes provinces enfantent des foldats. Les Hongrois
„ fe préparent à tomber fur la haute Siléfie: les
„ Saxons, dans les mauvaifes difpofitions que je
„ leur connais, font capables d'agir de concert avec
„ les Autrichiens, & de faire une diverfion dans
„ mes pays héréditaires, à préfent fans défenfe. L'a-
„ venir ne m'offre que des perfpectives funeftes,
„ & dans une fituation auffi critique, (quoique dans
„ l'amertume de mon cœur) je me fuis vu dans la
„ néceffité de me fauver du naufrage & de gagner
„ un afyle. Si des conjonctures fâcheufes m'ont
„ obligé de prendre un parti que la néceffité juf-
„ tifie, vous me trouverez toujours fidelle à rem-
„ plir les engagemens dont l'exécution ne dépend
„ que de moi. Je ne révoquerai jamais la renon-
„ ciation que j'ai foufcrite des pays de Juliers &
„ de Bergue; je ne troublerai ni directement ni in-
„ directement l'ordre établi dans cette fucceffion:
„ plutôt mes armes tourneraient contre moi-même
„ que contre les Français. On me trouvera toujours
„ un empreffement égal à concourir à l'avantage du
„ roi votre maître & au bien de fon royaume. Le
„ cours de cette guerre n'eft qu'un tiffu des mar-
„ ques de bonne volonté que j'ai données à mes al-
„ liés; vous en devez être convaincu, ainfi que
„ de l'authenticité des faits que je viens de vous
„ rappeller. Je fuis perfuadé, Monfieur, que vous
„ regrettez avec moi que le caprice du fort ait fait
„ avorter des deffeins auffi falutaires à l'Europe qu'é-
„ taient les nôtres. Je fuis &c."

Voici la réponfe du cardinal, du 20 Juin 1742.

„ Sire, votre Majefté jugera aifément de la vive
„ impreffion

„ impression de douleur qu'a faite sur moi la lettre dont il lui à plu m'honorer, du 10 de ce mois. Le triste événement qui renverse tous nos projets en Allemagne, n'eût pas été sans ressource, si votre Majesté avait pu secourir M. de Broglio & sauver du moins la ville de Prague; mais elle n'y a pas trouvé de possibilité, & c'est à nous à nous conformer à ses lumières & à sa prudence. On a fait de grandes fautes, il est vrai, il serait inutile de les rappeller; mais si nous eussions réuni toutes nos troupes, le mal n'eût pas été sans remède: il ne faut plus y songer & ne penser qu'à la paix, puisque votre Majesté la croit nécessaire, & le roi ne la désire pas moins que votre Majesté; c'est à elle à en régler les conditions, & nous enverrons un plein-pouvoir au maréchal de Belle-Isle, pour souscrire à tout ce qu'elle aura arrêté. Je connais trop sa bonne foi & sa générosité pour avoir le moindre soupçon qu'elle consente à nous abandonner après les preuves authentiques que nous lui avons données de notre fidélité & de notre zèle pour ses intérêts. Votre Majesté devient l'arbitre de l'Europe, & c'est le personnage le plus glorieux que votre Majesté puisse jamais faire. Achevez, Sire, de le consommer, en ménageant vos alliés & l'intérêt de l'empereur autant que possible. Et c'est tout ce que je puis avoir l'honneur de lui dire dans l'accablement où je me trouve. Je ne cesserai de faire des vœux pour la prospérité de votre Majesté, & d'être avec tout le respect &c."

Ce fut ainsi que se termina cette alliance; où chacun de ceux qui la formaient, voulait jouer au plus fin; où les troupes de différens souverains étaient aussi désobéissantes à ceux qui étaient à la tète des

armées, que si on les avait rassemblées pour désobéir; où les camps étaient semblables aux anarchies; où tous les projets des généraux étaient soumis à la révision d'un vieux prêtre, qui, sans connaissance ni de la guerre ni des lieux, rejetait ou approuvait souvent mal à propos les projets importans dont il devait décider; ce fut là le vrai miracle qui sauva la maison d'Autriche; une conduite plus prudente rendait sa perte inévitable.

Dès que les ratifications de la paix furent échangées entre les Prussiens & les Autrichiens, le roi d'Angleterre la garantit dans la forme la plus solemnelle, avec la sanction du parlement, conformément aux vœux de toute la nation, qui le désirait ainsi. Le lord Carteret fut le principal promoteur de cet ouvrage, parce qu'il se flattait d'engager incessamment la Prusse dans la guerre qu'il méditait contre la France. Il avait déja rassemblé en Flandre, comme nous l'avons dit, 16,000 Anglais, autant de Hanovriens, auxquels 6,000 Hessois se joignirent. Le roi de Suède, landgrave de Hesse, en avait un nombre pareil au service de l'empereur, & il eût pu arriver que Hessois contre Hessois eussent été engagés par honneur à s'entredétruire; tant l'intérêt sordide aveugle les hommes! Ces troupes, qui s'assemblaient en Brabant, ne donnaient pas assez d'inquiétude aux Français pour qu'ils négligeassent de sauver M. de Broglio. On envoya M. de Maillebois avec son armée en Bohème, pour secourir un maréchal & une armée française assiégée dans Prague. Les Parisiens, qui aiment assez à plaisanter sur tout, appellèrent cette armée celle des Mathurins, parce qu'elle devait délivrer des prisonniers. M. de Maillebois passa le Rhin à Manheim & dirigea sa marche sur Eger. Depuis que les Prussiens

avaient fait leur paix & que les Saxons s'étaient retirés chez eux, la fortune s'était entièrement déclarée pour la reine de Hongrie. Le prince de Lorraine, après avoir pris Pilſen, vint ſe camper proche de Prague. M. de Broglio avait pris auprès de Bubenitz une poſition qui lui était très-déſavantageuſe. Le canon des ennemis l'obligea de l'abandonner & de ſe réfugier dans Prague avec toutes ſes troupes; il ne tarda pas à s'y voir aſſiégé. Les troupes allemandes de la reine formèrent l'inveſtiſſement du petit côté; les Hongrois, les Croates & les troupes irrégulières l'enfermèrent depuis le Ratſchin juſqu'à la porte neuve, & ils établirent des communications par des ponts ſur la haute & la baſſe Muldau. On regarde comme l'événement le plus mémorable de ce ſiége, la grande ſortie des Français, dans laquelle ils tuèrent & prirent 3,000 hommss aux ennemis & leur enclouèrent le canon qu'ils avaient en batteries. Les maréchaux de Belle-Isle & de Broglio rentrèrent triomphans dans Prague au retour de cette expédition, ſuivis de leurs priſonniers & des trophées qu'ils venaient de remporter. Si les Français ſe rendaient redoutables aux Autrichiens par la vigueur de leur défenſe, ils n'en étaient pas moins à plaindre dans l'intérieur de leur armée: leur ſituation était digne de pitié, tant par la méſintelligence de leurs chefs que par l'affreuſe miſère à laquelle ils étaient expoſés. La diſette était ſi grande, qu'ils tuaient & mangeaient leurs chevaux, pour ſuppléer à la viande de boucherie, qu'à peine on ſervait à la table des maréchaux. Dans cette ſituation déſeſpérée, où ils ne voyaient dans l'avenir que la mort ou l'ignominie, M. de Maillebois vint à leur ſecours pour les délivrer. Si l'on avait donné carte blanche à ce maréchal, le deſtin de la Bohème

aurait pu changer ; mais de Verſailles le cardinal le menait à la liſière. Les occaſions étaient perdues pour ce maréchal, parce qu'il n'oſait en profiter. La cour de Vienne ſentit le coup que le cardinal pouvait lui porter ; trop faible pour le parer, elle eut recours à la ruſe, qui ſuppléa à ce qui lui manquait en force. Le comte Ulefeld, miniſtre des affaires étrangères de la reine de Hongrie, connaiſſant le caractère du cardinal, ſut ſi bien l'amuſer par des négociations, qu'il donna à M. de Khevenhuller le temps d'accourir de la Bavière & de joindre le prince de Lorraine. Les Français ſe laiſſèrent ſi bien amuſer, que les Autrichiens gagnèrent une marche ſur eux, & réduiſirent M. de Maillebois à choiſir entre le combat ou la retraite ; il fut blâmé généralement de n'en être pas venu aux mains avec le prince Charles. Cependant il était innocent : nous ſavons avec certitude que ſa cour lui avait donné l'ordre poſitif de ne rien riſquer. M. de Maillebois obéit donc ; & comme il lui était impoſſible de s'approcher de Prague ſans engager une affaire générale, il retourna ſur ſes pas & ſe rapprocha d'Eger. Cette diverſion, quoiqu'incomplette, produiſit des effets avantageux à ces troupes renfermées dans Prague. Les maréchaux de Belle-Isle & de Broglio, débarraſſés de l'armée autrichienne, firent de gros détachemens pour amaſſer des proviſions, & ravitaillèrent la ville. M. de Maillebois, qui devenait inutile en Bohème, où il n'avait preſque aucun pied, prit par Ratisbonne & Straubingen, & ſe joignit avec le maréchal de Seckendorff, qui commandait les troupes de l'empereur en Bavière. Si l'armée de Maillebois eût pu contenir plus long-temps celle du prince Charles de Lorraine en Bohème, M. de Seckendorff aurait pu reprendre Paſſau, Strau-

bingen & toutes les villes qui tenaient encore pour les Autrichiens. M. de Maillebois tenta inutilement de reprendre Braunau. Le prince de Lorraine l'avait ſuivi en Bavière, & comme la ſaiſon était avancée, & les deux armées accablées de fatigues, elles prirent chacune leurs quartiers d'hiver.

Les affaires de la maiſon d'Autriche étaient ſur un pied aſſez incertain en Italie. Les Eſpagnols, ſous les ordres de M. de Mortemar, avaient pénétré juſqu'au Ferrarais. Le maréchal de Traun les ayant obligés de reculer un peu, la reine d'Eſpagne, qui ne voulait pas que ſes généraux molliſſent, envoya M. de Gages en Italie pour relever M. de Mortemar. L'année 1742 pouvait s'appeller celle des diverſions: l'invaſion de M. de Khevenhuller en Bavière, celle du roi en Moravie, cette armée que les Anglais raſſemblaient en Flandre, la marche de M. de Maillebois en Bohème, la flotte de l'amiral Matthews qui menaça de bombarder Naples pour obliger le roi à la neutralité, le paſſage de don Philippe par la Savoie, pour engager le roi de Sardaigne à retirer ſes troupes de l'armée autrichienne ſur le Panaro. Aucune de ces diverſions ne répondit entièrement au but que les auteurs s'en étaient propoſé. Depuis la retraite de M. de Maillebois, Prague fut reſſerré de nouveau par un corps de troupes légères de Croates & de Hongrois, qui en formaient l'inveſtiſſement.

Pendant que tout ceci ſe paſſait au midi de l'Europe, le gouvernement de la nouvelle impératrice s'affermiſſait à Pétersbourg. Les miniſtres de cette princeſſe furent aſſez adroits pour endormir, par leurs négociations, & l'ambaſſadeur de France & M. de Lœwenhaupt qui commandait les troupes ſuédoiſes en Finlande. Les Ruſſes uſèrent habilement

de ce temps pour renforcer leur armée. Dès que M. de Lafcy, qui commandait les troupes ruffes, fe vit en force, il marcha en avant; il n'eut que la peine de fe montrer, les Suédois plièrent partout: le nom ruffe qu'ils ne proféraient qu'avec mépris du temps de la bataille de Narva, était devenu pour eux un objet de terreur: les poftes inattaquables n'étaient plus des lieux de fûreté pour eux. Après avoir ainfi fui de pofte en pofte, ils fe virent refferrés à Friedrichsham par les Ruffes, qui leur coupèrent l'unique retraite qui leur reftait; ces Suédois eurent enfin la faibleffe de mettre les armes bas, & fignèrent une capitulation ignominieufe & flétriffante, qui imprima une tache à la gloire de leur nation; 20,000 Suédois pafferent fous le joug de 27,000 Ruffes. Lafcy défarma & renvoya les Suédois nationaux, & les Finnois prêtèrent ferment de fidélité. Quel exemple humiliant pour l'orgueil & la vanité des peuples! Ainfi les royaumes & les empires, après s'être élevés, s'affaibliffent & fe précipitent vers leur chute. C'eft bien à ce fujet qu'il faut dire: vanité des vanités, tout eft vanité! La caufe politique de ces changemens fe trouve vraifemblablement dans les différentes formes de gouvernement par lefquelles les Suédois ont paffé. Tant qu'ils formaient une monarchie, le militaire était en honneur, il était utile pour la défenfe de l'Etat & il ne pouvait jamais lui être redoutable. Dans une république, c'eft le contraire: le gouvernement doit en être pacifique par fa nature, le militaire y doit être avili; on a tout à craindre des généraux qui peuvent s'attacher les troupes; c'eft d'eux que peut venir une révolution. Dans les républiques, l'ambition fe jette du côté de l'intrigue pour parvenir; les corruptions les aviliffent infenfiblement,

& le vrai point d'honneur se perd, parce qu'on peut faire fortune par des voies qui n'exigent aucun mérite dans le postulant. Outre cela, jamais le secret n'est gardé dans les républiques; l'ennemi est averti d'avance de leurs desseins, & il peut les prévenir. Mais les Français réveillèrent à contre-temps l'esprit de conquête qui n'était pas encore entièrement effacé de l'esprit des Suédois, pour les commettre avec les Russes, lorsque les Suédois manquaient d'argent, de soldats disciplinés & sur-tout de bons généraux. La supériorité que les Russes avaient alors, obligea les Suédois à envoyer des sénateurs à Pétersbourg offrir la succession de leur couronne au jeune grand-duc, prince de Holstein & neveu de l'impératrice. Rien de plus humiliant pour cette nation que le refus du grand-duc, qui trouva cette couronne au-dessous de lui. Le marquis de Botta, alors ministre autrichien à Pétersbourg, dit au grand-duc en lui faisant compliment; „ je voudrais qu'il fût aussi facile à la reine ma „ maîtresse de conserver ses royaumes qu'il l'est à „ votre Altesse impériale d'en refuser ". Sur ce refus du grand-duc, les prêtres & les paysans, qui ont voix aux diètes, voulaient qu'on choisit pour successeur de leur roi le prince royal de Danemark; les sénateurs du parti français donnaient leurs suffrages au prince de Deux-ponts; mais l'impératrice se déclara pour l'évêque d'Eutin, oncle du grand-duc, & sa volonté l'emporta sur l'influence des autres partis. L'élection de ce prince ne se fit que l'année 1743, tant les cabales qui s'étaient formées à Stockholm tenaient les résolutions de la diète en suspens.

Depuis la paix de Breslau les négociations ne finissaient pas. Les Anglais avaient dessein d'entraîner

le roi dans la guerre qu'ils allaient entreprendre ; les Français voulaient l'engager dans des mesures incompatibles avec la neutralité à laquelle il s'était obligé ; l'empereur sollicitait sa médiation : mais ce prince resta inébranlable. Plus la guerre durait, plus la maison d'Autriche épuisait ses ressources ; & plus la Prusse restait en paix, plus elle acquérait de forces. La chose la plus difficile dans ces conjonctures était de maintenir tellement la balance entre les parties belligérantes, que l'une ne prît pas trop d'ascendant sur l'autre. Il fallait empêcher que l'empereur ne fût détrôné & que les Français ne fussent chassés d'Allemagne ; & quoique les voies de fait fussent interdites aux Prussiens par la paix de Breslau, ils pouvaient, par les intrigues, parvenir aux mêmes fins que par les armes : l'occasion s'en présenta tout de suite. Le roi d'Angleterre s'était proposé d'envoyer ses troupes de Flandre au secours de la reine de Hongrie : ce secours aurait perdu sans ressource les affaires de l'empereur & de la France. Un danger aussi pressant mit le roi dans la nécessité d'employer les représentations les plus fortes ; il alla jusqu'à menacer le roi d'Angleterre d'entrer dans son électorat, s'il hasardait de faire passer le Rhin à des troupes étrangères, pour les introduire dans l'Empire sans le consentement du corps germanique. Par des insinuations plus douces, les Hollandais se laissèrent persuader de ne point joindre alors leurs troupes à celles des alliés de la reine de Hongrie, & les Français, ayant le temps de respirer, pourvurent à leur défense. Les Prussiens ne réussirent pas de même dans un projet qu'ils avaient formé pour le maintien de l'empereur. Ce projet avait pour but de soutenir les troupes de ce prince en Bavière. Les Français avaient deux raisons pour

y concourir; la première c'eſt, qu'en abandonnant la Bavière, ils étaient contraints de repaſſer le Rhin & de ſonger à la défenſe de leurs propres foyers; la ſeconde, qu'ayant fait un empereur, il y avait de la honte pour eux à l'abandonner & à le livrer, pour ainſi dire, à la merci de ſes ennemis. Mais leurs généraux avaient perdu la tète, & la terreur, plus forte que le raiſonnement, les ſubjuguait: pour remplacer leurs troupes en quelque manière, on avait deſſein de former une aſſociation des cercles, qui mettrait ſur pied une armée de neutralité; ſous ce prétexte le roi aurait pu y joindre ſes troupes, & cette armée aurait couvert la Bavière. Cette affaire manqua par la crainte ſervile que les princes de l'Empire avaient de la maiſon d'Autriche. La reine de Hongrie menaça, les princes tremblèrent & la diète ne voulut rien réſoudre. Si la France avait ſoutenu ce projet par quelques ſommes diſtribuées à propos, il aurait réuſſi: la plus mauvaiſe économie d'un prince eſt de ne ſavoir pas dépenſer ſon argent lorſque les conjonctures l'exigent. Ainſi finit l'année 1742, dont les événemens variés ſervirent de prélude à une guerre qui ſe fit avec un plus grand acharnement. Les Français étaient les ſeuls qui déſiraſſent la paix. Le roi d'Angleterre, trop préoccupé de la faibleſſe du gouvernement français, croyait qu'il ſuffiſait d'une campagne pour l'abattre; la reine de Hongrie couvrait ſon ambition ſous le voile d'une défenſe légitime: nous verrons dans la ſuite comment, de partie belligérante, elle devint l'auxiliaire de ſes alliés.

La Pruſſe tâcha de profiter de la paix dont elle jouiſſait pour rétablir ſes finances; les reſſources étaient uſées; il fallait laborieuſement en aſſembler de nouvelles, perfectionner (la hâte ayant empêché

de le faire) ce qu'il y avait de défectueux encore dans les recettes de la Siléfie, payer les dettes des Autrichiens aux Anglais. On entreprenait en même temps de fortifier cinq places à neuf, Glogau, Brieg, Neiffe, Glatz & Cofel; on faifait dans les troupes une augmentation de 18,000 hommes; tout cela demandait de l'argent & beaucoup d'économie, pour en accélérer l'exécution. La garde de la Siléfie était commife à 35,000 hommes qui avaient fervi d'inftrumens à cette conquête. Ainfi, loin de profiter de cette tranquillité pour s'amollir, la paix devint pour les troupes pruffiennes une école de guerre. Dans les places fe formaient des magafins; la cavalerie acquérait de l'agilité & de l'intelligence, & toutes les parties du militaire concouraient avec une même ardeur à l'affermiffement de cette difcipline qui rendit autrefois les Romains vainqueurs de toutes les nations.

CHAPITRE VIII.

Evénemens des années 1743 *&* 1744, *& tout ce qui précéda la guerre des Pruffiens.*

ON dit que c'eft une faute capitale en politique de fe fier à un ennemi réconcilié, & l'on a raifon; mais c'en eft une plus grande encore à une puiffance faible de lutter à la longue contre une monarchie puiffante, qui a des reffources dont la première manque. Cette réflexion était néceffaire pour répondre d'avance aux critiques qui cenfuraient la conduite du roi. Fallait-il, difait-on, fe mettre à la tête d'une ligue pour écrafer la nouvelle maifon d'Au-

triche, & laisser ensuire reprendre le dessus à cette même maison, pour chasser les Français & les Bavarois de l'Allemagne? Mais quel était le projet du roi? N'était-ce pas de conquérir la Silésie? Comment pouvait-il l'exécuter, si la guerre avait continué, n'ayant pas assez de ressources pour fournir aux grandes dépenses qu'elle entraînait de nécessité? Tout ce qui dépendait de lui, c'était d'agir par des négociations, &, autant que cela était faisable, de conserver l'équilibre entre les puissances belligérantes. La paix lui donnait le temps de respirer & de se préparer à la guerre; d'ailleurs l'animosité était si forte entre la France & l'Autriche, & leurs intérêts étaient si opposés, que la réconciliation entre ces puissances ennemies paraissait encore bien éloignée; il fallait se réserver pour les grandes occasions. Les mauvais succès des armées françaises avaient fait une assez forte impression sur l'esprit du cardinal de Fleuri pour que sa santé s'en ressentît; une maladie l'emporta au commencement de cette année. Il avait été ancien évêque de Fréjus, précepteur de Louis XV, cardinal de l'église romaine, & depuis 17 ans premier ministre. Il s'était soutenu dans ce poste, où peu de ministres vieillissent, par l'art de captiver la confiance de son maître, & en écartant avec soin de la cour ceux dont le génie pouvait lui donner de l'ombrage. Il adoucit les plaies que la guerre de la succession & le système de Law avaient faites à la France. Son économie fut aussi utile au royaume que l'acquisition de la Lorraine lui fut glorieuse. S'il négligea le militaire & la marine, c'est qu'il voulait tout devoir à la négociation, pour laquelle il avait du talent. Son esprit succomba ainsi que son corps sous le poids des années. On dit trop de bien de lui pendant sa vie, on le blâma trop

après sa mort. Ce n'était point l'ame altière de Richelieu, ni l'esprit artificieux de Mazarin; c'étaient des lions qui déchiraient des brebis. Fleuri était un pasteur sage, qui veillait à la conservation de son troupeau. Louis XV voulut élever à la mémoire de ce cardinal un monument, dont on fit un dessein qui ne fut jamais exécuté: à peine fut-il mort qu'on l'oublia. Chauvelin, que le cardinal de Fleuri avait fait exiler, crut du fond de son exil pouvoir emporter ce poste vacant; il écrivit à Louis XV, blâmant l'administration de son ennemi & se vantant beaucoup lui-même. Cette démarche précipitée fit qu'on lui marqua pour son exil un lieu plus éloigné de la cour que Bourges où il était relégué. Le roi de France notifia la mort de son ministre aux cours étrangères, à peu-près dans le style d'un prince qui annonce son avénement à la couronne. Voici la lettre qu'il écrivit au roi; nous l'avons copiée mot pour mot. " Monsieur mon frère, après la „ perte que je viens de faire du cardinal de Fleuri, „ en qui j'avais mis toute ma confiance dans l'administration de mes affaires, & dont je ne puis „ assez regretter la sagesse & les lumières, je ne „ veux pas différer de renouveller moi-même à votre Majesté les assurances qu'il vous a données „ en mon nom, & que je l'ai souvent chargé de „ vous réitérer, de l'amitié parfaite que j'ai pour „ la personne de votre Majesté, & du désir sincère „ que j'ai toujours eu de pouvoir concerter avec „ elle tout ce qui peut être de nos intérêts communs. Je ne puis douter que votre Majesté n'y „ réponde de sa part comme je le puis désirer, & „ elle peut compter qu'elle trouvera en moi, dans „ toutes les occasions, la même disposition de con-

„ tribuer à sa gloire & à son avantage, & à lui „ marquer que je suis &c."

Le département des affaires étrangères notifia en même temps, que le roi ayant résolu de gouverner désormais par lui-même, voulait qu'on s'adressât directement à lui. Jusqu'alors Louis XV avait été le pupille & le cardinal de Fleuri son tuteur. Après la mort de Mazarin, Louis XIV porta lui-même le deuil de son ministre; personne ne le porta pour Fleuri; il fut oublié avant qu'on eût prononcé son oraison funèbre. Pendant l'administration de ce cardinal les différentes rênes du gouvernement aboutissaient toutes à lui & venaient toutes se joindre dans ses mains: il était le point de ralliement, qui réunissant les finances, la guerre, la marine & la politique, les dirigeait au moins à un même but. Depuis sa mort le roi voulut travailler lui-même avec les ministres qui étaient à la tête de ces quatre départemens. Son ardeur s'éteignit au bout de huit jours, & la France fut gouvernée par quatre rois subalternes, indépendans les uns des autres. Ce gouvernement mixte produisit des détails de département; mais les vues générales qui réunissent & embrassent en grand le bien de l'Etat & son intérêt, manquèrent dans les conseils. Pour se faire une idée du choix des ministres, qu'on se représente un chancelier du duc d'Orléans, rempli de Cujas & de Barthole, qui devient ministre de la guerre dans ces temps où toute l'Europe était en feu; & un ancien capitaine de dragons, nommé Ori, qu'on met à la tête des finances. Maurepas s'imaginait rendre Louis XV, souverain des mers, & le roi le serait devenu, si les discours d'un homme aimable avaient pu opérer ce miracle. Amelot était de ces esprits rétrécis, qui comme les yeux myopes distinguent à peine les

objets de près. Cet aréopage gouverna donc la France; c'était proprement une aristocratie, ou bien un vaisseau qui navigeant sans boussole sur une mer orageuse, ne suivait pour système que l'impulsion des vents. Les armées ne prospérèrent pas sous cette nouvelle administration. Quoique l'armée de Maillebois jointe aux Bavarois fût encore sur les frontières de l'Autriche, le prince de Lobkowitz, avec 16,000 Hongrois, tenait toujours le maréchal de Belle-Isle bloqué dans Prague avec 16,000 Français. Le corps de M. de Belle-Isle était presque tout composé d'infanterie, & celui des Autrichiens de cavalerie. Cette situation inquiétait M. d'Argenson: soit par impatience, soit par humeur, soit par légéreté, ce robin fit expédier au maréchal de Belle-Isle l'ordre d'évacuer Prague. Cet ordre était plus facile à donner qu'à exécuter. Le maréchal de Belle-Isle fit ses dispositions en conséquence; il fit sortir la garnison le 18 de décembre au soir par un froid très-piquant; il gagna trois marches sur le prince Lobkowitz, & enfilant un chemin difficile qui donnait peu de prise à la cavalerie de l'ennemi, il continua de longer l'Eger & arriva le dixième jour de sa marche à la ville d'Eger: 4,000 hommes périrent de misère & de froid par les marches forcées qu'on leur fit faire; & cette armée délabrée, réduite à 8,000 combattans, fut partagée. Ce qui était encore en état de servir joignit M. de Maillebois en Bavière, & les corps entièrement ruinés furent envoyés en Alsace pour se recruter. La Bohème fut ainsi conquise & perdue, sans qu'aucune victoire ni des Français ni des Autrichiens eût décidé entr'eux du sort des empires. Dans tout autre pays que la France, une retraite comme celle de M. de Belle-Isle aurait causé une consternation générale: en France, où les

petites choses se traitent avec dignité & les grandes légérement, on ne fit qu'en rire, & M. de Belle-Isle fut chansonné : des couplets ne méritaient certainement pas d'entrer dans un ouvrage aussi grave que le nôtre ; mais comme ces sortes de traits marquent le génie de la nation, nous croyons ne point devoir omettre celui-ci :

Quand Belle-Isle partit une nuit
De Prague à petit bruit,
Il dit, voyant la lune :
Lumière de mes jours,
Astre de ma fortune,
Conduisez-moi toujours.

En pareille occasion on aurait jeûné à Londres, exposé le saint sacrement à Rome, coupé des têtes à Vienne. Il valait mieux se consoler par une épigramme. La retraite du maréchal de Belle-Isle eut le sort de toutes les actions des hommes : il y eut des fanatiques qui par zèle la comparèrent à la retraite des dix mille de Xénophon ; d'autres trouvaient que cette fuite honteuse ne pouvait se comparer qu'à la défaite de Guinegast. Ils avaient tort les uns & les autres ; 16,000 hommes qui évacuent Prague & se retirent de la Bohème devant 16,000 hommes qui les poursuivent, n'ont ni les mêmes dangers à courir, ni des chemins aussi longs à traverser que les troupes de Xénophon, pour retourner du fond de la Perse en Grèce ; mais aussi ne faut-il pas outrer les choses & comparer une marche où les Français ne purent être entamés par les ennemis, à une défaite totale. Les dispositions de M. de Belle-Isle étaient bonnes ; le seul reproche

qu'on puiſſe lui faire, eſt de n'avoir pas, dans ſa marche, aſſez ménagé ſes troupes.

Dès-lors la fortune de la reine prit un air plus riant. Le maréchal Traun défit en Italie M. de Gages, qui paſſait le Panaro pour l'attaquer. Cette victoire ne ſatisfit point la cour de Vienne; elle trouva que le maréchal Traun n'en avait pas aſſez fait, elle voulait des batailles qui euſſent de grandes ſuites. Enfin, ce maréchal fut jugé comme Apollon par Midas, & c'était cependant le premier de leurs généraux qui eût triomphé de leurs ennemis. La maiſon d'Autriche commençait à regagner des provinces perdues & aſſurait celles qui étaient menacées. Cela ne l'empêchait pas d'être accablée par le poids de cette guerre; peut-être y aurait-elle ſuccombé, ſi ces premières lueurs de proſpérité n'euſſent ranimé la bonne volonté de ſes alliés. Le roi d'Angleterre donna des marques du plus grand zèle pour le ſoutien de la reine de Hongrie. Les motifs qui le faiſaient agir ainſi étaient en grande partie une haine invétérée qu'il portait à la France. Il avait ſervi dans ſa jeuneſſe contre cette puiſſance; il s'était trouvé à la bataille d'Oudenarde, où il avait chargé à la tête d'un eſcadron hanovrien, en donnant des marques d'une valeur diſtinguée, il ambitionnait de ſe trouver à la tête des armées pour jouir de la gloire des héros. L'occaſion s'en préſentait, il avait des troupes en Flandre; en ſe déclarant pour la reine, en paſſant la mer, perſonne ne pouvait lui diſputer le commandement de ſes troupes; de plus, il allait augmenter ſon tréſor de Hanovre par les ſubſides que les Anglais lui payeraient pour ſes Hanovriens. Pour le lord Carteret, il avait beſoin de la guerre, afin de ſe ſoutenir auprès de ſon maître & auprès de la nation anglaiſe. Le commerce de

de ces insulaires était gêné depuis qu'ils étaient en guerre avec l'Espagne : pour qu'un grand coup décidât ces affaires de commerce, il fallait le frapper sur terre & en Europe. La France passait pour à demi-ruinée par les efforts qu'elle avait faits pour soutenir la Bavière & la Bohème : elle était l'alliée de l'Espagne; en affaiblissant l'une de ces puissances on affaiblissait l'autre. Il fallait donc battre les Français, soit en Allemagne, soit en Flandre, pour gagner sur mer une supériorité qui pût produire un avantage réel au commerce de l'Angleterre. Le roi, son ministre & la nation; tendant au même but, quoique par des vues différentes, il fut résolu d'envoyer au cœur de l'Allemagne, ces troupes anglaises, hanovriennes & hessoises, qui se trouvaient en Flandre. Autant ce projet pouvait convenir au roi d'Angleterre, autant convenait-il peu au roi de Prusse: il ne devait pas perdre de vue cet équilibre politique, que pendant la guerre même, son intérêt l'obligeait de maintenir entre les puissances belligérantes. Si la maison d'Autriche gagnait une supériorité décidée dans l'Empire sur la maison de Bavière, la Prusse perdait son influence dans les affaires générales, il fallait donc empêcher que le roi d'Angleterre & la reine de Hongrie, aveuglés par les succès auxquels ils devaient s'attendre, ne détrônassent l'empereur. La voie des représentations était la seule qui convînt au roi de Prusse; & se servant des argumens que peut employer un prince Allemand, zélé pour sa patrie & pour la liberté du corps germanique, il conjura le roi d'Angleterre de ne pas rendre, sans des raisons très-importantes, l'Empire le théâtre d'une guerre qui était près de s'allumer, & de se souvenir qu'il n'est point permis à un membre du corps germanique d'introduire, sans la sanc-

tion de la diète, des troupes étrangères dans sa patrie. C'était tout ce que ce prince pouvait faire dans les conjonctures où il se trouvait : il ne pouvait pas compter sur la France, qu'il avait indisposée contre lui par la paix de Breslau; il ne pouvait se brouiller avec les Anglais, qui étaient les seuls garants qu'il eût de cette paix. Les choses n'en étaient pas venues à une extrêmité assez grande pour replonger ses Etats dans une nouvelle guerre; il fallait donc se contenter de la promesse du roi d'Angleterre, qui s'engagea de ne rien entreprendre, ni contre la dignité de l'empereur, ni contre ses Etats patrimoniaux.

Ce n'était pas avec les Anglais seuls qu'on négociait. Le roi avait entamé une autre négociation à Pétersbourg pour des intérêts qui le touchaient plus directement : il s'agissait d'obtenir de l'impératrice de Russie la garantie du traité de Breslau. Ce furent les Anglais & les Autrichiens qui s'y opposèrent de toutes leurs forces, quoique sous main. Les deux frères Bestuchew, ministres de l'impératrice, trouvèrent par les difficultés qu'ils firent naître le moyen d'accrocher continuellement la fin de cette affaire. La reine de Hongrie regardait la cession qu'elle avait faite de la Silésie comme un acte de contrainte, dont elle pouvait appeler avec le temps, en rejetant sur la nécessité ce que la rigueur des conjonctures l'avait forcée d'accepter. Les Anglais voulaient isoler le roi de Prusse & le priver de tout appui, pour l'avoir entièrement sous leur dépendance. De quelque façon que les princes cachent ces sortes de vues, il leur est bien difficile de les rendre impénétrables. Ce fut alors que la paix de Friedrichsham fut ratifiée entre la Russie & la Suède : la perte d'une partie inculte de la Finlande fut le moindre mal dont

la Suède eut à se plaindre ; le despotisme que les Russes exercèrent à Stockholm, mit le comble à l'opprobre de cette nation ; un sujet de l'impératrice était considéré en Suède comme un sénateur romain du temps de César pouvait l'être dans les Gaules. Une nation malheureuse ne manque jamais d'ennemis. Les Danois voulurent profiter des calamités de la Suède. La diète de Stockholm était assemblée pour ratifier la paix qui venait de se conclure avec la Russie & pour nommer un successeur au trône ; le roi de Danemarck, dans le dessein d'unir les trois couronnes de la Suède, du Danemarck & de la Norvège sur la tête de son fils le prince royal, excita une rebellion dans la Carélie, souleva des prêtres, corrompit quelques bourgeois ; mais il trouva tant de difficultés dans l'exécution de son plan, que ce plan avorta avant sa naissance. Les troupes danoises & suédoises s'assemblaient déjà sur les frontières ; la diète de Stockholm s'empressait à trouver des secours ; elle demanda les bons offices du roi de Prusse pour moyenner un accommodement avec ses voisins. Le roi s'intéressa pour eux, & le roi de Danemarck lui répondit qu'eu égard à ses exhortations il ne précipiterait pas les choses. Mais ce qui paraîtra presque incroyable, c'est que ces mêmes Suédois, qui venaient de faire une paix si déshonorante avec la Russie, implorèrent la protection de l'impératrice contre les Danois. Elisabeth la leur accorda & elle fit partir le général Keith sur des galères qui portaient 10,000 hommes de secours. Ce fut alors qu'à la faveur de ces troupes le prince de Holstein, évèque de Lubeck, fut élu au lieu du prince danois, successeur du vieux roi de Suède, landgrave de Hesse. Ainsi à peu-près dans le cours de la même année la Suède fut battue, protégée &

M 2

enfin donnée au prince de Holſtein par l'impératrice de Ruſſie. Le ſénat de Stockholm ſe conſola de tant d'infortunes par des cruautés ; il fit périr les généraux de Buddenbrock & de Lœwenhaupt ſur l'échafaud. On les accuſa de trahiſons & de perfidies, mais rien ne fut prouvé ; ils n'étaient coupables que d'ignorance & de trop de faibleſſe.

Mais il eſt temps de quitter ces ſcènes tragiques du Nord pour retourner au Sud, & voir ce qui ſe paſſa dans la Bohème après que les Français l'eurent abandonnée. La reine de Hongrie ſe rendit à Prague pour recevoir l'hommage de ce royaume, au recouvrement duquel ſa fermeté avait autant & plus contribué que la force de ſes armes. Le jour même de ſon couronnement elle apprit que le maréchal de Khevenhuller ayant marché de Scharding à Braunau, en avait chaſſé le général Minucci, qui commandait un corps de 7 à 8,000 Impériaux : les détails de cette affaire nous ſont parvenus par des officiers pruſſiens, qui firent cette campagne en qualité de volontaires avec les Autrichiens. M. de Khevenhuller s'avança vers Scharding, place ſituée ſur l'Inn, proche des frontières de l'Autriche ; ſes troupes, ſortant de leurs quartiers d'hiver, s'y rendirent par différentes routes. Malgré les précautions que cet habile officier prit de cacher ſes deſſeins, le maréchal de Seckendorff en fut informé, & il donna ordre à M. de Minucci de ſe retirer de Braunau. Ce général peu intelligent ne ſut ni diſpoſer ſa retraite pour obéir aux ordres de ſon chef, ni choiſir un terrain avantageux pour attendre l'ennemi & pour lui réſiſter. M. de Khevenhuller ſe trouva bientôt en préſence des Bavarois ; il trouva le front de Minucci inattaquable, ayant un profond ravin qui ſéparait les deux armées ; ſa droite était appuyée à

Braunau, que l'on avait fortifié en hâte durant le dernier hiver. Mais autant ce poste était fort par sa droite & par son front, autant était-il faible sur sa gauche. M. de Khevenhuller s'en apperçut au premier coup d'œil; il détacha M. de Berlichingen avec un gros de cavalerie, qui tourna les Impériaux, & prenant des chemins détournés, tomba sur cette aile qui était en l'air, tandis que Nadasti avec ses housards attaqua les troupes de Minucci de front. Ce ne fut point une bataille; les Bavarois s'enfuirent sans s'être défendus; une partie de leur cavalerie se sauva dans Braunau, leur infanterie se réfugia sur les glacis de la ville. Minucci, la plus grande partie de ses troupes & la ville de Braunau se rendirent tout de suite à leur vainqueur; quelques débris de cette cavalerie prirent le chemin de Burghausen, où les Impériaux avaient encore un corps de troupes. Les Français qui étaient à Osterhofen n'attendirent pas l'approche des Autrichiens. Le vieux Broglio, qui commandait cette armée avec les maréchaux de Maillebois & de Seckendorff, avait été vivement pressé par Seckendorff de prévenir l'ennemi & d'assembler ses troupes avant que M. de Khevenhuller fût en état de rien entreprendre; mais ce fut en vain. Ses ennemis prétendent même qu'il n'était pas fâché de voir le mauvais succès d'une guerre à laquelle le maréchal de Belle-Isle avait le plus contribué; d'autres soutiennent, avec plus d'apparence, qu'il avait des ordres de la cour de retourner en France & d'abandonner la Bavière. Quoi qu'il en soit, sa conduite sembla autoriser cette dernière opinion, & la cour ne lui témoigna aucun mécontentement à son retour. Les Autrichiens surent profiter de l'avantage qu'ils avaient d'être en corps & d'agir contre des troupes séparées par ban-

des. Le prince de Lorraine arriva au camp, & ſans s'arrèter, délogea les Français de Deckendorff; tout plia devant lui : à meſure qu'il s'avançait, les troupes françaiſes recevaient ordre de ſe retirer. Quelques rivières aſſez conſidérables, qui ont leur ſource dans le Tyrol, qui traverſent la Bavière & vont ſe jeter dans le Danube, fourniſſent aux généraux qui veulent ſe défendre la facilité d'en diſputer les bords; mais le prince de Lorraine les paſſa ſans y trouver de réſiſtance. Broglio décampa de Straubingen, où il avait un gros magaſin, en y laiſſant une faible garniſon, qui fut ſacrifiée à l'ennemi. Un ſecours de 10,000 Français était déjà arrivé à Donawerth pour le joindre; ils devinrent les compagnons de ſa fuite; & malgré les plus fortes repréſentations de M. de Seckendorff, les Français l'abandonnèrent & ne s'arrètèrent qu'à Strasbourg, où M. de Broglio donna un bal le jour de ſon arrivée, apparemment pour célébrer la campagne brillante qu'il venait de terminer. Le malheureux Seckendorff s'occupant à raſſembler les débris de ſes impériaux qui s'étaient ſi mal conduits à Braunau, les joignit au corps qui était à Burghauſen & ſe retira en hâte ſur Munich, qu'il abandonna pour ſe joindre à l'armée françaiſe; mais aſſuré que ces troupes voulaient repaſſer le Rhin, il écrivit au maréchal de Broglio que comme les Français abandonnaient l'empereur, ce prince ſe voyait contraint de les abandonner de même & de chercher ſes ſûretés où il les trouverait. Auſſi-tôt il demanda au prince de Lorraine & à M. de Khevenhuller de convenir avec lui d'une ſuſpenſion d'armes, dont il obtint l'équivalent; car les Autrichiens lui promirent de reſpecter les troupes impériales tant qu'elles occuperaient un territoire neutre de l'Empire. Les Autrichiens, aveuglés par leurs ſuccès,

méprisaient trop ces troupes pour vouloir les désarmer ; ils volaient vers le Rhin, soutenus de la chimérique espérance de reconquérir la Lorraine. La prospérité est à la guerre souvent plus dangereuse que l'infortune ; aux uns elle inspire une trop grande sécurité, & aux autres trop de témérité. Le plus grand général du monde serait celui qui, dans les diverses fortunes conserverait un esprit égal & qui ne séparerait jamais l'activité de la prudence. Tandis que le prince de Lorraine s'acheminait vers le Rhin, l'Allemagne était inondée d'une nouvelle armée étrangère, qui sous prétexte de la protéger, concourait à sa ruine. Le roi d'Angleterre avait envoyé vers le bas Rhin ses troupes hanovriennes & anglaises sous le commandement du lord Stairs. George passa lui-même la mer & vint à Hanovre, pour se mettre ensuite à la tête de son armée. Le lord Stairs, qui était à Hœchst, risqua de passer le Mein ; les Français qui l'épiaient, l'obligèrent d'abord à reprendre sa première position. Ce pas de clerc fit appréhender au roi d'Angleterre que son général trop fougueux par tempérament ne commît quelque imprudence plus forte, & il se hâta de prendre lui-même le commandement de ses troupes. Ce corps était composé de 17,000 Anglais, 16,000 Hanovriens & 10,000 Autrichiens, ce qui faisait 43,000 combattans ; 6,000 Hessois & quelques régimens hanovriens étaient encore en marche pour le joindre. Le lord Stairs avait agi avec si peu de prudence, que les soldats manquaient de pain & ses chevaux de fourrage. Pour subvenir à cet inconvénient, le roi vint se camper auprès d'Aschaffenbourg ; mais ce moyen ne suffit pas pour remédier à la négligence qu'on avait eue de ne pas amasser assez de vivres. Le Rhin pouvait fournir des secours, & le roi s'éloignant de cette

rivière, se trouva plus resserré qu'auparavant par le Mein & par les Français qui gardaient l'autre bord, & sur ses derrières par les montagnes arides du Speshard : il ne s'apperçut que trop tôt de sa faute. Le maréchal de Noailles affama le monarque anglais dans son camp, & comme il prévit qu'il ne pouvait y rester que peu de jours, Noailles conçut un dessein digne du plus grand capitaine. Il prit Dettingen, & fit construire deux ponts sur le Mein & préparer à côté des guets pour sa cavalerie. Toutes ces choses s'exécutèrent sans que le roi d'Angleterre en eût vent : c'était le prélude de la bataille qui devait se donner bientôt. Pour en avoir une idée précise, il est bon de savoir que l'armée anglaise, affamée vers les sources du Mein, ne pouvait trouver des subsistances qu'en prenant le chemin de Hanau. Sa gauche longeant toujours le Mein au sortir de ces monticules, traversait la petite plaine de Dettingen. M. de Noailles en conséquence tenait un détachement tout prêt pour occuper Aschaffenbourg au moment où les Anglais en sortiraient. Il avait fait dresser tout le long du Mein des batteries masquées dont il pouvait tirer à bout-portant sur les colonnes des alliés en marche : la plus forte partie de son armée devait passer le Mein, pour se ranger derrière un ruisseau qui du Speshard coule devant ce front & va se jetter dans le Mein ; ces troupes coupaient précisément le chemin de Hanau. Le roi d'Angleterre trouvait donc, à ce débouché, une armée en face & des batteries en flanc. Si le maréchal de Noailles avait aussi exactement exécuté ce projet, qu'il l'avait conçu avec sagesse, le roi d'Angleterre aurait été forcé, ou d'attaquer l'armée française dans un poste très-avantageux, pour s'ouvrir l'épée à la main le passage à Hanau, ou de se retirer par les déserts

du Speshard, ce qui infailliblement aurait fait débander les troupes faute de subsistances. La faim chassa les Anglais d'Aschaffenbourg, comme Noailles l'avait prévu. Les troupes, qui avaient campé par corps, ne marchaient point par colonnes, mais se suivaient par distances, d'abord les Hanovriens, puis les Anglais & enfin les Autrichiens. Le roi était dans son carosse auprès des troupes de Hanovre; on l'avertit pendant la marche que son avant-garde était attaquée par un gros de cavalerie française, & bientôt après, que toute l'armée française avait passé le Mein & se trouvait en bataille vis-à-vis de lui. Le roi monte à cheval, il veut voir par lui-même. La canonade des Français commence; son cheval prend l'épouvante, & allait l'emporter au milieu des ennemis, si un écuyer ne se fût jeté en avant pour l'arrêter. George renvoya le cheval & combattit à pied à la tête d'un de ses bataillons anglais. Les troupes avaient un petit bosquet à passer; ce qui leur donna le temps d'avertir les autres corps du danger qui les menaçait. Le duc d'Aremberg & M. de Neuperg accoururent avec leurs Autrichiens, & formèrent leur armée vis-à-vis de celle des Français, aussi bien que les circonstances le permettaient. Le champ de bataille n'ayant que 1200 pas de front, obligea les alliés à se mettre sur 7 ou 8 lignes. Les Français ne leur laissèrent pas le temps de finir tranquillement leur disposition; la maison du roi les attaqua, perça quatre lignes de cavalerie, renversa tout ce qu'elle rencontra & fit des prodiges de valeur: elle aurait peut-être remporté l'honneur de cette journée, si elle n'avait pas sans cesse trouvé de nouvelles lignes à combattre. Ces attaques réitérées l'ayant mise en désordre, le régiment de Stirheim autrichien s'en apperçut & la fit reculer

à ſon tour. Cela n'aurait pas fait perdre la bataille aux Français : la véritable cauſe ne doit s'attribuer qu'au mouvement imprudent de M. de Harcourt & de M. de Grammont. Ils étaient à la droite de l'armée avec la brigade des gardes françaiſes ; ils quittent leur poſte ſans ordre & s'aviſent de prendre en flanc la gauche des alliés qui tirait vers le Mein ; par cette manœuvre ils empêchèrent leurs batteries, qui étaient au-delà du Mein & qui incommodaient beaucoup les alliés, de tirer. Les gardes françaiſes ne ſoutinrent pas la première décharge des Autrichiens ; elles prirent la fuite d'une manière honteuſe & ſe précipitèrent dans le Mein, où elles ſe noyèrent ; d'autres portèrent le découragement & l'épouvante dans le reſte de l'armée. Le prince Louis de Brunſwic, qui ſervait dans les troupes autrichiennes, eut toutes les peines du monde à perſuader au roi d'Angleterre de faire avancer les Anglais ; ce furent cependant eux qui décidèrent les Français à la retraite & à repaſſer le Mein. Les Français plaiſantèrent là-deſſus. On appella cette action *la journée des bâtons rompus*, parce que M. de Harcourt & M. de Grammont n'avaient attaqué que dans l'eſpérance d'obtenir le bâton de maréchal comme une récompenſe due à leur valeur : on donna aux gardes françaiſes le ſobriquet de *canards du Mein :* on pendit une épée a l'hôtel de Noailles avec l'inſcription, *point homicide ne feras.* Sans doute que ce maréchal ne devait pas ſe tenir auprès de ſa batterie, au-delà du Mein. S'il avait été préſent à l'armée, il n'aurait jamais permis aux gardes françaiſes d'attaquer ſi mal à propos, & ſi les troupes étaient demeurées dans leur poſte, jamais les alliés ne les y auraient forcés. Cette journée ne valut au roi d'Angleterre que des ſubſiſtances pour ſes troupes. Le cânon des Ha-

novriens fut bien fervi ; quelques régimens de leurs troupes & quelques régimens autrichiens, fur-tout celui de Stirheim, fe diftinguèrent. M. de Neuperg eut le plus de part au gain de cette bataille & fut bien fecondé par le prince Louis de Brunfwic. Je fais d'un officier qui fe trouva fur les lieux, que le roi d'Angleterre fe tint pendant toute la bataille devant fon bataillon hanovrien, le pied gauche en arrière, l'épée à la main, & le bras étendu, à-peu-près dans l'attitude où fe mettent les maîtres d'efcrime pour pouffer la quarte : il donna des marques de valeur, mais aucun ordre relatif à la bataille. Le duc de Cumberland combattit avec les Anglais à la tête des gardes ; il fe fit admirer par fa bravoure & par fon humanité : bleffé lui-même, il voulut que le chirurgien penfat avant lui un prifonnier Français criblé de coups. Les alliés ne penferent point à pourfuivre les Français, ils ne penferent qu'à trouver des fubfiftances dans leur magafin de Hanau. Le vainqueur, après avoir foupé fur le champ de bataille, pourfuivit inceffamment fa route pour fe rapprocher de fes vivres. Ce qu'il y eut de fort extraordinaire, c'eft qu'après cette bataille gagnée, le lord Stairs pria par un billet le maréchal de Noailles d'avoir foin des bleffés qui fe trouvaient fur le champ de bataille que les vainqueurs abandonnaient. Comme les alliés portaient tous des rubans verts fur leurs chapeaux, on attacha une branche de laurier à celui du roi, qui la porta fans fcrupule : ce font des mifères, mais elles peignent les hommes. Cette victoire ne fit pas autant de plaifir au roi de Pruffe qu'en avait reffenti le roi d'Angleterre. Il était à craindre que le miniftère français, peu ferme, & découragé par une fuite de revers, ne facrifiât la gloire de Louis XV, & les intérêts de l'empereur, pour fe tirer des embarras tou-

jours renaissans qui l'environnaient. Pour éclairer les démarches des alliés, le roi fit partir le jeune comte Finck, sous prétexte de féliciter le roi d'Angleterre sur sa victoire, mais réellement pour veiller à la conduite du lord Carteret, & pour découvrir les négociations qui pourraient s'entamer dans ce camp. Le prince de Hesse, Guillaume, frère du roi de Suède, était très-bien intentionné pour les intérêts de l'empereur. On se servit de son canal pour faire parvenir au lord Carteret quelques propositions d'accommodement tendantes à concilier la Bavière & l'Autriche; mais cet Anglais ne fut pas assez fin pour dissimuler le fond de ses pensées, & l'on s'apperçut qu'il ne voulait point d'accommodement; que son maître voulait la guerre; la reine de Hongrie, le trône impérial pour son époux, & que les uns & les autres désiraient également la ruine du Bavarois. Le roi d'Angleterre abandonna bientôt le caractère de protecteur de l'empire qu'il avait pris; un rôle d'emprunt est difficile à soutenir, on n'est jamais bien que soi-même. Il refusa avec fierté les divers dédommagemens que divers souverains lui demandaient pour le dégât que ses troupes avaient commis dans leur pays, & refusa de même le payement des denrées & des fourrages que ces princes lui avaient livrés. Il se servit d'une expression singulière dans une pièce qu'il fit imprimer pour éluder ces bonifications; il y dit : " que c'est le moins „ que les princes de l'empire puissent faire que de „ défrayer l'armée de leur libérateur & de leur sau- „ veur; que cependant il aviserait à les payer selon „ que ces Etats se conduiraient envers lui. " Cette hauteur acheva d'aliéner les esprits. Le monarque le plus despotique ne s'exprime pas en termes plus impérieux. Le roi agissait par intérêt; Carteret était

violent ; ces fortes de caractères n'emploient que rarement des expressions modérées.

Pendant que tous ces événemens s'étaient passés sur le Mein, le prince de Lorraine poursuivait les Français jusqu'aux bords du Rhin. Son armée était partagée en trois colonnes ; tandis qu'elles s'avançaient vers les frontières de l'Alsace, lui & le maréchal de Khevenhuller se rendirent à l'armée anglaise ; ce qui était d'autant plus facile que M. de Noailles avait repassé le Rhin à Oppenheim. Le roi d'Angleterre voulut établir un concert moyennant lequel les mouvemens des deux armées feraient si bien compassés les uns avec les autres, qu'ils tendraient au même but, qui était, selon le projet dont on convint, de reprendre la Lorraine. A cette fin le roi d'Angleterre devait passer le Rhin à Maïence & se porter en droiture en Alsace, pour faciliter au prince de Lorraine les moyens de repasser le Rhin à Bâle, de prendre la Lorraine, & ensuite de distribuer les troupes victorieuses en quartier d'hiver, tant en Bourgogne qu'en Champagne. Ces desseins étaient vastes, l'exécution répondit mal à leur grandeur. Le roi d'Angleterre, qui ne se voyait arrêté par aucune difficulté, passa le Rhin à Maïence & se porta sur Worms. Le prince de Lorraine, moins heureux, fit passer quelques troupes dant une île du Rhin, & quelques Hongrois à l'autre bord ; celles-là furent repoussées avec perte, l'île du Rhin fut abandonnée, & ce prince traîna languissamment dans le Brisgau la fin d'une campagne dont les commencemens avaient été si brillans. Le camp de Worms devint alors par l'inaction des troupes le centre des négociations. Les Français se servirent de toutes sortes de voies pour tâter le terrain : ils firent des ouvertures au lord Carteret, & hasardèrent quelques propos pour sonder le guet, & voir à

quelles conditions on pourrait convenir de la paix. Les desseins du roi d'Angleterre allaient beaucoup au-delà de tout ce que la France pouvait lui offrir avec bienséance. Le roi George, qui savait que le roi de Prusse était informé de ses pourparlers, voulut se servir de ces circonstances pour lui faire illusion. Il lui communiqua un projet de pacification, par lequel la France s'offrait d'assister la reine de Hongrie dans la conquète de la Silésie, à condition que celle-ci reconnût l'empereur, & le remît dans la paisible possession de la Bavière. Le lord Hindfort se rendit en Silésie, où le roi était alors, pour lui faire cette ouverture; mais c'était d'un air si empressé, qu'au lieu de convaincre ce prince de la vérité de la chose, on lui fit soupçonner que ces propositions de la France étaient fausses & controuvées. Les dispositions du roi d'Angleterre envers la Prusse étaient trop connues; sa mauvaise volonté se manifestait à l'égard du comte de Finck. Tout cela confirma le roi dans l'opinion que cette communication cordiale était un piége que lui tendait la politique rusée de Carteret; il répondit cependant au lord Hindfort, qu'il était très-sensible aux marques d'amitié que le roi d'Angleterre lui donnait dans cette occasion, mais que comptant sur la bonne foi de la reine de Hongrie, sur la sagesse du roi George & sur sa garantie même, il était sûr que ces deux puissances n'entreraient jamais dans des vues aussi opposées à leurs engagemens, & dont l'accomplissement serait plus difficile à effectuer qu'on ne le pensait. Le ministre anglais ne s'attendait pas à cette réponse, & ne pût empêcher que son mécontentement n'éclatât sur son visage. Mais quelle apparence que le roi de France eût recours à un expédient aussi ridicule pour moyenner sa paix avec

l'impératrice-reine, que celui de se plonger dans une nouvelle guerre & de se rendre lui-même l'artisan de la grandeur de la maison d'Autriche, que les intérêts permanens de son royaume l'obligeaient à rabaisser ? N'était-il pas plus naturel de supposer que c'était une fable inventée par le lord Carteret, pour indisposer le roi de Prusse contre la France ? Carteret ne pouvait-il pas raisonner ainsi : le roi de Prusse est vif, il prend feu aisément ; une ouverture pareille à celle que nous lui faisons, le transportera de colère ; le lord Hindfort en profitera en l'aigrissant au point de le faire déclarer contre la France, & en ce cas nous aurons acheté ce secours à bon marché ? Il faut avouer cependant que cet avis du lord Hindfort était accompagné de détails si spécieux, qu'il méritait qu'on s'en éclaircit avant que de le rejeter tout-à-fait. Voici ces détails : un certain Hertzel, émissaire de la France, était venu chez l'électeur de Maïence pour insinuer à ce prince les propositions qu'il voulait faire parvenir aux Anglais. Les intrigues des Autrichiens avaient fait élire ce comte d'Ostein électeur de Maïence à la place de Schœnborn qui avait couronné Charles VII. C'était une créature des Autrichiens ; il était de plus soudoyé par les Anglais, auxquels il s'était vendu sans réserve. On envoya le comte de Finck à Maïence pour éclaircir ce fait, & l'on mit tout en mouvement en France, pour voir s'il y aurait moyen de pénétrer la vérité : toutes ces peines furent perdues. Peut-être que Hertzel avait tenu de lui-même des propos qui donnèrent lieu à cette histoire ; c'était un abyme de mauvaise foi ; il aurait fallu un nouvel Oedipe pour expliquer ce mystère.

Une négociation plus importante commençait à se lier alors. La cour de Versailles se proposait de

faire entrer le roi de Sardaigne dans les intérêts de la France & de l'Espagne. Il subsistait à la vérité un traité provisionnel entre Charles-Emanuel & Marie-Thérèse, mais conçu avec tant d'ambiguité & en termes si généraux, qu'on pouvait le rompre sans manquer de foi. La négociation des Français avançait à Turin, & aurait pu se conclure, si les Français & les Espagnols n'eussent pas trop marchandé sur de petits intérêts. Le lord Carteret fut informé de ce qui se tramait à Turin. Il ne marchanda point : ses offres, aux dépends des Autrichiens, surpassèrent celles des Français, & il l'emporta auprès du roi de Sardaigne. Par ce traité la reine de Hongrie lui cédait le Vigévanasc, le Tortonnois, & une partie du duché de Parme, & le roi de Sardaigne lui garantissait tout ce qu'elle possédait en Italie, s'engageant à la défendre de toutes ses forces. Ce traité fut ainsi arrangé & conclu à Worms. La cour de Vienne était outrée des cessions que les Anglais l'obligeaient de faire sans cesse : on y envisageait les Anglais comme de plaisans garans de la pragmatique sanction, qui l'ébréchaient sans cesse. Le roi de Prusse jugea cette disposition favorable pour inspirer aux Autrichiens des sentimens plus pacifiques ; il leur fit représenter que le rôle qu'ils jouoient en Europe ne leur était pas convenable ; que si l'empereur passait pour la marionnette de Louis XV, ils passaient eux pour être celle de George II, & que la paix était pour eux le seul moyen de se tirer de la tutelle de l'Angleterre. Ces représentations les piquèrent d'autant plus que les faits étaient véritables ; mais cela n'empêcha pas que l'espoir de conquérir la Lorraine ne les entraînât à poursuivre leurs mesures. Le roi de Prusse voulait la paix ; il prèchait la modération à toutes les puissances

ſances ; il tâchait d'adoucir les unes & d'arrêter les autres. C'était beaucoup que d'empêcher qu'on ne jetât de l'huile dans le feu, il ſe ſerait éteint à la fin faute d'aliment. Mais les meilleures intentions ne s'accompliſſent pas toujours. Les guinées anglaiſes commençaient à mettre en fermentation la république de Hollande. Ceux qui étaient du parti d'Orange voulaient la guerre ; les vrais républicains voulaient le maintien de la paix. La force des guinées l'emporta enfin ſur l'éloquence des meilleurs citoyens, & les Provinces-Unies épouſerent les intérêts de la reine de Hongrie qui leur étaient étrangers, & les deſſeins de Carteret qu'ils ignoraient : ils envoyèrent (août) 20,000 hommes pour renforcer l'armée de Worms, dont 14,000 la joignirent & le reſte ſe débanda.

Le maréchal de Noailles, après avoir paſſé une partie de cette campagne derrière le Speyerbach, abandonna cette poſition pour ſe rapprocher de Landau, & ſe trouver à portée de joindre le maréchal de Coigni qui avait pris le commandement des troupes du vieux Broglio, en cas que le prince de Lorraine forçât le paſſage du Rhin & pénétrât en Alſace. Le roi George ſuivit les Français juſqu'au Speyerbach, après avoir fait raſer les lignes que les Français avaient fait conſtruire ſur ſes bords. Il retourna à Hanovre, & les troupes prirent des quartiers dans le Brabant & dans l'évêché de Munſter. George, pendant ſon ſéjour à Hanovre, maria ſa fille Marie avec le prince royal de Danemarck ; après quoi il prit le chemin de Londres, pour y faire à ſon parlement, dans une harangue pompeuſe, le récit de ſes exploits. Pour ſe convaincre du peu de ſuite qu'il y a dans les actions des hommes, il n'y a qu'à faire l'analyſe de cette campagne. On aſſem-

ble une armée sur le Mein, sans pourvoir à ses subsistances : la fin & la surprise obligent les alliés à se battre ; ils sont vainqueurs des Français ; ils passent le Rhein : ils vont à Worms : le Speyerbach les arrête, sans qu'ils trouvent des expédiens pour en déposter les ennemis ; ils avancent enfin sur le Speyerbach, que M. de Noailles leur abandonne, & ils ne reçoivent les secours des Hollandais que pour prendre des quartiers d'hiver dans le Brabant & dans la Westphalie. Rien n'est conséquent dans cette conduite ; elle ressemble à l'opération d'un chimiste qui, cherchant la pierre philosophale, trouve une couleur dont il pouvait se passer. Ce n'est point dans l'intention de critiquer la conduite du roi d'Angleterre que nous faisons ces réflexions, car bien d'autres généraux en ont fait autant ; mais seulement pour convaincre les lecteurs que l'espèce humaine n'est pas aussi raisonnable qu'on voudrait le persuader. Le peu de succès qu'eurent les Autrichiens & les Anglais dans cette campagne de 1743, donna aux Français le temps de se reconnaître & de prendre quelques mesures. Ils avaient à la vérité perdu la Bavière ; mais leur amour-propre était flatté d'avoir empêché leurs ennemis de passer le Rhin & de pénétrer en Alsace. Si la fortune changea souvent de parti dans cette guerre, l'intérêt ne changea pas moins la politique des souverains. Nous avons dit que le roi de Sardaigne avait signé le traité de Worms. Ce traité fut publié dans le temps même qu'il négociait encore avec la France & l'Espagne, & qu'on s'attendait à Versailles à recevoir d'un jour à l'autre des nouvelles de la conclusion du traité. Les ministres de Louis XV ne furent pas les maîtres de dissimuler leur ressentiment, & trouvant dans la conduite du roi de Sardaigne des marques de duplicité & de

mépris, ils éclatèrent. Le miniſtre de France fut inceſſamment rappellé de Turin; un corps de 10,000 hommes de troupes françaiſes ſe joignit au marquis de la Mina, qui commandait ſous don Philippe dans la rivière de Gènes. La Mina, pour forcer les paſſages du Piémont, tenta de pénétrer par Château-Dauphin, mais le roi de Sardaigne l'avait prévenu; il s'y était retranché & occupait deux forts qui ſont ſur des collines à droite & à gauche du paſſage. Les Sardes défendirent ſi vigoureuſement cette gorge, que les Français & les Eſpagnols, repouſſés de tous côtés, ſe retirèrent en Dauphiné, après avoir perdu 6,000 hommes dans cette expédition infructueuſe. La facilité qu'eut la cour de Vienne à faire entrer le roi de Sardaigne dans ſon alliance, lui perſuada qu'elle pourrait ſe procurer un avantage ſemblable en Ruſſie, pour fortifier par ſon aſſiſtance ce qu'elle appellait la bonne cauſe. La France le ſut & renvoya le marquis de la Chétardie à Pétersbourg pour s'oppoſer aux deſſeins de ſes ennemis. Cet envoyé qui, par ſon adreſſe, avait placé Eliſabeth ſur le trône, compta de recevoir dans ſa miſſion des marques de reconnaiſſance de cette cour; il n'en emporta que des témoignages d'ingratitude. Ce pays était en grande fermentation. Tant de ſouverains dépoſés avaient indiſpoſé ceux des grands qui avaient tenu à leur fortune; il ne manquait qu'un chef à la rebellion pour la faire éclater. Les puiſſances qui voulaient à toute force des ſecours de la Ruſſie, & qui ne pouvaient les obtenir, profitèrent de ce germe de mécontentement qui commençaient à fermenter, pour tramer contre l'impératrice une conſpiration qui, par bonheur pour cette princeſſe, fut découverte. Pour développer cette dangereuſe intrigue, il faut ſe rappeller que la cour

N 2

de Vienne avait vu avec chagrin la cataſtrophe qui perdit le prince Antoine de Brunſwic & ſon épouſe: c'était aſſez que la France eût travaillé à cette révolution pour la rendre odieuſe, d'autant plus qu'il était à préſumer que l'impératrice Eliſabeth n'oublierait pas le ſervice que la France lui avait rendu, & marquerait plus de prédilection pour cette puiſſance que pour l'Autriche, ſur-tout à cauſe de la proche parenté de la reine de Hongrie avec la famille détrônée. Cette ſuppoſition était ſuffiſante pour que le miniſtre de Vienne ſe crût en droit de tout entreprendre pour travailler à la ruine de l'impératrice de Ruſſie. Le marquis de Botta Adorno, envoyé de la reine de Hongrie à Pétersbourg, avait des inſtructions ſecrètes pour ourdir cette trame: il était dans cette cour comme un levain qui aigriſſait les eſprits de ceux qu'il fréquentait: il excita des femmes & s'aſſocia avec des perſonnes de tout rang & de tout caractère: il ajouta la calomnie à la trahiſon, en aſſurant de la protection du roi de Pruſſe ceux qui travailleraient pour ſon beau-frère, & pour ſon neveu, le jeune empereur détrôné. L'intention du marquis de Botta, en ſe ſervant du nom du roi dans cette intrigue, était de brouiller ce prince avec la Ruſſie, en cas que la conjuration fut découverte. Elle le fut effectivement; mais le knout apprit à l'impératrice de Ruſſie que Botta en était l'auteur. La choſe ſe découvrit par un Ruſſe étourdi & plein de vin, qui tint quelques propos ſéditieux dans un des cafés de Pétersbourg. Il fut arrêté par la police: lui & ceux de ſes complices qu'on arrêta, avouèrent tout par la crainte des tourmens. On arrêta 40 perſonnes à Moſcow, dont la dépoſition fut ſemblable à celle des premiers. La comteſſe Beſtuchew eut la langue coupée, la femme d'un Beſtuchew, frère du

miniſtre, fut reléguée en Sibérie, & un grand nombre de perſonnes dûrent les jours infortunés qu'elles paſſèrent dans la ſuite, aux ſéductions du marquis de Botta. Ce miniſtre avait eu la précaution de ſe faire relever par un nouveau miniſtre avant que la conjuration éclatât, pour ne point expoſer ſa perſonne & ſon caractère, au cas que les choſes ne réuſſiſſent point. Il était accrédité à la cour de Berlin, lorſque la conjuration ſe découvrit. Le roi ayant appris ce qui ſe paſſait en Ruſſie, lui fit défendre la cour, & il ſe joignit à l'impératrice de Ruſſie pour en demander ſatisfaction à la reine de Hongrie, parce que Botta avait également offenſé l'impératrice & le roi de Pruſſe. Ce qu'il y avait d'odieux dans la conduite de Botta réjaillit en partie ſur ſa cour. Si les Français donnèrent l'exemple d'une ſemblable entrepriſe, les Autrichiens ne devaient pas les imiter. Que deviendrait la ſûreté publique & celle des rois mêmes, ſi l'on ouvrait la porte aux rebellions, aux empriſonnemens, aux aſſaſſinats? Quelle juriſprudence peut autoriſer de telles entrepriſes? La politique n'a-t-elle pas des voies honnêtes dont elle peut ſe ſervir, & faut-il perdre tous les ſentimens de probité & d'honneur pour des vues d'intérêt qui même ſont trompeuſes? Il eſt fâcheux que dans ce XVIIIme. ſiècle, plus humain, plus éclairé que ceux qui l'ont précédé, la France & l'Autriche ayent de ſemblables reproches à ſe faire.

La reine de Hongrie n'avoua ni ne déſavoua ſon miniſtre. Cette fauſſe démarche de la cour de Vienne pouvait fournir à celle de Berlin les moyens de s'unir plus étroitement avec celle de Pétersbourg. Le roi en écrivit à M. de Mardefeld, ſon miniſtre auprès de l'impératrice. Cet habile négociateur eſſaya de don-

ner plus d'étendue au traité qui subsistait entre les deux puissances. Après bien des longueurs, il ne put obtenir qu'une garantie assez vague des Etats prussiens, conçue en termes si ambigus, qu'il ne valait pas la peine de l'avoir. Quoique ce traité n'eût aucune force, il pouvait en imposer aux cours mal intentionnées à l'égard de la Prusse : pour faire illusion, un stras vaut un diamant. C'était le comte Bestuchew qui dissuadait l'impératrice de conclure une alliance plus intime avec le roi de Prusse. M. de la Chétardie, mécontent de ce ministre, travaillait à le déplacer ; M. de Mardefeld fut autorisé à le seconder : l'expérience de Mardefeld ne put rien contre l'étoile de Bestuchew. Nous nous réservons à parler plus amplement dans la suite de cet ouvrage de toutes les intrigues des ministres à la cour de Russie. Les cours étrangères intriguaient également à Berlin. Les Anglais ne quittaient pas leur projet d'engager insensiblement le roi dans la guerre qu'ils faisaient à la France ; & les Français désiraient qu'il vînt à leur secours & les assistât par quelque diversion. Sur ces entrefaites Voltaire arriva à Berlin. Comme il avait quelques protecteurs à Versailles, il crut que cela suffisait pour se donner les airs de négociateur. Son imagination brillante s'élançait sans retenue dans le vaste champ de la politique. Il n'avait point de lettre de créance, & sa mission devint un jeu, une simple plaisanterie.

Dans cette paix dont jouissait la Prusse, deux objets intéressans lui étaient toujours présens, le soutien de l'empereur, & la paix générale. Pour ce qui regardait l'empereur, comme la France l'avait abandonné, le seul moyen qu'il y eût pour le soutenir, était de former, comme nous l'avons dit*, une ligue des princes de l'Allemagne, qui levassent

l'étendard pour secourir le chef de l'empire germanique. On avait déjà essayé d'inspirer ces sentimens aux souverains de l'Allemagne, mais en vain. Le roi, pour essayer par de nouveaux efforts s'il ne pourrait pas les déterminer à ce que leur intérêt & leur gloire demandaient d'eux, entreprit lui-même de s'aboucher avec quelques-uns d'entr'eux. Sous prétexte de rendre visite aux margraves de Bareuth & d'Anspach ses sœurs, il se rendit dans l'empire; il poussa même jusqu'à Hohen-Oettingen, feignant la curiosité de voir les débris de l'armée bavaroise; mais dans le fond pour délibérer avec le maréchal de Seckendorff sur les ressorts qu'on pourrait mettre en jeu pour assister l'empereur. Toutes les tentatives, toutes les représentations, toutes les raisons furent inutiles. Les enthousiastes de la maison d'Autriche se seraient sacrifiés pour elle, & ceux qui étaient attachés à l'empereur, étaient si intimidés par tant de revers qui accablaient ce prince, qu'ils croyaient perdre leurs Etats au moment où ils se résoudraient à le secourir. La duchesse douairière de Wirtemberg se trouvait alors à Bareuth; elle désira que le roi lui rendit ses fils, dont elle lui avait confié l'éducation. Le roi jugea qu'il serait plus décent que ces princes partissent sous de plus favorables auspices; pour cet effet, il obtint de l'empereur une dispense d'âge avant le terme ordinaire. C'était un moyen d'attacher ces jeunes princes aux intérêts de la France & de la Bavière.

En pensant à la politique, le roi ne négligeait pas le gouvernement intérieur de ses Etats. Les fortifications de la Silésie avançaient à vue d'œil. On fit le grand canal de Plauen pour abréger la communication de l'Elbe à l'Oder. On avait creusé le port de Stettin & rendu navigable le canal de la

Swine. Des manufactures de soie s'élevèrent; l'insecte qui produit cette matière précieuse, devint une source nouvelle de richesse pour les habitans de la campagne, & l'on ouvrit toutes les portes à l'industrie. L'académie des sciences fut renouvellée; les Euler, les Lieberkuhn, les Pott, les Marggraf en devinrent les ornemens. M. de Maupertuis, si célèbre par ses connaissances & par son voyage de Laponie, devint le président de cette compagnie. Ainsi finit l'année 1743. Toute l'Europe était en guerre, tout le monde intriguait. Les cabinets des princes agissaient avec plus d'activité que les armées. La guerre avait changé de cause. Il ne s'agissait au commencement que du soutien de la maison d'Autriche; & alors, que de ses projets de conquête. L'Angleterre commençait à gagner un ascendant dans la balance des pouvoirs, qui ne prognostiquait que des malheurs à la France; la fermeté de l'impératrice-reine dégénérait en opiniâtreté, & la générosité apparente du roi d'Angleterre en vil intérêt pour son électorat. Mais la Russie demeurait encore en paix. Le roi de Prusse, toujours occupé à tenir en équilibre les puissances belligérantes, se flattait d'y parvenir, soit par des insinuations amicales, soit par des déclarations plus fortes, soit même par quelque ostentation. Mais que sont les projets des hommes! L'avenir leur est caché; ils ignorent ce qui doit arriver le lendemain, comment pourroient-ils prévoir les événemens que l'enchaînement des causes secondes amenera dans six mois? Les conjonctures les forcent souvent d'agir malgré leur volonté. Dans ce flux & reflux de la fortune, la prudence ne peut que s'y prêter, agir conséquemment, ne point perdre son systême de vue; mais jamais elle ne pourra tout prévoir.

CHAPITRE IX.

Des négociations de l'année 1744, & de tout ce qui précéda la guerre que la Pruſſe entreprit contre la maiſon d'Autriche.

Les affaires de l'empire s'embrouillaient de plus en plus. Les ſuccès des Autrichiens faiſaient éclater leur ambition. Il n'était plus douteux qu'ils ne vouluſſent détrôner l'empereur ; le roi d'Angleterre travaillait ſourdement au même but. La faibleſſe de Charles VII, & l'énormité des prétentions de la reine de Hongrie, avertiſſaient ſur-tout les princes amoureux de leur liberté, qu'ils ne ſeraient pas long-temps ſpectateurs d'une guerre où leur intérêt & leur gloire exigeaient de ne pas laiſſer prendre le deſſus aux anciens ennemis de la liberté germanique. A ces conſidérations générales, il s'en joignait de plus fortes pour le roi de Pruſſe. Ni la reine de Hongrie, ni le roi d'Angleterre ne ſavaient aſſez bien diſſimuler leur mauvaiſe volonté ; elle ſe manifeſtait en toute rencontre. Marie-Thérèſe ſe plaignant au roi George des ceſſions qu'il l'obligeait de faire, ſur-tout de celle de la Siléſie, George lui répondit : „ Madame, ce qui eſt bon à prendre, „ eſt bon à rendre. " Cette anecdote eſt certaine, & l'auteur a vu la copie de cette lettre. Enfin l'on ſavait que l'Angleterre & l'Autriche ſe propoſaient de forcer la France à faire ſa paix, de manière que la garantie de la Siléſie n'y fut pas inſérée. Qu'on ajoute à ces choſes la conduite du marquis de Botta à Pétersbourg, & il paraîtra clair que le roi de Pruſſe n'avait pas tort d'être ſur ſes gardes, & de ſe pré-

parer même à la guerre, si la nécessité la rendait nécessaire. Comme le roi s'était toujours défié des ennemis avec lesquels il avait fait la paix, il avait eu une attention particulière à se préparer à tout événement. Une bonne économie avait en quelque manière réparé les brèches de la dernière guerre, & l'on avait amassé des sommes qui pouvaient suffire, en les employant avec prudence, aux frais de deux campagnes. A la vérité, les forteresses étaient plutôt ébaucheés qu'en état de défense ; mais les augmentations dans l'armée étaient achevées, les munitions de guerre & de bouche amassées pour une campagne. En un mot, l'acquisition de la Silésie ayant donné de nouvelles forces à l'Etat, la Prusse était capable d'exécuter avec vigueur les desseins de celui qui la gouvernait. Il restait à prendre des mesures pour ne rien appréhender de ses voisins, sur-tout pour se conserver le dos libre, si l'on se proposait d'agir d'un autre côté. De tous les voisins de la Prusse l'empire de Russie mérite le plus d'attention, comme le plus dangereux : il est puissant, & il est voisin. Le roi appréhendait moins le nombre de ses troupes que cet essaim de Cosaques & de Tartares qui brûlent les contrées, tuent les habitans ou les emmènent en esclavage ; ils font la ruine des Etats qu'ils inondent. D'ailleurs à d'autres ennemis on peut rendre le mal pour le mal, ce qui devient impossible à l'égard de la Russie, à moins d'avoir une flotte considérable pour protéger & nourrir l'armée qui dirigerait ses opérations sur Pétersbourg même. Dans la vue de se concilier l'amitié de la Russie, le roi mit tout en œuvre pour y parvenir ; il poussa même ses négociations jusqu'en Suède. L'impératrice Elisabeth se proposait alors de marier le grand-duc son neveu, afin de s'assurer d'une lignée. Quoique son choix

ne fût pas fixé, son penchant la portait à donner la préférence à la princesse Ulrique, sœur du roi. La cour de Saxe avait dessein de donner la princesse Marianne, seconde fille d'Auguste, au grand-duc, pour gagner du crédit à la faveur de cette alliance auprès de l'impératrice. Le ministre de Russie, dont la vénalité aurait mis sa maîtresse à l'enchère, s'il avait trouvé quelqu'un d'assez riche pour la lui payer, vendit aux Saxons un contrat de mariage précoce. Le roi de Pologne le paya, & n'eut que des paroles pour son argent. Rien n'était plus contraire au bien de l'Etat de la Prusse, que de souffrir qu'il se formât une alliance entre la Saxe & la Russie, & rien n'aurait paru plus dénaturé que de sacrifier une princesse du sang royal pour débusquer la saxonne. On eut recours à un autre expédient. De toutes les princesses d'Allemagne en âge de se marier, aucune ne convenait mieux à la Russie & aux intérêts prussiens que la princesse de Zerbst. Son père était maréchal des armées du roi, & sa mère princesse de Hollstein, sœur du prince successeur au trône de Suède, & tante du grand-duc de Russie. Nous n'entrons pas dans les détails minutieux de cette négociation; il suffit de savoir qu'il fallut employer plus de peine pour lui faire prendre de la consistance, que s'il se fût agi de la chose du monde la plus importante. Le père de la princesse même y répugnait: luthérien comme on l'était du temps de la réforme, il ne voulut consentir à voir sa fille se faire schismatique, qu'après qu'un prêtre plus traitable lui eût démontré que la religion grecque étoit à-peu-près la même que la luthérienne. En Russie M. de Mardefeld cacha si bien au chancelier Bestuchew les ressorts qu'il mettait en jeu, que la princesse de Zerbst arriva à Pétersbourg au grand éton-

nement de l'Europe, & que l'impératrice la reçut à Moſcow avec de ſenſibles marques de ſatisfaction & d'amitié. Tout n'était pas applani : il reſtait encore une difficulté à vaincre : c'était que les jeunes promis étaient parens au degré de couſinage. Pour lever cet empêchement, on gagna le pape & les évêques, qui décidèrent que ce mariage était très-conforme aux lois de l'égliſe grecque. Le baron de Mardefeld, non content de ce premier ſuccès, entreprit de transférer la priſon de la famille malheureuſe de Riga, dans quelqu'autre lieu de la Ruſſie, & il y réuſſit. La ſûreté de l'impératrice demandait qu'elle éloignât du voiſinage de Pétersbourg ces perſonnes, qu'une révolution avait fait deſcendre du trône, & qu'une autre révolution pouvait y replacer. On les mena au-delà d'Archangel, dans un lieu ſi barbare, que le nom même en eſt inconnu. Dans le temps que nous écrivons ces mémoires, le prince Antoine-Ulrick s'y trouve encore. M. de Mardefeld & le marquis de la Chétardie, qui ſe crurent forts après l'arrivée de la princeſſe de Zerbſt, voulurent couronner l'œuvre en faiſant renvoyer le grand chancelier Beſtuchew, ennemi de la France par caprice, & attaché à l'Angleterre. C'était un homme ſans génie, peu habile dans les affaires, fier par ignorance, faux par caractère, double même avec ceux qui l'avaient acheté. Les intrigues de ces miniſtres eurent aſſez d'influence pour ſéparer les deux frères. Le grand maréchal Beſtuchew fut envoyé à Berlin en qualité de miniſtre plénipotentiaire de la Ruſſie; mais le chancelier, trop bien encré à la cour, ſe ſoutint contre tous les aſſauts qu'on lui donna. M. de Mardefeld fut aſſez habile pour ne point paraître mêlé dans ces intrigues. M. de la Chétardie, moins prévoyant, s'y montra à dé-

couvert. Dès-lors, ſans que la cour eût d'égard pour ſon caractère ni pour les ſervices qu'il avait rendus, on l'obligea de quitter la Ruſſie avec précipitation, & d'une manière peu honorable. Après que l'impératrice ſe fut déterminée au choix de la princeſſe de Zerbſt pour le mariage du grand-duc, on eut moins de peine à la faire conſentir à celui de la princeſſe de Pruſſe Ulrique avec le nouveau prince royal de Suède. C'était ſur ces deux alliances que la Pruſſe fondait ſa ſûreté. Une princeſſe de Pruſſe près du trône de Suède ne pouvait être l'ennemie du roi ſon frère, & une grande ducheſſe de Ruſſie, élevée & nourrie dans les terres pruſſiennes, devant au roi ſa fortune, ne pouvait le deſſervir ſans ingratitude. Quoiqu'on ne pût alors rendre l'alliance de la Ruſſie plus ſolide, ni remplacer le chancelier Beſtuchew par un miniſtre mieux intentionné, on eut recours à d'autres moyens pour ouvrir un cœur à portes de fer : ce fut-là la rhétorique dont M. de Mardefeld ſe ſervit juſqu'à l'année 1745, pour tempérer la mauvaiſe volonté d'un homme auſſi mal diſpoſé. Tous ces faits que nous venons de détailler, montrent bien que le roi de Pruſſe n'avait pas parfaitement réuſſi dans ſes intrigues, & que ce qu'il put obtenir de la Ruſſie ne répondait pas entièrement à ſes eſpérances. C'était toujours beaucoup que d'avoir aſſoupi pour un temps la mauvaiſe volonté d'une puiſſance auſſi dangereuſe ; & qui gagne du temps a tout gagné. On fit encore un eſſai pour une aſſociation des princes de l'Empire. On pouvait compter ſur le landgrave de Heſſe, ſur le duc de Wirtemberg, ſur l'électeur de Cologne & l'électeur Palatin ; on avait ébranlé l'évêque de Bamberg : mais il fallait acheter leur aſſiſtance ; point d'argent, point de prince d'Allemagne. La France ne voulut point

confentir aux fubfides qu'il lui en eût coûté, & la chofe manqua une troifième fois. Il aurait été à fouhaiter qu'on eût pu s'entendre avec la cour de Saxe; mais on y rencontra plus d'obftacles que partout ailleurs. Le roi de Pologne était mécontent de ce que la paix de Breslau ne l'avait pas mis en poffeffion de la Moravie; il croyait conquérir des provinces à coups de plume. Il était jaloux de ce que la maifon de Brandebourg avait acquis la Siléfie & de ce qu'il n'avait rien gagné à cette guerre : il croyait fes prétentions fur la fucceffion de Charles VI les mieux fondées : il enviait la couronne impériale à l'électeur de Bavière & déteftait les Français, qu'il accufait de l'avoir trompé. Des difpofitions auffi favorables n'échappèrent pas à la cour de Vienne. Ce négociateur féminin, la vieille demoifelle Kling, était toujours à Dresde; elle ménagea fi bien l'efprit du roi, de la reine, du comte * * * & du confeffeur, qu'elle les amena à la réfolution de s'allier avec la reine de Hongrie. Bientôt la négociation ne rencontra plus d'obftacles. On conclut une alliance défenfive entre l'Autriche, l'Angleterre & la Saxe, dont les articles fecrets furent fignés à Varfovie. Les parties contractantes fe gardèrent bien de les publier. Cela n'empêcha pas que le roi de Pruffe ne s'en procurât une copie; & comme ce traité fut une des caufes principales de la guerre que le roi déclara dans la fuite à la reine de Hongrie, il fera néceffaire que nous en rapportions quelques articles qui juftifieront aux yeux de la poftérité la guerre qu'elles produifirent. Art. 2. „ Pour cet effet les alliés s'en„ gagent derechef à une garantie toute expreffe de „ tout royaume, Etats, pays & domaines qu'ils pof„ fèdent actuellement *ou doivent poffféder en vertu* „ *du traité d'alliance fait à Turin en* 1703, des trai-

„ tés de paix d'Utrecht & de Bréda, du traité de „ paix & d'alliance communément appellé la quadruple alliance, du traité de pacification & d'alliance conclu à Vienne le 10 mars 1731, de l'acte „ de garantie donné en conféquence & paffé en loi „ de l'Empire le 11 février 1732, de l'acte d'acceffion figné pareillement en conféquence à la Haye „ le 20 février 1732, du traité de paix figné à „ Vienne le 18 novembre 1738, de l'acceffion qui „ y a été faite & fignée à Verfailles le 3 févrer „ 1739; tous lefquels traités font pleinement rappellés & confirmés ici, autant qu'ils peuvent concerner les alliés, & qu'ils n'y ont pas dérogé fpécialement par le préfent traité." Quiconque lit cet article avec impartialité, doit y trouver le germe d'une alliance offenfive préparée contre le roi de Pruffe. La reine de Hongrie fe fait garantir des Etats qu'elle poffédait du temps de ces traités allégués & qu'elle a perdus par la fuite. Si cette princeffe & le roi d'Angleterre avaient agi de bonne foi, ne devaient-ils pas rappeller également dans cette alliance le traité de Breslau? Si nous dépouillons cet article du ftyle énigmatique dont il eft enveloppé, on y voit une garantie formelle des Etats que l'impératrice-reine doit pofféder conformément à la pragmatique Sanction, & par conféquent de la Siléfie. Mais l'article 13 de ce traité de Worms, auquel le roi de Pologne avait accédé, explique même les moyens dont la cour de Vienne fe fervira pour récupérer fes provinces perdues; le voici: Art. 13. „ Et auffi-tôt „ que l'Italie fera délivrée d'ennemis & hors de dangers apparens d'être envahie derechef, non-feulement fa Majefté la reine de Hongrie pourra en „ retirer une partie de fes troupes, mais fi elle le „ demande, le roi de Sardaigne lui fournira fes pro-

„ pres troupes pour les employer à la ſûreté des
„ Etats de ſa Majeſté la reine en Lombardie, afin
„ qu'elle puiſſe ſe ſervir d'un plus grand nombre des
„ ſiennes *en Allemagne*; tout comme à la réquiſition
„ du roi. de Sardaigne, la reine de Hongrie fera
„ paſſer ſes troupes dans les Etats dudit roi, s'il le
„ fallait pour en défendre les paſſages qu'une armée
„ ennemie entreprendrait de forcer, & pour déli-
„ vrer d'ennemis tous les Etats du roi de Sardaigne
„ & les mettre hors de danger d'être envahis dere-
„ chef. „ Voilà donc la reine de Hongrie qui veut retirer ſes troupes d'Italie pour les employer en Allemagne. Contre qui ſera-ce? Contre la Saxe? elle a fait une alliance avec le roi, électeur de ce pays. Contre la Baviére? elle a ſi bien humilié l'empereur, qu'elle poſſède ſon patrimoine. Ce ne peut donc être que contre le roi de Pruſſe qu'elle médite une nouvelle guerre. Le roi d'Angleterre, ſelon les engagemens qu'il avait pris par le traité de Breslau, devait communiquer fidèlement à celui de Pruſſe tous les traités qu'il ferait. Il ſe garda bien de rien dire de celui-ci. La raiſon en était claire. Ce qui s'était forgé à Worms & ce qui fut ratifié à Turin & à Varſovie, renverſait tout ce que le roi d'Angleterre même avait ſtipulé par le traité de Breslau. Ces nouvelles alliances furent communiquées aux Etats généraux, & ce fut de la Haye qu'on apprit ce qui en faiſait la teneur. Selon les règles de la ſaine politique, les cours de Vienne & de Londres n'auraient pas dû démaſquer ſi vîte leurs deſſeins. Ces cours avaient encore les armes à la main & combattaient contre la France & l'Eſpagne, de la Lombardie au Rhin & même en Flandre. Ne pouvait-on pas prévoir, à moins que le roi de Pruſſe ne fût devenu entièrement ſtupide, qu'il n'attendrait pas de ſang-

froid qu'on prît des meſures pour l'accabler, & que plutôt il ferait les derniers efforts pour prévenir les deſſeins de ſes ennemis? Il eſt évident que la Pruſſe ne trouvait plus de ſûreté dans la paix de Breslau; il fallait donc en chercher ailleurs. La ſituation était critique. Il fallait, où que le roi s'abandonnât au haſard des événemens, ou qu'il prît un parti violent, ſujet aux plus grandes viciſſitudes. Les miniſtres repréſentaient à ce prince, que quiconque ſe trouve bien, ne doit pas ſe mouvoir; que c'eſt une mauvaiſe aſſertion en politique de faire la guerre pour l'éviter, & qu'il fallait tout attendre du bénéfice du temps. Le roi leur répondait que leur timidité les aveuglait; que c'était une grande imprudence de ne pas prévenir à temps un malheur, quand on a les moyens de s'en garantir: qu'il ſentait qu'en faiſant la guerre il expoſait ſa nobleſſe, ſes ſujets, ſon Etat & ſa perſonne à des haſards inévitables; mais que cette criſe demandait une déciſion, & qu'en pareils cas le plus mauvais parti était celui de n'en prendre aucun.

Pour voir d'un coup d'œil les raiſons que le roi crut avoir de déclarer la guerre à la reine de Hongrie & les raiſons que lui oppoſaient ſes miniſtres, nous ferons uſage d'un mémoire qu'il leur envoya écrit de ſa main, dont voici la copie: " Pour prendre un parti judicieux, il ne faut point ſe précipiter. J'ai mûrement réfléchi ſur la ſituation où nous nous trouvons, & voici les remarques que je fais ſur la conduite de mes ennemis, en la réſumant pour mieux conſtater leurs deſſeins. 1°. Pourquoi par la paix de Breslau la reine de Hongrie s'eſt-elle ſi obſtinément opiniâtrée à ſe réſerver les hautes montagnes de la haute Siléſie, qui ſont d'un ſi modique rapport? Certainement l'interêt



„ n'y a aucune part. J'y découvre un autre dessein;
„ c'est de se conserver, par la possession de ces montagnes, des chemins avantageux pour s'en assurer l'entrée lorsqu'elle le jugera à propos. 2°. Quelle raison a obligé les Autrichiens & les Anglais à s'opposer sous main à la garantie du traité de Breslau que Mardefeld négociait à Pétersbourg, si ce n'est que cette garantie empêchait ces puissances de rompre le traité? Vous répondez que la politique des Anglais est simple; qu'ils veulent m'isoler, afin que n'ayant d'autre garantie que la leur, je dépende uniquement d'eux. J'ose demander à Messieurs les ministres, si supposant aux Anglais l'une ou l'autre de ces intentions, elles nous sont favorables ou désavantageuses? 3°. Pourquoi le lord Carteret ne se hâte-t-il pas de terminer les petits différens au sujet de quelques frontières litigieuses entre le pays de Minden & celui de Hanovre, pour un péage des Hanovriens sur l'Elbe, enfin pour les bailliages qui nous sont hypothéqués dans le Mecklenbourg? C'est qu'il ne se soucie point du tout d'établir une bonne harmonie entre nos deux cours. Le comte de Podewils suppose que la maison de Hanovre a autant d'intérêt que celle de Brandebourg à terminer ces différens. Pourquoi donc ne le fait-elle pas? Mais le roi d'Angleterre voudrait envahir le Mecklenbourg, Paderborn, Osnabruk & l'évêché de Hildesheim, & il voit que ces vues d'agrandissement sont incompatibles avec une étroite liaison entre la Prusse & l'Angleterre. 4°. Peut-on compter sur les promesses d'un prince qui manque à ses engagemens? Le roi d'Angleterre promit, lorsqu'il assembla l'année 1743 son armée sur le Rhin, de ne rien entreprendre, ni contre les Etats héréditaires de l'empereur, ni contre sa dignité; & à présent, con-

„ jointement avec la reine de Hongrie, il prend des „ mesures pour le forcer à l'abdication. 5°. Rappellez-„ vous les intrigues du marquis de Botta à la cour de „ Pétersbourg, ne tendaient-elles pas à remettre la „ famille exilée sur le trône ? Pourquoi ? Parce qu'il „ savait que l'impératrice Elisabeth était dans nos in-„ térêts & qu'il s'attendait que le prince Antoine de-„ vant le rétablissement de sa famille à la cour de Vien-„ ne, il lui serait à jamais dévoué & partagerait sa „ haine pour tout ce qui est prussien. De plus, à quel „ dessein fit-il usage de mon nom dans cette abomina-„ ble conjuration, si ce n'était pour me brouiller avec „ l'impératrice, au cas que sa trame fût découverte? „ C'était, dites-vous, par un effet de la tendresse que „ la reine de Hongrie a pour ses parens. Hélas ! „ trouvez-moi de grands princes qui respectent les „ liens du sang. 6°. Vous croyez qu'on ne doit pas „ mépriser la garantie du traité de Breslau qu'a don-„ née le roi d'Angleterre ? Et je vous réponds que „ toutes les garanties sont comme des ouvrages de „ filigrane, plus propres à satisfaire les yeux qu'à „ être de quelque utilité. 7°. Mais je veux bien vous „ abandonner tout ce que je viens de vous marquer. „ Vous sera-t-il possible de donner une bonne inter-„ prétation au traité de Worms & à celui de Varsovie? „ Le langage des ministres autrichiens est que ce traité „ n'a pour objet que l'Italie. Lisez les deux articles „ que j'ai cités & vous verrez clairement qu'ils re-„ gardent en général l'Allemagne, & qu'en particulier „ ces articles m'ont directement en vue. 8°. Cette „ alliance avec la Saxe est encore moins innocente; „ elle livre aux Autrichiens un passage & des secours „ pour m'attaquer dans mes propres foyers. Vous „ soutenez que cette alliance ne s'est faite que pour „ procurer des présens réciproques aux ministres qu

„ ſont à la tête des affaires dans les deux cours. En „ vérité je ne m'y attendais pas; il faut avouer que „ vous avez l'eſprit tranſcendant. 9°. Voici une autre „ queſtion : Attendra-t-on que la reine de Hongrie „ ſoit délivrée de tous ſes embarras, qu'elle ait la paix „ avec les Français, qu'elle force l'empereur à l'ab- „ dication ? Attendra-t-on, dis-je, qu'elle puiſſe ſe „ ſervir de toutes ſes forces, de celles des Saxons & „ de l'argent de l'Angleterre, pour nous attaquer „ avec tous ces avantages au moment que nous „ ſerons dépourvus d'alliés, & que nous n'aurons „ d'autres reſſources que celles de nos propres „ forces ? Vous ſoutenez que la reine de Hongrie „ ne terminera pas cette guerre dans une ſeule cam- „ pagne, que ſes pays ſont ruinés, ſes revenus ar- „ riérés de dix ans, & qu'elle ne ſentira ſon épui- „ ſement qu'après la paix. Je réponds que tout le „ monde ne convient pas que ſes finances ſoient „ auſſi épuiſées que vous le ſuppoſez. De vaſtes Etats „ lui fourniſſent de grandes reſſources. Qu'on ſe „ ſouvienne qu'à la fin de la guerre de la Succeſſion, „ guerre qui avait englouti des tréſors, l'empereur „ Charles VI ſoutint encore toute une campagne „ ſans ſubſides étrangers, lorſque la reine Anne fit „ la paix d'Utrecht ſéparément. Faut-il attendre „ qu'Annibal ſoit aux portes pour ſe déclarer con- „ tre lui ? Qu'on ſe ſouvienne qu'en l'année 1733 „ le comte Zintzendorff pariait que les Français ne „ paſſeraient pas le Rhin, pendant qu'ils bombar- „ daient & prenaient Khel. La ſécurité ajoute que „ lorſque le feu roi acquit la Poméranie ultérieure, „ tout le monde crut que la Suède ferait revivre tôt „ ou tard ſes droits ſur cette province, & cependant „ cela n'arriva pas. Cette comparaiſon eſt fauſſe, & „ ce raiſonnement tombe de lui-même. Comment

„ mettre en parallèle un royaume ruiné, épuisé, & „ démembré comme la Suède, avec la puissante „ maison d'Autriche, qui, loin d'avoir fait des per- „ tes, médite actuellement des conquêtes? Les parti- „ sans outrés de la reine de Hongrie soutiennent qu'il „ n'y a point d'exemple que la maison d'Autriche ait „ commencé une guerre pour récupérer des pro- „ vinces perdues. Il ne faut citer de tels faits qu'à „ des ignorans. Cette maison n'a-t-elle pas voulu „ reconquérir la Suisse? Combien de guerres n'a-t-elle „ pas fait pour rendre la Hongrie héréditaire? Et „ quelle était cette guerre entreprise par Ferdinand II, „ pour chasser Fréderic V, électeur Palatin, de la „ Bohème, dont il avait été élu roi par les vœux „ des peuples? Ne fut-ce pas une guerre sanglante „ que la maison d'Autriche fit à Bethlem Gabor, „ pour lui ravir la Transylvanie? Enfin, qu'est-ce „ qui excite à présent la reine de Hongrie à presser „ les Français avec tant d'ardeur, si ce n'est l'es- „ pérance de reconquérir l'Alsace, la Lorraine, & „ de détrôner l'empereur? Raisonnait-on bien à „ Vienne quand on y disait: il est impossible que le „ roi de Prusse nous attaque, car aucun de ses aïeux „ ne nous a fait la guerre? Ne nous trompons point: „ les exemples du passé, fussent-ils même vrais, ne „ prouvent rien pour l'avenir. Cette assertion-ci „ est plus sûre : tout ce qui est possible peut arriver.

„ 10°. Pour fortifier tous ces argumens par des preu- „ ves plus palpables, je n'ai qu'à vous rappeller un „ propos que M. de Molé, général autrichien, pas- „ sant par Berlin, tint à M. de Schmettau: ma „ cour n'est pas assez mal avisée pour attaquer la „ Silésie; nous sommes alliés avec la cour de Dres- „ de; le chemin de la Lusace mène à Berlin le plus „ directement; c'est là où il nous convient de faire

„ la paix. Vous direz que Molé parlait au hasard.
„ Mais voyez ce qui confirme que le dessein de faire
„ la paix à Berlin était celui de la cour de Vienne.
„ Le prince Louis de Brunswic avait entendu par-
„ ler de ce même plan à la reine de Hongrie, au
„ service de laquelle il était; il en avait fait confi-
„ dence à son frère le duc régnant, & celui-là me
„ l'avait communiqué. Un aveu de la bouche de
„ l'ennemi tient lieu d'une démonstration. Je con-
„ clus que nous n'avons rien à gagner en atten-
„ dant, mais tout à perdre; qu'il faut donc faire la
„ guerre & qu'il vaut mieux, s'il le faut, périr avec
„ honneur, que de se laisser accabler avec honte,
„ quand on ne peut plus se défendre."

Cependant le roi ne se précipita point. Le temps n'était pas encore venu d'éclater; il attendait des conjonctures favorables, pour le faire avec tout l'avantage possible. Dans ce temps-là l'empereur croyant ses affaires désespérées, envoya le comte de Seckendorff à Berlin, pour engager le roi de Prusse à le soutenir. Seckendorff se croyait assez fort pour obliger la Saxe à changer de parti. Il assura que les Français agiraient avec vigueur, que leurs intentions étaient sincères: il pressa beaucoup le roi de se déclarer; l'heure n'en était pas encore venue, & il lui fit la réponse contenue dans ces points:

1°. Avant de s'engager avec l'empereur & la France, sa Majesté regarde comme un préalable que l'alliance du roi avec la Russie & la Suède soit conclue. 2°. La Suède promettrà de faire une diversion dans le pays de Brème, en même temps qu'une armée française attaquera le pays de Hanovre. 3°. La France promettra d'agir offensivement sur le Rhin, & de poursuivre vivement les Autrichiens, lorsque

la diversion que le roi se propose de faire les attirera en Bohème. 4°. La Bohème sera démembrée des Etats de la reine de Hongrie, & le roi en possédera les trois cercles les plus voisins de la Silésie. 5°. Les puissances alliées ne feront point de paix séparée, mais resteront constamment unies pour travailler à l'abaissement de la nouvelle maison d'Autriche. L'article des conquêtes n'était ajouté à ce projet qu'à tout hasard, en cas que la fortune favorisât cette entreprise. Il était prudent de s'accorder d'avance sur un partage qui dans la suite aurait pu brouiller les alliés.

Ces mesures se prenaient cependant avec beaucoup de circonspection. Le roi connaissait la mollesse des Français dans les opérations de guerre, & le peu d'attachement qu'ils avaient montré pour les intérêts de leurs alliés; il n'y avait que la nécessité qui pût amener cette nouvelle liaison. Il fallait se préparer aux oppositions qu'on éprouverait de la part de l'Angleterre, gouvernée par un roi vindicatif & un ministre fougueux. Le parlement avait accordé au roi toutes les sommes qu'il lui avait demandées: soutenu de ces richesses, le roi pouvait faire sortir des armées de terre, & porter la guerre jusqu'au bout du monde. Cependant ces premieres propositions d'alliances ne furent pas reçues à Versailles avec l'accueil auquel on devait s'attendre. On continua néanmoins à négocier, pour conduire cette crise politique à une heureuse fin. Deux pédans, l'un Français, l'autre Allemand, s'étaient avisés de former un projet d'association pour les cercles de l'empire; l'un était le Sr. de Chavigni & l'autre le Sr. de Brunau; ils y procédèrent avec toutes les restrictions des formalités, selon les lois de l'empire & la bulle d'or: cet ouvrage lourd & pesant fut aussi tôt

oublié que lu. Au lieu de penser à cette association, la cour de Verfailles prit, moyennant des fubfides, les troupes heffoifes au fervice de l'empereur. Cela dérangea les mefures du roi d'Angleterre, qui comptait de les joindre à fon armée. On effaya encore de diffuader le duc de Gotha de donner fes troupes aux puiffances maritimes ; cela ne réuffit pas, car le duc avait déjà reçu des fubfides. Le miniftère de Verfailles était nouveau ; il s'était peu mis au fait des affaires ; de forte qu'il attribuait la paix féparée que le roi avait faite avec la reine de Hongrie à la légéreté de fon efprit. Un préalable néceffaire, dès qu'on voulait fe lier avec la France, était de rectifier les idées des miniftres fur ce point. Le baron de Chambrier, depuis vingt ans miniftre de Pruffe à la cour de Verfailles, étant âgé, & n'ayant pas affez de liaifons avec les gens en place pour fe fervir auprès du roi de leur crédit, avait d'ailleurs peu traité de grandes chofes, & était fcrupuleufement circonfpect. Cela fit juger au roi qu'il fallait envoyer quelqu'un à cette cour qui fut plus défié & plus actif, pour favoir à quoi s'en tenir avec elle. Son choix tomba fur le comte de Rottembourg. En 1740 il avait paffé du fervice de France à celui de Pruffe ; il était en liaifon de parenté avec tout ce qu'il y avait de plus illuftre à la cour ; il pouvait par ces raifons fe procurer des connaiffances qui auraient échappé à d'autres, & par conféquent informer le roi de la façon de penfer de Louis XV, de fes miniftres & de fes maîtreffes ; car il fallait une bouffole pour s'orienter. Le trop grand feu du comte de Rottembourg était tempéré par le phlegme de M. de Chambrier ; tous deux pouvaient rendre des fervices utiles à l'Etat. Le comte de Rottembourg partit donc pour Verfailles. Il fit faire fes premières

insinuations par le duc de Richelieu & par la duchesse de Château-roux : on l'envoya à M. Amelot, ministre des affaires étrangères, qui ne passait pas pour partisan de la Prusse. Mais le cardinal Tencin, le maréchal de Belle Isle, d'Argenson, ministre de la guerre, Richelieu & la maîtresse du roi se déclarèrent pour le comte de Rottembourg. Les articles proposés au maréchal de Seckendorff servirent de base à la négociation qui s'entama avec la France. On insistait le plus sur ce que l'armée française de l'Alsace poursuivit les Autrichiens & leur reprit la Bavière, & qu'une autre armée française entrât en même temps en Westphalie. Le roi de son côté se réservait de n'entrer en jeu qu'après avoir conclu son alliance avec la Suède & la Russie. Ce dernier article lui laissait la liberté d'agir ou de ne pas agir, selon que les événemens lui paraîtraient favorables ou contraires. Il se flattait de suspendre encore le moment de la rupture ; mais la tournure que prirent les affaires générales, ainsi que le succès des armées autrichiennes en Alsace, l'obligèrent bientôt à se déclarer contre la reine de Hongrie. L'alliance des Prussiens était tout ce qui pouvait arriver alors de plus avantageux à la France. Son propre intérêt devait le plus fortement l'animer à faciliter ces arrangemens ; mais qui peut compter sur le système d'une cour gouvernée & balotée par des intrigues, & sur la vigueur & l'activité des troupes, lorsque des généraux timides & sans nerf les commandent ? Vers l'été de la même année, le comte de Tessin vint à Berlin, en qualité d'ambassadeur de Suède, demander la princesse de Prusse Ulrique en mariage pour le prince de Holstein, élu successeur au trône de Suède. Il était suivi par la fleur de la noblesse ; il avait toutes les qualités qu'il faut pour la

repréſentation, de la dignité, même de l'éloquence, mais l'eſprit frivole & ſuperficiel. Les nôces ſe célébrèrent (août) à Berlin avec magnificence. Le prince Guillaume, frère du roi, épouſa la princeſſe par procuration du prince royal. On remarqua plus de magnificence dans ces fètes que dans les précédentes: tenir un juſte milieu entre la frugalité & la profuſion eſt ce qui convient à tous les princes. Mais pendant qu'on danſait & ſe réjouiſſait à la cour, on travaillait aux préparatifs de la campagne qu'on était ſur le point d'ouvrir.

CHAPITRE X.

Campagne d'Italie, en Flandre, ſur le Rhin, & enfin celle du roi.

LA campagne d'Italie s'ouvrit au mois d'avril par le paſſage du Tanaro & la priſe de Nice & de Villefranche. Les généraux français & eſpagnols ne purent s'accorder ſur leurs opérations ultérieures. Le prince de Conti prétendait que les paſſages qui conduiſent de Nice en Piémont n'étaient pas praticables & qu'il fallait chercher d'autres chemins pour y pénétrer. Dans cette vue il enfile le col de Tende, attaque les troupes ſavoyardes à Montalban, force leurs barricades & la nature même, prend d'aſſaut le fort Dauphin, & pénètre ainſi en Piémont. Il faut avouer que ce début de campagne eſt un des plus brillans qu'on ait vus dans cette guerre. Le prince de Conti avance; il aſſiége Coni. Le roi de Sardaigne, pour faire lever ce ſiége, marche à lui. Conti le bat; mais la crue des eaux, la vigoureuſe

résistance des assiégés & le manque de subsistances, obligent ce prince à lever le siége & à se retirer en Savoie, après avoir fait sauter les fortifications de Démont. Cette campagne fit plus d'honneur à ses talens qu'elle ne fut utile à la France. Le prince de Lobkowitz, qui alors était en pleine marche pour attaquer le roi de Naples, informé des succès du prince de Conti, se décontenance : il désespère de sa fortune, se retire à Monte-Rotondo & de-là à Florence, toujours talonné par don Carlos & le marquis de Gages. Nous supprimons les petits avantages que les Français & les Espagnols eurent sur les Autrichiens, pour en venir aux expéditions maritimes. Les flottes françaises & espagnoles sortirent au commencement du printemps de la rade de Toulon : elles attaquèrent dans la Méditerranée la flotte anglaise commandée par l'amiral Matthews. Après la bataille, les Français & les Espagnols se retirèrent à Carthagène & les Anglais à Port-Mahon. L'action fut sans doute indécise ; puisque les deux flottes se retirèrent ; cependant elle ne laissa pas de faire honneur à l'amiral espagnol Navaro & au capitaine français. La cour de France envoya l'amiral Court en exil, & en punissant différens officiers qui avaient servi sur cette flotte, elle témoigna son mécontentement. De leur côté les Anglais traduisirent l'amiral Matthews devant le conseil de guerre ; le vice-amiral fut conduit en prison : les deux partis étaient donc aussi peu satisfaits l'un que l'autre d'une bataille indécise, dont les Français & les Anglais eurent la honte & les Espagnols la réputation. Ces actions de mer n'étaient que le prélude des grands coups que la cour de Versailles se proposait de frapper dans cette campagne. Son objet capital était d'obliger les Anglais à rappeller dans leur île les troupes qu'ils

avaient en Flandre. Pour cet effet, avant même l'ouverture de la campagne, le comte de Saxe conduifit à Dunkerque 10,000 hommes; le fils du prétendant, nommé le prince Edouard, s'y rendit auffi. On fit des préparatifs pour un embarquement. L'Angleterre alarmée appella des fecours étrangers; 6,000 Hollandais & 6,000 Anglais des troupes du lord Stairs furent tranfportés dans ce royaume. Les Hollandais, qui manquaient de vaiffeaux de guerre, armèrent des vaiffeaux marchands & les envoyèrent à leurs alliés pour remplir leurs engagemens. Le roi de la Grande-Bretagne, faifi d'épouvante, réclama même le contingent pruffien. Le roi répondit qu'il fe mettrait à la tête de 30,000 hommes pour paffer dans cette île, fi le roi était attaqué. George trouva ce fecours trop fort & fe défifta de fes pourfuites. C'était pour l'Europe un problème politique que les intentions du confeil de Verfailles dans cette entreprife. Voulait-il établir le prince Edouard en Angleterre, ou était-ce un leurre pour affaiblir les troupes alliées en Flandre? Ces fimples préparatifs d'une defcente produifirent aux Français, pour le commencement de la campagne, tout ce qu'aurait produit une diverfion réelle. Pour ce qui regarde le projet d'établir le prince Edouard en Angleterre, il avait été formé par le cardinal Tencin; il tenait fon chapeau de la nomination du prétendant, & pour lui témoigner fa reconnaiffance, il effaya, autant qu'il était en lui, de procurer à fon fils la couronne d'Angleterre. L'expédition manqua, parce que les vents furent contraires : excufe banale de tous les marins. Ce qu'il y a de fûr, c'eft que l'amiral de cette flotte, nommé Roquefeuille, n'ofa tenter le paffage de la Manche en préfence d'une flotte fupérieure. Les troupes françaifes n'avaient

point vu de roi à leur tête depuis que Louis XIV avait ceſſé d'y paraître. Quelques campagnes malheureuſes avaient découragé les armées : on crut que la préſence du maître ſerait le ſeul aiguillon capable de réveiller dans les troupes l'inſtinct de l'honneur & de la gloire. Une femme, par amour pour la patrie, entreprit de tirer Louis XV de la vie oiſive qu'il menait, pour l'envoyer commander ſes armées : elle ſacrifia à la France les intérêts de ſon cœur & de ſa fortune ; c'était madame de Châteauroux. Elle parla avec tant de force, elle exhorta, elle preſſa ſi vivement le roi, que le voyage de Flandre fut réſolu. Une action auſſi généreuſe & même héroïque, mérite d'autant plus d'être inſérée dans les faſtes de l'hiſtoire, que les maîtreſſes qui l'ont précédée, n'ont employé leur crédit que pour le malheur du royaume. Louis XV ouvrit la campagne en Flandre par le ſiége de Menin. Le gouverneur de la place, peu verſé dans ſon métier, la rendit après une légère réſiſtance. Immédiatement après, les Français entreprirent le ſiége d'Ypres, qui, quoique mieux défendue, eſſuya le même deſtin. La force des armes françaiſes conſiſte dans les ſiéges ; ils ont les plus habiles ingénieurs de l'Europe ; l'artillerie nombreuſe qu'ils emploient dans leurs opérations, les aſſure de la réuſſite de leurs entrepriſes. Le Brabant & la Flandre ſont le théâtre de leurs exploits, parce qu'ils y peuvent étaler tout l'art de leurs ingénieurs. Quantité de canaux & de rivières facilitent le tranſport de leurs munitions de guerre, & ils ont leurs frontières à dos. Ils réuſſiſſent mieux dans la guerre de ſiéges que dans celle de campagne.

Mais revenons aux alliés que nous avons quittés pour un temps. Les troupes que le roi d'Angleterre

avait commandées l'année précédente, avaient hiverné, comme nous l'avons dit, dans le Brabant & en Westphalie. Les troupes du prince de Lorraine avaient pris leurs quartiers dans le Brisgau & dans la Bavière. Le maréchal de Coigni commandait en Alsace. Les débris des troupes impériales étaient distribués chez des amis de l'empereur, la plupart cependant aux environs d'Oettingen. La cour de Vienne perdit cet hiver le maréchal de Khevenhuller : la reine de Hongrie honora sa mémoire de quelques larmes. Le maréchal Traun le remplaça & reçut le commandement de la grande armée, qui portait le nom du prince du Lorraine, mais dont en effet il était le chef. Comme ce prince de Lorraine jouera un grand rôle dans cette histoire, nous croyons qu'il ne sera pas inutile de le faire connaître. Il était brave, aimé des troupes, possédait bien le détail des vivres, était peut-être trop facile à suivre les impressions que ses favoris lui donnaient, & se livrant aux charmes de la société, passait pour boire quelquefois avec excès. Ce prince épousa à Vienne l'achiduchesse Marianne, sœur cadette de la reine; il conduisit sa nouvelle épouse dans le Brabant, dont on l'avait fait gouverneur; après quoi il revint à Vienne recevoir les ordres de la cour pour la campagne qu'il allait s'ouvrir. Le dessein des Autrichiens était de reprendre la Lorraine, & de porter l'empereur à l'abdication de l'Empire, pour recouvrer par ce sacrifice ses pays héréditaires. Leur armée s'assembla à Heilbronn; delà elle s'avança sur Philippsbourg, où Seckendorff s'était réfugié avec les débris des troupes bavaroises. A la nouvelle de l'approche du prince de Lorraine, M. de Coigni renforça les troupes impériales de tous les régimens allemands qui servaient dans son armée. Tous les préparatifs du prince de Lorraine

annonçaient qu'il avait intention de paſſer le Rhin ; ce paſſage lui était facilité par le traité que le roi d'Angleterre venait de conclure avec l'électeur de Maïence. La partialité de ce prince pour la cour de Vienne, était trop marquée pour qu'on s'y trompât, & les ſubſides qu'il tirait des Anglais ne laiſſaient aucun doute que, malgré ſa neutralité, il n'accordât aux troupes de la reine le paſſage par Maïence, ſi on l'exigeait de lui.

Les Autrichiens qui jouiſſaient déjà en imagination de leur fortune, ne pouvaient s'empêcher de laiſſer échapper de temps en temps des traits de fierté & d'arrogance. Ils faiſaient conſtruire un pont à Manheim & agiſſaient deſpotiquement dans le Palatinat. L'électeur s'en trouva offenſé, comme de raiſon. Cela donna lieu à des brouilleries & finit par un meſſage du prince de Lorraine à l'électeur, pour lui ſignifier que s'il ne lui donnait pas ſon pont de Manheim ſur le champ, il le lui ferait enlever de force. En attendant le maréchal de Coigni, dont l'intention était de défendre les bords du Rhin depuis Maïence juſqu'à Fort-Louis, s'était poſté avec ſes forces principales ſur les bords de la Queich, d'où il s'avança vers Spire, & pouſſa ſes détachemens juſqu'à Worms & même juſqu'à Oppenheim. Ce mouvement ſe fit ſur ce qu'il apprit que M. de Bærenklau, avec un détachement de l'armée de la reine, avait marché à Germersheim vers Fribourg. Bærenklau fit jeter un pont ſur un bras du Rhin près de Stockſtadt, pour donner le change aux Français & les attirer de ce côté-là. En même temps le prince de Lorraine fit un mouvement avec ſon armée comme s'il avait intention de paſſer le Necker avec ſa droite pour ſe joindre à Bærenklau. Le maréchal de Coigni, trop crédule, ſe laiſſa abu-

ser par ces vaines démonstrations, & commit deux fautes toutes de suite ; l'une en faisant passer le Rhin à Seckendorff, qu'il chargea de défendre la partie de ce fleuve qui coule entre Spire & Lauterbourg; l'autre en se portant avec son armée vers Worms & Frankenthal. Il lui était facile de juger que le prince de Lorraine avait résolu de pénétrer en Alsace, & d'user de toutes les ruses de la guerre pour l'en éloigner le plus qu'il lui serait possible. Il devait savoir d'ailleurs que ce prince pouvait disposer du pont de Maïence, à quoi l'armée française n'était en état de porter aucun obstacle. Il semble que son projet de défense était défectueux en tout point. Son armée était séparée par corps, qui n'occupaient pas même les vrais postes d'où ils auraient pu disputer aux ennemis le passage du Rhin. Les experts ont été de l'opinion qu'il aurait dû rassembler en un corps les troupes tant impériales que françaises ; qu'il devait se camper entre la Queich & le Speyerbach, garnir de petits détachemens les bords du Rhin, depuis Fort-Louis jusqu'à Philippsbourg, faire battre l'estrade par cette cavalerie, pour être averti à temps de l'endroit où les ennemis se préparaient à passer, tenir ses troupes prètes à marcher au premier ordre, & attaquer sans balancer avec toutes ses forces le premier corps autrichien qui aurait passé le Rhin. Si le prince Charles passait ce fleuve à Maïence, il restait à M. de Coigni à choisir les postes de la Queich ou du Speyerbach, que le prince n'aurait osé attaquer. De plus, M. de Coigni couvrait également par cette position la basse Alsace & la Lorraine. Ce maréchal, dont l'armée n'était pas aussi forte que celle des ennemis & qui avait des ordres trop restreints, prit des mesures bien différentes. Dès que le prince de Lorraine &

Traun

Traun furent informés des fausses démarches des Français, ils détachèrent M. de Nadasti par leur gauche, avec tous les bateaux qu'ils avaient rassemblés à la sourdine, pour jeter des ponts sur le Rhin à un village appellé Schreck. Nadasti fit aussi-tôt passer le Rhin en bateau à 2000 pandours sous les ordres du partisan Trenck; ils surprirent & défirent un détachement de trois régimens impériaux, qui par une négligence impardonnable ne s'étaient en aucune manière précautionnés contre les surprises. Nadasti lui-même avait déjà passé le Rhin (le 1 juillet) à la tête de 9000 housards, tandis que l'on achevait tranquillement derrière lui la construction des ponts. Au bruit de ce passage, Seckendorff avec 20,000 hommes se joignit à un corps de Français que le jeune Coigni commandait; ils volèrent au secours de ces trois régimens impériaux dont nous avons fait mention, avant que le prince de Waldeck eût levé son camp de Retingheim pour joindre Nadasti. Tous les officiers de cette armée conjurèrent Seckendorff d'attaquer Nadasti, qu'il aurait pu facilement culbuter dans le Rhin; par ce seul coup il aurait anéanti les desseins du prince de Lorraine. Seckendorff ne voulut jamais s'y prêter; il se contenta d'engager une légère escarmouche avec les Hongrois; & comme il apprit que le maréchal de Coigni s'était retiré à Landau, il marcha par Germersheim pour le joindre au plutôt.

Dès le 2 de juillet le prince de Lorraine se vit maître du cours du Rhin depuis Schreck jusqu'à Maïence. Nadasti & le prince de Waldeck étaient déjà à l'autre bord. Bærenklau avait de même passé ce fleuve du côté de Maïence. Le prince de Lorraine employa trois jours à passer ces ponts avec la grande armée. A peine y eut-il une tête sur l'autre bord, qu'il envoya un détachement pour prendre Lauterbourg & s'emparer

de ses lignes. Nadasti poussa jusqu'à Weissenbourg; il le prit de même & se posta dans ses lignes; les Autrichiens firent 1600 prisonniers dans cette expédition. M. de Coigni s'apperçut alors combien il lui importait de gagner la basse Alsace avant le prince de Lorraine, & il le prévint en prenant Weissenbourg par escalade, & en forçant les retranchemens, où il éprouva une résistance vigoureuse. Nadasti, délogé de ce poste, se retira sur la grande armée qui campait auprès de Lauterbourg, & qui n'osa secourir Weissenbourg, parce que les détachemens de Bærenklau & de Léopold Daun ne l'avaient pas encore jointe. M. de Coigni tira parti de ces délais, & de la crue du Rhin qui empêchait la jonction des corps ennemis; il passa la Motter auprès de Haguenau & se campa à Bischweiler. L'éloignement de M. de Coigni fit naître l'idée au prince de Lorraine de bloquer Fort-Louis, qu'on disait mal approvisionné. En conséquence Nadasti & Bærenklau prirent poste (le 12 juillet) à Wœrd, à Beinheim & sur les isles qui entourent Fort-Louis. La crue du Rhin sauva cette place : la garnison regagna la communication de Strasbourg; on la renforça & on la pourvut de vivres. Ce coup manqué, le prince de Lorraine porta ses troupes légères sur les aîles de l'armée française & dans le bois de Haguenau, ce qui empêchait celle-ci d'envoyer des partis au-delà de la Motter. Le maréchal de Coigni embarrassé de la situation où il se trouvait, en avait informé la cour. Louis XV, pour sauver l'Alsace, résolut de mener lui-même 40,000 hommes de l'élite de son armée de Flandre au secours de M. de Coigni, à qui l'on ordonna de temporiser & sur-tout de conserver ces troupes. Ce fut ce qui détermina M. de Coigni à changer de mesures & à éviter tout engagement. Nadasti, renforcé de troupes réglées, commençait à s'étendre vers

les hauteurs de Reichshofen & Wasenbourg, comme s'il avait dessein de tourner le camp français par Lichtenberg & Buchsweiler; sur quoi M. de Coigni se retira par Brumat à Strasbourg (le 31 juillet). Il se posta sur le canal de Molsheim, qu'il abandonna bientôt pour gagner les défilés de Pfalzbourg & de Ste. Marie aux mines. Il fit ces mouvemens pour empêcher le prince de Lorraine, qui était à Brumat & qui faisait construire des ponts sur la Motter, d'occuper les gorges des montagnes par lesquelles l'armée du roi devait passer pour le joindre. Le roi de France était arrivé le 4 d'août à Metz, où il attendait les troupes de Flandre, pour fondre à leur tête sur l'armée du prince de Lorraine & la détruire s'il était possible. Le maréchal de Schmettau avait été envoyé par le roi de Prusse auprès de Louis XV, tant pour rendre compte des mouvemens de l'armée française, que pour presser le roi de remplir ses engagemens, en poursuivant jusqu'en Bavière les troupes de la reine lorsqu'elles repasseraient le Rhin. Schmettau apprit au roi très-chrétien que le roi de Prusse entrerait en campagne le 17 d'août & qu'il emploierait 100,000 hommes à la diversion qu'il allait faire en faveur de l'Alsace. Ce maréchal mit tout en usage pour donner aux armées françaises plus d'activité & de vigueur; & peut-être y serait-il parvenu, si Louis XV ne fût pas tombé malade à Metz. Cette maladie commença par des maux de tête, que ses médecins & chirurgiens crurent provenir d'un abcès dans le cerveau; ils déclarèrent le mal sans ressource. Aussi-tôt on entoura le roi de confesseurs, de prêtres & de tout l'attirail dont se sert l'église romaine pour envoyer les moribonds dans l'autre monde. L'évêque de Soissons, fanatique imbécille, ne vendit ses huiles & ses sacremens à son maître qu'à condition qu'il sacrifierait madame de

Châteauroux. La ducheſſe fut obligée de partir de Metz, ayant reçu l'ordre rigoureux de ne jamais reparaître devant le roi. Ce ne fut ni l'extrême onction ni les ſacremens qui ſauvèrent la vie à ce prince. Un chirurgien très-ordinaire ſe préſenta, & aſſura qu'il le tirerait d'affaire, pourvu qu'on lui donnât la liberté d'agir; il ne trouva point de concurrent, & moyennant une bonne doſe d'émétique, ce prince releva de cette maladie, qui n'avait été cauſée que par une indigeſtion. Les médecins de la cour perdirent leur réputation; mais les affaires générales en ſouffrirent davantage. Pendant la maladie du roi, le duc de Harcourt était arrivé à Pfalzbourg. Nadaſti avait déjà pris Saverne & ſe diſpoſait à pénétrer par les gorges que le duc occupait, mais infructueuſement: quoique ſouvent attaqué, le duc y tint juſqu'au 16, que le ſecours de Flandre s'approcha pour joindre l'armée. Le prince de Lorraine avait déjà reçu l'ordre de ſe retirer; il prenait des meſures pour l'exécuter, & il ne tenait qu'au maréchal de Noailles d'en profiter; mais ſa circonſpection outrée gâta tout; Schmettau perdait ſa peine & ſon temps à l'encourager. Et quel riſque courait la France? Quand M. de Noailles aurait été battu, les troupes de la reine étaient également obligées de quitter l'Alſace, & ſi les Français étaient victorieux, ils détruiſaient l'armée autrichienne, qui vivement pourſuivie, au lieu de repaſſer ſes ponts du Rhin, ſe ſerait noyé dans ce fleuve. Alors les Français & les Bavarois s'avancèrent à pas lents vers Hochfeld, où Nadaſti s'était déjà retiré. Noailles fit trois détachemens ſur la Motter, & il apprit par M. de Lœwendahl, qui avait marché vers Druienheim, que les Autrichiens avaient abandonné leur camp de Brumat, pour s'approcher de leurs ponts de Beinheim. Le comte de Belle-Iſle fut alors envoyé de Suffelsheim

avec un corps ; les Français passèrent la Motter & suivirent les Autrichiens. M. de Belle-Isle obligea l'ennemi à quitter le village de Suffelsheim avec perte, & M. de Noailles se mit en marche pour joindre M. de Lœwendahl. Le soir même les grenadiers français attaquèrent le village d'Achenheim, défendu par des grenadiers autrichiens & des troupes hongroises. Les Français emportèrent le village & s'amusèrent à des formalités superflues, tandis que le prince de Lorraine mit ce temps à profit pour repasser le Rhin sur ses ponts de Beinheim, qu'il rompit avant l'aube du jour. Les Français firent sonner cette affaire fort haut: c'étaient des rodomontades ; la perte de part & d'autre ne monta pas à 600 hommes, & le prince de Lorraine continua paisiblement sa marche par la Souabe & le haut Palatinat, pour entrer en Bohème. Schmettau, qui était auprès de la personne du roi, était désespéré de la mollesse des Français. Il présentait des mémoires au roi, il pressait les ministres, il écrivait aux maréchaux ; mais il eût plutôt transporté des montagnes que de tirer cette nation de son engourdissement. Le moment décisif où les Français pouvaient ruiner l'armée de la reine étant passé sans qu'ils daignassent en profiter, Schmettau tâcha de dissuader les maréchaux du dessein qu'ils avaient de mettre le siége devant Fribourg ; ce fut encore en vain. Tout ce qu'il put obtenir, ce furent quelques renforts de troupes allemandes qu'on s'engagea de donner aux troupes impériales, pour que M. de Seckendorff pût déloger les Autrichiens de la Bavière. La cour promit qu'au printemps de l'année 1745 on porterait ces troupes au nombre de 60,000 hommes. Ainsi dès le commencement de l'alliance des Prussiens & des Français, ces derniers manquèrent aux deux articles principaux de leur traité. Ils laissèrent échapper le prince de Lor-

raine ſans le pourſuivre, & cette armée qu'ils devaient envoyer en Weſtphalie, n'y parut point. Cependant M. de Seckendorff marcha peſamment & à pas comptés pour s'approcher du Lech, & Louis XV, à la tête de 70,000 Français, fit le ſiége de Fribourg, prit cette place à la fin de la campagne & en fit raſer les fortifications.

Les avantages du prince de Lorraine en Alſace engagèrent le roi de Pruſſe à ſe déclarer plutôt qu'il ne l'avait projeté. Il était fort à craindre que l'aſcendant des troupes autrichiennes ne forçât les Français à en paſſer par les conditions que l'arrogance de ces ennemis leur voudrait preſcrire; & dans ce cas il n'était pas douteux que la reine n'eût employé toutes ſes forces pour reprendre la Siléſie. Cependant les arrangemens politiques que la cour de Berlin s'était propoſé de prendre, étaient encore bien éloignés de ſe réaliſer. Le comte de Beſtuchew, qui ſe crut affermi depuis qu'il avait fait chaſſer de Ruſſie M. de la Chétardie, engagea l'impératrice Eliſabeth à faire le voyage de Moſcow pour s'y faire couronner, & enſuite à entreprendre le pélérinage de Kiowie en faveur de je ne ſais quel ſaint. L'impératrice avait des favoris, Beſtuchew voulut leur ſuſciter des rivaux. Une nouvelle occupation rendit l'impératrice inviſible à ſa cour: c'était le triomphe du miniſtre. Bientôt les ordres furent donnés que ceux qui avaient à négocier avec la Ruſſie, au lieu de s'adreſſer à l'impératrice, s'adreſſaſſent dorénavant à ſon miniſtre. Ce nouvel arrangement valut de groſſes ſommes au comte de Beſtuchew; & M. de Mardefeld s'apperçut à regret que les guinées anglaiſes commençaient à prévaloir chez ce miniſtre ſur les écus pruſſiens. Dans tous les projets que l'on forme, il faut ſe contenter des à-peu-près. L'alliance de la Ruſſie n'était pas telle

qu'on aurait pu la désirer ; mais en poussant la guerre avec vigueur, le roi pouvait espérer de la finir, avant que la Russie, lente dans ses résolutions, en eût pris d'assez décisives pour le gêner dans ses opérations de campagne.

Voici l'arrangement général qui fut pris pour entrer en Bohême. & pour forcer la reine à rappeller ses troupes de l'Alsace. La grande armée prussienne devait entrer sur trois colonnes en Bohême. Celle que le roi voulut conduire, devait longer la rive gauche de l'Elbe, en la remontant jusqu'à Prague ; la seconde, sous la conduite du prince Léopold d'Anhalt, devait traverser la Lusace, &, gardant l'Elbe à droite, se rendre en même temps à Prague : ces colonnes couvraient l'artillerie & des vivres pour trois mois qu'on avait embarqués sur l'Elbe, afin de les conduire à Leutmeritz. Le maréchal de Schwérin, avec une troisième colonne, devait déboucher de la Silésie par Braunau & se joindre au reste de l'armée, pour former en même temps l'investissement de Prague. Outre cette armée, le vieux prince d'Anhalt avait un corps de 17,000 hommes dont il couvrait l'électorat, & M. de Marwitz commandait 22,000 hommes destinés à la défense de la haute Silésie. L'empereur avait fait expédier des lettres réquisitoriales au roi de Pologne, électeur de Saxe, par lesquelles il lui demandait le passage par ses Etats pour ses troupes auxiliaires de Prusse, qui devaient entrer en Bohême. Auguste était alors à Varsovie. Ces lettres furent insinuées à ses ministres, qui gouvernaient la Saxe en son absence, par ce Winterfeld qui avait négocié à Pétersbourg & s'était si fort distingué dans les premières campagnes. Les Saxons furent étourdis de cette proposition ; ils voulaient gagner du temps, mais les Prussiens étaient déjà sur leur territoire. Ils

P 4

protestèrent & se recrièrent inutilement contre une démarche dont le but principal était d'empêcher que l'Empire ne reçût l'affront de voir opprimer & détrôner son empereur. Pendant qu'on murmurait à Dresde, qu'on était furieux à Varsovie, qu'à Londres on se voyait prévenu, & que la crainte se répandait à Vienne, le roi marcha droit sur Pirna, où les régimens du duché de Magdebourg, qui avaient pris leur route par Leipsic, le joignirent. Toute la Saxe était en mouvement. Les troupes s'assemblaient par pelotons aux environs de Dresde: l'on se hâtait de fortifier cette capitale; les bras des artisans mêmes furent employés pour faire des coupures dans le quartier qu'on appelle la Nouvelle Ville. Les ministres saxons voulaient marquer de la fierté & ils étaient en même temps saisis de crainte; ils accordaient trop d'un côté & refusaient obstinément des bagatelles. Si le roi avait voulu s'emparer de ce pays, cette besogne aurait été expédiée en huit jours. Enfin ils donnèrent des subsistances, ils prêtèrent des bateaux pour traverser l'Elbe, ils laissèrent passer la flotte chargée de vivres au milieu de Dresde; mais on y doubla la garnison, les canons furent mis en batterie, les portes fermées & barricadées, & l'on en refusa l'entrée aux officiers prussiens. Cette conduite des Saxons annonçait clairement leur mauvaise volonté. On les jugea de mauvais voisins, capables de profiter des malheurs qui pourraient arriver aux Prussiens dans cette guerre; mais on ne les crut pas assez téméraires pour se sacrifier en faveur de la reine de Hongrie, d'autant plus que le corps qui était à la disposition du vieux prince d'Anhalt, devait leur inspirer une conduite plus prudente.

On fit précéder la marche des troupes d'un manifeste qui contenait en gros les motifs de la ligue de

Francfort, formée entre l'empereur, la Pruſſe, l'électeur Palatin & le landgrave de Heſſe, pour le ſoutien du ſyſtème & des libertés de l'Empire, & pour maintenir ſon chef: l'on publia en même temps des lettres patentes en Bohême, par leſquelles on avertiſſait les ſujets de ce royaume de ne point prendre fait & cauſe contre les troupes auxiliaires de l'empereur, lequel ils devaient déſormais conſidérer comme leur ſouverain légitime.

Ce fut le 23 d'août que le roi arriva ſur les frontières de la Bohême: 4 régimens de houſards & 4 bataillons précédaient d'un jour la marche de l'armée, pour amaſſer les vivres néceſſaires aux troupes. Le margrave, qui commandait la ſeconde ligne, entra dans le camp que le roi venait de quitter; aucun ennemi ne s'oppoſa aux opérations des troupes. La petite flotte chargée des magaſins fut la première qui rencontra des obſtacles en entrant en Bohême; elle était obligée de paſſer au pied d'un rocher ſur lequel eſt ſitué le château de Tetſchen: les ennemis, qui l'occupaient, roulèrent de groſſes pierres dans l'Elbe, & y ajoutèrent une eſtacade pour en rendre la navigation impraticable. On fut obligé de détacher avec quelques troupes le général Bonin, qui attaqua & fit priſonnier un capitaine hongrois avec 70 hommes. La rivière fut promptement déblayée & la navigation redevint libre: cet incident retarda la marche de deux jours. L'armée ſe porta ſur la rivière d'Eger. Les houſards ſurprirent auprès d'un bourg nommé Murzifai, des troupes de l'ennemi; ils en défirent 300, & en amenèrent 50 priſonniers. On apprit par leur dépoſition que M. de Bathyani était venu de Bavière ſur la Béraun, avec un corps de 12,000 hommes; on ſut auſſi qu'il avait jeté 3000 hommes dans Prague, auxquels on avait joint un corps de milice

de 12,000 combattans. Le roi arriva le 2 de ſeptembre auprès de Prague avec tous les corps qui compoſaient ſon armée ; il ſe campa près de la chapelle de la Victoire ; le maréchal de Schwérin & le prince Léopold inveſtirent ce qu'on appelle le grand côté de la ville. Il fallut huit jours pour tranſporter de Leutmeritz au camp la groſſe artillerie & les vivres. Leutmeritz reçut un bataillon en garniſon, pour veiller à la ſûreté des magaſins, qu'on ne pouvait pas faire avancer faute de chevaux, car la Muldau, qui ſe jette à Melnick dans l'Elbe, n'eſt point navigable ; ce temps fut employé à faire tous les préparatifs du ſiége. Dans cet intervalle on fut informé, par des eſpions, que M. de Bathyani raſſemblait un gros magaſin dans la ville de Béraun ; des houſards qu'on détacha pour reconnaître les chemins qui mènent à cette ville, confirmèrent le rapport. Le roi fut tenté d'enlever ce magaſin ; il détacha le général Haake avec 5 bataillons & 600 houſards pour s'en emparer. M. de Bathyani en eut vent, quoiqu'on eût pris toutes les précautions poſſibles pour que le ſecret fût gardé. Bathyani renforça ce poſte, & lorſque M. de Haake paſſa le pont de Béraun & qu'il eut forcé la porte de la ville, il apperçut deux gros corps de cavalerie qui paſſaient la rivière à ſa droite & à ſa gauche pour tomber ſur ſes deux flancs. Il abandonna auſſi-tôt l'attaque & ſe poſta ſur des hauteurs, où il forma un quarré de ſon infanterie. Ayant été vivement attaqué par cette cavalerie & par un gros corps d'infanterie hongraiſe, il trouva le moyen de faire ſavoir au camp de Prague le danger qui le menaçait. Le roi vola à ſon ſecours avec 80 eſcadrons & 16 bataillons ; mais M. de Haake avait vaillamment repouſſé les ennemis & s'était dégagé lui-même avant que le ſecours pût le joindre. Le projet ſur Béraun manqua ainſi, & M. de

Bathyani fit transſporter en hâte ſon magaſin de cette ville à Pilſen. Il aurait fallu ſans doute retourner à Béraun, chaſſer M. de Bathyani de Pilſen & lui enlever ſon magaſin; c'était le moyen d'empêcher l'armée autrichienne de profiter des vivres qu'il avait eu le temps d'amaſſer, de rejeter le prince de Lorraine dans la haute Autriche, & de gagner la fin de cette campagne en demeurant en poſſeſſion de la Bohème; mais les vivres de l'armée étaient mal adminiſtrés & les Pruſſiens manquaient d'un M. de Sechelles.

Le 10 au ſoir, on ouvrit la tranchée devant Prague à trois endroits différens, ſavoir au plateau de St. Laurent, à Bubenitz vis-à-vis du moulin de la baſſe Muldau, & à la montagne de Ziska. Le comte de Truchſes commandait la première attaque, le margrave Charles la ſeconde; la troiſième était ſous la direction du maréchal de Schwérin. On ne perdit rien la première nuit. Le lendemain, le maréchal fit attaquer le fort de Ziska en plein jour, l'emporta après y avoir fait jeter des bombes, & prit tout de ſuite deux petites redoutes qui étaient derrière le premier, & que les Français, qui les avaient conſtruites, appellaient des nids d'hirondelles. Le roi ſe trouvait préciſément à la tranchée de Bubenitz; il en ſortit avec beaucoup d'officiers, pour voir comment tournerait l'attaque du Ziska. Les ennemis apperçurent cette foule de monde, tournèrent leur canon de ce côté, & un malheureux coup emporta le prince Guillaume, frère du margrave Charles, le même qu'il avait ſi vaillamment combattu à Molwitz pour la gloire de ſa patrie. On fit avancer incontinent les batteries, de ſorte qu'elles battaient en brêche la courtine qui eſt entre le baſtion de St. Nicolas & St. Pierre. Le 15, les batteries du margrave Charles, à force de jeter des bombes, mirent le feu au mou-

lin à eau, & détruifirent les éclufes de la Muldau. Les eaux en devinrent fi baffes, qu'elle était partout guéable & qu'on pouvait prendre la ville d'emblée, y ayant de ce côté-là un affez grand efpace fans rempart & fans muraille. M. de Harfch, qui commandait dans la ville, commença à défefpérer de fon falut: ce gouverneur s'apperçut que le 16, de grand matin, un gros corps de grenadiers défilait du côté de Bubenitz; il prévit l'affaut qu'on fe préparait à lui donner, demanda de capituler & fe rendit prifonnier de guerre avec fa garnifon, qui confiftait en 12,000 hommes. Ce fiége ne dura que 6 jours; il coûta aux affiégeans 40 morts & 80 bleffés. Le même jour les portes furent confignées, & la garnifon fut conduite en Siléfie, où elle fut diftribuée dans les places. La prife de Prague faifait un beau commencement de campagne. On devait fuppofer qu'il ferait impreffion fur les Saxons & qu'ils fe déclareraient moins que jamais pour la reine de Hongrie; il était à préfumer qu'en dégarniffant leur électorat, ils ne le livreraient pas eux-mêmes au prince d'Anhalt, qui pouvait ruiner Leipfic, le fiége de leur commerce, le nerf de leur Etat & la reffource de leur crédit; mais l'or des Anglais l'emporta à Drefde fur des intérêts plus durables. Il fe préfentait alors pour l'armée pruffienne le choix de deux opérations. L'une, que le roi préférait, était de paffer la Béraun, de chaffer M. de Bathyani de la Bohème, de s'emparer de Pilfen & du magafin confidérable qu'on y formait pour l'armée du prince de Lorraine, & de pouffer jufques aux gorges de Com & de Fort, qui ouvraient les chemins de la Bohème aux Autrichiens du côté du haut Palatinat. Il eft sûr que le prince de Lorraine pouvait fe jetter fur Eger, où les Saxons l'auraient joint; qu'il pouvait fuivre, en

longeant l'Eger, le chemin que le maréchal de Belle-Isle avait pris dans sa retraite de Prague; mais d'où seraient venues les subsistances pour cette armée? Le margraviat de Bareuth était trop stérile pour en fournir, & de plus, qui aurait défendu l'Autriche, dont M. de Marwitz était en état de faire seul la conquête, ne trouvant rien devant lui qui pût l'arrêter? C'était donc sans contredit le projet qu'on aurait dû exécuter. L'empereur, le roi de France, particulièrement le maréchal de Belle-Isle, insistèrent pour que les Prussiens se portassent du côté de Tabor, de Budweis, de Neuhaus, afin d'établir une communication avec la Bavière & de donner au prince de Lorraine de la jalousie au sujet de l'Autriche. Le maréchal de Belle-Isle soutenait que la faute de n'avoir pas occupé ces postes l'année 1741, avait été cause de tous les malheurs que les Français & les Bavarois avaient essuyés; mais ce qui est bon dans une conjoncture, l'est-il de même dans un autre? Sans doute que ces postes étaient nécessaires en 1741 aux alliés, qui possédaient encore la Bavière & même la haute Autriche; mais en 1744, il n'y avait que des Autrichiens dans ces provinces; d'ailleurs, c'était donner beau jeu aux ennemis que de pousser une pointe qui, éloignant l'armée du roi de Prusse de ses frontières, donnait aux Saxons la liberté de se joindre au prince de Lorraine ou de faire même quelque entreprise sur Prague. De tous les partis, le plus sage aurait été de ne point trop s'éloigner de Prague; d'amasser dans cette capitale, ainsi qu'à Pardubitz & dans d'autres villes, des vivres pour les troupes, & de voir venir les ennemis. Le roi marqua dans ce moment trop de faiblesse; par condescendance pour ses alliés, il déféra trop à leurs sentimens, & craignant d'être accusé, s'il tenait son armée clouée à Prague, de

n'avoir d'autre objet que de s'assurer des trois cercles qu'on lui avait promis, il entreprit cette malheureuse expédition. On ne fit pas moins de fautes dans l'exécution de ce projet.

On négligea le transport des farines de Leutmeritz à Prague; on ne renvoya point en Silésie l'artillerie qui avait servi au siége de Prague, & l'on ne laissa en garnison dans cette ville immense que six bataillons, qui ne suffisaient pas pour en défendre la moitié. Quand vous remontez à la droite de la Muldau, laissant Prague derrière vous, vous trouvez un pays montueux & difficile, aussi mal peuplé qu'aride. Si vous avancez onze milles en tirant vers l'Orient, vous découvrez la ville de Tabor, située sur un rocher, bâtie au quinzième siècle par Ziska, fameux brigand hussite, qui ravagea sa patrie en combattant pour elle. Dans ces temps reculés, Tabor passait pour imprenable; de nos jours elle se prendrait d'emblée. La situation est avantageuse; mais la ville est petite & n'a pour défense qu'une muraille. De-là, en tirant vers le Midi, vous trouvez la Luschnitze, petite rivière guéable de toute part, mais dont les bords dans beaucoup d'endroits sont escarpés; après l'avoir passée, vous traversez dans l'espace de trois milles des bois & des rochers, au sortir desquels vous entrez dans une plaine abondante & trouvez Budweis à deux milles devant vous. Cette ville est située sur la Muldau, fortifiée d'ouvrages de terre, & d'une enveloppe que d'un côté on avait commencée vis-à-vis de Budweis vers le Sud. A trois quarts de mille de l'autre côté de la Muldau, se trouve Frauenberg. Ce château occupe le haut d'une colline & est devenu fameux par un siége de 6 mois que les Français y ont soutenu. Tel était le pays où l'armée prussienne allait agir.

Comme les Saxons ne s'étaient point encore déclarés, l'armée se mit en marche le 17 septembre pour Conraditze. De-là le général de Nassau fut détaché avec 10 bataillons & 40 escadrons pour faire l'avant-garde de l'armée, & celle-ci fut partagée en deux colonnes ; la droite, sous les ordres du prince Léopold, côtoyait la Muldau & fut obligée de se faire des chemins ; la colonne de la gauche, conduite par le maréchal de Schwérin, enfilait le grand chemin de Prague à Tabor, en suivant pied à pied l'avant-garde. On avait réglé de plus que ces colonnes ne laisseraient entre leurs camps qu'une étendue au plus d'un demi-mille d'Allemagne ; derrière la colonne de la gauche suivaient les caissons de farine couverts par 1500 hommes, sous la direction du général Posadowsky. Tabor, Budweis & Frauenberg se rendirent presque sans se défendre au général Nassau. L'armée arriva le 26 à Tabor, où les colonnes se rejoignirent ; mais Posadowsky n'amena que la moitié de ses caissons, c'est-à-dire, pour 15 jours de farine ; les chevaux & les bœufs de cet attirail avaient été négligés au point que la moitié en avait péri, sans cependant qu'on eût vu d'ennemi pendant toute la marche. Ce fut là le principe de tous les malheurs qui arrivèrent depuis. A peine l'armée était-elle à deux marches de Prague, que M. de Bathyani envoya un détachement de quelques milliers de Croates & de housards à Béraun & Kœnigsaal ; cette dernière ville est située au confluent de la Béraun dans la Muldau, à deux milles au-dessus de Prague. Ces troupes légères infestèrent tellement les avenues, qu'elles interceptèrent toutes les livraisons que le plat pays devait faire, & que les communications étant coupées, l'armée prussienne fut quatre semaines sans recevoir de nouvelles, ni de Prague, ni de ce qui se passait

dans le reste de l'Europe. On enleva deux malles destinées pour le roi; de sorte qu'il ignorait, non-seulement la marche des Saxons, mais encore où pouvait être l'armée du prince de Lorraine. Il doit paraître étrange qu'une armée aussi forte que la prussienne n'ait pu tenir le plat pays en respect, le contraindre aux livraisons nécessaires, se procurer des subsistances, & avoir des espions en abondance pour être informés du moindre mouvement des ennemis; mais il faut savoir qu'en Bohème la grande noblesse, les prêtres & les baillis sont très-affectionnés à la maison d'Autriche; que la différence de religion inspirait une aversion invincible à ce peuple aussi stupide que superstitieux, & que la cour avait ordonné aux paysans, qui sont serfs, d'abandonner leurs chaumières à l'approche des Prussiens, d'enfouir leurs bleds, & de se réfugier dans les forêts voisines; elle avait ajouté la promesse de réparer tout le dommage qu'ils pourraient souffrir de la part des Prussiens. L'armée ne trouvait donc que des déserts sur son passage, des villages vides; personne n'apportait au camp des denrées à vendre, & le peuple, qui craignait les punitions rigoureuses des Autrichiens, ne pouvait être engagé, par quelque somme que ce fût, à donner les nouvelles qu'on lui demandait des ennemis. Ces embarras furent encore augmentés par un corps de 10,000 housards que les Autrichiens avaient fait venir de Hongrie, & qui coupèrent les communications à l'armée dans un pays qui n'était qu'un composé de marais, de bois, de rochers & de tous les défilés qu'un terrain peut renfermer; l'ennemi avait, avec cette supériorité en troupes légères, l'avantage de savoir tout ce qui se faisait dans le camp du roi, & les Prussiens n'osaient aventurer leurs batteurs d'estrade, à moins de les compter pour perdus, vu la

supériorité

ſupériorité des ennemis ; de ſorte que l'armée du roi toujours retranchée à la romaine, était réduite à l'enceinte de ſon camp. Le manque de vivres, joint à cette gène où ſe trouvaient les Pruſſiens, les obligea de retourner ſur leurs pas. Le maréchal de Schwérin était d'avis de ſe porter ſur Neuhaus, pour augmenter la jalouſie que les ennemis pouvaient avoir à l'égard de l'Autriche. Le prince Léopold ſoutenait qu'il fallait ſe porter ſur Budweis, qui était occupé par M. de Naſſau. Sur ces entrefaites, un eſpion apporte la nouvelle que l'armée du prince de Lorraine était à Protiwin. Cet avis décida ſur le parti qu'il y avait à prendre. L'armée repaſſa la Muldau & ſe campa ſur les hauteurs de Wodnian ; mais à peine y fut-on arrivé, qu'on reconnut la fauſſeté de l'avis ; cela mit de la méſintelligence entre M. de Schwérin & le prince Léopold, & le roi fut ſouvent dans le cas d'interpoſer ſon autorité pour empêcher que la jalouſie de ces deux maréchaux ne nuisît au bien général. M. de Janus, lieutenant-colonel dans les houſards de Thierry, avait été détaché pour preſſer les livraiſons que les habitans de ces contrées devaient faire à Tabor : le beſoin en était d'autant plus preſſant, que les farines de l'armée tiraient vers leur fin. Janus marcha avec 200 houſards à un village nommé Muhlhauſen, ſitué au bord de la Muldau. L'ennemi en fut informé, un corps conſidérable de houſards tomba ſur lui ; c'était un brave homme, & il perdit la vie pour ne point avoir la réputation d'avoir été battu ; tout ſon corps fut diſſipé. Nadaſti fit des ponts à cet endroit même, & s'avança droit à Tabor pour l'attaquer. Le prince Henri, frère du roi, qui y était tombé malade, & le colonel Kalnein qui y commandait, lui firent comprendre qu'on ne s'empare pas d'une ville défendue par des Pruſſiens avec de la ca-

valerie légère. Ce fut alors qu'on apprit que le prince de Lorraine occupait un camp fort, derrière la Wotowa, à deux milles de Pifeck; que les Saxons l'avaient joint, & que fon intention était de couper les Pruffiens de la Safawa, & par conféquent de Prague, en paffant la Muldau derrière l'armée. Le manque de fubfiftances, l'obftacle que Nadafti mettait à en amaffer, la poffibilité pour les Autrichiens de faire ce mouvement, déterminèrent les Pruffiens à s'approcher de Tabor; ils pafsèrent le 8 d'octobre la Muldau fur le pont de Teyn. L'arrière-garde fut vivement harcelée par des pandours & des houfards; ils ne réuffirent point à l'entamer, comme ils s'y étaient attendus. Le brave colonel Rouch des houfards, leur prit un bataillon de Dalmatiens qui s'aventurait trop, & rejoignit l'armée, triomphant d'un corps bien fupérieur au fien, qui l'avait attaqué. L'armée reprit le camp de Tabor, pour donner au général Dumoulin, qui était détaché à Neuhaus, le temps de la rejoindre. Les Autrichiens étaient fi sûrs de couper l'armée pruffienne de Prague, que par leurs ordres on amaffait des magafins pour eux à Benefchau & même dans le cercle de Chrudim. Le roi fe répentit trop tard de n'avoir pas mieux garni la ville de Prague de troupes. Le projet de prendre des quartiers d'hiver entre Tabor, Neuhaus, Budweis & Frauenberg était mal conçu; il n'y avait de-là à Prague aucune ville qui eût feulement des murailles, & dont on pût par conféquent fe fervir pour établir la communication avec la capitale. La Muldau était partout guéable & couverte à fa rive gauche de forêts impénétrables, dont les troupes légères pouvaient tirer parti pour harceler fans ceffe les quartiers des Pruffiens. Si cependant les vivres n'euffent pas manqué, le roi aurait pu fe foutenir entre la Safawa &

la Luſchnitz ; mais le manque de vivres eſt le plus fort argument à la guerre, & le danger de perdre Prague s'y joignant, l'armée pruſſienne fut obligée de rétrograder. On était encore irréſolu ſi l'on abandonnerait ou conſerverait les poſtes de Tabor & de Budweis, en s'en éloignant entièrement avec l'armée. On avait ſans doute à craindre que l'ennemi ne forçât ces villes ; d'autre part, il fallait conſidérer qu'on avait été obligé de laiſſer à Tabor 300 malades ou bleſſés qu'on n'avait pu tranſporter faute de voitures ; on ne voulait pas abandonner ces braves gens : on réſolut donc de laiſſer garniſon dans ces deux endroits, & l'on eſpérait que ſi l'on en venait à une bataille avec les Autrichiens, comme cela paraiſſait probable, après leur jonction avec les Saxons, les ennemis battus trouveraient ces poſtes ſur leur chemin & feraient contraints de ſe retirer vers Pilſen. Ce raiſonnement était entiérement faux ; car, dans un cas preſſant, il vaut mieux perdre 300 malades, que de haſarder quelques milliers d'hommes dans des villes où ils ne peuvent ſe défendre. Au contraire, ſi l'on ſe propoſait de ſe battre, il fallait raſſembler toutes ſes forces, pour être mieux en état de battre l'ennemi, & ces deux miſérables trous ne pouvaient pas empêcher le prince de Lorraine de faire ſa retraite comme il le jugerait à propos. Mais, diſait-on, le maréchal de Seckendorff était déjà arrivé en Bavière, il avait rejetté Bærenklau en Autriche, il avait nettoyé d'ennemis tout cet électorat, à la réſerve d'Ingolſtadt, de Braunau & de Straubingen. Soit ; mais les ſuccès des Impériaux ne devaient pas empêcher les Pruſſiens de ſe conduire prudemment, & ces avantages n'étaient pas aſſez forts pour qu'on pût impunément commettre des fautes.

Dans cette ſituation, le poſte de Beneſchau deve-

nait de la dernière importance ; il fallait l'occuper avant le prince de Lorraine, parce qu'il était inattaquable & qu'il pouvait décider entre les mains des ennemis du deſtin de l'armée : la ſeule reſſource qu'on aurait eue encore, aurait été de paſſer la Saſawa à Rattay, pour tirer des vivres de Pardubitz. Le maréchal de Schwérin ſe mit pour cet effet à la tête de 15,000 hommes ; il prit non-ſeulement le camp de Beneſchau, mais il s'empara encore des magaſins conſidérables qu'on y avait amaſſés pour les Autrichiens. Le roi le joignit le 14 d'octobre ; l'avant-garde de l'ennemi était déjà en marche pour s'y rendre. L'armée ſéjourna huit jours entre Beneſchau & Konopitz. On y apprit la nouvelle déſagréable, à laquelle cependant on devait s'attendre, qu'un détachement de 10,000 Hongrois avait fait priſonnier à Budweis le régiment de Creutz, & à Tabor celui des pionniers. Ainſi, pour ſauver 300 malades, on perdit 3,000 hommes. Le roi, qui ſe repentait d'avoir, pour ainſi dire, abandonné ces régimens, envoya ordre, par huit perſonnes différentes, au général Creutz qui commandait dans Budweis, d'évacuer la ville & de ſuivre l'armée ; mais aucune n'arriva juſqu'à lui. Budweis ſe rendit, après avoir conſommé toutes les munitions que les circonſtances avaient permis d'y laiſſer. Tabor fut pris à tranchée ouverte, par une brèche que l'ennemi avait faite à la muraille. La première de ces villes ſoutint un ſiége de 8 jours, Tabor un de 4, & Frauenberg ſe rendit, parce que les Autrichiens avaient coupé le ſeul canal par lequel la garniſon recevait ſes eaux. Comme il était à craindre que les vivres ne manquaſſent à l'armée, M. de Winterfeld fut détaché, avec quelques bataillons & un régiment de houſards, pour aſſurer la communication avec le magaſin de Leutmeritz. Mais l'avant-garde

du prince de Lorraine dont nous avons parlé, s'étant apperçue que les Pruffiens les avaient prévenus à Benefchau, fe retira fur Neweclow & de-là fur Marfchowitz, où elle fut jointe par l'armée combinée des Autrichiens & des Saxons. Le roi apprit cette nouvelle avec plaifir, dans l'efpérance que le moment de venger les affronts qu'il avait reçus à Tabor & à Budweis était arrivé. Dans cette vue, le 24 d'octobre après midi, il mit l'armée en marche fur 8 colonnes, pour attaquer l'ennemi, après avoir paffé des chemins que jamais troupes n'avaient traverfés : il arriva au déclin du jour fur une hauteur qui n'était qu'à un quart de mille de l'armée autrichienne ; les Pruffiens s'y formèrent & y pafferent la nuit.

Le lendemain le roi & les principaux officiers allèrent reconnaître l'ennemi dès la pointe du jour. On trouva qu'il avait changé de camp & qu'il s'était pofté vis-à-vis du flanc droit des Pruffiens, fur une hauteur efcarpée, au pied de laquelle, dans un terrain marécageux, coulait une eau bourbeufe ; ce fond féparait les deux armées. Ce côté était entièrement inattaquable. On plaça quelques bataillons de grenadiers dans un taillis d'où la droite de l'ennemi pouvait être vue ; on la trouva auffi avantageufement placée que fa gauche. L'impoffibilité de réuffir dans une telle attaque en fit abandonner le deffein, & l'on réfolut de retourner au camp de Benefchau. Les grenadiers qui avaient fervi à reconnaître l'ennemi, firent l'arrière-garde. Les Autrichiens, qui s'attendaient à être attaqués, ne s'apperçurent pas de la retraite de leurs ennemis, dont une montagne leur dérobait les mouvemens : il n'y eut qu'une légère efcarmouche à l'arrière-garde, & les Pruffiens reprirent paifiblement leur pofte de Benefchau. Lorfqu'une armée, où il fe trouve 150 efcadrons, féjourne au-delà de

huit jours dans le même camp, il n'eſt pas étonnant que les fourrages viennent à lui manquer, ſur-tout lorſque c'eſt un pays de montagnes & de bois, & qu'il eſt impoſſible d'obliger le plat pays à livrer des ſubſiſtances. C'eſt ce qui força le roi à choiſir un autre camp, où il pût trouver des fourrages & qui en même temps le rapprochât de la boulangerie. L'armée décampa donc le lendemain, paſſa la Saſawa à Borſchitz & vint ſe poſter auprès de Pyſcheli. En même temps M. de Naſſau fut détaché avec 10 bataillons & 30 eſcadrons pour déloger de Kamerbourg un corps ennemi de 10,000 hommes, tant troupes réglées que hongroiſes. M. de Naſſau l'attaqua ſur une hauteur avantageuſe qu'il occupait; quelques coups de canon mirent l'ennemi en déſordre; il abandonna ſon poſte pour repaſſer la Saſawa à Rattay. M. de Naſſau les côtoya,& s'appercevant qu'ils voulaient gagner Kolin avant lui, il les prévint & s'empara de ce poſte. Depuis l'eſcarmouche de Kamerbourg, perſonne n'eut des nouvelles de M. de Naſſau, qui de ſon côté ne pût en faire parvenir aucune, tant les troupes légères des Autrichiens avaient par leur nombre la ſupériorité ſur celles des Pruſſiens: ils étaient dans un terrain fourré, avaient la faveur du pays, étaient informés de tout, tandis que les Pruſſiens n'étaient inſtruits de rien. Les Autrichiens agiſſaient de tous les côtés pour ſe procurer cette ſupériorité ſur les Pruſſiens; ils penſèrent ſurprendre à Pardubitz avec ſon régiment le colonel Zimernau, qui avait dans ce fort la garde du magaſin: 1500 grenadiers & 600 houſards, venus de la Moravie, ſe déguiſèrent en payſans, & ſous prétexte de livrer au magaſin, ils eſſayèrent de s'introduire dans la ville au moyen de leurs chariots. La trame fut découverte par un Autrichien qui lâcha imprudemment un coup de piſtolet; les gardes des por-

tes & des ravelins firent feu sur cette troupe, qui perdit 60 hommes. Cette défense fit beaucoup d'honneur à la vigilance de M. de Zimernau, & laissa aux ennemis le regret d'avoir inutilement perdu du monde. Peu après que le roi eut pris le camp de Pyscheli, le prince de Lorraine prit celui de Beneschau; il avait le pays à sa dévotion, les cercles lui livraient ses vivres & il parvint à subsister quelques jours encore là où les Prussiens auraient péri de faim s'ils y fussent restés : il se porta ensuite sur Kamerbourg, où il passa la Sasawa, dirigeant sa marche sur Janowitz, en gardant ces marais à dos. Le dessein du prince, ou pour mieux dire du vieux maréchal Traun, était d'obliger le roi d'opter entre la Silésie ou la Bohème. Si le roi restait auprès de Prague, les ennemis lui coupaient la communication avec la Silésie, & si le roi tirait vers Pardubitz, Prague & la Bohème étaient perdus. Ce projet était beau & digne d'admiration : le maréchal Traun y ajoutait la sage précaution de choisir toujours des camps inattaquables, pour ne point être obligé de combattre malgré lui. Si le roi avait pu aller aux ennemis au moment où ils décampèrent, il aurait pu les forcer au combat, ou il aurait gagner sur eux le poste de Kuttenberg, ce qui aurait ruiné tous leurs desseins. Le manque de pain, raison si souvent alléguée dans le récit de cette campagne, empêcha cette opération. Cependant, pour tenter l'impossible, le roi s'avança le lendemain avec l'aîle de l'armée; le prince Léopold devait suivre avec le pain qu'on attendait de Prague. Le bonheur voulut qu'à Kosteletz, où le roi prit son camp, il trouvât pour trois jours du pain, du vin & des viandes destinées aux ennemis; il fit distribuer ces provisions à ses troupes. Son intention était de gagner le lendemain Janowitz; mais il fut trompé par des espions qui assurèrent que le prince

de Lorraine y était déjà. On tourna donc ſur la gauche & l'armée ſe campa à Kaurzim, à un mille de l'Elbe. Ce ne fut qu'alors qu'on apprit que M. de Naſſau était à Kolin & qu'un convoi de pain arriverait inceſſamment de Leutmeritz à l'armée ; pour en faciliter le tranſport, on garnit de grenadiers Brandeis & Nienbourg.

Le lendemain le prince Léopold rejoignit l'armée ; le jour d'après on ſe porta ſur Planiany. L'ennemi avait eu deſſein d'y venir ; auſſi y trouva-t-on d'abondantes ſubſiſtances. L'aîle droite des Pruſſiens était au couvent de Zamuski, éloigné d'un quart de mille de la gauche des Autrichiens : des marais & des bois ſéparaient les deux armées. Cependant il y avait tout à craindre pour Pardubitz ; les Autrichiens en étaient plus près d'une demi-marche que les Pruſſiens. On y envoya avec 8 bataillons & 10 eſcadrons M. Dumoulin, qui paſſa par Kolin & couvrit Pardubitz & les magaſins. Le point principal alors était de gagner Kuttenberg : il n'y avait point de temps à perdre, ſi l'on voulait devancer les ennemis. Quoique les troupes fuſſent fatiguées de trois marches conſécutives, il fut réſolu que par un effort on arriverait le lendemain à Kuttenberg, ou que l'on forcerait le prince Charles au combat. Ni l'un ni l'autre n'arriva. Un brouillard épais, qui dura depuis 6 heures du matin juſqu'à midi, fit perdre la moitié de cette journée, & quelque diligence qu'on fît dans la ſuite, il fut impoſſible d'arriver à la fin du jour plus loin qu'à Groſs-Gubel, où l'on dreſſa les tentes. L'armée avait la ville de Kolin & l'Elbe à dos à la diſtance d'un demi-mille ; ſes deux aîles étaient appuyées à des villages ; une petite plaine était devant le front, bornée par un bois touffu, où campait le prince de Lorraine : ce prince ſe ſervit de l'avance que ſa poſition lui donnait ſur

celle des Pruſſiens, & dès le ſoir il envoya un gros détachement pour occuper la hauteur de Jean-Baptiſte, fort eſcarpée & qui domine ſur tous les environs. Le roi aurait voulu ſe battre avant d'avoir conſommé ſes magaſins; une affaire générale convenait à ſes intérêts; mais elle ne convenait pas à ceux des Autrichiens, & ils l'évitèrent toujours ſoigneuſement. Tandis que le prince de Lorraine & Traun s'établiſſaient ſur la cime des rochers, Nadaſti vint ſe placer ſur la droite des Pruſſiens avec 6000 Hongrois; Guilan, avec un corps de la même force, ſe mit dans le bois qui bornait le front de la plaine; Trenck & Moratz ſe mirent ſur la gauche avec leurs troupes légères, pour reſſerrer l'armée dans ſon camp & l'empêcher d'en ſortir pour aller fourrager. Il paraîtra peut-être étrange que les Pruſſiens n'ayent rien tenté pour déloger ces corps de leur voiſinage; mais ces corps avaient des défilés devant eux, & on ne pouvait venir à eux qu'avec déſavantage. La mauvaiſe nourriture des troupes, la miſère & les fatigues qu'elles avaient ſouffertes, occaſionnèrent un grand nombre de maladies; il n'y avait pas 100 hommes par régiment exempts de diſſenterie; les officiers n'étaient pas mieux; les fourrages du camp étaient conſommés; on ne pouvait avoir des vivres que de l'autre côté de l'Elbe; la ſaiſon devenait plus rude de jour en jour; toutes ces raiſons obligèrent à repaſſer l'Elbe à Kolin & à cantonner les troupes pour conſerver & rétablir les malades. L'armée décampa le 9 de novembre & fit ſa retraite en ſi bon ordre, que quand même le prince de Lorraine aurait voulu l'entamer, on aurait pu, ſur ce terrain, engager avec avantage une affaire générale. Dix bataillons garnirent la ville de Kolin, poſtés derrière les murailles qui formaient un retranchement naturel; on plaça les batteries ſur des

éminences plus près de la ville, d'où elles dominaient sur tout le terrain : Kolin & Pardubitz devenaient alors des postes importans, parce qu'ils assuraient la communication avec la Silésie comme avec Prague. Entre ces deux têtes on établit des postes le long de la rivière, & derrière cantonnaient les troupes. A peine les Prussiens eurent-ils passé l'Elbe, que les pandours attaquèrent Kolin ; mais ils y furent si mal reçus, qu'ils perdirent l'envie d'y revenir. La nuit du 12, les grenadiers de la reine, avec toutes les troupes hongroises, tentèrent une nouvelle attaque & furent partout repoussés vigoureusement ; ils y perdirent 300 soldats tués ; Trenck, ce fameux pillard, y fut blessé. Le prince de Lorraine croyait la campagne finie & aurait voulu donner aux troupes un repos qu'elles avaient bien mérité par les fatigues qu'elles avaient essuyées en Alsace & en Bohème : la cour de Vienne pensa autrement, & elle donna des ordres exprès au prince de Lorraine de continuer les opérations.

Le roi se flattait de l'idée que l'ennemi prendrait ses quartiers entre l'Elbe & la Sasawa ; dans le dessein où il était de tomber dessus par Pardubitz & Kolin, & de nettoyer d'Autrichiens les cercles de Czaslau & de Chrudim. Il avait pris son quartier à Turnow, proche de Pardubitz ; celui du prince Léopold était peu éloigné de Kolin. L'ennemi fit dans ce temps-là des mouvemens qui semblaient dénoter qu'il avait quelque dessein sur Pardubitz ; ce qui engagea ce prince à s'approcher davantage des quartiers de la gauche. Sur ces entrefaites on intercepta des lettres de Vienne : elles annonçaient un grand dessein, qui devait s'exécuter le 18 de Novembre. Le général d'Einsiedel, qui commandait à Prague, mandait que l'ennemi faisait travailler à des échelles dans tous les

villages voifins, & le général Naffau avertiffait qu'il s'attendait dans quelques jours d'être attaqué à Kolin; il n'y avait rien à craindre pour Pardubitz, où fe trouvait l'aîle gauche de l'armée.

De mille en mille le long de l'Elbe il y avait des poftes d'infanterie, & 40 efcadrons de houfards étaient diftribués entre deux, pour veiller aux patrouilles & fur les moindres mouvemens des troupes de la reine. Par ces précautions le roi devait toujours être averti d'avance, au cas que l'ennemi tentât le paffage de l'Elbe; il n'y avait donc proprement que la ville de Prague pour laquelle il y eût à appréhender. Le roi y envoya M. de Rottembourg avec fes dragons & trois bataillons, pour en renforcer la garnifon. Ce jour critique, le 18, arriva enfin, & ne produifit de la part de l'ennemi que beaucoup de marches & de contremarches; le 19 parut plus décifif. On entendit dès les 5 heures du matin des décharges du gros canon & un feu d'infanterie affez vif. Le roi envoya de tous côtés pour favoir où l'on tirait, tout le monde était dans la prévention que c'était quelque nouvelle tentative fur Kolin. Les coups qu'on entendait, fe tiraient à la droite de l'armée, & comme le général de Naffau s'était attendu à quelque entreprife du prince de Lorraine fur fon pofte & qu'on ne recevait point d'autre nouvelle, on ajouta trop légérement foi à ces apparences. On demeura dans cette incertitude jufqu'à midi, qu'un officier de houfards fit au roi le rapport, que pendant la nuit les troupes de la reine avaient fait des ponts auprès de Solnitz; que la négligence des patrouilles avait été caufe qu'on ne s'en était apperçu qu'à la pointe du jour; que le lieutenant colonel de Wédel, dont le bataillon fe trouvait le plus proche, y avait marché; que malgré le feu de 50 canons, il avait repouffé trois fois les gre-

nadiers autrichiens ; que pendant 5 heures il avait disputé ce passage au prince de Lorraine ; que les housards qu'il avait envoyés à l'armée pour l'avertir de sa situation, ayant été tués en chemin par des ulans qui s'étaient glissés dans les bois voisins, faute de secours, il s'était retiré en bon ordre par la forêt de Wischenjowitz pour rejoindre l'armée. Ce passage de l'Elbe était fâcheux, soit que la négligence des housards en fût cause ou non, & cette entreprise décidait de toute la campagne. Le temps employé à se plaindre du destin aurait été perdu ; on ne songea qu'à remédier au mal autant que les circonstances le permettaient. L'armée reçut d'abord ordre de se rassembler à Wischenjowitz, qui était au centre de ses cantonnemens ; on ne laissa à Pardubitz que trois bataillons sous les ordres du colonel Retzow. L'armée se trouva à son rendez-vous le soir à 9 heures, campée en front de bandière, à l'exception du corps de M. de Nassau qui était à Kolin, & de deux bataillons détachés, l'un à Brandeis & l'autre à Nienbourg. Le bataillon de Wédel perdit 2 officiers & 100 hommes tant morts que blessés à l'affaire de Solnitz, qui sera à jamais mémorable dans les fastes prussiens. Cette belle action valut à Wédel le nom de Léonidas. Le prince de Lorraine, surpris qu'un seul bataillon prussien lui eût disputé pendant 5 heures le passage de l'Elbe, dit aux officiers qui l'accompagnaient : la reine serait trop heureuse si elle avait dans son armée des officiers comme ce héros.

La situation critique où se trouvaient les affaires, porta le roi à rassembler les principaux officiers de ses troupes, pour délibérer avec eux sur le parti qu'il y avait à prendre. La question roulait sur deux objets : marcherait-on à Prague pour se maintenir dans ce royaume, ou évacuerait-on Prague & la Bohème pour

se retirer en Siléfie. Chacun de ces partis avait des inconvéniens. Le prince Léopold était d'avis de marcher à Prague, puisqu'il y avait encore quelque amas de farine à Leutmeritz, & qu'en abandonnant Prague on ferait en même temps obligé d'abandonner la grosse artillerie que les chemins ne permettaient pas de traîner avec soi, outre le risque que la garnison avait à courir par une retraite, au moins de 30 milles, jusqu'à ce qu'elle pût regagner par Leutmeritz & la Lusace les frontières de la Siléfie. Le roi était du sentiment qu'il fallait marcher en Siléfie, parce que c'était le parti le plus sûr. Le projet de se maintenir à Prague donnait à l'ennemi la facilité de couper à l'armée toute communication avec la Siléfie. Les Saxons en auraient fait autant sur leurs frontières, de sorte que cette armée aurait été ruinée avant le printemps, faute de vivres, de recrues, d'armes, de munitions de guerre, & de chevaux de remonte pour la cavalerie. D'ailleurs les communications fermées, d'où feraient venues les sommes pour payer les troupes, acheter des magasins &c? Comment le général de Marwitz, avec 22,000 hommes, pouvait-il couvrir les deux Siléfies contre l'armée du prince de Lorraine? Ces raisons décidèrent pour le retour en Siléfie, où l'armée trouvait toutes les ressources dont elle avait besoin pour se rétablir, où les places fortes étaient remplies de magasins, le pays de subsistances, où l'on regagnait la communication avec le Brandebourg, où enfin ni argent, ni chevaux, ni ressources ne pouvaient manquer. Et pour prendre les choses réellement telles qu'elles étaient, le roi ne faisait de perte en se retirant de la Bohème que celle de sa grosse artillerie. Tous les généraux se rangèrent de cet avis.

La résolution qui avait été prise sur le champ, devait être exécutée de même. Le roi fit partir un

homme de confiance & de ressource, nommé Bulow, son aide de camp, pour porter à tous les corps détachés, ainsi qu'à la garnison de Prague, l'ordre d'évacuer la Bohème. M. de Nassau fut instruit de prendre le chemin de Chlumetz ou de Néchanitz pour rejoindre l'armée, tandis que le roi ferait vis-à-vis le prince de Lorraine les mouvemens les plus convenables pour faciliter cette jonction. Bulow fut assez heureux pour traverser des détachemens de housards ennemis, & pour porter ses ordres à ceux auxquels il devait les rendre. Ce parti devenait d'autant plus nécessaire, que la garnison de Prague n'avait de subsistances que pour six semaines, & que la faim l'aurait contrainte de se rendre, si l'on avait attendu ce terme. Le 20 de novembre, le roi s'approcha de Chlumetz, afin de seconder les mouvemens de M. de Nassau; il demeura dans ce poste, pour laisser à ce détachement le temps de gagner Bitschow & Néchanitz. Le 22, l'armée se mit entre Pardubitz & Kœnigsgrætz, au village de Woitiz, qui couvrait le défilé de Néchanitz. Les malades & le bagage, sous une bonne escorte, prirent les devans pour la Silésie, afin d'alléger la marche des troupes. M. de Retzow évacua Pardubitz; le 24, toute la cavalerie marcha à la rencontre de M. de Nassau & l'amena rejoindre l'armée. On fit défiler l'infanterie par Kœnigsgrætz, pour se cantonner dans les villages qui sont en-deçà de l'Elbe. On resta le 25 & le 26 dans cette position. Le 27, l'armée se partagea en trois colonnes, dont l'une prit le chemin du comté de Glatz; la seconde, que le roi conduisait, passa par les gorges de Braunau; & la troisième, conduite par M. Dumoulin, enfila le chemin de Trautenau à Schatzlar. La première colonne ne fut point inquiétée dans sa marche. La brigade de Truchses, qui était à la seconde

colonne, & qui en faifait l'arrière-garde, fut attaquée en paffant le ruiffeau de la Métau proche le village de Plefs. Truchfes s'amufa mal à propos à efcarmoucher avec les pandours, & il eut 40 hommes tant morts que bleffés. Ce qui caractérife bien l'efprit hongrois, c'eft qu'au milieu de cette efcarmouche, quelques cochons fe mirent à crier au village de Pleifs; ce fut le fignal de la trève, les pandours abandonnèrent les Pruffiens & coururent tous au village égorger des bètes qu'ils aimaient mieux manger que de fe battre: il y a fûrement dans l'hiftoire peu d'exemples d'efcarmouches auffi vives, qui aient eu un dénouement auffi grotefque. La colonne de M. Dumoulin fut attaquée au village d'Elfe, mais avec fi peu de vigueur, que cela ne mérite aucune confidération. La colonne où était le roi arriva le 4 décembre à Tannhaufen; le vieux prince d'Anhalt y arriva prefque en même temps. Le prince Léopold était attaqué d'une maladie qui faifait craindre pour fes jours. Le maréchal Schwérin avait pris de l'humeur & quitta l'armée avant le retour en Siléfie. Le roi fut obligé de fe rendre à Berlin, afin d'y prendre les arrangemens néceffaires pour la campagne prochaine, & de préparer en même temps les voies à quelques négociations, que l'on pouvait rendre plus vives au cas que les circonftances l'exigeaffent. Voici ce qui arriva aux autres corps dans leur retraite. M. de Winterfeld ramena heureufement fon détachement de Leutmeritz en Siléfie: il fut harcelé en chemin, mais fes bonnes difpofitions tinrent les Hongrois en refpect. La garnifon de Prague ne fuivit pas littéralement les ordres qu'elle avait reçus. M. de Einfiedel devait faire fauter les ouvrages du Wifcherad & de St. Laurent, il devait faire crever les canons de la groffe artillerie & en brûler les affuts,

jeter dans l'eau les fusils dont la garnison de la reine avait été armée. M. de Einsiedel crut faussement que ce premier ordre serait révoqué ; il en suspendit l'exécution jusqu'au moment de son départ : il fut trop tard alors. Lorsqu'il vit que le moment d'évacuer la ville approchait, il rassembla tous les chevaux qu'il put trouver, pour amener avec lui 42 pièces de campagne autrichiennes, à la place du gros canon qu'il fallait abandonner. Ce fut le 26 de novembre que la garnison sortit de Prague. M. de Einsiedel avait si mal pris ses précautions, que ses troupes défilaient encore par la porte St. Charles, que déjà 400 pandours s'étaient d'un autre côté introduits dans la ville. Ces Hongrois attaquèrent l'arrière-garde. M. de Rottembourg, qui s'y trouvait, fit tirer sur eux quelques canons chargés à mitraille, qui les continrent. Cette garnison arriva le 30 à Leutmeritz. On s'y arrêta quelques jours, pour s'y pourvoir de pain & de provisions. Quand M. de Einsiedel arriva à Leipe, il apprit que les Saxons voulaient lui disputer le chemin de la Silésie ; car le prince de Lorraine n'avait suivi le roi que jusqu'à Nachod, d'où il avait pris la route de la Moldavie, & les Saxons celle des cercles de Buntzlau & de Leutmeritz. Il y eut quelques escarmouches en chemin avec les troupes légères des ennemis, mais peu importantes. Comme il arriva à Hochwald, bourg situé à deux milles de Friedland & à trois des frontières de la Silésie, il apperçut un gros corps, & apprit par des transfuges & des espions que c'était une partie du corps saxon aux ordres du chevalier de Saxe, auquel 2000 grenadiers autrichiens s'étaient joints. M. de Einsiedel, qui ne s'était jamais trouvé en pareil cas, perdit entièrement contenance ; il fut long-temps indécis s'il attaquerait ces Saxons qui s'étaient faits des retran-

chemens

chemins avec de la neige entassée, ou s'il traverserait la Lusace pour rentrer en Silésie. Les ennemis avaient fait de si grands abatis sur le chemin de Friedland, qu'il était devenu impraticable dans cette saison. M. de Rottembourg voyant que l'incertitude de M. de Einsiedel laisserait périr les troupes de froid & de misère, fit reconnaître les chemins de la Lusace, & prit en même temps la résolution d'attaquer le chevalier de Saxe, en se chargeant de l'événement. Un capitaine, nommé Coutwitz, saxon de naissance, déserta la nuit & avertit le chevalier des desseins de Rottembourg. Rottembourg se voyant trahi, profita de la trahison même. Il se mit le lendemain de bon matin en marche par sa gauche & entra en Lusace. Les Saxons n'étaient occupés qu'à leur défense, & ils furent instruits en même temps qu'un gros corps prussien, aux ordres de M. de Nassau, défilait par la Silésie pour leur tomber à dos; ils étaient si frappés de ces nouvelles, que la garnison de Prague leur échappa heureusement. M. de Rottembourg cheminait toujours; un colonel Vitzthum, qui commandait sur la frontière de la Lusace, voulut s'opposer à son passage; mais lorsqu'il vit le nombre des Prussiens auquel il aurait à faire, il se désista de son opposition. Le général saxon Arnheim, sous les ordres duquel il était, envoya un autre officier pour interdire le passage aux Prussiens; mais Rottembourg, en l'accablant de politesse, poursuivit sa route & arriva le 13 décembre aux frontières de la Silésie, où ces troupes furent employées à former la chaîne des quartiers depuis la Lusace jusqu'au comté de Glatz. Telle fut la fin de cette campagne, dont les préparatifs annonçaient de plus heureux succès. Ce grand armement, qui devait engloutir la Bohème & même inonder l'Autriche, eut le sort de cette flotte,

nommée l'invincible, que Philippe II, roi d'Espagne, mit en mer pour conquérir l'Angleterre.

Il faut convenir qu'il eſt plus difficile de faire la guerre en Bohème que par-tout ailleurs. Ce royaume eſt environné d'une chaîne de montagnes qui en rendent l'entrée & la ſortie également dangereuſes. Prît-on même la ville de Prague, il faudrait une armée pour la garder; ce qui affaiblit trop le corps qui doit agir contre l'ennemi. On n'y peut raſſembler des magaſins qu'en hiver, où les habitans ſont contraints, par la rigueur de la ſaiſon, de demeurer dans leurs villages. Quelques contrées fertiles peuvent fournir des ſubſiſtances pour de grandes armées; les fourrages ſecs & les fourrages verds ne ſauraient y manquer; mais d'autres cercles montueux & chargés de bois ſont trop ſtériles pour qu'une armée y ſéjourne long-temps. D'ailleurs, on n'y trouve aucune place tenable, & ſi les Autrichiens veulent chaſſer l'ennemi de ce royaume ſans en venir à une bataille, ils ſont maîtres de l'affamer en lui coupant ſes communications; à quoi cette chaîne de montagnes, dont la Bohème eſt environnée, fournit tout ce qu'un officier intelligent peut déſirer en fait de gorges & de poſtes propres à intercepter les convois. Il n'y a qu'une ſeule méthode à ſuivre pour prendre ce royaume.

Aucun général ne commit plus de fautes que n'en fit le roi dans cette campagne. La première fut certainement de ne s'être pas pourvu de magaſins aſſez conſidérables pour ſe ſoutenir au moins dix mois en Bohème. On ſait que pour bâtir l'édifice d'une armée, il faut ſe ſouvenir que le ventre en eſt le fondement; mais ce n'eſt pas tout. Il entre en Saxe, ſans ignorer que les Saxons avaient accédé au traité de Worms; ou il fallait les forcer à changer de parti,

ou il fallait les écraser avant de mettre le pied en Bohème. Il fait le siége de Prague & envoie un faible détachement à Béraun contre M. de Bathyani ; si les troupes n'avaient pas fait des prodiges de valeur, il aurait été cause de leur perte. Prague pris, il était certainement de la bonne politique de marcher avec la moitié de l'armée droit à M. de Bathyani, de l'écraser avant l'arrivée du prince de Lorraine & de prendre le magasin de Pilsen, la perte duquel aurait empêché les Autrichiens de retourner en Bohème ; ils auraient été obligés d'amasser de nouveau des subsistances, ce qui demande du temps : de sorte que cette campagne aurait été perdue pour eux. Si l'on ne s'y est pas pris avec assez de zèle pour remplir les magasins prussiens, il ne faut point l'imputer au roi, mais aux commis des vivres, qui se faisaient payer les livraisons & laissaient les magasins vides. Mais comment ce prince eut-il la faiblesse d'adopter le projet de campagne du maréchal de Belle-Isle qui le mena à Tabor & à Budweis, lorsqu'il convenait lui-même que ce projet n'était conforme ni aux conjonctures, ni à ses intérêts, ni aux loix de la guerre ? Il n'est pas permis de pousser la condescendance aussi loin. Cette faute en entraîna une foule d'autres à sa suite. Enfin, était-il bien permis de mettre son armée en cantonnement, l'ennemi ne campant qu'à une marche de ses quartiers ? Tout l'avantage de cette campagne fut pour les Autrichiens. M. de Traun y joua le rôle de Sertorius, & le roi celui de Pompée. La conduite de M. de Traun est un modèle de perfection que tout militaire, qui aime son métier, doit étudier, pour l'imiter s'il en a les talens. Le roi est convenu lui-même qu'il regardait cette campagne comme son école dans l'art de la guerre, & M. de Traun comme son precepteur. La fortune est souvent

plus funeste aux princes que l'adversité; la première les énivre de présomption; la seconde les rend circonspects & modestes.

CHAPITRE XI.

Les Autrichiens font une invasion dans la haute Silésie & dans le comté de Glatz; ils sont repoussés par le prince d'Anhalt & le général Lehwald. Négociations en France. Mort de Charles VII. Intrigue des Français en Saxe. Autres négociations avec les Français. Négociations avec les Anglais pour la paix: difficulté qu'y met le traité de Varsovie. L'Angleterre promet ses bons offices. Préparatifs pour la campagne. Le roi part pour la Silésie. Le jeune électeur de Bavière fait en 1745 la paix de Fussen avec l'Autriche.

1745.

A peine le roi eut-il quitté l'armée que les Autrichiens voulurent profiter de ce qu'ils appellaient la terreur des Prussiens. Ils entrèrent dans la haute Silésie & dans le comté de Glatz. M. de Marwitz, dont le corps cantonnait aux environs de Troppau, se retira avant l'approche de l'ennemi à Ratibor, où il mourut. Le prince Thierry reconduisit ce corps par Cosel & Brieg, pour joindre l'armée aux environs de Neisse. M. de Lehwald, qui commandait dans le comté de Glatz, se retira de même vers la capitale, avant que l'ennemi fût à portée. Ces retraites se firent sans perte, parce qu'en rétrogradant à

propos, on fit manquer aux Autrichiens l'occaſion d'en profiter. Le roi ſe vit alors obligé de retourner en Siléſie, pour prendre avec le vieux prince d'Anhalt des meſures capables de déranger les projets du prince de Lorraine. Le prince d'Anhalt amaſſa un gros corps auprès de Neiſſe. Le 7 janvier 1745, il paſſa la rivière & marcha droit à l'ennemi; ſes troupes s'aſſemblaient à la pointe du jour & paſſaient les nuits en cantonnement reſſerrés. A ſon approche, Traun abandonna le poſte de Neuſtadt & reprit le chemin de la Moravie. Dans cette retraite les Autrichiens couchèrent cinq jours ſur la neige; il en périt beaucoup de froid, & beaucoup déſertèrent. Le prince d'Anhalt ne put entamer qu'une partie de leur arrière-garde, ſur laquelle il fit quelques priſonniers, après quoi il prit poſte à Jægerndorff & à Troppau. M. de Naſſau, avec un corps de 6000 hommes, nettoya la haute Siléſie, vers Ratibor & de l'autre côté de l'Oder, des Hongrois qui l'infectaient; M. de Lehwald, avec un nombre pareil de troupes, revint à Glatz, pour chaſſer de ce comté les Autrichiens qui voulaient s'y établir. Naſſau délogea ſans peine les Hongrois de Troppau, & fondit bruſquement ſur Oderberg & de-là ſur Ratibor, dès que M. de Traun fut de retour en Moravie: 3000 ennemis furent ſurpris dans Ratibor; les Hongrois ayant vainement tenté de s'ouvrir un paſſage à la pointe de l'épée, voulurent ſe ſauver par le pont de l'Oder; mais la foule qui ſe preſſait d'y paſſer, le fit rompre; en même temps les Pruſſiens forcèrent la ville, & ce qu'ils ne paſſèrent pas au fil de l'épée, ſe noya ou fut pris. Un autre corps hongrois, commandé par le général Caroli, n'attendit pas l'approche de M. de Naſſau & ſe retira de Pleſſe dans la principauté de Teſchen. Dans ce temps-là M. de Lehwald s'avan-

çait vers Wenzel Wallis, qui s'était porté ſur Habelſchwerd. Cette ville eſt ſituée dans une vallée qui confine à la Moravie. Lehwald entra par Johannesberg dans le pays de Glatz, & ſe trouva bientôt vis-à-vis des ennemis, poſtés dans un terrain avantageux auprès du village de Plomnitz; devant leur front ſerpentait un ruiſſeau dont les bords en bien des endroits étaient d'un accès difficile. Rien n'arrêta M. de Lehwald; il attaqua (le 13 février) les Autrichiens, les troupes ſurmontèrent tous les obſtacles; elles franchirent le ruiſſeau, gravirent la montagne & fondirent ſi bruſquement & avec tant d'audace ſur l'ennemi, qu'ils le chaſſèrent de ſon poſte. Les Autrichiens tentèrent de ſe reformer dans un bois qui était derrière le champ de bataille; mais ils en furent empêchés par les grenadiers pruſſiens, qui les pourſuivirent la bayonnette au bout du fuſil. Derrière ce bois il y avait une petite plaine, puis un taillis, dont l'ennemi tenta pour la ſeconde fois de profiter; mais on l'attaqua ſi impétueuſement, que la confuſion devint entière & la fuite générale. Lehwald n'avait que 400 houſards, qu'on crut ſuffire dans un pays montueux & difficile; s'il avait eu plus de cavalerie, peu d'ennemis auraient échappé. Ce corps, qui s'enfuit en Bohème, perdit 900 hommes à cette affaire. Les Pruſſiens prirent trois canons & firent 100 hommes priſonniers; il ne leur en coûta que 30 ſoldats, tant morts que bleſſés. On regretta beaucoup le brave colonel Gaudi, officier de réputation; il avait rendu un ſervice important au feu roi au ſiége de Stralſund; il indiqua un paſſage par lequel on ſe rendit maître du retranchement des Suédois, en le tournant du côté de la mer, qui alors était baſſe. Tant de ſuccès auſſi rapides encouragèrent les Pruſſiens & ôtèrent aux troupes de la reine l'en-

vie de prolonger davantage cette campagne. Chacun retourna de ſon côté dans les quartiers d'hiver & demeura tranquille chez ſoi.

La fortune avait encore marqué ſa faveur aux Pruſſiens par la naiſſance d'un fils dont la princeſſe de Pruſſe était accouchée le 25 ſeptembre 1744; ce qui aſſurait la ſucceſſion à la branche régnante, qui juſqu'alors ne s'était étendue qu'aux trois frères du roi. A Berlin la cour attendait l'arrivée du maréchal de Belle-Isle, que Louis XV envoyait à ſes alliés, pour concerter avec eux les meſures à prendre pour l'ouverture de la campagne prochaine. Le maréchal s'était rendu à Munich, de-là à Caſſel, où il fut averti d'éviter pour ſe rendre à Berlin, le chemin par le pays de Hanovre. On lui indiqua une route plus ſûre qui menait par le Eichsfeld à Halberſtadt. Le maréchal, imbu de ſon caractère d'ambaſſadeur & du titre de prince d'Allemagne, rejeta cet avis, & par une ſuite de cet aveuglement, prit le chemin ordinaire. A peine arrive-t-il à Elbingerode, que des dragons hanovriens l'arrêtent; il a la préſence d'eſprit de déchirer tous ſes papiers. On le mène en triomphe à Hanovre, où le conſeil s'applaudit d'avoir pris un maréchal de France, l'homme de confiance de la ligue de Francfort, enfin, un homme qui jouait un ſi grand rôle en Europe: il eſt transféré en Angleterre; on lui donne pour priſon le château de Windſor, où il reſte quelques mois, & il n'eſt échangé qu'après la bataille de Fontenoy. La fierté du roi de France ſouffrait de l'affront que les Hanovriens lui faiſaient dans la perſonne de ſon ambaſſadeur. On diſait à Verſailles que les Hanovriens avaient manqué dans cette occaſion au reſpect dû à la majeſté impériale & au droit des gens, en arrêtant ſur les grands chemins & comme un voleur, un homme revêtu

d'un caractère public. On disait à Londres qu'après la déclaration de guerre, tout officier français qui passait sans passe-port sur les terres du roi d'Angleterre, pouvait être arrêté de bon droit: qu'on regardait le maréchal de Belle-Isle comme officier & non comme ambassadeur, ce caractère n'étant point indélébile & n'étant valable qu'à la cour où le ministre est accrédité. Il n'y avait proprement que la vengeance du roi d'Angleterre d'intéressée à l'humiliation du maréchal de Belle-Isle. George le regardait comme l'auteur de la guerre d'Allemagne, comme un homme qui l'avait forcé à donner sa voix à l'empereur Charles VII, & qui l'avait contraint l'année 1741 d'accepter la neutralité, lorsque le maréchal de Maillebois menaçait l'électorat de Hanovre. Le maréchal de Belle-Isle était donc regardé comme l'ennemi juré de la maison de Brunswic. A ces désagrémens publics qu'essuyait Louis XV, il s'en joignait de particuliers. La duchesse de Châteauroux, exilée de Metz, mourut de douleur d'avoir essuyé un traitement si rigoureux. La convalescence du roi réveilla ses premiers feux; l'amour, que la religion avait offensé, s'en vengea à son tour en ranimant plus vivement que jamais dans le cœur du roi sa passion pour sa maîtresse. Dans le temps qu'on négociait son retour, il apprend qu'elle est morte. Jamais sacrement ne causa tant de remords que celui que Louis XV avait reçu à Metz; il se reprocha la mort d'une personne qu'il avait tendrement aimée, des désirs qu'il ne pouvait plus satisfaire, & des regrets inutiles émurent si violemment sa sensibilité, qu'il se retira pour quelque temps du monde. La maladie de ce prince, funeste à ses alliés & à sa maîtresse, lui procura au moins la satisfaction la plus douce qu'un souverain puisse avoir, celle d'obtenir le nom de Louis le Bien-aimé,

désignation préférable au titre de saint & de grand que la flatterie & rarement la vérité donne aux rois.

Si le roi de France éprouvait des contre-temps, la Prusse était exposée à des malheurs plus réels, depuis la fâcheuse campagne de 1744 en Bohème : d'auxiliaire elle était devenue partie belligérante, & le théâtre de la guerre, qui avait été en Alsace, s'était transporté sur les frontières de la Silésie. La mauvaise volonté des Saxons s'était manifestée assez ouvertement pour qu'on pût prévoir que si cela dépendait d'eux, ils tâcheraient d'attirer la guerre au cœur des anciens Etats prussiens. Il fallait, pour résister à ces ennemis, des dépenses exorbitantes, & avec cela même il aurait été presque impossible d'éviter la ruine du plat pays. Ces considérations faisaient envisager la paix comme l'unique moyen de se tirer d'une situation aussi critique. La France s'était engagée d'assister efficacement les Prussiens. Le roi écrivit une lettre pathétique à Louis XV, pour lui rappeller ses engagemens ; il parut, par sa réponse, qu'il était aussi froid pour l'intérêt de ses alliés que sensible aux siens propres ; cependant la guerre de Bohème ne s'était faite que pour sauver l'Alsace.

Il ne manquait plus, pour embrouiller davantage la politique des puissances européennes, que la mort de l'empereur Charles VII. Ce prince décéda le 18 de janvier de l'année 1745. Il poussa la bienfaisance à l'excès, & la libéralité à un tel point, qu'il fut réduit lui-même à l'indigence : il perdit deux fois ses Etats, & sans sa mort qui prévint les malheurs qui l'attendaient, il serait sorti pour la troisième fois de sa capitale en fugitif. Ce fut là le moment de la dissolution de la ligue de Francfort, à laquelle les Français avaient déjà porté atteinte en ne remplissant aucun des articles de cette alliance. Le nom de l'empereur avait légitimé

l'aſſociation des princes qui avaient pris ſa défenſe; toutes leurs démarches avaient été conformes aux loix de l'Empire; dès qu'il ne fut plus, l'objet de cette liaiſon était détruit. Les princes de l'Empire n'avaient plus un but commun, & les mêmes intérêts ne les attachaient plus à ceux de la Pruſſe. Il était facile de prévoir que la nouvelle maiſon d'Autriche tenterait l'impoſſible pour faire rentrer dans ſa maiſon la couronne impériale. A Verſailles on regardait en ſecret la mort de l'empereur comme un heureux dénouement qui allait terminer les embarras de la France. On était las de lui payer des ſubſides conſidérables, & l'on ſe flattait de faire avec la reine de Hongrie un troc de la couronne impériale contre une bonne paix. Ce qui donnait le plus d'avantage à la cour de Vienne pour l'élection, c'était que le tiers des électeurs était aux gages du roi d'Angleterre, & que l'électeur de Mayence, dont l'influence avait du poids dans les délibérations de l'Empire, était dévoué à la reine de Hongrie. De plus, quel candidat pouvait-on oppoſer au grand-duc de Toſcane? L'électeur Palatin était trop faible, le jeune électeur de Bavière n'avait point encore l'âge preſcrit par la bulle d'or pour être éligible. Le trône impérial était regardé comme incompatible avec celui de la Pologne, ce qui ſemblait exclure l'électeur de Saxe; il ne reſtait donc que le grand-duc de Toſcane, ſoutenu par les armées de la reine de Hongrie, par l'argent des Anglais & par les intrigues du clergé. La cour de Verſailles ſentait les difficultés qu'elle rencontrerait cette fois à exclure le grand-duc du trône; elle voulut cependant lui ſuſciter des rivaux, pour rendre les conditions de ſon accommodement plus avantageuſes. Le comte de Saxe contribua le plus à faire tomber le choix de la cour ſur Auguſte III, roi de Pologne. M. d'Argenſon ſaiſit vive-

ment cette idée, dans la vue de brouiller par cette rivalité le roi de Pologne & la reine de Hongrie : il ne crut trouver d'oppoſition à l'exécution de ce projet que de la part de la Pruſſe, étant exactement informé des ſujets de mécontentement qui ſubſiſtaient entre ces deux princes.

En effet le roi de Pologne n'avait rien négligé pour rendre le roi de Pruſſe irréconciliable. Dès le commencement de l'année 1744, Auguſte avait eſſayé de faire accéder la république de Pologne à l'alliance qu'il venait de conclure avec la maiſon d'Autriche, & qui n'était proprement qu'un renouvellement de garantie de la pragmatique Sanction. Il repréſenta à la diète de Varſovie la néceſſité d'augmenter l'armée de la couronne de 20,000 hommes, pour réſiſter aux deſſeins d'un voiſin ambitieux, qui allait incontinent fondre ſur la république : il conclut une alliance offenſive & défenſive avec la Ruſſie ; tout le monde ſe diſait à l'oreille que c'était contre la Pruſſe. Le roi de Pologne ayant paſſé par la Siléſie pour ſe rendre à la diète de Pologne, il n'y eut point d'impoſtures qu'il ne débitât, tant à Varſovie qu'aux autres cours de l'Europe, ſur le peu d'égards qu'on avait eus pour ſa famille & pour ſa perſonne, quoique tous les reſpects qu'on doit aux têtes couronnées lui euſſent été rendus. Le paſſage des troupes pruſſiennes par la Saxe fit crier encore plus fort : on leur alléguait comme exemple pareil, qu'en l'année 1711 les Saxons avaient paſſé par le Brandebourg pour attaquer les Suédois ; ils trouvaient ces exemples bons pour eux & mauvais pour les autres. On avait offert au roi de Pologne d'avoir ſoin de ſes intérêts, de marier la princeſſe Marianne ſa fille au fils de l'empereur. Les miniſtres français & pruſſiens n'épargnèrent pas même des offres conſidérables pour gagner le comte de *** &

pour lui persuader de prendre le parti de l'empereur : le tout en vain. La place était déjà prise & occupée par les Anglais, les Autrichiens & les Russes. Tant de traits de mauvaise volonté de la part des Saxons n'empêchèrent pas, qu'avant la guerre, le roi ne permit à six régimens qu'ils avaient en Pologne, de traverser la Silésie pour se rendre en Lusace.

Selon le traité du roi de Pologne avec la reine de Hongrie, il ne devait en cas de guerre lui fournir que 6000 hommes. Dès que les Prussiens furent en Bohème, 22,000 Saxons se joignirent aux Autrichiens, & la Saxe interdit aux Prussiens le passage des vivres & des munitions de guerre ; cela était équivalent à une déclaration de guerre dans les formes. Le roi de Prusse crut devoir avertir ces voisins si acharnés contre lui, des mauvaises affaires qu'ils allaient s'attirer à eux-mêmes : cette déclaration, peut-être faite à contre-temps, révolta leur amour-propre & augmenta encore la haine qu'ils avaient pour les Prussiens. Lorsque ceux-ci abandonnèrent la Bohème, le comte *** attribua leur malheur à son habileté ; il dit que la reine de Hongrie devait la Bohème à la valeur des troupes saxonnes, & se vanta d'en avoir chassé les Prussiens.

***, non content de ces fanfaronnades, avait surtout à cœur de brouiller le roi de Prusse avec la république de Pologne. Il faut se rappeller qu'il y a une loi sévère dans cette république contre ceux qui corrompent un membre de la diète. ***, à forces de récompenses, engagea un staroste, nommé Wilczewsky, à déclarer en pleine diète, que le ministre prussien l'avait corrompu moyennant la somme de 5000 ducats, ce qu'il fit d'un air repentant & d'un ton de vérité qui aurait pu séduire ; mais il fut sévérement examiné, & confondu par ses propres dépositions. La

diète de Grodno fut rompue incontinent, après qu'elle eut rejeté l'alliance de l'Autriche & l'augmentation de l'armée. La Pologne fourmillait alors de mécontens, comme c'est l'ordinaire dans les Etats républicains, où la liberté ne subsiste que par les partis différens qui contiennent alternativement l'ambition des factions contraires. Ces mécontens offrirent au roi de Prusse de faire une confédération contre les Czartorinsky, les Potocky, ou proprement contre Auguste III. Ç'aurait été le moyen de susciter bien des embarras au roi de Pologne; mais le roi de Prusse, qui loin de vouloir attiser le feu de la guerre, désirait de l'éteindre, eut assez de modération pour conseiller à ces Palatins de ne point troubler la tranquillité de leur patrie; il fit même offrir à ce prince qui l'avait si vivement offensé, & qui voulait retourner en Saxe, toutes les sûretés qu'il pouvait souhaiter pour son passage en Silésie. Les refus d'Auguste III ne se ressentirent pas de la politesse qui régnait autrefois à sa cour; il prit le chemin de la Moravie, province dont il méditait la conquête en 1742. Il s'aboucha avec l'empereur à Olmutz, d'où il poursuivit son chemin par Prague pour se rendre à Dresde. *** & son épouse se rendirent à Vienne, où ils recueillirent les fruits de leur politique.

Dès que *** fut de retour à Dresde, il expédia son premier commis, son homme de confiance, un certain Saul, à la cour de Vienne, pour régler avec Bartenstein, ministre de la reine, le partage de la Silésie. Ce fut un article secret, qu'on ajouta au traité de Varsovie. On promettait au roi de Pologne la principauté de Glogau & celle de Sagan; il s'engageait à faire agir offensivement ses troupes en Silésie, à renoncer à ses prétentions à la couronne impériale & à donner sa voix au grand-duc de Toscane;

il offrait de plus de porter son corps d'auxiliaires à 30,000 hommes. On diffère sur les avantages que la reine de Hongrie promit au roi de Pologne ; quelques personnes prétendent que la cour de Vienne se chargea simplement d'avoir soin de ses intérêts à la pacification générale, & qu'elle promit au comte *** la principauté de Teschen avec la dignité de prince de l'Empire. Quoi qu'il en soit, il n'est pas naturel que le roi ait été séduit par ces dernières conditions ; la vraisemblance donne du poids au partage de la Silésie stipulé par le traité ; & ce qui augmente les apparences, c'est que le comte de St. Séverin, qui était pour lors ambassadeur de France en Pologne, crut avoir découvert cette particularité, dont le bruit était assez généralement répandu.

Tant de traités entre la cour de Vienne & celle de Dresde augmentaient les ombrages que la Prusse en devait prendre. Le temps d'ouvrir la campagne approchait. Cagnoni, chargé des affaires de la Prusse à Dresde, reçut ordre de faire expliquer le comte de *** sur l'usage auquel il destinait les troupes saxonnes qui étaient en Bohème, &, en un mot, de tirer de lui une réponse cathégorique, si ces troupes attaqueraient les provinces de la domination prussienne ou non. *** battit la campagne & crut dissimuler ses intentions, qui étaient connues à toute l'Europe. Ces deux cours étaient en ces termes, lorsque la France fit proposer au roi, de mettre la couronne impériale sur la tête d'un ennemi qui l'avait grièvement offensé. Si ce prince n'avait consulté que son ressentiment, il aurait rejetté bien loin une semblable proposition. Il prit un parti plus modéré. La saine politique demandait qu'il employât tous les moyens possibles de désunir deux cours qui s'étaient liguées contre lui ; au cas que le titre d'empereur flattât le roi de Pologne,

ſes prétentions & celles de la reine de Hongrie devaient les rendre irréconciliables; alors le roi avait beau jeu, car en s'accommodant avec la maiſon d'Autriche, il pouvait fruſtrer Auguſte du trône qu'il briguait. Mais ce qui rendait ce projet de la France impoſſible dans l'exécution, c'eſt que la couronne impériale & celle de Pologne ne pouvant ſe réunir ſur la même tête, il aurait fallu préalablement qu'Auguſte abdiquât celle de Pologne, ce qui ne lui était pas permis ſelon les loix du royaume. Le roi de Pruſſe ne fit donc point le difficile, ſe prêtant à tout ce que la France exigeait de lui pour travailler conjointement avec elle à ce projet chimérique. M. le chevalier de Court avait été chargé de cette négociation à Berlin; il s'était attendu à trouver de la part du roi plus de réſiſtance à conſentir à l'élévation de ſon ennemi, & il regarda ſon conſentement comme une marque de la condeſcendance de ce prince pour ſa cour.

Mais le roi n'eut pas lieu d'être auſſi ſatisfait des plans que ce miniſtre propoſait pour la campagne prochaine. Malgré ſes paroles emmiellées, on s'appercevait que le deſſein de la France n'était point de faire ſes efforts en faveur de ſes alliés. On ne voulait prendre aucun arrangement pour les ſubſiſtances de l'armée de Bavière; on voulait différer le plus que l'on pourrait l'ouverture de la campagne. Les Allemands devaient aſſiéger Paſſau, les Français Ingolſtadt, & perſonne ne penſait aux entrepriſes que les Autrichiens pouvaient tenter dans cet intervalle. L'armée de M. de Maillebois s'était retirée de la Lahn derrière le Mein; les Français voulaient la renforcer & la laiſſer dans l'inaction. Les principales forces de cette monarchie devaient ſe porter en Flandre, où Louis XV avait réſolu de faire cette ſeconde

campagne : & la diverſion dans le pays de Hanovre, ſtipulée par le traité de Verſailles, fut abſolument rejettée alors par le miniſtère. Après que le roi eut épuiſé toutes les raiſons qui auraient pu faire changer de ſentiment le miniſtre de France, il dreſſa une eſpèce de mémoire, qu'il envoya à Louis XV, dans lequel les opérations militaires des armées étaient adaptées aux mouvemens compaſſés d'après la ſituation actuelle où elles ſe trouvaient, d'après les conjonctures préſentes, & la poſſibilité de l'exécution. Il y était propoſé de porter l'armée de Maillebois au-delà de la Lahn, entre la Franconie, la Weſtphalie & le bas Rhin, afin de brider l'électeur de Hanovre par ce voiſinage & de l'empêcher d'envoyer des ſecours en Bohème pour favoriſer l'élection du grand-duc. Cette armée ſervait de plus à tenir tous ces cercles en reſpect, de même qu'à protéger l'électeur Palatin, le landgrave de Heſſe, & tous les alliés du défunt empereur. Quand même ce moyen n'aurait pas été ſuffiſant pour exclure entièrement le grand-duc du trône impérial, il rendait toujours les Français maîtres de traîner en longueur cette élection ; qui gagne du temps a tout gagné. Le roi inſiſtait également pour qu'on pourvût l'armée de Bavière de ſubſiſtances, ainſi que d'un bon général, & qu'elle s'aſſemblât auſſi-tôt que les Autrichiens commenceraient à remuer dans leurs quartiers, afin que les Pruſſiens & les Bavarois fiſſent leurs efforts en même temps contre leurs communs ennemis. Il avertiſſait auſſi ſes alliés, que la campagne de 1744 l'ayant fait revenir de la maxime de pourſuivre avec ardeur ſa pointe, il ne s'enfoncerait plus dans le pays de la reine, qu'autant qu'il pourrait être ſuivi de ſes ſubſiſtances ; qu'ayant les Autrichiens & les Saxons ſur les bras, étant de plus menacé

nacé des Ruſſes, il avait beſoin de redoubler de prudence, & que ſi les Français ne prenaient pas de bonnes meſures pour traverſer l'élection impériale, il ſe trouverait néceſſité à faire ſa paix avec la reine de Hongrie. Les Français envoyèrent ſur cela M. de Valori à Dreſde, pour perſuader au roi de Pologne de briguer le trône impérial; mais le traité de Varſovie, l'aſcendant des Ruſſes à cette cour, & les guinées anglaiſes liaient les mains aux Saxons.

Ce prélude confirmait la cour de Berlin dans l'opinion que le grand-duc deviendrait empereur, que l'armée des alliés ſerait malheureuſe en Bavière, que les Français n'auraient à cœur que leur campagne de Flandre, & que leurs alliés feraient ſagement de penſer à eux-mêmes. Il aurait été à ſouhaiter qu'on eût pu parvenir à pacifier tous ces troubles, afin de prévenir une effuſion de ſang inutile; mais les tiſons de la diſcorde jetaient de nouvelles étincelles ſur toute l'Europe, & la bourſe des grandes puiſſances n'était pas encore épuiſée. Les Pruſſiens entamèrent à tout haſard une négociation avec les Anglais; ils ſe fondaient ſur l'eſpérance de trouver alors les eſprits plus enclins à la paix, & ſur une révolution qui venait d'arriver dans le miniſtère anglais. Depuis que le lord Carteret avait fait le traité de Worms, la nation anglaiſe avait changé de diſpoſitions à ſon égard. On lui reprochait d'être emporté & fougueux, & d'outrer tout par un effet de ſa vivacité. Un mécontentement général obligea le roi à renvoyer un miniſtre qui était entré dans toutes ſes vues, & qui couvrait ſous l'apparence de l'intérêt national tous les pas que George faiſait en faveur de ſon électorat: ce prince eut la mortification de ne pas pouvoir diſpoſer des ſceaux, & fut obligé de les remettre au duc de Newcaſtle. Le lord Harrington devint miniſtre; le

peuple appella ce nouveau conseil la faction des Pelhams, parce que ceux qui le composaient, étaient de cette famille. Ces nouveaux ministres écartèrent toutes les créatures de Carteret; mais ils ne pouvaient rompre les traités qu'il avait conclus, ni changer subitement le mouvement impulsif qu'il avait donné aux affaires générales de l'Europe. Carteret était faux, sans garder les ménagemens que les caractères les plus malhonnêtes emploient pour déguiser leurs vices. Harrington avait la réputation d'homme de probité; plus timide que son prédécesseur, il réparoit ce défaut par toutes les qualités d'une ame bien née. Prévenu par le caractère personnel du ministre, on tenta par son moyen de trouver quelque acheminement à la paix générale. Voici quelques idées esquissées qu'on lui communiqua: on pourvoira don Philippe d'un établissement en Italie; la France gardera, de ses conquêtes, Ypres & Furnes; moyennant quoi l'Espagne prolongera pour 20 années, ou plus, la contrebande des Anglais; tous les alliés reconnaîtront empereur le grand-duc de Toscane; la Prusse demeurera en possession de la Silésie selon la teneur du traité de Breslau. Les ministres anglais déclinèrent la négociation sur ces articles; c'est que le roi désirait la continuation de la guerre & qu'il contrecarra toutes les mesures des Pelham pour la terminer. La cause de ces refus obstinés fut enfin découverte à la Haie. Le plus beau génie & en même temps l'homme le plus éloquent de l'Angleterre, le lord Chesterfield, était alors ambassadeur en Hollande; il ne cacha point au comte de Podevils, ministre de Prusse auprès des Etats-Généraux, que le traité de Varsovie mettait des entraves à la bonne volonté des Pelhams, que par conséquent le roi de Prusse ne pouvait point se flatter de réussir par

des négociations, mais devait s'oppofer vigoureufement aux deffeins de fes ennemis, qui tramaient fa perte. Cela n'empêcha pas que les fréquentes infinuations du miniftre pruffien à Londres ne conciliaffent entièrement au roi de Pruffe l'affection du nouveau miniftère, qui fit affurer ce prince qu'il n'attendait que les occafions pour le fervir. Le confeil de milord Chefterfield était le meilleur qu'on pût fuivre.

On continua de négocier, mais l'attention principale du roi fe tourna fur tous les objets qui pouvaient lui affurer d'heureux fuccès pour la campagne prochaine. Un des plus importans fans doute était de former en Siléfie de gros magafins; rien ne fut épargné pour les rendre confidérables. On fit des efforts pour recompléter les troupes. Le foldat était largement entretenu dans les quartiers d'hiver, la cavalerie était remontée & complète; plus de 6,000,000 écus furent tirés du tréfor pour fournir à tant de frais, outre cela les Etats avancèrent à titre d'emprunt 1,500,000 écus. Toutes ces fommes furent dépenfées pour que le roi pût réparer en 1745, les fautes qu'il avait faites en Bohême en 1744. Après avoir mis la dernière main à ces préparatifs, le roi partit le 15 mars, de Berlin, pour fe rendre en Siléfie.

Il apprit en chemin que l'électeur de Bavière avait figné avec la reine de Hongrie le traité de Fuffen. Voici comment cette paix fut amenée. Immédiatement après la mort de l'empereur, Seckendorff s'était démis du commandement de l'armée; mais il en avait fi mal difpofé les quartiers, que ces troupes étaient toutes éparpillées; le terrain qu'elles occupaient, était trop vafte. Les Autrichiens, maîtres des places fortes & du cours du Danube, voyaient de quelle importance il était pour eux de finir d'un côté, avant de commencer leurs opérations d'un autre, & jugè-

rent, par la position des Bavarois & de leurs alliés, qu'ils en auraient bon marché. M. de Bathyani prévint ses ennemis, qui étaient trois fois plus forts que lui, mais qui ne voulaient se rassembler qu'à la fin de mai. A la tête de 12,000 hommes, qui faisaient toutes ses forces, il paraît entre Braunau & Scharding, fond sur les quartiers dispersés des alliés & leur prend Pfarrkirchen, Wilshofen & Landshut, avec le peu de magasins que les Bavarois y avaient amassés, en même temps qu'un autre détachement d'Autrichiens passe le Danube à Deckendorff, coupe les Hessois des Bavarois, les oblige à passer l'Inn, ensuite à mettre les armes bas, & chasse les Bavarois fugitifs au-delà de Munich. Le jeune électeur, à peine souverain, est obligé de quitter sa capitale à l'exemple de son père & de son grand-père; il se retire à Augsbourg. M. de Ségur, avec les Français & les Palatins qu'il avait sous son commandement, n'éprouva pas un sort plus favorable; il fut battu en se retirant auprès de Pfaffenhofen; les Autrichiens occupèrent en même temps le pont du Rhin, ce qui le mit dans la nécessité de gagner Donawert avant l'ennemi. Tandis que les Bavarois, fuyant comme un troupeau sans berger, se sauvaient à Friedberg, Seckendorff reparut à la cour de l'électeur de Bavière dans ce bouleversement total, non point comme un héros qui trouve des ressources dans son génie lorsque le vil peuple désespère, mais comme une créature de la cour de Vienne, & avec l'intention de séduire un jeune prince sans expérience & accablé de malheurs. Les Français avaient déjà, dès la campagne précédente, soupçonné ce maréchal de s'être laissé corrompre, parce qu'en Alsace il n'avait pas agi contre les Autrichiens conformément à ce qu'on devait attendre de lui; on l'avait trouvé sans énergie lorsqu'il

attaquait l'ennemi, & mou dans la pourſuite lorſ qu'il pouvait le détruire. On l'accuſait d'avoir exprès ſéparé les quartiers des alliés, pour les livrer pieds & poings liés à leurs ennemis. On avançait même qu'il avait reçu de la reine de Hongrie 300,000 florins des arrérages qui lui étaient dûs par l'empereur Charles VI, pour décider l'électeur de Bavière à faire ſa paix. Il y a apparence que la cour de Vienne lui avait fait entrevoir des avantages; on pouvait lui avoir promis cette ſomme; mais alors la cour de Vienne n'était guère en état de l'acquitter. Ce qui dépoſe le plus contre lui, ce ſont les mouvemens qu'il ſe donna pour accélérer ce traité de Fuſſen. Il produiſit de fauſſes pièces au jeune électeur; il lui montra des lettres ſuppoſées du roi de Pruſſe, ſans leſquelles celui-ci lui faiſait part de la paix qu'il allait conclure avec la reine de Hongrie; il releva des avantages imaginaires que les armes de cette princeſſe avaient remportés en Flandre & en Italie; enfin il le conjura de terminer ſes différens avec elle, pour éviter ſa ruine totale. L'électeur, jeune & ſans expérience, ſe laiſſa entraîner par les créatures de la cour de Vienne, donc Seckendorff l'avait environné. L'empereur ſon père lui avait dit en mourant: « N'oubliez » jamais les ſervices que le roi de France & le roi » de Pruſſe vous ont rendus, & ne les payez pas d'in- » gratitude ». Ces paroles, qu'il avait dans l'eſprit, rendirent un moment ſa plume immobile entre ſes doigts: mais l'abyme où il ſe trouvait, les impoſtures de Seckendorff & l'eſpérance d'une meilleure fortune, le déterminèrent à ſigner le traité de Fuſſen, le 22 d'avril de l'année 1745. Par ce traité, la reine de Hongrie renonça à tout dédommagement & promit de rétablir l'électeur dans la poſſeſſion entière de ſes Etats; de ſon côté, l'électeur renonça pour lui &

pour sa postérité à toutes les prétentions que la maison de Bavière avait aux Etats de la maison d'Autriche; il adhéra à l'activité de la voix de Bohème & engagea la sienne pour l'élection du grand-duc à la dignité impériale; il promit de plus de renvoyer ses auxiliaires, à condition qu'ils ne feraient point inquiétés dans leur retraite, & que la reine de Hongrie s'engagerait à ne plus tirer de contributions de la Bavière. Ces derniers articles furent si mal observés par les Autrichiens, qu'ils désarmèrent les Hessois & les menèrent comme prisonniers en Hongrie, & que sous prétexte d'arrérages, ils tirèrent encore de grosses contributions de la Bavière. C'est ainsi que finit la ligue de Francfort, & que les Autrichiens firent voir que lorsqu'ils sont soutenus par la prospérité, rien n'est plus dur que le joug qu'ils imposent. Mais quel spectacle plus instructif pour les *bisognosi di gloria* & pour les politiques qui se flattent de déterminer les futurs contingens, que le résumé de ce qui arriva au commencement de cette année? L'empereur décède, son fils fait la paix avec la reine de Hongrie, le grand-duc de Toscane va devenir empereur, le traité de Varsovie ligue la moitié de l'Europe contre la Prusse, l'argent prussien retient la Russie dans l'inaction, l'Angleterre commence à pencher pour la Prusse. Le roi avait bien pris ses mesures pour se défendre; c'était donc de la campagne qui allait s'ouvrir qu'allaient dépendre la réputation & la fortune des Prussiens.

CHAPITRE XII.

Campagne d'Italie. Campagne de Flandre. Ce qui se passa sur le Rhin. Evénemens qui précédèrent les opérations de l'année 1745.

Pour ne point interrompre dans la suite le fil de notre narration, nous croyons qu'il est à propos de rapporter en abrégé ce qu'il se passa en Italie, en Flandre & sur le Rhin, avant que d'en venir aux opérations des troupes prussiennes en Silésie. Il faut se rappeller que M. de Gages avait pris son quartier à Terny & qu'il établit ses Espagnols & ses Napolitains des deux côtés du Tibre. M. de Lobkowitz avait son quartier à Imola; l'armée de don Philippe était en partie en Savoie & en partie dans le comté de Nice. Les Espagnols ouvrirent la campagne par la prise d'Oneglia. L'armée française & espagnole s'assembla aux environs de Nice. Le prince de Lobkowitz s'avança alors jusqu'à Césène; M. de Gages marcha à lui, le battit le 31 de mars, auprès de Rimini, lui prit 700 prisonniers & le poursuivit jusqu'à Lugo; le prince Lobkowitz se retira de-là par Boulogne, passa le Panaro & se posta à Campo Santo. M. de Gages passa presque en même temps le Panaro auprès de Modène & s'avança sur les bords de la Trébie, d'où il s'ouvrit une communication avec l'Infant par l'Etat de Gènes. M. de Lobkowitz marcha à Parme, où il assembla 15,000 hommes, dans l'espérance d'empêcher la jonction des deux armées; M. de Gages passa l'Apennin & la rivière de Magra, sans s'embarrasser des troupes qui harcelaient son arrière-garde; il défila sous les murs de Gènes & gagna la vallée de Polsevero; ce

qui engagea les Autrichiens à se porter sur Tortone. Don Philippe & Maillebois quittèrent les environs de Nice le 1 de juin, marchèrent le long de la mer en remontant la rivière de Gènes, & continuèrent leur route, sans s'inquiéter de 12 vaisseaux de guerre anglais qui leur lâchèrent de grandes bordées de canon à leur passage & leur tuèrent quelque monde. Les Espagnols éprouvèrent alors à la fois les effets de la bonne & de la mauvaise fortune. Les Piémontais furent assez rusés pour leur brûler huit magasins aux environs de Ventimiglia : dans ce temps même les Génois se déclarèrent contre le roi de Sardaigne, & joignirent leurs troupes, consistant en 10,000 hommes, à celles de l'Infant. Les Autrichiens, qui ne connaissaient ni le mérite ni le prix des bons généraux, avaient renvoyé le maréchal Traun, qui s'était surpassé l'année précédente, tant en Alsace qu'en Bohème : ils choisirent le prince Lobkowitz, pour le placer à côté du prince de Lorraine. Lobkowitz fut donc rappellé d'Italie, & le comte de Schulenbourg prit son poste jusqu'à l'arrivée du prince de Lichtenstein, auquel la cour avait déféré le commandement de son armée d'Italie. Schulenbourg ne fut pas plus heureux contre M. de Gages que ne l'avait été son prédécesseur, tant le génie de cet Espagnol avait d'ascendant sur celui des généraux autrichiens. De Gages poussa son nouvel adversaire de Novi jusqu'à Rivalta, tandis que don Philippe pénétra dans le Montferrat par Cairo, s'empara d'Aqui, & se joignit avec l'armée napolitaine & espagnole à Asti. Schulenbourg passa le Tanaro & se posta au confluent de cette rivière dans le Pô auprès d'un bourg nommé Bassignano. L'Infant saisit cette occasion ; il fit investir Tortone & marcha aux Autrichiens, qui se retirèrent au-delà du Pô, brûlant & détruisant derrière eux tous leurs ponts. Tortone avec sa citadelle se rendit aux

Efpagnols. Un fecours de 8,000 Efpagnols & Napolitains arriva de la Romagne fous les ordres du duc de la Vieuxville, paffa par le grand duché de Florence, prit Plaifance & fa citadelle, & contraignit les Autrichiens à quitter le territoire de Parme. De Gages paffe auffi-tôt le Pô à Parpanaffo, tandis que l'Infant quitte Alexandrie, franchit le Tanaro, attaque les Autrichiens le 27 feptembre à Baffignano & remporte la victoire : il met le fiége devant Alexandrie, qui fe foumet, à la citadelle près ; Valence, Vigevano, & beaucoup d'autres villes que nous fupprimons, reçurent la loi du vainqueur. Dans ces conjonctures arrive le prince de Lichtenftein, pour prendre le commandement d'une armée battue, affaiblie & découragée. Il ne s'agit point d'examiner fi la cour de Vienne aurait pu faire un choix de généraux différent ; il eft toujours sûr que celui-ci ne porta aucun remède au délabrement des affaires : perfonne ne s'oppofa aux progrès des vainqueurs ; ils prirent Cafal, Afti & Lodi au roi de Sardaigne. L'Infant entra victorieux dans Milan & bloqua avec 18,000 hommes la citadelle de cette ville. Les Efpagnols étaient donc à la fin de cette campagne maîtres de prefque toute la Lombardie, à l'exception de Turin, de Mantoue & de quelques citadelles qu'ils tenaient bloquées. Ces fuccès rapides étaient dûs au génie de M. de Gages & en partie au fecours des Génois. La profpérité, comme nous l'avons dit, eft confiante ; elle affoupit ces vainqueurs de l'Italie à l'ombre de leurs lauriers. Il était indifpenfable, pour affurer leurs quartiers, qu'ils poffédaffent les citadelles de Milan & d'Alexandrie : un peu d'activité aurait fuffi pour les en rendre maîtres ; mais ils manquèrent d'haleine, lorfqu'il ne leur reftait que quelques pas à faire pour remporter le prix de leur courfe.

Les armes des Bourbons profpérèrent cette année

en Flandre comme en Italie. Louis XV s'était mis à la tête de son armée de Flandre, composée de 80,000 hommes. Le maréchal de Saxe commandait sous lui. A l'ouverture de la campagne les Français firent de fausses démonstrations sur différentes places, & ils investirent subitement Tournay. Cette ville, une des principales places de la barrière, était défendue par une garnison de 9,000 Hollandais : la bonté de ses ouvrages, & la force de la citadelle, que Vauban avait construite, préparait aux assiégeans bien des obstacles & des difficultés à surmonter. Les alliés, sous le commandement du duc de Cumberland & du maréchal Kœnigseck n'avaient que 50,000 hommes à opposer aux forces des Français ; ils s'avancèrent cependant du côté de Tournay & vinrent camper dans les plaines d'Anderlech. Ce voisinage n'empêcha pas les Français d'ouvrir la tranchée le 1 de mai. Les alliés sentant de quelle importance il était pour eux de sauver Tournay, résolurent de tout hasarder pour obliger Louis XV à lever ce siége. Du côté du Sud, en remontant la rive droite de l'Escaut, est situé le village de Fontenoy, lieu jusqu'alors obscur, mais qui est devenu célèbre par l'événement qui porte son nom. Ce fut dans cette contrée que le maréchal de Saxe choisit un terrain qu'il crut assez avantageux pour renverser les projets du duc de Cumberland en s'y présentant. Il ne laissa au siége qu'un nombre suffisant de troupes pour le continuer : il appuya sa droite à l'Escaut, garnit d'infanterie & de canons le village d'Antoin situé au bord de cette rivière, forma ses deux lignes d'infanterie en potence vers le mont de la Trinité, qui se trouvait à l'extrêmité de sa gauche ; sa cavalerie rangée derrière son infanterie faisait sa troisième ligne ; de plus le village d'Antoin était flanqué d'une batterie qui s'élevait sur l'autre rive de l'Escaut, trois redoutes

lardées d'infanterie & de canon couvraient son front de bataille; vers la gauche de son armée régnait un bois où les Français firent des abatis pour le rendre impraticable. Le 11 de mai, dès l'aube du jour, l'armée des alliés déboucha du bois de Bary & se forma dans la plaine sur deux lignes vis-à-vis de l'armée française. La gauche des alliés engagea l'affaire. Les troupes hollandaises devaient attaquer les villages de Fontenoy & d'Antoin; elles s'y portèrent mollement & furent deux fois de suite vigoureusement repoussées par les Français. Alors les Anglais détachèrent quelques brigades pour s'emparer des redoutes qui couvraient le front de l'armée française. Le général qui fut chargé de cette commission, la trouva peut-être dangereuse & ne l'exécuta pas. M. de Kœnigseck, jugeant qu'il perdait du monde en détail & qu'il n'avançait pas, voulut brusquer l'affaire. Il attaqua l'armée française, en laissant les villages & les redoutes derrière lui. Si ce projet lui avait réussi, tout ce qu'il y avait de Français enfermés dans ces postes aurait été fait prisonnier après la victoire, ce qui aurait rendu cette bataille le pendant de la fameuse bataille de Hœchstædt; mais l'événement ne répondit pas à son attente. M. de Kœnigseck forma deux lignes d'infanterie vis-à-vis de la trouée qui est entre Antoin & le bois de Bary, en avançant il reçut le feu croisé qui partait du village & des redoutes; ses flancs en souffrirent & se rétrécirent; son centre, qui en souffrait moins, continuait d'avancer, & comme ses ailes se repliaient en arrière, son corps prit une forme triangulaire, qui, par la continuation du mouvement du centre & par la confusion, se changea en colonne. Ce corps, tout informe qu'il était, attaqua & renversa les gardes françaises, perça les deux lignes & aurait peut-être remporté une victoire complète, si

maréchal de Saxe, que l'hydropisie dont il était attaqué n'avait pas empêché d'agir en général, reçut du roi les éloges les plus flatteurs; il semblait qu'il s'était arraché aux bras de la mort pour vaincre les ennemis de la France. Le roi de Prusse le félicita sur la gloire dont il venait de se couvrir, regardant sa victoire comme un engagement qu'il prenait avec le public, qui attendait de plus grandes choses encore du maréchal de Saxe en santé que du maréchal de Saxe à l'agonie. L'Europe se vit inondée de gazettes versifiées, qui annonçaient ce grand événement; mais il faut avouer qu'en cette occasion le temple de la Victoire l'emporta sur celui des Muses. La prise de Tournay attesta la victoire des Français. La garnison, qui s'était réfugiée dans la citadelle, se rendit le 19 juin. La capitulation fut signée à condition que les 4000 hommes qui l'évacueraient, ne feraient aucun service pendant l'espace de 18 mois contre les Français.

Louis XV renforça son armée de Flandre par un détachement de 20,000 hommes que lui fournit l'armée du Rhin. Le prince de Conti en prit le commandement à la place de M. de Maillebois, qui servait en Italie. Un détachement fait si mal à propos, choque également les règles de la guerre & de la politique; mais comme ce qui donna lieu à cette conduite demande quelque discussion, le lecteur trouvera bon, pour son intelligence, que nous lui en développions les motifs. La France avait épuisé tous les ressorts de sa politique pour persuader au roi de Pologne d'ambitionner le trône impérial. Le peu de succès de ses intrigues ne l'avait point rebutée; au contraire elle continuait à négocier à Dresde. Le comte de St. Séverin, qui avait bien servi la France dans cette cour, s'était attiré la haine du comte de ***, parce que la finesse du Saxon ne s'accommodait pas de l'esprit

clairvoyant du négociateur français. *** fit tant que M. de St. Séverin fut relevé par le marquis de Vaugrenaut. Celui-ci se crut plus fin que ***; réellement ils ne l'étaient ni l'un ni l'autre; toutefois dans cette négociation, Vaugrenant fut la dupe du Saxon. *** lui persuada que pour faire une paix avantageuse avec la reine de Hongrie, l'unique parti que la France eût à prendre, était de ne point s'opposer à l'élection du grand-duc de Toscane, & de tenir dans l'inaction l'armée que le prince de Conti commandait sur le Rhin: d'autant plus que la France pouvait tirer plus d'utilité de ces troupes sur l'Escaut que sur le Mein. Les ministres de Louis XV donnèrent aveuglément dans ce piége; ils n'examinèrent, ni le peu de sincérité de ce conseil, ni si le parti qu'on leur proposait était conforme aux engagemens qu'ils avaient pris avec leurs alliés. En affaiblissant ainsi l'armée du prince de Conti, on le mit hors d'etat de s'opposer aux entreprises de la cour de Vienne. Le grand-duc fut élu malgré la France; la paix ne se fit point, & l'amour-propre du ministre de Versailles lui interdit jusqu'aux reproches.

Les troupes tirées de cette armée arrivèrent en Flandre, lorsqu'après la réduction de la citadelle de Tournay l'armée française en décampait. Elle se mit en trois corps, dont l'un se posta à Courtray, le second à St. Guislain & le troisième à Condé. M. du Chaila battit un détachement de 5000 hommes sous les ordres du général Molé, que le duc de Cumberland avait fait partir de son armée pour se jeter dans Gand. Ce petit échec répandit la terreur dans l'armée des alliés; elle décampa de Bruxelles; Gand, Bruges & Oudenardes n'étant plus protégés, se rendirent aux Français, & cette campagne se termina par la prise de Nieuport, de Dendermonde, d'Ostende & d'Aht,

après quoi le maréchal de Saxe fit entrer ſes troupes en quartiers d'hiver derrière la Dendre. Cette campagne rendit aux armes françaiſes l'honneur que celle de Bohème leur avait fait perdre. Si Louis XIV ſubjugua plus de terrain en l'année 1672, il le perdit auſſi vîte qu'il l'avait conquis; au lieu que Louis XV aſſura ſes poſſeſſions & ne perdit rien de ce qu'il avait gagné.

Les Eſpagnols & les Français avaient ouvert la campagne en Italie & en Flandre plus d'un mois avant que les troupes entraſſent en action en Siléſie. L'armée pruſſienne & celle des Autrichiens n'avaient pris des quartiers paiſibles qu'à la fin de février, & elles avaient également beſoin de repos pour ſe remettre de leurs fatigues. Le roi pouvait prévenir ſes ennemis, il ne dépendait que de lui de fondre ſur les quartiers des Autrichiens en Bohème; mais il riſquait plus en s'enfonçant dans ce royaume qu'en voyant venir l'ennemi. Cette conſidération fit qu'il reſſerra ſes quartiers de cantonnement au centre de la Siléſie, d'une manière qui l'approchait également des gorges des montagnes par où l'ennemi pouvait déboucher. Ç'aurait été un projet inſenſé que de vouloir diſputer quinze ou vingt mille chemins qui conduiſent de la Bohème & de la Moravie en Siléſie, dans une étendue de 24 milles d'Allemagne. Le plus ſûr était d'attaquer le duc de Lorraine au moment qu'il ſortirait de ces gorges, de le pourſuivre en Bohème, de fourrager le pays à 12 milles à la ronde le long des frontières de la Siléſie, & d'amener à la fin de l'arrière-ſaiſon les troupes dans ce duché, pour leur procurer des quartiers tranquilles. Ce projet était ſimple, il était proportionné à ce qu'il était poſſible d'exécuter, il était adapté aux conjonctures; il y avait donc tout lieu d'eſpérer qu'il réuſſirait. L'ar-

mée était diſtribuée de façon que 10 bataillons, 10 eſcadrons & 500 houſards formaient une chaîne depuis la Luſace juſqu'au comté de Glatz. Les patrouilles allaient vers Schatzlar, Braunau & Bœmiſch-Friedland; ce corps était ſous les ordres du lieutenant-général de Truchſes: le général de Lehwald, avec 10 bataillons & 500 houſards, gardait le pays de Glatz, ſans compter 3 bataillons qui étaient en garniſon dans la forteresse, dont M. de Fouquet était gouverneur. Le margrave Charles défendait les frontières de la haute Siléſie avec 16 bataillons & 20 eſcadrons. M. de Hautcharmoy, avec 5 bataillons & 16 eſcadrons, occupait & couvrait la partie de la haute Siléſie ſituée au-delà de l'Oder. Le gros de l'armée était entre Breslau, Brieg, Schweidnitz, Glatz & Neiſſe. Le roi établit ſon quartier dans cette dernière ville; il y régnait une maladie contagieuſe; des charbons donnaient la mort en peu de jours. Si on avait dit que c'était la peſte, toute communication aurait été interrompue, ainſi que la livraiſon des magaſins; & la crainte de cette maladie aurait été plus funeſte pour l'ouverture de la campagne que tout ce que l'ennemi pouvait entreprendre. On adoucit donc ce nom redoutable; on appella cette contagion une fièvre putride, & tout continua d'aller ſon train ordinaire; tant les mots ſont plus d'impreſſion ſur les hommes que les choſes mêmes. Peu après l'arrivée du roi, la petite guerre recommença avec beaucoup de vivacité. Les ennemis ſe flattaient que harcelant continuellement les Pruſſiens, ils les conſumeraient à petit feu; 10 à 12,000 Hongrois, ſous les ordres du vieux maréchal Eſterhazi, des généraux Caroli, Feſtetiſch, Spleni & Guillani, faiſaient des incurſions dans la haute Siléſie & pénétraient le plus avant qu'il leur était poſſible. Un major Schafftedt, qui était détaché avec 200 hommes dans le petit bourg de Roſenberg,

ſenberg, fut attaqué par eux. Les ennemis mirent d'abord le feu au bourg: le major fit bonne contenance; mais environné de tous côtés, il ne put ſe ſauver & obtint une capitulation pour rejoindre ſon régiment à Creutzbourg: il fallait réparer cet affront & rabattre la préſomption de ces troupes hongroiſes nouvellement levées. Le roi fit donc des détachemens contr'eux ; il ſe livra de petites batailles qui ſervirent de prélude aux actions déciſives: & comme cet ouvrage eſt deſtiné à ſervir de monument à la valeur & à la gloire des officiers qui ont ſi bien mérité de la patrie, nous nous croyons, par devoir, obligés d'informer la poſtérité de leurs belles actions, pour l'engager par ces exemples de magnanimité à les imiter.

Le rare mérite de M. de Winterfeld le fit choiſir pour préſider à cette expédition. On lui donna 6 bataillons & 1200 houſards, avec leſquels il paſſa l'Oder à Coſel, tandis que M. de Goltz avec un bataillon & 500 houſards paſſait la même rivière à Oppeln, pour attaquer de concert Eſterhazi & ſes Hongrois. Winterfeld tomba ſur le village de Slowentzit, où il fit 120 priſonniers; il entendit un feu aſſez vif ſur ſa gauche, il s'y porta d'abord; c'étaient 5,000 Hongrois qui entouraient le détachement de Goltz; ils furent attaqués, & Winterfeld remporta un avantage complet ſur eux. Splenit ſe ſauva avec ſes houſards, après avoir perdu 300 hommes & ſon bagage. Winterfeld ne crut point en avoir fait aſſez; il continua ſa pourſuite & rencontra le lendemain 2,000 houſards poſtés le dos contre un marais, où la plupart périrent ou furent pris. Ces avantages commencèrent à donner aux houſards pruſſiens un ton de ſupériorité ſur ceux de la reine. Wartenberg, colonel des houſards, battit encore un gros d'Inſurgens auprès de Creutzbourg & les diſſipa entièrement.

Pendant ce préambule de guerre, le printemps s'avançait, le mois d'avril tirait vers la fin, il était temps de rassembler l'armée; elle entra dans des quartiers de cantonnemens à Jægerndorf, à Glatz & à Schweidnitz, comme étant les lieux vers lesquels l'ennemi devait déboucher des montagnes. Les magasins que les Autrichiens avaient formés, les lieux où leurs troupes réglées commençaient à s'assembler, dénotaient assez leurs desseins; on comprenait que ces Insurgens & ces Hongrois qu'ils avaient dans la haute Silésie, devaient donner le change aux Prussiens, pour les attirer de ce côté, & que leur grande armée pénétrerait en Silésie par Landshut. Ce projet n'était pas répréhensible en lui-même; il ne manqua que par l'exécution. Si les Prussiens avaient partagé leurs forces pour faire face à l'ennemi de tous côtés, ils auraient été trop faibles pour frapper un grand coup sur la grande armée du prince de Lorraine: & s'ils restaient assemblés, cette multitude de troupes légères, qui ne trouvait rien qui l'arrêtât, les aurait affamés à la longue en leur coupant les vivres. Le plus sûr parti était donc celui de demeurer en force, mais en même-temps de hâter la fin de cette crise par l'engagement d'une affaire générale. Les mesures furent prises pour évacuer la haute Silésie vers la fin de mai, à l'exception de la forteresse de Cosel. Les magasins de Troppau & de Jægerndorff furent transportés à Neisse: M. de Rochow couvrit ce convoi avec 1200 chevaux & un bataillon de grenadiers; 4000 Hongrois, moitié housards, moitié pandours, l'attaquèrent sans pouvoir l'entamer; la cavalerie y fit la première expérience de ses nouvelles manœuvres, & en éprouva la solidité. Il était nécessaire d'inspirer de la sécurité aux ennemis, pour que leur présomption les rendit négligens dans l'ex-

pédition qu'ils méditaient. A ce dessein le roi se servit d'un homme de Schœnberg qui était un double espion ; il le fit largement payer, après quoi il lui dit que le plus grand service qu'il pût lui rendre, serait de l'avertir à temps de la marche du prince de Lorraine, pour pouvoir se retirer à Breslau, avant que les Autrichiens eussent débouché des montagnes : pour induire encore plus cet espion en erreur, on fit réparer des chemins qui menaient à Breslau. L'espion promit tout ; il eut nouvelle de ces chemins & s'empressa de rejoindre le prince de Lorraine, pour lui apprendre que tout le monde s'en allait & qu'il ne trouverait plus d'ennemis à combattre. Comme Landshut devenait alors l'objet principal de l'attention, le roi détacha le général Winterfeld pour observer de ce poste les mouvemens des Autrichiens ; on lui donna quelques bataillons & deux régimens de housards de Rusch & de Bronikowsky : il ne tarda pas à se signaler ; il défit auprès de Hirschberg 800 Hongrois, commandés par un partisan nommé Putaschitz, & fit 300 prisonniers. Nadasti, pour venger cet affront fait à la nation hongroise, marcha à la tête de 7000 hommes, dans le dessein d'attaquer auprès de Landshut, Winterfeld, qui n'avait que 2400 hommes sous lui. Après un combat de quatre heures, l'infanterie hongroise fut totalement battue, & dans le moment que Nadasti se disposait à faire sa retraite, arrive le général Still à la tête de 10 escadrons du vieux Mœllendorff ; il fond sur les ennemis, & les Hongrois sont défaits & ramenés battant jusqu'aux frontières de la Bohème. Les Autrichiens perdirent 600 hommes à cette affaire, avec quelques-uns de leurs principaux officiers blessés, qui furent pris. On sut des prisonniers que M. de Nadasti avait ordre de prendre poste à Landshut, & que s'il avait

réussi, le prince de Lorraine l'aurait suivi infailliblement. Tant de capacité & une conduite si sage, valurent à M. de Winterfeld le caractère de major-général. Il n'y avait plus un moment à perdre pour rappeller le margrave Charles de la haute Silésie. La milice hongroise avait profité de la levée des quartiers pour infester de partis toute la haute Silésie : 6000 housards voltigeaient entre Jægerndorff & Neustadt, dans l'intention d'empêcher la communication du margrave Charles avec l'armée. Pour lui faire tenir l'ordre de se retirer sur Neisse, le roi lui détacha les housards de Ziethen, qui se firent jour l'épée à la main à travers les Hongrois & lui rendirent sa lettre. Le margrave se mit en marche le 22 de mai; les troupes, qu'il commandait faisaient environ 12,000 hommes. Les ennemis qui prévoyaient sa retraite, s'étaient renforcés, jusqu'au nombre de 20,000 hommes, d'un ramas de nations barbares, & de quelques troupes réglées qui leur étaient venues de Moravie : ils occupèrent la veille toutes les hauteurs qui étaient sur le chemin du margrave, & y établirent trois batteries qui tiraient en écharpe, dont les troupes prussiennes furent fort incommodées dans leur marche. Le margrave, sans s'embarrasser des obstacles que l'ennemi lui opposait, s'empara des hauteurs voisines & des défilés les plus considérables avec quelques bataillons; & au débouché des gorges, il forma les régimens de Gesler & de Louis cavalerie, qui tombèrent avec toute l'impétuosité possible sur le régiment d'Ogilvi, en taillèrent en pièces la plus grande partie, puis fondirent sur celui d'Esterhazy, qui faisait la seconde ligne, le passèrent au fil de l'épée; & après s'être ralliés, attaquèrent les dragons de Gotha, qui devaient soutenir cette infanterie autrichienne, les mirent en déroute & firent un grand

maſſacre des fuyards. Les ennemis laiſſèrent plus de 800 morts ſur la place; leurs troupes irrégulières, qui étaient ſpectatrices de ce combat, ayant vu le triſte ſort des troupes réglées, s'enfuirent dans le bois en jetant des cris affreux. Le margrave donna dans cette journée des marques d'une valeur digne du ſang de ſon grand-père, l'électeur Frédéric-Guillaume. Le général de Schwérin, en chargeant à la tête de cette cavalerie qui défit tout de ſuite trois corps différens, s'acquit une réputation d'autant plus éclatante, qu'elle ſervit d'époque à celle de la cavalerie pruſſienne. C'eſt une choſe étonnante que la promptitude avec laquelle l'audace ou la terreur ſe communiquent à la multitude. L'année 1741, la cavalerie des Pruſſiens était le corps le plus lourd, & en même temps le moins animé qu'il y eût dans les armées européennes; en l'exerçant, en lui donnant de l'adreſſe, de la vivacité & de la confiance dans ſes propres forces, il en fit l'eſſai; il réuſſit & devint audacieux. Les peines, les récompenſes, le blâme & la louange, employés à propos, changent l'eſprit des hommes & leur inſpirent des ſentimens dont on les aurait crus peu ſuſceptibles dans l'état abruti de leur nature; joignez à cela quelques grands exemples de valeur qui les frappent, comme celui que nous venons de rapporter: alors l'émulation gagne les eſprits, l'un veut l'emporter ſur l'autre, & des hommes ordinaires deviennent des héros. Les talens ſont ſouvent engourdis par une eſpèce de léthargie; de ſecouſſes fortes les réveillent, & ils s'évertuent & ſe développent. Le mérite eſtimé & récompenſé excite l'amour propre de ceux qui en ſont les témoins. Dans l'ancienne Rome les couronnes civiques & murales, & ſur-tout les triomphes, aiguillonnaient ceux qui pouvaient y prétendre. Il était donc néceſſaire d'exal-

ter dans l'armée la glorieuſe action de Jægerndorff. Le margrave, le général Schwérin & ceux qui s'y étaient ſignalés, furent reçus comme en triomphe; la cavalerie attendait avec impatience l'occaſion d'égaler, même de ſurpaſſer ces héros; tous brûlaient de l'ardeur de combattre & de vaincre. Sous ces heureux auſpices toute l'armée fut raſſemblée le 28 de mai, dans le camp de Franckenſtein, à l'exception des troupes qui gardaient les places & d'un corps de 6 bataillons & de 20 eſcadrons avec leſquels M. de Hautcharmoy faiſait face à Eſterhazy, pouvant ſe retirer dans les forterelles de Coſel, de Brieg & de Neiſſe, au cas que la ſupériorité de l'ennemi l'y forçât.

CHAPITRE XIII.

Bataille de Friedberg. Marche en Bohème; ce qui s'y paſſa. Bataille de Sorr. Retour des troupes en Siléſie.

LA ſituation du roi était toujours critique. La politique lui préſentait des abymes, la guerre des haſards, & les finances un épuiſement de reſſources preſque total. C'eſt dans ces occaſions où l'ame doit déployer ſa force, pour enviſager d'un œil ferme les dangers qui l'entourent; où il ne faut point ſe laiſſer troubler par les fantômes de l'avenir, & ſe ſervir de tous les moyens poſſibles ou imaginables de prévenir ſa ruine, lorſqu'il en eſt encore temps; ſur-tout ne pas s'écarter des principes fondamentaux ſur leſquels on a établi ſon ſyſtème militaire & politique. Le projet de campagne du roi était réglé; cependant pour ne rien négliger, il s'adreſſa à ſes alliés. Il employa dans cette

négociation tout le feu imaginable, afin d'essayer d'en tirer des secours. La France était la seule puissance dont il pût attendre quelque chose. Le roi lui fit représenter l'impossibilité où il se trouvait de soutenir long-temps cette guerre, dont tout le fardeau pesait sur lui : il la somma de remplir ses traités à la lettre ; & comme l'ennemi se préparait à faire une invasion dans ses Etats, il pressait Louis XV de lui donner l'assistance qu'il lui devait dans ce cas, ou de faire une diversion réelle, qui lui procurât quelque soulagement. Le ministère français parut peu touché de ces représentations, il les traita à la légère & voulut que la bataille de Fontenoy, & la prise de quelques places en Flandre passassent pour une diversion considérable. Le roi s'adressa encore directement à Louis XV ; il lui marqua le peu de satisfaction qu'il avait de la froideur des ministres de Versailles ; qu'il se trouvait dans une situation désagréable & embarrassante, où il s'était mis par amitié pour sa majesté très-chrétienne ; qu'il croyait que ce prince lui devait quelque retour pour l'avoir secondé dans un moment où les Autrichiens commençaient à faire des progrès en Alsace ; que la bataille de Fontenoy & la prise de Tournay étaient à la vérité des événemens glorieux pour la personne du roi & avantageux à la France, mais que pour l'intérêt direct de la Prusse, une bataille gagnée aux bords du Scamandre ou la prise de Pekin seraient des diversions égales. Le roi ajouta que les Français occupaient à peine 6000 Autrichiens en Flandre, & que le péril où il se trouvait, l'empêchait de se contenter de belles paroles, & l'obligeaient à demander instamment des effets plus réels. La comparaison du Scamandre & de Pekin déplurent au roi très-chrétien ; son humeur perça dans la lettre par laquelle il répondit au roi de Prusse, & celui-ci se

T 4

piqua à fon tour du ton de hauteur & de froideur qui caractérifait cette réponfe.

Pendant ces altercations, nuifibles à l'union qui doit régner entre des alliés, les Autrichiens étaient à la veille de commencer leurs opérations de campagne. Leur armée, compofée des troupes de la reine & de celles de Saxe, s'approchait infenfiblement des frontières de la Siléfie. Les Autrichiens étaient venus de Kœnigsgrætz & des environs de Jaromirtz, & les Saxons de Buntzlau & de Kœnigshoff; ils fe joignirent à Trautenau, d'où ils avancèrent à Schatzlar. Ils ne pouvaient guère s'arrêter en chemin; on pouvait calculer leurs mouvemens à peu de chofe près; il était donc temps d'avertir à Landshut le général Winterfeld de fe retirer à l'approche de l'ennemi, en fe repliant fur le corps de Dumoulin, & de pourfuivre enfuite tous deux leur retraite jufqu'à Schweidnitz, en femant le plus adroitement qu'ils pourraient les préparatifs qu'on faifait pour abandonner le pied des montagnes & pour fe mettre fous le canon de Breflau. Le double efpion, dont nous avons parlé d'avance, recueillit avidement ces bruits, & fe hâta de confirmer lui-même au prince de Lorraine la retraite des Pruffiens qu'il lui avait annoncée quelque temps auparavant. Les rufes fervent mieux à la guerre que la force; il ne faut pas les prodiguer, de peur qu'elles ne perdent leur mérite, mais en réferver l'ufage pour les occafions importantes; & lorfque les nouvelles qu'on fait parvenir à l'ennemi flattent fes paffions, on eft prefque fûr de l'entraîner dans le piége qu'on lui prépare. Comme Winterfeld & Dumoulin avaient une marche d'avance fur l'ennemi, ils fe replièrent fur Schweidnitz fans avoir fouffert dans cette marche. L'armée du roi quitta Franckenftein & occupa le 29 mai le camp de Reichenbach, d'où elle

n'avait qu'une petite marche jufqu'à Schweidnitz ; elle paffa cette fortereffe le 1 de juin ; les corps de Dumoulin & de Winterfeld firent fon avant-garde & occupèrent la hauteur de Striegau en-deçà du Striegauer-Waffer. M. de Naffau, avec fon corps, garnit le Nonnen-Bufch, & l'armée fe campa dans la plaine qui eft entre Jauernick & Schweidnitz ; de-forte qu'un terrain de deux milles, qui fépare Striegau de Schweidnitz, était occupé par une ligne prefque continue de troupes pruffiennes : cette pofition mettait le roi à portée de fe procurer les plus grands avantages. Le général Wallis, qui commandait l'avant-garde des ennemis, & Nadafti, furent les premiers qui fe préfentèrent fur les hauteurs de Fribourg. Le prince de Lorraine avait pénétré en Siléfie par Landshut ; de-là il avait pourfuivi fa marche fur Reichenau, d'où il fe tranfporta à Hohen-Hennersdorff. Il pouvait de ce camp defcendre dans la plaine par quatre chemins, favoir, Fribourg, Hohen-Friedberg, Schwinahaus & Cauder. Le roi fut reconnaître ces environs, pour examiner les lieux & le terrain où il pourrait placer fon armée, & il employa trois jours à faire préparer les chemins, afin qu'aucun empêchement n'arrêtât fes troupes & qu'elles puffent voler à l'ennemi, lorfqu'il paraîtrait dans la plaine ; c'était ôter au hafard tout ce que la prudence lui pouvait dérober. Le 2 de juin, les généraux autrichiens & faxons tirent confeil de guerre auprès du gibet de Hohen-Friedberg. Quoiqu'ils euffent de cette hauteur la vue fur toute la plaine, ils n'apperçurent que de petits corps de l'armée pruffienne. La partie la plus confidérable était couverte par le Nonnen-Bufch, & par des ravins, derrière lefquels on s'était placé exprès, pour tenir l'ennemi dans l'ignorance des forces pruffiennes, & pour le confirmer dans l'opinion où il était qu'il en-

trait dans un pays où il ne trouverait aucune résistance. Le prince de Lorraine choisit le village de Languenoels pour s'y camper le lendemain. Wenzel Wallis eut ordre de s'emparer en même temps du magasin de Schweidnitz avec son avant-garde, & de-là il devait poursuivre les Prussiens à Breslau. Le duc de Weissenfels avec ses Saxons devait prendre Striegau & de-là se porter sur Glogau, pour en faire le siége. Le prince de Lorraine avait oublié dans son projet, qu'il aurait à combattre avec une armée de 70,000 hommes, bien résolus à ne lui pas abandonner un pouce de terrain sans l'avoir défendu jusqu'à l'extrêmité. Ainsi les desseins des Autrichiens & des Prussiens se croisaient, comme des vents contraires qui assemblent des nuages dont le choc produit la foudre & le tonnerre. Le roi visitait tous les jours ses postes avancés, il était le 2 sur une hauteur devant le camp de Dumoulin, d'où l'on découvrait toute la campagne, les hauteurs de Furstenstein & même un bout du camp autrichien près de Reichenau. Le roi s'y était arrêté assez long-temps, lorsqu'il vit une nuée de poussière qui s'élevait dans les montagnes, qui avançait & descendait dans la plaine & qui allait en serpentant de Cauder à Fegebeutel & Ronstock; la poussière tomba ensuite, & l'on apperçut distinctement l'armée des Autrichiens qui était sortie des montagnes sur huit grandes colonnes; leur droite appuyait au ruisseau de Striegau, & tirait de-là vers Ronstock & Hausdorff; les Saxons, qui faisaient la gauche, s'étendaient jusqu'à Pilgrimshain. M. Dumoulin reçut aussi-tôt ordre de lever le camp à 8 heures du soir, de passer le ruisseau de Striegau & de se poster sur un rocher devant la ville, où il y a une carrière de topaze & qui en a pris son nom. L'armée se mit en mouvement le soir à 8 heures, filant sur la droite en deux

lignes & obſervant le plus grand ſilence ; il était même défendu au ſoldat de fumer. La tête des troupes arriva à minuit auprès des ponts de Striegau, où l'on attendit que tous les corps fuſſent bien ſerrés enſemble. Le 4 juin, à 2 heures du matin, le roi raſſembla les principaux officiers de l'armée, pour leur donner la diſpoſition du combat ; nous l'omettrions, ſi tout ce qui a rapport à une bataille déciſive, ne devenait de conſéquence.

Voici cette diſpoſition. L'armée ſe mettra inceſſamment en marche par la droite ſur deux lignes ; elle paſſera le ruiſſeau de Striegau ; la cavalerie ſe mettra en bataille vis-a-vis de la gauche de l'ennemi du côté de Pilgrimshain ; le corps de Dumoulin couvrira ſa droite ; la droite de l'infanterie ſe formera à la gauche de la cavalerie vis-à-vis des boſquets de Ronſtock ; la cavalerie de la gauche s'appuiera au ruiſſeau de Striegau, gardant au loin à dos la ville de ce nom ; 10 eſcadrons de dragons & 20 de houſards, qui compoſent la réſerve, ſe poſteront derrière le centre de la ſeconde ligne, pour être employés où il ſera beſoin ; derrière chaque aile de cavalerie un régiment de houſards ſe formera en troiſième ligne, pour garantir le dos & le flanc de la cavalerie, ſi le terrain va en s'élargiſſant, ou pour ſervir à la pourſuite ; la cavalerie chargera impétueuſement l'ennemi l'épée à la main ; elle ne fera point de priſonniers dans la chaleur de l'action ; elle portera ſes coups au viſage ; après avoir renverſé & diſperſé la cavalerie contre laquelle elle aura choqué, elle retournera ſur l'infanterie ennemie & la prendra en flanc ou à dos, ſelon que l'occaſion s'en préſentera ; l'infanterie pruſſienne marchera à grands pas à l'ennemi : pour peu que les circonſtances le permettent, elle fondra ſur lui avec la bayonnette ; s'il faut charger, elle ne tirera qu'à 150 pas ; ſi les généraux trouvent quel-

que village ſur les ailes ou devant le front de l'ennemi, qu'il n'ait pas garni, ils l'occuperont & le borderont extérieurement d'infanterie, pour s'en ſervir, ſi les circonſtances le permettent, à prendre l'ennemi en flanc; mais ils ne placeront de troupes ni dans les maiſons ni dans les jardins, pour que rien ne les gêne, & ne les empêche de pourſuivre ceux qu'ils auront vaincus.

Dès que chacun fut de retour à ſon poſte, l'armée s'ébranla. A peine la tête commençait-elle à paſſer le ruiſſeau, que M. Dumoulin fit avertir qu'ayant apperçu de l'infanterie ennemie vis-à-vis de lui ſur une éminence, il avait corrigé ſa poſition; qu'il avait pris par ſa droite, pour ſe former ſur une hauteur oppoſée à l'autre & par laquelle il débordait même la gauche de l'ennemi. C'était des Saxons qu'il voyait, qui ayant eu ordre de prendre la ville de Striegau, furent fort étonnés de trouver des Pruſſiens devant eux. Le roi ſe hâta d'établir une batterie de 6 pièces de 24 ſur ce mont Topaze, laquelle fut très-utile par la grande confuſion qu'elle mit dans les ennemis. Les Saxons venaient avec tous leurs corps pour ſoutenir l'avant-garde qui devait prendre Striegau; ils reçurent cette canonnade, à laquelle ils ne s'attendaient pas; en même temps l'aile droite de la cavalerie pruſſienne ſe forma ſous cette batterie, les gardes du corps joignant le corps de Dumoulin, & la gauche de l'aile aboutiſſant à des bouquets du bois de Ronſtock. Les Pruſſiens, après deux charges conſécutives, culbutèrent la cavalerie ſaxonne, qui s'enfuit à vau de route, & les gardes du corps taillèrent en pièces ces deux bataillons d'infanterie qui s'étaient préſentés au commencement de l'affaire devant M. Dumoulin. Alors les grenadiers pruſſiens & le régiment d'Anhalt attaquèrent l'infanterie ſaxonne dans ces bouquets de bois où elle commençait à ſe former;

ils les pouſſèrent, & les délogèrent d'une digue où ils voulaient ſe reformer; de-là ils traversèrent un étang pour attaquer la ſeconde ligne ſur un terrain marécageux : ce combat, plus meurtrier que le premier, fut terminé auſſi vîte : les Saxons furent encore obligés de s'enfuir; leurs généraux rallièrent quelques bataillons en forme de triangle ſur une hauteur, pour couvrir leur retraite; mais la cavalerie pruſſienne de la droite, déjà victorieuſe, ſe préſenta ſur leur flanc, en même temps que l'infanterie pruſſienne déboucha du bois pour les aſſaillir. M. de Kalkſtein vint encore avec quelques troupes de la ſeconde ligne, qui débordait de beaucoup les Saxons; ils virent l'extrêmité où ils étaient, n'attendirent pas l'attaque, mais prirent bientôt la fuite. Les Saxons furent ainſi totalement battus, avant que la gauche de l'armée fût entièrement formée. Il ſe paſſa bien un gros quart d'heure avant que cette gauche s'engageât avec les Autrichiens.

L'on avait averti le prince de Lorraine à Hauſdorf, où il avait ſon quartier, du feu de canon & des petites armes qu'on entendait; il crut bonnement que c'étaient les Saxons qui attaquaient Striegau, & n'en tint aucun compte; on lui dit enfin que les Saxons étaient en fuite & que tous les champs en étaient parſemés; ſur quoi il s'habilla à la hâte & ordonna à l'armée d'avancer. Les Autrichiens marchaient donc à pas comptés dans la plaine entre le ruiſſeau de Striegau & les boſquets de Ronſtock, qui n'eſt coupée que par des foſſés qui ſéparent les poſſeſſions des payſans. Dès que le margrave Charles & le prince de Pruſſe furent à portée des ennemis, ils les chargèrent ſi vivement, qu'ils plièrent. Les grenadiers des Autrichiens ſe ſervirent avec intelligence de ces foſſés dont nous avons fait mention; & ils auraient pu mettre de la règle dans leur retraite, ſi le régiment

des gardes ne les eût chassés deux fois à coups de bayonnette. Le régiment de Haake, celui de Bèvern & tous ceux qui furent au feu, se distinguèrent par des actions de valeur. Comme il n'y avait plus d'ennemis devant la droite, le roi fit faire un quart de conversion, pour se porter sur le flanc gauche & derrière les Autrichiens ; cette droite brossa dans les marais de Ronstock, & lorsqu'elle en sortit pour attaquer l'ennemi, la gauche des Prussiens avait déjà gagné un terrain considérable. La cavalerie de cette gauche avait essuyé un contre-temps : à peine Kiau, avec sa brigade de 10 escadrons, avait-il passé le pont du ruisseau de Striegau, qu'il se rompit. Kiau prit le parti d'attaquer la cavalerie ennemie avec la sienne, le général de Ziethen le joignit avec la réserve, culbuta devant lui tout ce qui voulut lui résister, & donna à M. de Nassau, qui commandait cette gauche, le temps de la faire passer à gué. Dès que M. de Nassau eut formé son aile, il donna sur ce qu'il y avait encore de cavalerie ennemie devant lui & la mit en déroute. Le général Polentz contribua beaucoup à ce succès ; il s'était glissé avec son infanterie dans le village de Fegebeutel, d'où il enfilait la cavalerie autrichienne ; là quelques décharges qu'elle reçut en flanc, la mirent en confusion & préparèrent sa défaite. M. de Gesler, qui commandait la seconde ligne, voyant qu'il n'y avait là aucun laurier à cueillir, se tourna vers l'infanterie prussienne, & trouvant les Autrichiens en confusion, il fit ouvrir l'infanterie pour y passer, & se formant sur trois colonnes, il fondit sur ces Autrichiens avec une vivacité incroyable, les dragons en massacrèrent un grand nombre ; ils firent prisonniers 21 bataillons des régimens de Marchal, Graun, Tungen, Traun, Colowrad, Wurmbrand & d'un régiment encore dont le nom nous manque : il y en eût beaucoup de

tués, & cependant on fit 4000 prisonniers & on s'empara de 66 drapeaux. Un fait aussi rare, aussi glorieux mérite d'être écrit en lettres d'or dans les fastes prussiens. Un général de Schwérin (cousin de celui de Jægerndorff) & une infinité d'officiers que leur grand nombre nous empêche d'indiquer, y acquirent un nom immortel. Cette belle action se fit en même temps que la droite des Prussiens se portait sur le flanc du prince de Lorraine; ce qui rendit le désordre de ses troupes complet: tout se débanda & s'enfuit dans la plus grande confusion vers les montagnes. Les Saxons se retirèrent par Seyfferfdorf; le corps de bataille des Autrichiens se sauva par Kauder & leur aile par Hohenfriedberg, où heureusement Wallis & Nadasti étaient venus pour couvrir leur retraite: les Prussiens les poursuivirent jusques sur les hauteurs de Kauder, où ils s'arrêtèrent pour prendre quelque repos. Les trophées que les Prussiens remportèrent en cette journée furent en fait de prisonniers: 4 généraux, 200 officiers & 7000 hommes: en fait de drapeaux, timbales, canons &c., 76 drapeaux, 7 étendards, 8 paires de timbales & 60 canons. Le champ de bataille était jonché de morts; les ennemis y perdirent 4000 hommes, parmi lesquels il y avait quelques officiers de marque. La perte de l'armée prussienne en morts & blessés allait à peine à 1800 hommes. Quelques officiers qui devinrent dans cette journée les victimes de la patrie, en méritèrent les regrets; de ce nombre furent le général Truchses, les colonels Massow, Schwérin & During.

Ce fut là la troisième bataille qui se donna pour décider à qui appartiendrait la Silésie, & ce ne fut pas la dernière. Quand les souverains jouent les provinces, les hommes sont les jetons qui les payent. La ruse prépara cette action, & la valeur l'exécuta.

Si le prince de Lorraine n'avait pas été trompé par ses espions, qui l'étaient eux-mêmes, il n'aurait jamais donné aussi grossièrement dans le piége qui lui était préparé; ce qui confirme la maxime de ne jamais s'écarter des principes que l'art de la guerre prescrit, & de la circonspection qui doit obliger tout général qui commande à suivre invariablement les règles que la sûreté exige pour l'exécution de ses projets. Lors même que tout semble favoriser les projets que l'on médite, le plus sûr est toujours de ne pas assez mépriser son ennemi pour le croire incapable de résistance. Le hasard conserve toujours ses droits. Dans cette action même, un quiproquo pensa devenir funeste aux Prussiens. Au commencement du combat le roi tira dix bataillons de la seconde ligne, sous les ordres du lieutenant-général de Kalckstein, pour renforcer le corps de Dumoulin, & il envoya un de ses aides de camp pour avertir le margrave Charles de prendre le commandement de la seconde ligne d'infanterie pendant l'absence de M. de Kalckstein. Cet officier peu intelligent dit au margrave de renforcer la seconde ligne, de sa brigade qui était à l'extrêmité de la gauche. Le roi s'apperçut à temps de cette bévue, & il la redressa avec promptitude. Si le prince de Lorraine avait profité de ce faux mouvement, il aurait pu prendre en flanc la gauche des Prussiens qui n'était pas encore appuyée au ruisseau de Striegau. Tant le sort des Etats & la réputation des généraux tient à peu de chose. Un seul instant décide de la fortune. Mais il faut avouer, vu la valeur des troupes qui combattirent à Friedberg, que l'Etat ne courait aucun risque; il n'y eut aucun corps de repoussé; de 64 bataillons, 27 seulement furent au feu & remportèrent la victoire. Le monde ne repose pas plus sûrement sur les épaules d'Atlas, que la Prusse sur une telle armée.

Il ne doit pas paraître surprenant que l'on ne pour-suivit pas les Autrichiens avec plus d'ardeur. La nuit du 3 au 4 avait été employée à marcher à l'ennemi. La bataille, quoique courte, avait été une suite d'efforts continuels; les munitions de guerre étaient épuisées; les équipages & les munitions de guerre & de bouche étaient à Schweidnitz: il fallait les conduire à l'armée. L'arrière-garde du prince de Lorraine était composée des corps de Wallis & de Nadasti qui n'avaient point combattu; ils occupaient les hauteurs de Hohen-Friedberg, dont il aurait été téméraire de vouloir les déloger: les Prussiens occupaient la hauteur de Kauder; mais celle de Hohen-Friedberg était à leur gauche; il ne fallait donc pas perdre par une fougue imprudente ce qu'on avait gagné par la sagesse. Le lendemain MM. Dumoulin & Winterfeld furent détachés à la poursuite de l'ennemi; ils atteignirent le prince de Lorraine auprès de Landshut. Ce prince ne les attendit pas; il leva son camp à leur approche & chargea Nadasti de couvrir sa retraite. Winterfeld attaqua ce dernier, le mit en fuite & le poursuivit jusqu'aux frontières de la Bohème, après lui avoir tué 200 hommes & pris 130 prisonniers. M. Dumoulin occupa le camp même que les Autrichiens venaient d'abandonner. Après cette victoire, le roi rappella Cagnoni, son ministre de Dresde. Bulau, accrédité à Berlin de la part du roi de Pologne, fut obligé d'en partir, ainsi qu'un résident de Saxe de Breslau. Le roi déclara qu'il regardait l'invasion des Saxons en Silésie comme une rupture ouverte.

L'armée suivit le 6 le corps de Dumoulin & se porta sur Landshut. Lorsque le roi y arriva, il fut entouré d'une troupe de 2000 paysans, qui lui demandèrent la permission d'égorger tout ce qui était catholique dans cette contrée. Cette animosité venait de

la dureté des perſécutions que les proteſtans avaient ſouffertes de la part des curés dans le temps de la domination autrichienne, où l'on avait ôté les égliſes aux luthériens, pour les donner à des prêtres catholiques. Le roi était bien éloigné de leur accorder une permiſſion auſſi barbare. Il leur dit qu'ils devaient plutôt ſe conformer aux préceptes de l'Ecriture, bénir ceux qui les offenſaient, prier Dieu pour ceux qui les perſécutaient, afin d'hériter le royaume des cieux. Les payſans lui répondirent qu'il avait raiſon & ſe déſiſtèrent de leur cruelle prétention. L'avant-garde s'avança juſqu'à Starckſtadt, où elle apprit que les ennemis avaient quitté Trautenau & qu'ils défilaient à Jaromirtz; ſur cela elle ſe poſta à Scalitz. L'armée prit le chemin de Friedland & de Nachod, qui était plus commode pour les ſubſiſtances; après quoi elle déboucha des montagnes & ſe déploya le long de la Métau, petit ruiſſeau dont les bords ſont eſcarpés, qui vient de la Neuſtadt & va ſe jeter dans l'Elbe auprès de Pleſs. Le camp des Autrichiens était derrière l'Elbe entre Schmirgitz & Jaromirtz. Nadaſti, dont le corps était environ de 6000 hommes, fit mine de diſputer à l'avant-garde pruſſienne le paſſage de la Métau, mais M. de Lehwald chaſſa les Hongrois ſans effuſion de ſang, paſſa le ruiſſeau & ſe campa à un quart de mille à l'autre bord. Le lendemain l'avant-garde fut renforcée de 11 bataillons & ſe porta à Caravahlota, d'où le roi, ſe mettant à ſa tête, pouſſa juſqu'à Kœnigsgrætz & occupa le terrain entre Kufeck qui eſt vers l'Elbe & Divetz qui eſt ſur l'Adler; ce ruiſſeau-ci vient des montagnes de Glatz & ſe jette dans l'Elbe auprès de Kœnigsgrætz. L'armée, ſous le commandement du prince Léopold, ſe campa à un quart de mille derrière l'avant-garde. Ces mouvemens obligèrent le prince de Lorraine à s'approcher de

Kœnigsgrætz. Il se posta sur une hauteur au confluent de l'Adler & de l'Elbe vis-à-vis des Prussiens ; il avait appuyé sa droite à un marais, sa gauche se recourbait vers Pardubitz, & à dos il avait une forêt de deux milles qui s'étend vers Holitsch : ce prince avait établi, moyennant trois ponts sur l'Adler, sa communication avec Kœnigsgrætz, où il tenait un détachement de 800 hommes ; il fit élever une redoute devant la ville sur une petite hauteur qui en défendait l'approche aux Prussiens. Sa position était inattaquable, le roi se borna à garnir d'infanterie les villes de Jaromirtz & de Schmirgitz, pour tenir l'Elbe par des détachemens de dragons & des housards, & pour assurer & protéger ses fourrages. A voir ces deux armées rangées autour de Kœnigsgrætz, on aurait dit que c'était un même corps qui en formait le siége. Cependant l'avant-garde & le corps de bataille des Prussiens étaient si avantageusement placés, qu'il aurait été impossible à l'ennemi de l'entamer. On aurait pu tenter quelque entreprise sur Kœnigsgrætz, & il aurait été possible de prendre la ville, mais qu'aurait-on gagné? La ville n'avait ni fortifications, ni magasins, & l'on aurait été obligé de l'abandonner tôt ou tard ; ç'aurait été verser du sang inutilement. Ceux qui ne jugeaient que superficiellement des choses, croyaient que, dans cette heureuse situation, le roi devait changer le projet de campagne qu'il avait fait à Neisse & que ses vues devaient s'étendre avec sa fortune. Il n'en était cependant pas ainsi. La bataille de Friedberg avait sauvé la Silésie : l'ennemi était battu, mais il n'était pas détruit : cette bataille n'avait pas applani les montagnes de la Bohème par lesquelles étaient obligés de passer les vivres pour l'armée. On avait perdu l'année 1744 les caissons des vivres ; les subsistances ne pouvaient donc arriver au camp que sur des chariots de paysans

de la Siléfie. Depuis le départ du margrave de la haute Siléfie, les Hongrois avaient furpris la fortereffe de Cofel, & ils étendaient leurs courfes jufqu'au voifinage de Schweidnitz & de Breslau, ils allaient fe porter fur les derrières de l'armée & en intercepter les fubfiftances; d'ailleurs le roi ne pouvait s'éloigner que de dix ou quinze milles de Schweidnitz, d'où il ne recevait des vivres que de cinq en cinq jours. S'il avait voulu tranfporter le théâtre de la guerre en Saxe, il aurait abandonné la Siléfie à la difcrétion des Autrichiens. Tant de confidérations importantes firent que ce prince refta ferme dans fon premier projet, c'eft-à-dire d'affamer les frontières de la Bohème, pour empêcher l'ennemi d'y pouvoir hiverner.

Les Français firent encore quelques tentatives auprès du roi de Pologne, lui préfentant toujours comme une amorce la couronne impériale, à laquelle il avait renoncé pour long-temps. La feule négociation qui convînt alors aux Pruffiens, c'était celle avec l'Angleterre; parce que cette puiffance feule pouvait ménager la paix avec la reine de Hongrie. Le roi d'Angleterre était alors à Hanovre, & il avait mené le lord Harrington avec lui. Le jeune de Podewils, qui était miniftre à la Haye, reçut ordre de fe rendre à Hanovre pour fonder le terrain & voir dans quelles difpofitions étaient le lord Harrington & la cour.

Pour ce qui regardait les opérations de la guerre, il fut réfolu de fe foutenir le plus long-temps qu'il ferait poffible en Bohème, de choifir avec foin les meilleurs camps qu'on pourrait trouver, d'expofer d'autant moins les troupes, que M. de Naffau allait être détaché pour la haute Siléfie, afin de reprendre Cofel, & d'affecter en toutes les occafions les démonftrations d'une guerre offenfive, pour en impofer à

l'ennemi & lui cacher le véritable deffein que l'on avait de ne rien donner au hafard. M. de Naffau partit le 25 de juin avec 12,000 hommes ; il paffa par Glatz & Reichenftein, & rejeta d'abord les Hongrois fur Neuftadt, d'où il les délogea avec perte de leur côté ; il s'avança enfuite jufqu'à Cofel, & fit les préparatifs du fiége. Cette place avait été prife par la perfidie d'un officier de la garnifon qui déferta: ce traître apprit aux ennemis que le foffé n'était pas perfectionné, & qu'il était guéable à l'angle d'un baftion qu'il leur indiqua. Avec 2000 pandours il paffa le foffé, efcalada le baftion & la place, dont Foris était commandant ; il y eut quelque monde de maffacré ; le refte, au nombre de 350 hommes, fut fait prifonnier ; cela arriva deux jours après que le margrave eut évacué la haute Siléfie.

Pendant que M. de Naffau était ainfi occupé dans la haute Siléfie, le roi mettait tous les foins à faire fubfifter les troupes. Pour cet effet il détacha fa groffe cavalerie vers Opotfchna, qui était à un demi-mille à la gauche des deux corps de l'armée pruffienne : toutes les nuits cette cavalerie donnait l'alarme au prince de Lorraine, pour éprouver fa contenance, fouvent affez mauvaife, & pour le confirmer dans l'opinion que le roi méditait quelque grand deffein, qu'il exécuterait à l'improvifte. Les Autrichiens furent entretenus dans ces inquiétudes pendant quatre femaines. Le roi avait fur fa gauche un détachement à Hohenbruch, & par la jaloufie que ce camp donnait aux ennemis, ils craignaient d'être attaqués par derrière. Réellement les Pruffiens pouvaient fe porter fur Reichenau & fur Hohenmauth, & le prince de Lorraine fe ferait vu contraint de couvrir la Moravie, d'où il tirait fes vivres. Ses magafins étaient établis en échelons ; le plus voifin était celui de Par-

dubitz, derrière celui-là venait celui de Chrudim, & plus vers la Moravie celui de Teutſchbrod. Si cette marche ſe fût exécutée, elle dérangeait toute l'économie des Autrichiens; elle mettait l'armée du roi en état de tirer ſes farines de Glatz, au lieu de les faire venir de Schweidnitz, ce qui était égal. Si le roi préférait d'agir vers ſa droite, il pouvait paſſer l'Elbe non loin de Schmirgitz & prendre le camp de Clumetz, qui était bon & très-avantageux; il avait derrière lui de grandes plaines, qui fourniſſaient des fourrages en abondance: de-là il donnait de la jalouſie aux Autrichiens ſur Pardubitz, & coupait en quelque façon la communication des Saxons avec la Luſace. Ce dernier parti fut préféré au premier, ſur-tout à cauſe des Saxons, le roi ayant eu vent que le comte de *** méditait quelque deſſein ſur la Marche électorale. Pour mieux cacher ſes vues à l'ennemi, le roi détacha M. de Winterfeld avec 3000 hommes pour le camp de Reichenau, en même temps que l'armée fit un mouvement ſur la droite pour paſſer l'Elbe non loin de Jaromirtz, où tous ſes détachemens la rejoignirent. La grande armée appuya ſa droite ſur un bois, où l'on pratiqua un abatis; ſa gauche s'appuyant à l'Elbe auprès du village de Néchanitz, ayant l'avantage des hauteurs & du glacis d'un bout du camp à l'autre. M. Dumoulin repaſſa la Métau avec 6 bataillons & 40 eſcadrons, & ſe poſta à Skalitz, pour aſſurer la communication des vivres entre Jaromirtz & Neuſtadt, où il y avait un bataillon en garniſon. Peut-être le premier projet dont nous avons parlé aurait-il été meilleur que celui qu'on exécuta. On a ſu depuis que le duc de Weiſſenfels n'aurait pas ſuivi le duc de Lorraine vers les frontières de la Moravie. De Reichenau à Glatz il n'y a que cinq milles, au lieu qu'il y en avait dix de Clumetz à Schweidnitz, ce qui rendait le

tranſport des vivres plus difficile ; mais les hommes ſont des fautes, & celui qui en fait le moins a des avantages ſur ceux qui en font plus que lui. Tout le temps que l'armée ſéjourna à Clumetz ne fut employé qu'à des fourrages de la part des deux armées, & à pouſſer de part & d'autre des partis pour les empêcher. De tous les officiers autrichiens il n'y eut que le ſeul colonel Derchofi qui ſe ſignalât à la petite guerre ; il fit quelques priſes, que M. de Fouquet vengea par les partis qu'il envoyait de Glatz ſur les derrieres de l'armée autrichienne, & qui les déſolaient par de fréquentes priſes qu'ils faiſaient ſur eux. Il y avait un poſte détaché à Schmirgitz, qui mit un nouveau ſtratagème en uſage pour intimider les Hongrois qui venaient tirer ſur une redoute & ſur une ſentinelle placée près du pont de l'Elbe ; c'eſt une plaiſanterie qui délaſſera le lecteur de la gravité des matières qu'il a ſous les yeux. Quelques ſentinelles ayant été bleſſées par des pandours, les grenadiers de Kalckſtein s'aviſèrent de faire un mannequin, de l'habiller en grenadier & de le placer à l'endroit où était la ſentinelle ; ils faiſaient mouvoir cette poupée par des cordes, de ſorte qu'à une certaine diſtance on la prenait pour un homme ; ils s'embuſquèrent en même temps dans les brouſſailles voiſines. Les pandours arrivent & tirent ; le mannequin tombe, les voilà qui veulent ſe jeter deſſus ; auſſi-tôt part un feu très-vif des brouſſailles, les grenadiers tombent ſur eux & font priſonniers tous ceux qu'ils avaient bleſſés : depuis ce temps-là ce poſte fut tranquille.

Mais revenons à des objets plus importans. Depuis la bataille de Friedberg, le prince de Lorraine n'avait ceſſé d'importuner la cour pour qu'elle le renforçât. On lui envoya alors 8 régimens, tirés en partie de la Bavière, de l'armée du Rhin, & de la gar-

nison de Fribourg dont l'échange venait de se faire avec les Français ; mais en même temps que ces secours arrivèrent, le duc de Weissenfels le quitta, ne lui laissant que 6,000 Saxons, au lieu de 24,000 qu'il y avait. Voici la raison de cette retraite : le roi avait été informé que le roi de Pologne était en négociation avec les Bavarois, pour prendre, moyennant des subsides, 6,000 hommes de ses troupes à son service. Ces troupes auraient pu faire une fâcheuse diversion dans le Brandebourg. Les voies d'accommodement étaient fermées en Saxe ; la seule façon de contenir cette cour était celle de l'intimider. Pour cet effet le prince d'Anhalt rassembla ses troupes auprès de Halle; il fut renforcé par 4 régimens d'infanterie & 3 de cavalerie que M. de Gessler lui mena de Bohème. Les Saxons pouvaient s'attendre que le prince d'Anhalt agirait offensivement contr'eux ; ce corps était assez fort pour les subjuguer. Un manifeste parut en même temps, dans lequel on déclarait que le roi ayant devant lui l'exemple de la reine de Hongrie, qui avait traité en ennemis les alliés & les troupes auxiliaires du défunt empereur, savoir les Hessois, les Palatins & les Prussiens, que le roi, dis-je, se croiait autorisé à traiter également en ennemis les Saxons, auxiliaires de la reine de Hongrie, & à leur faire éprouver tout le mal qu'ils avaient fait ou médité de faire aux Etats du roi. Le prince d'Anhalt avait déjà le bras levé, il allait frapper, lorsque la signature de la convention de Hanovre suspendit le coup qu'il allait porter.

Il faut se souvenir que les Français n'avaient accompli aucun des articles du traité de Versailles ; qu'ils refusaient tout secours aux Prussiens ; que la retraite du prince de Conti abandonnait le trône impérial au premier occupant, les Français rompaient tous les liens qui les unissaient aux princes d'Allemagne. Il faut

joindre à ces raisons une raison plus forte encore, l'épuisement total des finances. Ces motifs portèrent le roi à négocier la paix; la convention de Hanovre avait pour base la paix de Breslau, & le roi George s'engageait de plus d'en procurer la garantie de la part de toutes les puissances de l'Europe à la paix générale. Le roi promettait de son côté de reconnaître empereur le grand-duc de Toscane. George, après avoir été longtemps balloté entre ses ministres de Hanovre & le lord Harrington, signa ce traité le 22 septembre. Il paraissait alors que la pacification de l'Empire suivrait immédiatement la convention de Hanovre: mais il ne suffisait pas d'avoir calmé les passions du roi d'Angleterre; il y avait des ennemis plus irréconciliables qui voulaient abattre la puissance naissante des Prussiens. *** à Dresde, & Bartenstein à Vienne, jugeaient que le moment en était venu, & ils voulaient profiter des circonstances qu'ils croyaient leur être favorables. La couronne impériale rehaussait la fierté de la cour de Vienne; & le désir de partager les dépouilles d'un ennemi, donnait de la fermeté à celle de Dresde.

Il sera peut-être nécessaire, pour l'intelligence des faits, de rapporter de quelle manière la dignité impériale retourna à la nouvelle maison d'Autriche. Depuis la paix de Fussen, le comte de Ségur avait pris le chemin du Necker, pour se joindre au prince de Conti. M. de Bathyani le suivit & traversa l'Empire, afin de se joindre au corps du duc d'Aremberg, qui avait son quartier à Weilbourg. La France aurait dû dans ce moment faire les derniers efforts pour empêcher cette jonction; mais elle n'agissait pas. Le prétexte de la guerre était d'empêcher que la dignité impériale ne rentrât dans la nouvelle maison d'Autriche: la France devait donc rassembler des forces aux environs de Francfort, ce qui l'aurait rendue maîtresse de l'élec-

tion ; il fallait autoriser le prince de Conti à chasser le duc d'Aremberg du voisinage de cette ville, & empêcher sur-tout sa jonction avec M. de Bathyani, qui donnait une supériorité marquée aux Autrichiens sur les Français. Louis XV & le prince de Conti avaient souvent assuré le roi dans leurs lettres, qu'au risque d'une bataille, ils s'opposeraient à l'élection du grand-duc ; c'étaient de belles paroles. La bataille ne se donna point. Le prince de Conti fut obligé de détacher 15,000 hommes pour la Flandre. Le comte de Traun eut le commandement de l'armée de l'Empire. Il détacha Bærenklau & lui fit passer le Rhin à Biberich. Le prince de Conti en prit l'alarme ; il fit sauter son pont d'Aschaffenbourg, rompre celui de Hœchst, & se retira à Gerau sur le Rhin. Le grand-duc se rendit en personne à son armée. Traun passa le Mein. Bærenklau défit quelques compagnies franches du prince de Conti auprès d'Oppenheim. Sur cela les Français n'y tinrent plus. Le prince de Conti repassa le Rhin à Germersheim & à Rheinturkheim. Son équipage fut pris par les ennemis, qui l'inquiétèrent fort dans sa retraite ; il se compa à Worms derrière le ruisseau d'Osthofen, se retira de-là à Mauterstadt, où il finit une campagne peu glorieuse pour les armes françaises.

La retraite du prince de Conti fut le signal qui fit éclater l'esprit de vertige des princes de l'Empire & leur attachement pour la maison d'Autriche. On s'étonne avec raison, en considérant la hauteur & le despotisme avec lesquels cette maison avait gouverné l'Allemagne, qu'il se trouvât des esclaves assez vils pour se soumettre au joug qu'elle leur imposait ; & cependant le grand nombre était dans ces sentimens. Le roi d'Angleterre avait à sa disposition tout le collége électoral ; il était maître de la diète de l'empire.

L'électeur de Maïence devait sa fortune à la maison d'Autriche, & n'était que l'organe de ses volontés. C'est un ancien usage que le doyen du collége électoral invite les électeurs à la diète d'élection. Après la mort de Charles VII, l'électeur de Maïence s'acquitta de ce devoir & fixa l'ouverture de la diète au 1 de juin. Le baron d'Erthal, chargé de cette ambassade, se rendit à Prague & fit la même invitation au royaume de Bohème qu'aux autres électeurs, ce qui était contraire aux décisions de la dernière diète, qui portait qu'on laisserait dormir la voix de Bohème. On avait craint au commencement de l'année 1745, tant à Vienne qu'à Hanovre, que l'armée du prince de Conti n'empêchât à Francfort les partisans du grand-duc de Toscane de lui donner leurs voix, & l'on avait jeté les yeux sur la ville d'Erfort pour y assembler la diète: cela aussi était contraire aux lois fondamentales du corps germanique, sur-tout à la bulle d'or: la faiblesse des Français sauva cette transgression à la reine de Hongrie. La diète de l'Empire s'assembla donc à Francfort le 1 de juin. La France donna l'exclusion au grand-duc; mais l'armée du prince de Conti, qui devait appuyer cette déclaration, ayant déjà disparu, c'était de la part des Français un aveu tacite d'impuissance, qui leur aliéna le cœur de tous leurs alliés. Les ministres de Brandebourg & l'électeur Palatin remirent un mémoire à la diète, lequel demandait l'examen de trois points: 1°. si les ambassadeurs invités par l'électeur de Maïence étaient admissibles à donner leur suffrage? 2°. si leurs cours avaient toute la liberté requise selon la bulle d'or? 3°. si quelques-uns ne s'en étaient pas privés eux-mêmes, ou par des promesses, ou par vénalité? Le premier de ces points regardait l'ambassadeur de Bohème, qui ne devait point être admis; le second dé-

ſignait l'ambaſſadeur palatin, dont le ſecrétaire avait été enlevé par les Autrichiens aux portes de Francfort; & preſque tout le collége électoral ſe trouvait dans le troiſième cas. Ils finirent en proteſtant contre l'aſſemblée de la diète, qui ſerait cenſée illégale juſqu'au redreſſement de ces griefs, & ſe retirèrent. Comme une fauſſe démarche en entraîne une autre, la cabale autrichienne paſſa par-deſſus toutes les bienſéances; & ſans avoir égard à ces proteſtations, le jour de l'élection fut déterminé au 13 de ſeptembre. L'ambaſſadeur brandebourgeois & le palatin ſe retirèrent à Hanau, en proteſtant contre cette aſſemblée illicite & ſchiſmatique, dont les réſolutions & les opérations devaient être regardées comme nulle.

Le grand-duc fut élu le 13 de ſeptembre, au grand contentement du roi d'Angleterre & de la reine de Hongrie. Reſtait à ſavoir s'il convenait mieux au roi de reconnaître purement & ſimplement le nouvel empereur, ou de lui rompre entièrement en viſière, en déclarant qu'il ne reconnaiſſait ni élection ni élu. Ce prince tint un juſte milieu entre ces deux partis. Il garda un profond ſilence, parce que 1°. il ne pouvait mettre la France en action pour renverſer ce qui s'était fait à Francfort, & qu'en ſecond lieu, reconnaître l'empereur ſans nul beſoin, ç'aurait été ſe priver à la paix du mérite d'une complaiſance qu'on pouvait alors faire valoir. La reine de Hongrie jouiſſait déjà paiſiblement à Francfort du ſpectacle de cette couronne impériale, qu'elle avait placée avec tant de peine ſur la tête de ſon époux; elle laiſſait la repréſentation à l'empereur, & réſervait pour elle l'autorité; elle n'était pas même fâchée qu'on remarquât que le grand-duc était le fantôme de cette dignité & qu'elle en était l'ame. Cette princeſſe montra trop de hauteur pendant ſon ſéjour à Francfort; elle traitait

les princes comme ses sujets, elle fut même plus qu'impolie à l'égard du prince Guillaume de Hesse. Elle annonçait ouvertement dans ses discours, qu'elle aimerait mieux perdre son cotillon que la Silésie; elle disait du roi de Prusse, qu'il avait quelques qualités, mais qu'elles étaient ternies par l'inconstance & par l'injustice. Par le moyen d'émissaires secrets, le roi avait fait lâcher quelques propos de paix, qui furent tous rejetés. La fermeté de l'impératrice dégénérait quelquefois en opiniâtreté; elle était comme énivrée de la dignité impériale qu'elle venait de remettre dans sa maison. Uniquement occupée de perspectives riantes, elle croyait déroger à sa grandeur en entrant en négociation d'égal à égal avec un prince qu'elle accusait de rebellion. A ce motif de vanité se joignaient des raisons d'Etat plus solides. Depuis Ferdinand I, les principes de la maison d'Autriche tendaient à établir le despotisme en Allemagne: rien n'était donc plus contraire à ce dessein, que de souffrir qu'un électeur acquit trop de puissance; qu'un roi de Prusse, fortifié des dépouilles de l'empereur Charles VI, employa ses forces contre l'ambition autrichienne, & soutînt contre elle avec trop d'efficace les libertés du corps germanique.

Voilà les véritables raisons qui empêchèrent la cour de Vienne d'accéder au traité de Hanovre. Le roi de Pologne avait des raisons différentes. Son objet principal était de conserver la couronne de Pologne dans sa maison; & pour s'en assurer davantage, il espérait par cette guerre gagner une communication de la Saxe en Pologne par la Silésie; il ambitionnait la possession du duché de Glogau, ou de plus même, s'il pouvait l'obtenir; & * * *, qui croyait le roi de Prusse aux abois, ne voulait point de composition. Les espérances bien ou mal fondées de ces deux cours

empêchèrent que la convention de Hanovre ne devînt alors une paix entre ces trois puiſſances belligérantes. Cependant le roi d'Angleterre ſe flattait, à force d'inſiſter ſur la même choſe, de ramener enfin l'impératrice & le roi de Pologne à ſon ſentiment; les aſſurances qu'il en donnait au roi de Pruſſe, firent ſuſpendre l'expédition de Saxe. Dans ces circonſtances d'ailleurs, il n'aurait pas été convenable d'embrouiller les affaires plus qu'elles ne l'étaient déjà, & d'entreprendre une nouvelle guerre. Cette modération, que le roi mit dans ſa conduite, ne pouvait tourner qu'à la confuſion de ſes ennemis, qui tâchaient, en calomniant ſes démarches, d'attirer ſur lui la haine des ſouverains de toute l'Europe.

Mais ces meſures que l'on voulait garder avec la Saxe, n'empêchaient pas de pouſſer la guerre avec vigueur contre l'impératrice-reine. On ſe trompe lorſqu'on croit fléchir ſon ennemi en le ménageant les armes à la main; les victoires ſeules le forcent à la paix. C'eſt ce qui fit qu'on preſſa les opérations de M. de Naſſau. Coſel lui oppoſa une faible réſiſtance; il ouvrit la tranchée du côté de la baſſe Oder; le feu prit par accident à quelques maiſons; ce qui obligea le commandant à ſe rendre le 6 de ſeptembre. M. de Naſſau y fit priſonniers 3000 croates, & ne perdit au ſiége que 45 hommes. Ce général, après avoir ravitaillé la ville & y avoir laiſſé une garniſon de 1200 hommes, ſe porta ſur Troppau avec ſa petite armée; de-là les partis mirent à contribution quelques cercles de la Moravie; il eut de petites affaires avec les Hongrois, dont il ſortit toujours avec avantage & avec gloire.

Mais il eſt temps de retourner en Bohème, où nous avons laiſſé l'armée pruſſienne au camp de Clumetz, & celle des Autrichiens à celui de Kœnigsgrætz. Les

ennemis tentèrent deux fois d'emporter de vive force la petite ville de Neuſtadt, où commandait le major Tauenzien; mais ils furent toujours repouſſés par la valeur de ce digne officier. Ce poſte était très-important, parce qu'il aſſurait la communication de la Siléſie. Le prince de Lorraine, qui ſe croyait plus fort par les ſecours qu'il avait reçus, qu'affaibli par le départ des Saxons, paſſa l'Adler, & s'établit dans le camp que les Pruſſiens avaient eu entre Kœnigsgrætz & Caravalhota. Les Pruſſiens firent un mouvement en conſéquence; ils mirent l'Elbe devant leur front, leur droite à Schmirgitz & leur gauche à Jaromirtz. M.Dumoulin garda ſon poſte de Skalitz, & le général Lehwald occupa la hauteur de Pleſs au confluent de la Métau dans l'Elbe; de ſorte que les Pruſſiens tenaient ces deux rivières. M. de Valori avait pris un logement dans le fauxbourg de Jaromirtz; on l'avertit qu'il valait mieux entrer dans la ville & il n'en voulut rien croire. Un partiſan autrichien, nommé Franquini, qui entretenait des intelligences avec l'hôte du marquis, tenta de l'enlever. Il ſe gliſſa par des granges & des jardins; mais par mépriſe il enleva le ſecrétaire au lieu du miniſtre. Ce ſecrétaire, nommé Darget, eut l'eſprit de déchirer toutes ſes lettres; pour ſauver ſon maître, il dit qu'il était Valori, & ne détrompa Franquini que lorſqu'il n'était plus temps de prendre le miniſtre. Par ſa poſition l'armée pruſſienne était inattaquable. Suppoſé même que le prince de Lorraine eût voulu tenter le paſſage de la Métau à l'aide de pluſieurs ponts conſtruits ſur l'Elbe, le roi pouvait ſe porter derrière l'ennemi & le couper de Kœnigsgrætz. Franquini était le ſeul qui donnât quelques inquiétudes pour les vivres; il s'était poſté dans une forêt nommée vulgairement le royaume de Silva; ce bois communique aux chemins de Braunau, Starck-

ftadt & Trautenau ; il tombait de ce repaire fur les convois qui venaient de la Siléfie. Chaque convoi avait une petite bataille à livrer ; fouvent il fallait y envoyer des fecours ; cela fatiguait les troupes & l'on ne fe nourriffait que l'épée à la main.

L'impératrice-reine cependant commençait à s'ennuyer de cette guerre, qui ne décidait rien. Preffée par le roi d'Angleterre de faire la paix, elle voulut au moins tenter encore la fortune avant de quitter la partie, & donna au prince de Lorraine l'ordre précis d'agir offenfivement, & s'il le pouvait avec avantage, d'engager une affaire générale avec les Pruffiens. Pour l'aider dans une entreprife auffi importante, elle lui avait formé une efpèce de confeil, compofé du duc d'Aremberg & du prince Lobkowitz ; elle les envoya tous deux à l'armée, fe flattant d'avoir pourvu à tout, & que la fortune qui avait couronné fon époux à Francfort, lui gagnerait des batailles en Bohème. On fut bientôt dans le camp pruffien que Mrs. d'Aremberg & de Lobkowitz avaient joint le prince de Lorraine, & l'on devina à peu-près les intentions de cette princeffe. Le prince Lobkowitz, d'un tempérament violent & impétueux, voulait attaquer & ferrailler fans ceffe ; il envoyait tous les jours les houfards à la petite guerre, fouvent même mal à propos, & s'emportait lorfque Nadafti ou Franquini avaient effuyé quelque échec. Le prince de Lorraine, qui connaiffait les Pruffiens pour avoir fait trois campagnes contre eux, aurait préféré la guerre de chicane à celle qu'on lui ordonnait de faire; il fe ferait contenté de difputer les fubfiftances, de confumer fon ennemi à petit feu & d'accumuler beaucoup de petits avantages, qui réunis font l'équivalent des plus grands fuccès. Pour le duc d'Aremberg, appefanti par l'âge, il était de l'avis du dernier qui opinait.

Les

Les deux armées n'étaient diſtantes l'une de l'autre que d'une demi portée de canon. Le roi, de ſa tente, qui était ſur une hauteur, voyait tous les jours les généraux ennemis venir reconnaître ſa poſition : on les aurait pris pour des aſtronomes, car ils obſervaient les Pruſſiens avec de grands tubes ; enſuite ils délibéraient enſemble; mais ils ne pouvaient rien entreprendre contre un camp qui était trop avantageux & trop fort pour être bruſqué. Bientôt les ennemis donnèrent l'alarme au corps du général Lehwald; 1500 pandours paſſèrent la Métau pendant la nuit & ſe retranchèrent ſur une hauteur voiſine de celle des Pruſſiens ; un eſſaim de troupes légères devait les ſuivre. M. de Lehwald ne leur en laiſſa pas le temps ; il marcha à eux à la tête de deux bataillons, les chaſſa, la bayonnette au bout du fuſil, de leur redoute, leur prit 40 hommes & les fit pourſuivre par ſes houſards. Le pont de la Métau ſe rompit pendant leur fuite précipitée, & plusieurs ſe noyèrent. Cette belle action de M. de Lehwald empêcha les Autrichiens d'établir une communication avec Franquini, qui voulait empêcher les convois d'arriver au camp pruſſien. Le prince de Lobkowitz ne ſe rebutait pas pour avoir manqué quelques projets ; il en formait ſans ceſſe de nouveaux & tenta pour la troiſième fois de prendre Neuſtadt. La ville fut inveſtie le 6 ſeptembre par 10,000 hommes ; le roi n'en fut informé que le 12. Il envoya incontinent Dumoulin & Winterfeld à ſon ſecours. Winterfeld, avec 300 fantaſſins du régiment de Schwérin, força le paſſage d'un bois défendu par 2,000 pandours ; les Hongrois perdirent 2 canons, & furent jetés dans une eſpèce de précipice qu'ils avaient derrière leur front. A l'approche des Pruſſiens le ſiége de Neuſtadt fut levé ; ils repaſſèrent la Métau & ſe retirèrent dans leur camp. M. de Tauenzien, enfermé dans une bi-

coque ſans défenſe, dont la muraille était crevaſſée en beaucoup d'endroits, avait ſoutenu cinq jours de tranchée ouverte contre 10,000 ennemis qui l'aſſiégeaient, & qui, les deux derniers jours, lui avaient coupé les canaux qui portaient l'eau aux fontaines de la ville : les murailles avaient été battues par dix pièces d'artillerie, qui en avaient fait écrouler un pan conſidérable. Nous avons vu des places fortifiées par les Vauban & les Cœhorn ne tenir pas auſſi long-temps à proportion : ce n'eſt donc pas toujours la force des ouvrages qui défend les places, mais plutôt la valeur & l'intelligence de l'officier qui y commande. Le poſte de Neuſtadt ne pouvait plus ſe défendre, depuis que l'eau y manquait ; mais en l'abandonnant on perdait à l'égard de la ſûreté des convois : cependant les fourrages étant tout conſumés dans le voiſinage, il était à propos de changer de poſition, & l'on ruina les murailles de cette ville. Le 18 ſeptembre l'armée paſſa l'Elbe auprès de Jaromirtz & ſe campa à Kowalkowitz ſans que l'ennemi fit le moindre mouvement pour s'y oppoſer. Il fallut de ce camp détacher le général Polentz avec 1000 chevaux & 3 bataillons, pour couvrir la nouvelle Marche & l'Oder contre un corps de 6,000 ulans que le roi de Pologne avait levé, & qu'il voulait attirer en Saxe, pour y joindre ſes autres troupes ; les autres détachemens rentrèrent dans l'armée & M. Dumoulin en couvrit la gauche.

Il ſe fit ce jour-là un feu de joie dans l'armée autrichienne, pour célébrer l'élection du grand-duc ; le nom d'armée impériale réjouiſſait les officiers qui la compoſaient ; deux jours ſe paſſèrent en feſtins, où le vin ne fut pas épargné. Peut-être aurait-ce été le moment d'attaquer ; mais le roi ne voulut point s'écarter de ſon plan de campagne. Il réſolut donc de tranſporter ſon camp à Staudentz ; le chemin qui

y conduit, paſſe par une vallée bordée de bois & de montagnes qui tiennent à la forêt de Silva. Franquini s'embuſqua auprès du village de Liebenthal, ſur le chemin où la ſeconde colonne devait paſſer. Le prince Léopold qui la conduiſait, détacha quelques bataillons, qui traquèrent le bois, en même temps que M. de Malachowsky, à la tête de quelques centaines de houſards, grimpant ſur ces rochers eſcarpés, aida l'infanterie à chaſſer ce partiſan de ſon embuſcade: cette action, la plus hardie que l'infanterie puiſſe entreprendre, combla M. de Malachowsky de gloire. Il eut cependant 20 hommes de tués & 40 de bleſſés dans cette affaire. L'armée n'entra que ſur le tard dans le camp de Staudentz. M. de Lehwald avec ſon corps occupa Starckſtadt, & M. Dumoulin ſe rendit à Trautenau avec ſon détachement, pour couvrir les convois qui venaient de la Siléſie. Les Pruſſiens embraſſaient ainſi toute la chaîne des montagnes qui côtoient les frontières de la Siléſie depuis Trautenau vers Braunau; cette partie fut radicalement fourragée, & l'ennemi n'aurait pas été en état d'y ſubſiſter pendant l'hiver. Cela formait une barrière qui mettait juſqu'au printemps prochain la Siléſie à couvert d'incurſions. Les fourrages ſe faiſaient toutefois avec bien plus de difficulté que dans les plaines, par la nature du terrain coupé & difficile qui environnait le camp: afin de ne point expoſer les troupes à quelque affront, il fallait des convois de 3000 chevaux & de 7 à 8000 hommes d'infanterie pour couvrir les fourrageurs; chaque botte de paille coûtait un combat. Moratz, Trenck, Nadaſti, Franquini étaient tous les jours aux champs; enfin c'était une école pour la petite guerre. De tous les officiers autrichiens, Franquini était celui qui avait la connaiſſance la plus exacte des chemins qui vont de Bohème en Siléſie; il

attaqua avec 4000 pandours, entre Schatzlar & Trautenau, un convoi de farine efcorté par 300 fantaffins. Le jeune Mœllendorff, aide de camp du roi, conduifait ce convoi; il foutint tous les efforts des ennemis, & s'empara d'un cimetière qui dominait le défilé, d'où il protégea les chariots & fe défendit durant trois heures, jufqu'à l'arrivée du fecours de Dumoulin, qui le dégagea entièrement. Les ennemis laiffèrent 40 morts fur la place: la perte de l'efcorte fut légère, à cela près que Franquini détala une trentaine de chariots, dont il emmena les chevaux. Quoique ces petites actions ne foient que des bagatelles, elles font trop d'honneur à la nation & à ceux qui y ont eu part, pour laiffer enfevelir dans l'oubli ce qui peut devenir un germe d'émulation pour la poftérité. C'était chaque jour de nouvelles entreprifes de la part de l'ennemi; ayant la faveur du pays, il était inftruit que le dépôt des vivres & la boulangerie de l'armée étaient établis à Trautenau, & cette connaiffance lui fuffit pour faire mettre le feu aux quatre coins de cette malheureufe ville; en trois heures de temps toutes les maifons ne firent plus qu'un monceau de cendres. Comme on avait eu la précaution de placer les tonneaux de farine dans des caves bien voûtées, il n'y eut de perdu que quelques chariots de bagage que les flammes confumèrent. Cette action inhumaine retomba fur fes auteurs, & l'impératrice-reine, au lieu d'y gagner, eut en Bohême une ville de plus de ruinée.

Ces tentatives n'étaient que le prélude de ce que la cour de Vienne & fes généraux méditaient depuis long-temps d'exécuter. Le prince de Lorraine voyait que les Pruffiens fe préparaient à quitter la Bohême; il les fuivit & vint fe camper à Kœnigsfaal, pour les obferver de plus près. Le camp de Staudentz n'avait

pas été pris selon toutes les règles de l'art. Le roi avait affaibli son armée par ses détachemens, & il ne lui restait pas assez de troupes pour remplir l'espace qu'il avait à garnir. M. de Nassau était dans la haute Silésie, M. de Polentz dans la nouvelle Marche, M. Dumoulin à Trautenau, lequel, depuis que Franquini avait fait quelques tentatives sur Schatzlar, obligé d'y marcher, fut relevé par M. de Lehwald à Trautenau: il ne restait après tous ces détachemens que 18,000 hommes dans l'armée que le roi commandait, de sorte qu'ils n'occupaient pas tout le terrain que le caprice de la nature avait formé pour une nombreuse armée. Ce corps dominait en certains endroits les hauteurs voisines; mais la droite était entièrement dominée par un monticule que la faiblesse de l'armée ne permettait pas d'occuper; cependant on avait placé des gardes de cavalerie & des corps de housards sur ces hauteurs, pour en être maître en cas de besoin. La cavalerie à la vérité ne pouvait guère aller à la découverte au-delà d'un demi-mille, à cause des bois, des défilés & des gorges des montagnes; l'ennemi en revanche envoyait tous les jours des partis de 4 à 500 chevaux, qui rodaient autour du camp prussien; ils défilaient, allaient & venaient le long de la forêt de Silva, en tirant vers Marchendorf, où Franquini avait son petit camp. L'armée autrichienne n'était qu'à une marche de celle du roi, ce qui fit appréhender à celui-ci que le dessein du prince de Lorraine ne fût de gagner Trautenau avant lui. Pour prévenir l'ennemi, qui aurait par-là coupé son corps de la Silésie, le roi résolut de se mettre en marche le lendemain; mais pour être préalablement mieux informé des mouvemens des Autrichiens, il fit partir sur le champ un détachement de 2000 chevaux commandés par le général Katzler, pour aller

à la découverte ſur les chemins d'Arnau & de Kœnigsſaal, avec ordre de faire des priſonniers & de prendre des payſans des environs, afin d'avoir des nouvelles de ce qui ſe paſſait dans le camp du prince de Lorraine. M. de Katzler s'avança avec ſa troupe, & ſe trouva, ſans le ſavoir, entre deux colonnes d'Autrichiens qui ſe gliſſaient dans les forêts pour lui dérober la connaiſſance de leur marche; il apperçut devant lui un grand nombre de troupes légères, & un corps de cavalerie, de beaucoup ſupérieur au ſien, qui les ſuivait; ſur quoi il ſe replia en bon ordre ſur le champ & rendit compte au roi de ce qu'il avait vu; mais il n'avait pas vu grand'choſe. Les troupes reçurent ordre de ſe mettre en marche le lendemain à 10 heures, & le 30 de ſeptembre à 4 heures du matin, pendant que le roi avait auprès de lui les généraux du jour, pour leur dicter la diſpoſition de la marche, un officier vint l'avertir que les grand'gardes de la droite du camp découvraient une longue ligne de cavalerie, & qu'autant qu'on en pouvait juger par l'étendue de la pouſſière, ce devait être toute l'armée ennemie; quelques officiers vinrent un moment après rapporter que quelques corps autrichiens commençaient à ſe déployer vis-à-vis du flanc droit du camp. Sur ces nouvelles les troupes reçurent ordre de prendre inceſſamment les armes, & le roi ſe rendit auprès des grand'gardes, pour juger par ſes propres yeux de l'état des choſes & du parti qu'il y avait à prendre. Il faut, pour ſe faire une juſte idée de la bataille de Sorr, ſe préſenter exactement le terrain ſur lequel elle ſe donna. Dans la poſition où était l'armée avant la bataille, ſa droite s'appuyait à un petit bois gardé par un bataillon de grenadiers, & le village de Burckerſdorf était ſur le flanc droit, prenant de Pruſſenitz au chemin de Trautenau; il

n'était point occupé, parce qu'il est situé dans un fond & que les maisons en sont isolées : ce fond bas régnait depuis le front jusqu'à l'extrêmité de la droite & séparait le camp d'une hauteur assez élevée, qui s'étendait du chemin de Burckersdorf à Prusenitz, & sur laquelle on avait placé les housards & les gardes du camp. Le front de l'armée était couvert par le village de Staudentz, au-delà duquel régnaient des montagnes & des bois qui tenaient au royaume de Silva. La gauche de la petite armée était appuyée à un ravin impraticable. Deux chemins menaient du camp à Trautenau ; l'un par la droite du camp, laissant Burckersdorf à gauche, passait par un petit défilé & conduisait ensuite par une plaine unie à Trautenau ; l'autre partait de la gauche de l'armée, passait par une vallée pleine de défilés & par le village de Rudersdorf, menant à Trautenau plutôt par des sentiers que par une route battue. Lorsque le roi arriva à ses grand'gardes, il vit que les Autrichiens commançaient à se former, & il jugea qu'il serait plus téméraire de se retirer à travers des défilés devant une armée qu'il avait si près de lui, que de l'attaquer malgré la prodigieuse infériorité du nombre. Le prince de Lorraine avait bien compté que le roi prendrait le parti de la retraite, & c'était sur quoi il avait fait sa disposition ; il voulait engager une affaire d'arrière-garde, & il est sûr que celle-là lui aurait réussi. Mais le roi prit sans balancer le parti de l'attaquer, parce qu'il aurait été plus glorieux d'être écrasé en vendant chèrement sa vie, que de périr dans une retraite qui aurait assurément dégénéré en fuite ignominieuse.

Quelque danger qu'il y ait à manœuvrer en présence d'un ennemi déjà rangé en bataille, les Prussiens passèrent par-dessus ces règles & firent un quart

de converſion à droite pour préſenter un front parallèle à celui de l'ennemi ; cette manœuvre délicate ſe fit avec un ordre & une célérité inconcevables ; mais les Pruſſiens ne ſe préſentèrent que ſur une ligne vis-à-vis des Autrichiens, qui étaient ſur trois lignes de profondeur ; il fallut même que ce déploiement s'exécutât ſous le feu de 28 pièces de canon que les ennemis avaient diſpoſées en deux batteries, & d'un bon nombre de grenades royales qu'ils jetaient parmi la cavalerie. Mais rien ne déconcerta les Pruſſiens ; aucun ſoldat ne parut craindre, aucun ne quitta ſon rang. Quelque diligence que l'on employât à ſe former ainſi, la droite fut expoſée près d'une demi-heure au canon de l'ennemi, avant que la gauche fût entièrement ſortie du camp. Alors le maréchal de Buddenbrock reçut ordre d'attaquer avec la cavalerie ; ce qu'il exécuta ſans balancer. Les Autrichiens avaient mal choiſi leur terrain ; la cavalerie avait une eſpèce de précipice derrière elle ; elle était ſur trois lignes, auxquelles le terrain étroit n'avait pas permis de donner une diſtance convenable ; à peine y avait-il entre chaque ligne vingt pas d'intervalle : ils tirèrent de la carabine ſelon leur uſage, mais n'eurent pas le temps de mettre l'épée à la main, ayant été culbutés en partie dans le fond qu'ils avaient derrière eux & en partie jetés ſur leur propre infanterie. Cela devait arriver ; car la première ligne renverſée devait néceſſairement ſe jeter ſur la ſeconde, celle-là ſur la troiſième, & il n'y avait point d'eſpace où ces corps, qui faiſaient 50 eſcadrons, puſſent ſe reformer. La première brigade de l'infanterie de la droite des Pruſſiens, animée par ce ſuccès, ſe hâta trop d'attaquer ces batteries des Autrichiens dont nous avons parlé ; 28 canons chargés à mitraille éclaircirent dans un moment les rangs des aſſaillans & les firent plier ;

5 bataillons, dans lesquels consistait la réserve, arrivèrent fort à propos ; ceux qui avaient été repoussés se reformèrent auprès d'eux, & d'un effort commun ces 10 bataillons emportèrent la batterie. M. de Bonin, lieutenant général, & M. de Geist, colonel, eurent la principale part à cette belle action. Alors on apperçut une grosse colonne d'ennemis qui venait de leur droite & qui descendait des hauteurs pour s'emparer de Burckersdorf: le roi les prévint en bordant ce village d'un bataillon de Kalckstein. On mit le feu aux maisons les plus écartées vers la gauche, pour couvrir ce bataillon, pendant que l'infanterie de la gauche se formait derrière ; ce bataillon tira par pelotons contre l'ennemi comme il eût fait dans une place d'exercice, & la colonne se retira en fuyant. La cavalerie de la droite des Prussiens devenait dès-lors inutile à l'endroit où elle était. Ce précipice dans lequel elle avait jeté les Autrichiens, prenait depuis le chemin de Trautenau & allait en diminuant toujours de largeur vers le centre des Prussiens, mais en tirant vers le village de Sorr, qui était en avant. On laissa donc les cuirassiers de Buddenbrock & quelques housards pour suivre l'infanterie en seconde ligne. Les gendarmes, Prusse, Rottembourg & Kiau, qui faisaient 20 escadrons, furent envoyés à la gauche de l'armée, pour y renforcer cette aile, tandis que l'infanterie de la droite prenait celle de l'ennemi en flanc, & la menait battant devant elle en la faisant replier sur la droite des Impériaux. Les gardes, qui étaient au centre de la ligne, conduites par le prince Ferdinand de Brunswic, attaquèrent alors une hauteur que les ennemis tenaient encore ; elle était escarpée & chargée de bois ; elle fut emportée cependant : & ce qu'il y avait de singulier, c'est que le prince Louis de Brunswic la défendait contre son frère. Le prince Ferdinand se

distingua beaucoup dans cette occasion. Le terrain du combat n'était alternativement que fonds & hauteurs, ce qui engageait sans cesse de nouveaux combats; car les Autrichiens tâchaient de se rallier sur ces hauteurs; mais repoussés à plusieurs reprises, la confusion devint générale & la retraite succéda la fuite. Toute la campagne était couverte de soldats débandés; cavaliers & fantassins, tout était mêlé. Tandis que l'armée prussienne victorieuse poursuivait à grands pas les vaincus, les cuirassiers de Bornstædt, qui combattaient à la gauche, enveloppèrent le régiment de Damnitz & un bataillon de Collowrat, prirent 10 drapeaux & firent 1700 prisonniers. Le reste de la cavalerie de la gauche ne put atteindre la cavalerie autrichienne, qui évita de s'engager, & se retira en assez bon ordre dans la forêt de Silva. Le roi arrêta la poursuite au village de Sorr, dont la bataille porte le nom; derrière ce village est la forêt de Silva dont nous avons tant parlé: il ne fallait pas y suivre l'ennemi; ç'aurait été risquer mal à propos & sans nécessité de perdre tous les avantages qu'on venait d'obtenir: c'était bien assez qu'un corps de 18,000 hommes en eût battu au-delà de 40,000; & même il n'y avait rien à gagner en se hasardant d'aller plus loin. Les vainqueurs perdirent le prince Albert de Brunswic; le général Blanckensée; les colonels Brédow, Blanckenbourg, Dohna, Ledebourg; les lieutenans-colonels Lange & Wédel des gardes, & 1000 soldats; victimes illustres qui sacrifièrent leur vie pour le salut de l'Etat. On comptait que le nombre des blessés montait à 2000. Les vaincus perdirent 22 canons, 10 drapeaux, 2 étendards, 30 officiers & 2000 soldats qui furent faits prisonniers. Le prince Léopold se distingua dans cette journée, & sur-tout le maréchal de Buddenbrock & le général Goltz, qui, avec

douze escadrons, en battirent cinquante. Si cette bataille ne fut pas aussi décisive que celle de Friedberg, il faut s'en prendre au terrain où elle se donna. L'ennemi qui fuit dans une plaine, doit souffrir des pertes considérables: celui qui a le dessous dans un pays montueux, est à l'abri de la cavalerie qui ne peut l'entamer considérablement: & quelque petit que soit le nombre de ceux qui se rallient sur la crête des hauteurs, ce nombre est suffisant pour rallentir la poursuite du vainqueur.

Le projet de cette bataille, conçu par le prince de Lorraine, ou par Franquini, auquel d'autres l'attribuent, était beau & bien imaginé. Le poste des Prussiens était sans contredit mauvais; l'on ne peut les excuser de n'avoir pensé qu'à leur front & d'avoir négligé leur droite, qui était dans un fond dominé par une hauteur éloignée de mille pas seulement. Mais si les Autrichiens savaient imaginer, ils n'avaient pas le talent de l'exécution: voici les fautes qu'ils commirent. Le prince de Lorraine aurait dû former sa cavalerie de la gauche devant le chemin de Trautenau & à dos du camp prussien; en barrant ce chemin, l'armée du roi n'avait ni terrain pour se former, ni moyen d'appuyer sa droite. Le prince de Lorraine pouvait aussi, en arrivant sur le terrain, lâcher cette cavalerie, pour donner à bride abattue dans le camp prussien. Le soldat n'aurait eu le temps ni de courir aux armes, ni de se former, ni de se défendre, ç'aurait été se procurer une victoire certaine. On dit que M. d'Aremberg avait égaré sa colonne pendant la nuit, & qu'il s'était formé à rebours, le dos tourné vers le camp du roi: cela ressemble assez au duc d'Aremberg, & c'est, dit-on, ce qui fit perdre du temps au prince de Lorraine, qui s'occupa long-temps à réparer ce désordre. Mais lorsque les Prussiens com-

mencèrent à se présenter devant le camp de bataille ; qui empêchait alors le prince de Lorraine de les faire attaquer tout de suite avec sa cavalerie ? Cette gauche aurait fondu d'une hauteur sur des troupes occupées à se former & sur d'autres qui défilaient encore. On trouvait que le roi n'avait pas commis moins de fautes que son adversaire. On lui reprochait sur-tout de s'être mis, par le choix d'un mauvais poste, dans la nécessité de combattre, au lieu qu'un général habile ne doit se battre que lorsqu'il le juge à propos. On disait qu'au moins le roi aurait dû être averti de la marche des Autrichiens. Il répondait à cette occasion, que l'ennemi lui étant de beaucoup supérieur en troupes légères, il ne pouvait avanturer fort loin les 500 housards qui lui restaient après tous les détachemens qu'il venait de faire. Mais, objectait-on, il ne fallait pas tant faire de détachemens & s'affaiblir si fort vis-à-vis d'une armée supérieure. Il répondait que le corps de Gessler & de Polentz, qui alla joindre le prince d'Anhalt, pouvait être regardé comme faisant l'équivalent des Saxons qui s'en retournèrent chez eux ; que le détachement du général de Nassau avait été nécessaire pour pouvoir tirer de la Silésie les subsistances qui auraient manqué tout à fait si les Hongrois, qui infestaient tout ce duché, n'en eussent été chassés ; que les détachemens de Dumoulin & de Lehwald avaient été indispensables dans les gorges des montagnes, qu'il fallait garder, ou risquer d'être affamé par l'ennemi. On n'avait qu'autant de chevaux qu'il en fallait pour amener, à chaque transport, de la farine pour cinq jours. Si un de ces convois eût manqué, l'armée aurait été sans pain & sans subsistance. On disait que le roi aurait dû se retirer en Silésie plutôt que de hasarder une bataille en Bohème ; mais le roi était dans l'idée qu'une bataille perdue en Bohème

était de moindre conséquence qu'une bataille perdue en Silésie ; & d'ailleurs une retraite précipitée aurait indubitablement attiré la guerre dans ce duché. Ajoutez à cela que l'on consommait en Bohème les subsistances de l'ennemi, & qu'en Silésie on aurait consommé les siennes ; mais nous laissons au lecteur la liberté de peser ces raisons & d'en juger. On ne peut attribuer le gain de cette bataille qu'au terrain étroit par lequel le prince de Lorraine vint attaquer le roi ; ce terrain ôtait à l'ennemi l'avantage de la supériorité du nombre. Les Prussiens purent lui opposer un front aussi large que celui qu'il leur présentait. La multitude des soldats devenait inutile au prince de Lorraine, parce que ses trois lignes, presque sans distance, pressées les unes sur les autres, n'avaient pas la facilité de combattre, & que la confusion s'y mettant une fois, elle rendait le mal irrémédiable. Mais heureusement pour la Prusse, la valeur des troupes répara les fautes de leur chef & punit les ennemis des leurs.

Pendant que les deux armées se battaient, les houssards Impériaux pillaient le camp prussien, la gauche & le centre n'ayant pas eu le temps d'abattre les tentes. Nadasti & Trenck s'en prévalurent ; le roi & beaucoup d'officiers y perdirent tous leurs équipages ; les secrétaires du roi furent même pris, & ils eurent la présence d'esprit de déchirer tous leurs papiers. Mais comment penser à ces bagatelles, lorsque l'esprit est occupé de plus grands objets d'intérêt, devant lesquels tous les autres doivent se taire, de la gloire & du salut de l'Etat ? M. de Lehwald, attiré par le bruit du combat, vint encore à temps pour sauver les équipages de la droite & mettre fin aux cruautés affreuses que ces troupes de Hongrois effrénés & sans discipline exerçaient sur quelques malades & sur des

femmes qui étaient reſtés dans le camp. De telles actions révoltent l'humanité & couvrent d'infamie ceux qui les font ou qui les tolèrent. Il faut dire à la louange du ſoldat pruſſien, qu'il eſt vaillant ſans être cruel, & qu'on l'a ſouvent vu donner des preuves d'une grandeur d'ame qu'on ne doit pas attendre de gens de baſſe condition.

La poſtérité ſera peut-être ſurpriſe qu'une armée, victorieuſe dans deux batailles rangées, ſe retire devant l'armée vaincue & ne recueille aucun fruit de ſes triomphes. Les montagnes qui entourent la Bohème, les gorges qui la ſéparent de la Siléſie, la difficulté de nourrir les troupes, la ſupériorité de l'ennemi en troupes légères, & enfin l'affaibliſſement de l'armée, fourniſſent la ſolution de ce problème. Suppoſé que le roi eût voulu établir ſes quartiers d'hiver dans ce royaume, voici les difficultés qui ſe préſentaient : tout le pays était entièrement fourragé; on trouve dans ces contrées peu de villes, encore ſont-elles petites & ont-elles la plupart de mauvaiſes murailles; il aurait fallu, pour la ſûreté, y entaſſer les ſoldats les uns ſur les autres, ce qui aurait ruiné l'armée par des maladies contagieuſes; à peine avait-on des chariots pour les farines, comment en aurait-on trouvé pour amener le fourrage à la cavalerie? Mais en quittant la Bohème le roi pouvait remonter, recruter, équiper les troupes; les mettre dans l'abondance & leur donner du repos, pour s'en ſervir, s'il le fallait, le printemps prochain; outre qu'il paraiſſait probable qu'après la bataille de Sorr l'impératrice-reine ſerait plus diſpoſée qu'auparavant à l'acceſſion au traité de Hanovre.

Après avoir campé par honneur cinq jours ſur le champ de bataille de Sorr, le roi ramena ſes troupes à Trautenau. Le prince de Lorraine était encore à

Ertina, prêt à retourner à Kœnigſgrætz au bruit de l'approche des Pruſſiens. On apprit dans ce camp que M. de Naſſau avait battu, le jour de la bataille de Sorr, un corps Hongrois auprès de Léobſchutz, & qu'il avait fait 170 priſonniers. M. de Fouquet avait auſſi trouvé moyen d'enlever 400 houſards entre Grulich & Habelſchwerdt, qui furent conduits à Glatz. M. Warneri, qui était avec 300 chevaux à Landshut, ayant appris qu'un nouveau régiment hongrois de Léopold Palfy avait marché à Bœhmiſch-Friedland, les tourna, les ſurprit & ramena de ſon expédition 8 officiers & 140 ſoldats priſonniers; mais comme l'infortune ſe mêle ſouvent au bonheur, M. de Chazot, du corps de Dumoulin, ne fut pas ſi heureux dans ſon entrepriſe ſur Marchendorff; il fut attaqué & battu par l'ennemi, & perdit 80 hommes. Après que l'armée eut achevé de conſumer les ſubſiſtances des environs de Trautenau, elle ſe prépara à retourner en Siléſie par le chemin de Schatzlar. De toutes les gorges & de tous les défilés de la Bohème, les plus mauvais ſe trouvent ſur ce chemin: ſoit qu'on avance, ſoit qu'on recule, il faut uſer de toutes les précautions poſſibles pour y mener les troupes avec ſûreté. Le petit ruiſſeau de Trautenbach coulait en ligne parallèle derrière le camp du roi; des rochers & des forêts formaient l'autre bord. Le 14 d'octobre les bagages prirent les devans ſur bonne eſcorte, pour rendre la marche plus facile. On poſta le 15 cinq bataillons ſur les montagnes, pour protéger la retraite de l'armée & lui ſervir enſuite d'arrière-garde. L'armée décampa le 16; elle marcha ſur 2 colonnes. Le prince Léopold, qui conduiſait celle de la gauche qui paſſa par Trautenbach, arriva en Siléſie ſans avoir vu d'ennemis. La colonne de la droite, dont

le roi s'était chargé, fut précédée par la cavalerie; l'infanterie passa le ruisseau, avant que Franquini, Nadasti, Moratz, &c. fussent avertis de la marche des Prussiens; ils accoururent ensuite avec 7 ou 800 hommes. Quoique toutes les hauteurs fussent garnies d'infanterie, le progrès de la marche obligeait successivement l'arrière-garde à les quitter; les pandours profitaient alors de ces mêmes hauteurs abandonnées, pour faire feu sur l'arrière-garde. Cette tiraillerie dura depuis huit heures du matin jusqu'à six heures du soir; ils tuèrent un capitaine & 30 hommes, & en blessèrent environ 80. Tout le corps de Dumoulin avait été employé à couvrir le dernier défilé qui mène à Schatzlar par une vallée. Ce corps arrêta l'ennemi, auquel une attaque de cavalerie, que la petite plaine de Schatzlar permit de faire, causa une perte de 300 hommes; il se mit à l'écart, & M. Dumoulin, défilant à sa droite, passa par les Rehberge & entra dans le camp par la route que le roi lui avait menagée. L'armée séjourna à Schatzlar jusqu'au 19, qu'elle vint camper à Liebau, sur le territoire de la Silésie. Le corps de Dumoulin fut destiné à former un cordon le long des frontières. Le reste de l'armée entra en quartiers de cantonnement entre Ronstock & Schweidnitz; elle pouvait se rassembler en six heures de temps & se trouvait au large par la quantité de villes & de villages qu'il y a dans cette contrée florissante. Ce fut là que le roi attendit la séparation de l'armée autrichienne, avant de prendre des quartiers d'hiver. M. de Nassau, qui voulant s'en procurer dans la haute Silésie, surprit un corps de Hongrois à Hastehim, & chassa le maréchal Esterhazy d'Oderberg; les housards de Wartenberg, qui étaient de ce corps, se distinguèrent également; ils battirent les

les dragons de Gotha, leur enlevèrent un étendart & firent 111 prisonniers. Après cela M. de Naſſau marcha à Ponuba, & les Hongrois s'enfuirent à Feſchen & de-là vers Jablunka. M. de Fouquet, qui ne voulait pas être inutile à Glatz, fit enlever 200 houſards qui s'étaient imprudemment enfermés dans Nachod. Cet habile officier donna des marques de génie & de capacité pendant tout le cours de cette guerre. Nous nous contenterons de dire que quarante partis qui ſortirent de ſa garniſon durant cette campagne, enlevèrent plus de 800 hommes à l'ennemi.

Le roi apprit le 24 d'octobre, que le prince de Lorraine avait ſéparé ſon armée en trois corps; il ſuppoſa que c'était dans le deſſein de les étendre dans la ſuite, parce que la ſaiſon des opérations militaires était paſſée: il laiſſa le commandement des troupes au prince Léopold, en lui enjoignant de ne les point ſéparer davantage, avant d'en avoir reçu les ordres.

Le roi partit pour Berlin, où ſa préſence devenait néceſſaire, tant pour réchauffer les négociations qui commençaient à languir, qu'afin de trouver des fonds pour la campagne prochaine, au cas que la paix ne pût pas ſe conclure pendant l'hiver.

CHAPITRE XIV.

Révolution d'Ecosse, qui fait quitter Hanovre au roi d'Angleterre, & rallentit les négociations de la paix. Dessein des Autrichiens & des Saxons sur le Brandebourg découvert. Contradictions dans le conseil des ministres. Projets de campagne. Le prince d'Anhalt rassemble son armée à Halle. Le roi part pour la Silésie. Expédition de la Lusace. Le prince d'Anhalt marche à Meissen. Bataille de Kesselsdorf. Prise de Dresde. Négociation & conclusion de la paix.

Si durant l'année 1745, les négociations des Prussiens eussent eu autant de succès que leurs armes, ils auraient pu s'épargner, aussi bien qu'à leurs ennemis, une effusion de sang inutile, & l'on aurait eu la paix plutôt; mais plusieurs incidens, auxquels on ne pouvait s'attendre, rendirent les bonnes intentions du roi impuissantes. A peine le roi d'Angleterre eût-il signé, presque malgré lui, la convention de Hanovre, que la rebellion d'Ecosse venant à éclater, elle l'obligea de hâter, plus qu'il n'aurait voulu, son retour à Londres. Un jeune homme, c'était le fils du prétendant, passe furtivement en Ecosse, accompagné de quelques personnes fidelles; il se tient caché dans une isle vers le nord des côtes, pour donner à ses partisans le temps d'assembler & d'armer leurs paysans, d'ameuter les montagnards & de former une milice qui fût au moins l'ombre d'une armée. Par cette diversion, la France armait l'Angleterre contre l'Angleterre; & un enfant, débarqué en

Ecosse sans troupes & sans secours, force le roi Georges à rappeller ses Anglais qui défendaient la Flandre, pour soutenir son trône ébranlé. La France se conduisit sagement dans ce projet, & elle dût à cette diversion toutes les conquêtes qu'elle fit depuis en Flandre comme en Brabant. Au commencement, le roi d'Angleterre & ses ministres méprisèrent le jeune Édouard, son faible parti, & cette rebellion naissante. On disait à Londres que c'était la saillie d'un prêtre Jacobite, (le cardinal Tencin) & l'équipée d'un jeune étourdi. Cependant ce jeune étourdi battit & chassa le général Cop, que le gouvernement avait envoyé contre lui avec ce qu'on avait pu en hâte rassembler de troupes. Cet échec ouvrit les yeux au roi; il lui apprit que, dans un gouvernement aristocratique, une étincelle peut allumer un incendie. Les affaires de l'Ecosse absorbèrent toute l'attention de son conseil: les négociations étrangères tombèrent en langueur; les alliés de l'Angleterre la croyant aux abois, n'eurent plus pour elle la même considération. Ce qu'il y avait de fâcheux, c'est que la convention de Hanovre commençait à transpirer, les Autrichiens & les Saxons l'avaient ébruité, & cela pouvait produire un mauvais effet chez les Français, qui étaient cependant les seuls alliés qu'eût la Prusse. Il arriva donc que la diversion que le jeune Édouard faisait en Ecosse, en devint une pour la reine de Hongrie, en ce qu'elle lui procura la liberté de faire contre le roi de Prusse les derniers efforts, malgré le roi d'Angleterre, dont alors à Vienne on méprisait les conseils.

Le roi, qui se trouvait à Berlin, épuisait tous les expédiens pour trouver des fonds qui le missent en état de continuer la guerre. Les revenus de la Silésie ne s'étaient pas perçus comme en temps de paix, les

deux tiers en avaient manqué ; il fallait chercher des ressources, & il était bien difficile de s'en procurer. Cet embarras était grand ; les dangers que les ennemis préparaient à l'État, étaient bien plus terribles. Voici comment le roi en fut informé. Depuis le mariage du prince successeur au trône de Suède avec la princesse Ulrique, sœur du roi, les Suédois étaient en partie portés pour les intérêts de la Prusse. M. de Rudenschild & M. Wolfenstirna, ministres de Suède, l'un à la cour de Berlin, l'autre à Dresde, étaient particulièrement attachés à la personne du roi. Wolfenstirna était bien dans la maison de *** ; il faisait la partie de jeu du ministre. *** n'était pas aussi circonspect en sa présence qu'un premier ministre, dépositaire des secrets de son maître doit l'être généralement envers tout le monde. Wolfenstirna découvrit sans peine que le plan de la cour de Vienne & de Dresde était d'envoyer l'armée du prince de Lorraine par la Saxe, d'où, joint aux troupes saxonnes, il devait pendant l'hiver marcher droit à Berlin ; il fit part de sa découverte à Rudenschild, qui en avertit le roi le 8 de novembre, jour où l'on suspendait dans les églises les trophées de Friedberg & de Sorr. Rudenschild ajouta que ce projet avait été fait par ***, corrigé par Bartenstein, amplifié par Rutowsky, envoyé par Saul à Francfort à la reine de Hongrie ; que *** était convaincu qu'on écraserait la Prusse par ce coup, & que c'était cette ferme espérance qui avait empêché la cour de Vienne & celle de Dresde d'adhérer aux sentimens pacifiques du roi d'Angleterre ; qu'on avait de plus partagé les dépouilles de la Prusse, de façon que le roi de Pologne aurait les évêchés de Magdebourg, de Halberstadt, avec Halle & son territoire, & que l'impératrice reprendrait la Silésie. Il apprit de plus au roi

la cause de la haine que *** lui portait. Il avait été outré d'un manifeste que le roi avait fait publier, & sur-tout de ces passages; „ Pendant que tant d'hor-„ reurs se commettaient en Silésie, & que le ciel, „ juste vengeur des crimes, se plaisait à les punir „ d'une façon si palpable, si éclatante & si sévère, „ on soutenait froidement à Dresde, que la Saxe n'é-„ tait point en guerre avec la Prusse, que le duc de „ Weissenfels, & les troupes qu'il avait sous ses „ ordres, n'avaient point attaqué les Etats hérédi-„ taires du roi, mais seulement de nouvelles acqui-„ sitions. Le ministère de Dresde se berçait de ces „ sortes de raisonnemens captieux, comme si de „ petites distinctions scolastiques étaient des motifs „ assez puissans pour justifier l'illégalité de ses procé-„ dés. Rien de plus facile que de réfuter &c." & du passage suivant: „ Il paraît que c'était enfin ici le „ terme de la patience & de la modération du roi; „ mais Sa Majesté ayant compassion d'un peuple „ voisin, innocent des offenses qu'elle a reçues, & „ connaissant les malheurs & les désolations inévi-„ tables qu'entraîne la guerre, suspendit encore les „ justes effets de son ressentiment, pour tenter de „ nouvelles voies d'accommodement avec la cour „ de Dresde. Il y a lieu de présumer, après ces nou-„ veaux & derniers refus qu'elle vient de recevoir, „ que la confiance du roi de Pologne a été surprise „ par l'indigne perfidie de ses ministres. Les repré-„ sentations les plus pathétiques, & les offres les „ plus avantageuses ont été prodiguées en pure perte." Il faut avouer que *** était vivement attaqué dans ces passages & que personne ne pouvait s'y méprendre; car les ministres qu'on nommait au pluriel, étaient plutôt ses commis que ses égaux. Ce rapport parut d'autant plus vrai, que le roi connaissait le

caractère du comte de *** & la fierté de l'impératrice-reine. Si le projet des Saxons était dangereux pour la Prusse, il n'était pas moins hasardeux pour la Saxe; mais les passions, & sur-tout le desir de la vengeance, aveuglent si fort les hommes, qu'ils sont capables de tout risquer dans l'espérance de se satisfaire.

Cette crise violente demandait donc un prompt remède. L'armée du prince d'Anhalt reçut ordre de s'assembler incontinent à Halle. Et comme il s'agissait de prendre un parti décisif, le roi crut que, sans déroger à son autorité, il pouvait assembler un conseil, écouter la voix de l'expérience, & suivre ce qu'il y aurait de sage dans l'avis de ceux qu'il consultait. Quiconque est chargé des intérêts d'une nation, ne doit rien négliger de ce qui peut en procurer le salut. Le prince d'Anhalt fut un des premiers auxquels le roi fit l'ouverture du projet de ***. Ce prince était un de ces hommes qui, prévenus d'amour-propre, abondent en leur sens, & sont pour la négative lorsque les autres affirment. Il parut avoir pitié de la facilité avec laquelle on ajoutait foi à cette accusation contre ***; il dit qu'il n'était pas naturel qu'un ministre du roi de Pologne, Saxon de naissance, voulût attirer, de gaieté de cœur, quatre armées dans les Etats de son maître, & les exposer à une ruine inévitable. Le roi lui montra une lettre qui portait que dans deux jours le général Grune arriverait avec son corps à Géra, pour joindre les Saxons à Leipsic : il lui produisit différentes lettres de la Silésie, qui toutes constataient que les Saxons amassaient de gros magasins en Lusace pour les troupes du prince de Lorraine, qu'on y attendait dans peu; il finit par lui dire qu'il lui confiait le commandement de l'armée qui s'assemblait à Halle. Le

prince d'Anhalt perſiſta dans ſon incrédulité ; cependant on liſait ſur ſon viſage qu'il était flatté de ſe voir à la tête d'un corps qui pouvait lui fournir le moyen de rajeunir ſon ancienne réputation. Le comte Podewils entra un moment après. Le roi le trouva tout auſſi incrédule que le prince d'Anhalt ; ce n'était point par eſprit de contradiction, mais par timidité. Ce miniſtre avait quelques fonds placés à la Steuer à Leipſic ; il craignait de les perdre ; incorruptible d'ailleurs, ſa faibleſſe ſeule éloignait de ſon eſprit toute idée de rupture avec la Saxe comme un objet déſagréable, & croyant les autres auſſi timides que lui, il jugeait *** incapable d'un projet ſi hardi. Enfin, dans ce beau conſeil, on diſcutait la fauſſeté ou la vérité du fait, & perſonne ne penſait à prévenir le mal qui était ſur le point d'éclater. Le roi fut obligé d'employer ſon autorité pour que le prince d'Anhalt fit les diſpoſitions néceſſaires à la ſubſiſtance de l'armée de Halle, & pour que le comte Podewils dreſsât les dépêches aux cours étrangères, par leſquelles on les avertiſſait des complots de la Saxe, & de la réſolution où était le roi de les prévenir.

Et comme ſi ce n'en était pas aſſez de tant d'embarras, il en ſurvint encore de nouveaux. L'envoyé de Ruſſie vint déclarer au roi, au nom de l'impératrice, qu'elle eſpérait que le roi s'abſtiendrait d'attaquer l'électorat de Saxe, parce qu'une ſemblable démarche l'obligerait à envoyer ſon contingent au roi de Pologne, comme elle y était tenue par ſon alliance avec ce prince. Le roi lui fit répondre que ſa majeſté était dans l'intention de vivre en paix avec tous ſes voiſins, mais que ſi quelqu'un d'eux couvait des deſſeins pernicieux contre ſes Etats, aucune puiſſance de l'Europe ne l'empêcherait de ſe défendre & de confondre ſes ennemis. Cependant

toutes les lettres de la Saxe & de la Siléſie confirmaient les avis de M. de Rudenſchild. Pour être encore mieux informé des mouvemens du prince de Lorraine, le roi forma un corps de troupes mêlées, cavalerie, infanterie & houſards, avec lequel M. de Winterfeld s'avança vers Friedland ſur les frontières de la Bohème & de la Luſaçe, avec ordre, ſi le prince de Lorraine entrait en Luſace, de le côtoyer & de longer le Queis, qui coule ſur la frontière de la Siléſie. Le deſſein du roi était de tomber ſur les Saxons de deux côtés à la fois. L'armée de Siléſie devait agir contre celle du prince de Lorraine, la ſurprendre, s'il ſe pouvait, dans ſes cantonnemens en Luſace; ou la combattre, pour la rechaſſer en Bohème. Dans ce danger qui mettait toute la ville de Berlin en alarme, le roi affecta la meilleure contenance poſſible, afin de raſſurer le public. Son parti était pris; la délaration des Ruſſes ne l'inquiétait point, car cette puiſſance ne pouvait agir que dans ſix mois, & c'était plus de temps qu'il n'en fallait pour décider du ſort des Pruſſiens & des Saxons; les choſes en étaient à cette extrêmité, qu'il fallait vaincre ou périr. Le roi appréhendait l'incrédulité & la lenteur du prince d'Anhalt; il craignait auſſi que le corps de Grune, qui était de 7000 hommes effectifs, ne marchât droit à Berlin. Afin de pourvoir autant qu'il ſe pouvait à la sûreté de cette capitale, le général Haake y était reſté avec une garniſon de 5000 hommes; mais l'enceinte de cette ville ayant deux milles de circonférence, il était impoſſible de la défendre, & Mr. de Haake devait aller au-devant de l'ennemi & le combattre, avant qu'il en approchât. Cette précaution était à la vérité inſuffiſante; mais les moyens n'en permettaient pas une meilleure. On fit des arrangemens pour tranſporter, en cas de malheur, la

famille royale, les archives, les bureaux, les conſeils ſuprèmes à Stetin comme dans un aſile, ſi la fortune abandonnait les armes pruſſiennes. Le roi écrivit encore une lettre pathétique au roi de France, dans laquelle il lui faiſait une vive peinture de ſa ſituation & lui demandait inſtamment les ſecours qu'il lui devait ſelon les traités. Il ſerait bien difficile de deviner par quelle raiſon le prince d'Anhalt tâcha de diſſuader le roi de prendre le commandement de l'armée de Siléſie; il pouſſa ſi loin ſes repréſentations importunes, qu'enfin le roi lui dit qu'il avait réſolu de ſe mettre à la tète de ſes troupes, & que lorſque le prince d'Anhalt entretiendrait une armée, il pourrait en donner le commandement à qui bon lui ſemblerait; après quoi il fut obligé de ſe rendre à Halle. & le roi partit le 14 de novembre pour la Siléſie, laiſſant Berlin dans la conſternation, les Saxons dans l'eſpérance, & toute l'Europe attentive à l'événement de cette campagne d'hiver.

Le roi arriva le 15 à Lignitz; il y trouva le prince Léopold, & le général Goltz (qui avait l'inſpection des vivres). Des lettres du général Winterfeld, arrivées en même temps, apprirent que 6000 Saxons, qui faiſaient l'avant-garde du prince de Lorraine, étaient entrés en Luſace par Zittau, & que les troupes autrichiennes allaient les ſuivre. Le prince Léopold fut inſtruit de toutes les opérations que le roi avait projettées. L'armée de Siléſie était effectivement de 30000 hommes, tous vieux ſoldats d'élite, accoutumés à vaincre, refaits par quatre ſemaines de repos, ils étaient diſpoſés à tout entreprendre. Il y avait cependant des précautions néceſſaires encore avant de quitter la Siléſie. On ne pouvait abandonner la ville de Schweidnitz, où il y avait des magaſins & qui alors n'était pas fortifiée; il fallut donc que M. de Naſſau

quittât la haute Siléſie, pour aller vers Landshut s'oppoſer au corps de M. de Hohenems, qui avait ordre de ſa cour de faire une invaſion dans la baſſe Siléſie du côté de Hirſchberg. La ſituation du roi était à-peu-près ſemblable à celle où il ſe vit avant la bataille de Hohenfriedberg; il eut recours aux mêmes ruſes, pour attirer les ennemis dans les mêmes pièges. On affecta de reſpecter ſcrupuleuſement les frontières de la Saxe, & de borner ſon attention à gagner Croſſen avant le prince de Lorraine. Pour fortifier cette opinion, Winterfeld fit punir quelques houſards qui avaient commis quelques déſordres en Luſace. On prépara des chemins à Croſſen, on amaſſa des vivres ſur la route, en ſorte que les gens du pays, qu'il faut toujours tromper les premiers, crurent bonnement qu'on n'avait aucun autre objet. M. de Winterfeld venait d'occuper Naumbourg ſur le Queis, & publiait qu'il n'était-là que pour côtoyer l'ennemi en logeant cette rivière & le prévenir à Croſſen.

Le prince de Lorraine, qui était dans l'idée flatteuſe que les Pruſſiens ſe repoſaient tranquillement dans leurs quartiers d'hiver, que leurs troupes étaient découragées, & qu'il n'avait à redouter qu'un corps de 3000 hommes qui l'obſervait, s'endormit dans une dangereuſe ſécurité, & ce même ſtratagême réuſſit pour la ſeconde fois. Tant il eſt vrai que la défiance eſt la mère de la ſûreté, & qu'un général ſage ne doit jamais mépriſer l'ennemi, mais veiller ſur ſes démarches, afin qu'elles lui ſervent de bouſſole dans toutes ſes opérations. Pour empêcher autant qu'il était poſſible que les Autrichiens ne fuſſent inſtruits des mouvemens de l'armée, le roi avait fait border trois rivières qu'il avait devant lui, le Queis par M. de Winterfeld, la Neiſſe par des troupes légères, & le Bober par d'autres détachemens. Tout ce qui

venait de la Luface avait le paffage libre, mais il était interdit à tous ceux qui voulaient paffer ces rivières pour aller en Saxe; de forte qu'on fe procurait des nouvelles, & qu'on empêchait l'ennemi d'en avoir. Bientôt, fur celles qu'on eut de l'ennemi, l'armée s'avança en cantonnant fur le Queis. Le roi prit fon quartier à Holftein; c'était le 22 de novembre, & il n'était qu'à un mille de Naumbourg. On fit conftruire quatre ponts fur la rivière, pour pouvoir la paffer rapidement fur quatre colonnes. Le deffein du roi était de fe laiffer dépaffer par les Impériaux, puis de les prendre par derrière, pour couper les vivres, & les forcer ainfi, ou à fe battre, ou à s'enfuir honteufement vers les frontières de la Bohème. Mais pour fuivre le projet qu'on avait une fois adopté, on s'était interdit d'envoyer des partis en Luface, & l'on ne pouvait avoir des nouvelles que par des efpions; ce qui n'eft jamais auffi sûr que ce que rapportent les troupes. De plus, l'expédition était fi importante, qu'il fallait préférer la sûreté au brillant.

M. de Winterfeld, inftruit des projets du roi, l'avertit que les ennemis avançaient par cantonnemens, mais qu'ils s'étendaient fi fort, que leur gauche était à Lauban & leur droite à Gœrlitz; il ajouta qu'ils marcheraient le lendemain, felon l'avis de fes efpions, & qu'il croyait que le moment d'agir était arrivé. Sur cela, l'armée marcha le 23 fur quatre colonnes, dont chacune était conduite par un lieutenant-général. Le rendez-vous de ces colonnes était à Naumbourg; ce fut-là que le roi leur donna les difpofitions ultérieures. Il s'éleva ce matin un brouillard d'autant plus favorable, qu'il cachait à l'ennemi jufqu'au moindre mouvement de l'armée. A Naumbourg, il y a un pont de pierre fur le Queis; à côté

il y avait deux gués pour la cavalerie : on fit en hâte un pont pour la seconde colonne d'infanterie. Tout cela étant arrangé, les conducteurs des colonnes, je veux dire les généraux, se rendirent à Naumbourg & eurent ordre de passer incessamment le Queis. On leur donna des guides pour les conduire à Catholisch Hennersdorf, avec ordre de se seconder mutuellement, selon qu'une colonne, qui donnerait sur les quartiers de l'ennemi, aurait besoin de cavalerie ou d'infanterie pour réussir dans son opération; car on manquait d'informations assez exactes sur les lieux où l'armée du prince de Lorraine séjournait, pour faire des dispositions plus détaillées. Le brouillard tomba au moment que les colonnes eurent passé le Queis. Celles de la droite & de la gauche étaient de cavalerie, les deux du centre étaient d'infanterie. Un régiment de housards précédait la marche de chacune d'elles, pour avertir à temps les généraux de ce qui se passait devant eux. Le roi était à la tête de la première colonne d'infanterie; elle avait pour guide un garçon meunier, qui la mena à un marais où les bestiaux paissaient en été, & qui n'était guère praticable dans l'arrière-saison. On eut de la peine à se tirer de-là; mais à force de chercher, on trouva un chemin qui côtoyait un bois & par lequel on pouvait passer. Pendant que les troupes défilaient, les housards de Ziethen donnèrent dans le village de Catholisch Hennersdorf, & avertirent qu'il était garni de 2 bataillons & de 6 escadrons de Saxons ; ils ajoutèrent qu'ils amuseraient assez l'ennemi pour donner à la colonne le temps d'arriver. On fit à l'instant avancer deux régimens de cuirassiers de la quatrième colonne qui était la plus proche, & M. de Rochow emmena les régimens de Gessler & de Bornstædt; M. de Polentz fut commandé avec 3 bataillons de

grenadiers pour les soutenir. C'était e soi-disant marais, qu'on croyait impraticable, qui avait trompé les Saxons ; ils n'avaient aucune garde de ce côté-là, ce qui donna moyen de les surprendre. Le village de Hennersdorf a un demi mille de longueur. L'action commença à quatre heures vers la partie orientale, & finit à six vers l'extrémité qui est au couchant. Polentz prit les Saxons à revers, Rochow les attaqua de front & Winterfeld en flanc. Les régimens de Gotha, de Dalwitz & la plus grande partie de celui d'Obirn furent fait prisonniers ; le général Dalwitz, le colonel Obirn & 30 officiers furent de ce nombre ; en tout les Saxons perdirent 6 canons, 1100 hommes, 2 paires de timbales, 2 étendards & 3 drapeaux ; leurs équipages tombèrent en partage aux housards, qui avaient bien mérité cette petite récompense. L'armée campa à Catholisch Hennersdorf, & l'on avertit les troupes que si l'on était obligé de les fatiguer pendant quelques jours, c'était pour leur épargner des batailles. Quoique la moitié de l'armée manquât de tentes, que plusieurs régimens n'eussent que des culottes de toile, ils se prêtèrent tous de bonne grace à ce qu'ils voyaient que la nécessité exigeait d'eux. Cet heureux début fit augurer que le prince de Lorraine ne tiendrait pas contre les Prussiens. On se proposa de profiter de la consternation que l'enlèvement d'un de ses quartiers devait causer dans son armée, & de la talonner tout de suite pour ne pas lui donner le temps d'en revenir. Le lendemain 24, le temps était si obscur & le brouillard si épais, qu'on fut obligé d'avancer en tâtonnant. On se campa derrière le village de Léopoldshain, & pour plus de sûreté, l'on plaça 15 bataillons dans ce village. Les coureurs rapportèrent que l'ennemi se retirait par-tout ; qu'on ne trouvait

dans les chemins que chariots dételés, bagages renversés, chariots de poudre abandonnés, en un mot, tout ce qui pouvait attester leur fuite. Les déserteurs, qui arrivaient en grand nombre, disaient que la confusion s'était mise dans leurs troupes, à cause que les deux derniers jours on leur avait donné vingt ordres différens ou contradictoires.

Toutefois on apprit le 25 de bon matin que le prince de Lorraine avait rassemblé son armée à Schœnfeld, à une lieue du camp du roi. Le roi ne balança pas: le jour était serein, il se mit incontinent en marche dans le dessein d'attaquer les ennemis. Comme il approchait de Gœrlitz, ses partis lui rapportèrent que les ennemis avaient décampé à petit bruit, & qu'ils avaient pris le chemin de Zittau. L'armée prussienne se campa auprès de Gœrlitz, qui se rendit par composition; 60 officiers & 250 hommes y furent faits prisonniers de guerre; parmi ces officiers il y en avoit de malades, & quelques-uns qui, ayant été blessés à Catholisch Hennersdorf, avaient trouvé le moyen de se sauver. Il y avait à Gœrlitz un magasin qui fut d'un grand secours pour faciliter cette expédition. Le 26 l'armée se porta en avant sur le couvent de Radomiritz, & l'on mit les troupes en cantonnemens. MM. de Bonin & de Winterfeld furent commandés avec 70 escadrons & 10 bataillons pour longer une petite rivière qu'on nomme la Neisse. Ce mouvement, qui menaçait l'ennemi d'être coupé de Zittau, fit que le prince de Lorraine abandonna son camp d'Ostritz, pour gagner Zittau avant les Prussiens. Comme cette retraite se faisait à la hâte, les housards prussiens firent des prises considérables sur les bagages des Autrichiens. Le roi s'avança à Ostritz le 27, & envoya M. de Winterfeld à Zittau; l'arrière-garde

du prince de Lorraine défilait précisément par cette ville. M. de Winterfeld donna dessus, & fit 350 prisonniers; les ennemis perdirent tous leurs bagages, & mirent eux-mêmes le feu à leurs chariots, pour qu'ils ne tombassent pas entre les mains de ceux qui les poursuivaient. Cette expédition ne dura que 5 jours. Les Autrichiens y perdirent des magasins, leurs bagages, rentrèrent en Bohème affaiblis de 5,000 hommes. On laissa 10 bataillons & 20 escadrons dans le voisinage de Zittau, pour garder ce poste important, & M. de Winterfeld fut obligé de retourner en Silesie avec 5 bataillons & 5 escadrons, pour tomber sur les flancs de M. de Hohenems, tandis que M. de Nassau se préparait à l'attaque de front. Cette expédition fut si heureuse, qu'en moins de 24 heures il ne resta plus d'Autrichiens en Silésie. Les dragons de Philibert furent défaits par les housards de Wartenberg, & M. de Hohenems ne le céda au prince de Lorraine, ni par la promptitude de sa retraite, ni par la perte de ses bagages. Les troupes prussiennes qui étaient en Lusace se mirent en quartiers de rafraîchissement aux environs de Gœrlitz, à l'exception de M. de Lehwald, qui fut détaché avec 10 bataillons & 20 escadrons pour Bautzen, avec ordre de pousser de-là vers l'Elbe, afin de donner aux Saxons des inquiétudes pour leur capitale, & de faciliter les opérations du prince d'Anhalt. Le colonel Brandis, qui, avec 2 bataillons, était demeuré à Crossen, s'empara de Guben, où il prit un gros magasin aux Saxons.

Durant cette expédition de Lusace on n'eut aucune nouvelle du prince d'Anhalt; mais les Saxons divulguaient que M. de Grune avait passé l'Elbe à Torgau & marchait à Berlin. Pendant que ces bruits

donnaient lieu à d'étranges réflexions, un officier vint de Halle annoncer que le prince d'Anhalt s'était mis en marche le 30 novembre, qu'il avait voulu attaquer les Saxons dans leurs retranchemens de Leipsic, mais les avait trouvés abandonnés, que Leipsic s'était soumis, & que les Saxons fuyaient vers Dresde. Le roi renvoya d'abord cet officier pour presser le prince d'Anhalt de gagner Meissen le plutôt qu'il le pourrait, & l'avertir que le corps de Lehwald n'attendait que son arrivée pour le joindre. Lorsqu'on apprit à Dresde que le prince de Lorraine avait été si vite expédié, la consternation fut si grande, qu'on fit sur le champ rebrousser chemin au corps de Grune, & que le comte de Rutowsky fut obligé de ramener son armée pour couvrir Dresde.

Pendant que le prince d'Anhalt marchait vers Meissen, & que l'armée du roi demeurait en panne, celui-ci employa ce temps à renouer avec les Saxons une négociation tant de fois rompue, & que les conjonctures paraissaient éloigner plus que jamais. Il écrivit pour cet effet à M. de Villiers, ministre d'Angleterre à la cour de Dresde, lui déclarant que, malgré l'animosité que ses ennemis venaient encore de manifester si ouvertement contre lui, & les avantages qu'il venait de remporter sur eux, il persévérait dans la résolution qu'il avait une fois prise de préférer la modération aux partis extrêmes; qu'il offrait la paix au roi de Pologne, avec l'oubli du passé, en posant la convention de Hanovre pour base de cette réconciliation. Ce parti n'avait été pris qu'après de mûres réflexions, parce qu'on peut faire la paix lorsque les armes sont heureuses; mais si l'on a du dessous, l'ennemi ne se trouve guère dans la disposition de se réconcilier. La paix pouvait épargner

gner

gner le sang de tant de braves officiers, qui allaient se sacrifier pour remporter la victoire. Il fallait considérer que, quelque heureuse que fût la guerre en Saxe, c'était un incendie dans la maison du voisin, qui pouvait se communiquer à la nôtre ; il fallait outre cela, le plus promptement qu'il était possible, terminer cette guerre; afin d'empêcher la Russie de s'en mêler.

Le roi n'avait rien à espérer des secours de la France, & si l'on ne mettait fin à ces troubles pendant l'hiver; on devait s'attendre au printemps que la reine de Hongrie rappellerait du Rhin son armee qui lui devenait inutile, pour la joindre à celle de Bohème ; ce qui lui aurait donné une grande supériorité : enfin le prétexte de la guerre ne subsistait plus depuis la mort de Charles VII. Ajoutez encore que la récolte de l'année ayant été mauvaise, elle avait rendu les blés aussi rares que chers, & que les finances étaient entièrement épuisées. La paix était donc l'unique remède à tous ces maux. On s'étonnera peut-être que le roi parût si modéré dans les conditions qu'il proposait pour la paix; mais on observe qu'il était dans une situation qui l'engageait à calculer toutes ses démarches, & à ne rien hasarder légérement. Premièrement il soutenait les principes de désintéressement qu'il avait annoncés dans les manifestes de l'année 1744 & 1745 ; s'il avait confondu quelque cession au roi de Pologne, il aurait confondu les intérêts de ce prince avec ceux des Autrichiens, & serait devenu l'artisan d'une union que la bonne politique exigeait qu'il tâchât de dissoudre. Ensuite l'Europe n'était que trop jalouse de l'acquisition que le roi avait faite de la Silésie ; il fallait effacer ces impressions, & non les renouveller. Ajoutez encore que le moyen le plus

court de parvenir à la paix, était de rétablir l'ordre des possessions sur le pied où elles étaient avant la dernière guerre. Comme les conditions proposées n'étaient ni dures ni onéreuses, elles pouvaient procurer une paix d'autant plus stable, qu'elle ne laissait aucune semence d'animosité ni de jalousie. Ces principes servirent de loi, & l'on verra dans la suite que, malgré les succès qui couronnèrent les entreprises de ce prince, il ne s'en départit jamais. Qui n'aurait cru que des propositions aussi raisonnables seraient bien accueillies par le roi de Pologne? Il en fut tout le contraire cependant. Le comte *** n'avait que son projet en tête. Il avait fait revenir en Saxe le prince de Lorraine, dans l'intention de joindre cette armée à celle de Rutowsky & au corps du comte de Grune; fier de ces forces, il se proposa de commettre le sort de son roi & le salut de sa patrie à la fortune d'un combat, sacrifiant ainsi tous les intérêts qui sont sacrés pour la plupart des hommes, afin de satisfaire sa vengeance particulière.

Villiers se rendit à la cour avec l'air d'un homme qui annonce une bonne nouvelle; il demanda audience, & ajouta aux propositions dont il était chargé, les exhortations les plus pathétiques, pour porter Auguste à éviter les malheurs qui menaçaient ses peuples & sa personne. Le roi lui répondit séchement qu'il aviserait à ce qu'il aurait à faire. *** s'expliqua plus clairement avec le ministre anglais; il fit sonner fort haut le secours qu'il attendait des Russes, parla avec emphase des grandes ressources de la Saxe, & finit par lui dire que, par déférence pour le roi d'Angleterre, il ferait délivrer au Sr. Villiers un mémoire contenant les conditions auxquelles le roi de Pologne pourrait se résoudre à faire a paix. Le lendemain, 1 de décembre, le roi de

Pologne partit pour Prague, & les deux princes aînés pour Nurnberg. Quel contraste de hauteur & de faiblesse! Après le départ de la cour, un des conseilers saxons remit au Sr. Villiers ce mémoire, qui contenait en substance: que le roi de Pologne accéderait à la convention de Hanovre, à condition qu'au moment même les Prussiens feraient cesser toute hostilité, n'exigeraient plus de contributions, restitueraient celles qu'ils avaient reçues, évacueraient la Saxe sans plus différer, & payeraient tous les dommages précédens; & ceux que causerait la retraite des troupes. Villiers augura mal d'une paix dont la Saxe dictait les conditions avec hauteur. Il envoya ce mémoire au roi, en l'assurant des bonnes intentions du roi d'Angleterre; & il ajouta qu'il ne garantirait pas la déclaration des ministres de Saxe; c'était en dire assez.

Le roi fut informé en même temps que le prince de Lorraine avait passé l'Elbe à Leutmeritz, & qu'il dirigeait sa marche vers Dresde. En combinant le mouvement de cette armée & la fuite précipitée du roi de Pologne & de ses enfans, il paraissait que *** ne voulait point la paix. Pour être donc plus à portée d'anéantir les projets d'ennemis aussi acharnés, le roi transporta son quartier à Bautzen, & M. de Lehwald se porta sur Kœnigsbruck, à un mille de Meissen. En attendant, sa Majesté répondit au Sr. Villiers, qu'elle avait fait venir le comte Podewils auprès de sa personne, pour faciliter tout ce qui pourrait contribuer à la paix; qu'elle se flattait que le roi de Pologne voudrait bien également nommer un de ses ministres, pour qu'on pût mettre la dernière main à cet ouvrage salutaire, & que les préliminaires signés mettraient fin aux hostilités; que, pour l'article des fourrages & des contribu-

tions dont on devait indemniser, le roi pourrait évaluer également les dégâts que les troupes saxonnes avaient faits en Siléſie, mais que le plus sûr ferait de rayer entièrement cet article. Le roi ajouta qu'il eſpérait que les miniſtres de Ruſſie & de Hollande voudraient bien ſe rendre les garans de ce traité de paix, & ſe plaignit du départ du roi de Pologne comme d'une démarche peu aimable, injurieuſe à ſa façon de penſer, & de mauvais augure pour la négociation entamée. *** avait conduit ſon maître à Prague, pour l'obſéder plus librement & l'empêcher de voir les malheurs de la guerre & d'entendre la voix de ſa patrie gémiſſante; il voulait le maintenir par le ſecours des Autrichiens, dans la diſpoſition où il était de continuer la guerre. C'eſt ainſi que *** ſacrifiait tout aux intérêts de la reine de Hongrie.

Le roi vit bien qu'il ne fallait déſormais négocier qu'à la faveur des victoires. Il était temps de reprendre avec ardeur les opérations de la campagne. La Luſace était conquiſe; tout allait dépendre des entrepriſes que l'armée du prince d'Anhalt allait exécuter. Il y avait huit jours que le roi n'avait reçu des lettres de ce prince. Cette incertitude l'embarraſſait d'autant plus, qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour être à portée d'agir de concert. Le pont de Meiſſen était de la dernière importance; il fallait s'en ſaiſir avant que l'ennemi penſât à le ruiner; mais M. de Lehwald ne pouvait s'emparer de la ville, ſituée ſur la rive gauche de l'Elbe, qu'à l'aide du prince d'Anhalt. Faute de nouvelles, le roi ſupporta les jours de marche de ce prince, & calcula qu'il pourrait arriver à Meiſſen le 8 ou le 9 de décembre au plus tard. Lehwald s'y rendit vers ce temps-là; le prince d'Anhalt n'arriva point;

la rivière, qui chariait des glaces, empècha M. de Lehwald d'y conſtruire un pont avec des pontons; tous ces incidens retardèrent cette expédition.

Le Sr. de Villiers, qui était à Prague, expédia un courrier au roi, dont les dépêches portaient, que le roi de Pologne n'enverrait aucun miniſtre avec des pleins-pouvoirs; que bien loin de-là, il attendait de nombreux ſecours de ſes alliés, avec leſquels il ſe vengerait dans l'électorat de Brandebourg des dégâts qu'il prétendait que les Pruſſiens avaient faits en Saxe; qu'il avait penſé devoir quitter Dreſde, s'attendant à être moins ménagé encore dans une guerre ouverte qu'il ne l'avait été dans les écrits qui l'avaient précédée. On vit qu'il s'agit bien plus de *** dans ce dernier article que du roi même. Le roi répondit en ſubſtance au Sr. Villiers, qu'il admirait la hauteur & l'inflexibilité du roi de Pologne; que, ſans avoir d'animoſité contre ce prince, il était impoſſible de nourrir une armée de 80,000 hommes dans un pays, ſans lui faire éprouver des calamités; que ſi les ennemis avaient eu la fortune propice, comme elle leur était contraire, ils n'auraient pas uſé d'autant de modération dans le Brandebourg que le roi en montrait en Saxe; qu'ils auraient tout pillé, brûlé, abymé, comme on en avait eu des exemples en Siléſie: mais que puiſque le roi de Pologne voulait la guerre, on la lui ferait plus vivement que jamais.

Le 9 arrivent les dépêches du prince d'Anhalt, datées de Torgau. Il mandait qu'il avait fait 200 priſonniers de cette ville, & rejettait la lenteur de ſa marche ſur les difficultés d'amaſſer des vivres & des chariots; c'étaient des prétextes pour excuſer ſes délais; il employa neuf jours à faire neuf milles. Sa conduite était d'autant moins excuſable, qu'il

avait un magasin à sa disposition à Halle, qu'il en avait pris un aux ennemis à Leipsic, qu'il n'avait point d'ennemi devant lui, & que par conséquent il était maître des fourrages, des vivres, des chevaux & des livraisons du pays. Sa lenteur ne peut s'attribuer qu'à son esprit de contradiction & à son âge; il n'aurait pas été fâché de faire passer l'expédition de la Lusace pour l'heureuse étourderie d'un jeune homme; il affectait un air de circonspection & de sagesse, qui, joint à sa longue expérience, devait former un contraste avec le feu que le roi mettait dans ses opérations. Le prince d'Anhalt ne fut point loué de sa lenteur. Le roi lui écrivit qu'elle était très-préjudiciable au bien de son service, par la raison qu'il avait donné aux Autrichiens le temps de se joindre aux Saxons & de détruire le pont de Meissen; ce qui rendrait la jonction des deux armées presque impossible; il lui enjoignit d'user de diligence pour s'approcher le plus promptement qu'il pourrait. Le prince promit dans sa réponse qu'il serait le 12 décembre à Meissen. Sur cela tous les quartiers furent rassemblés. Le roi ne laissa que 4 bataillons & quelques housards à Zittau, 1 bataillon à Gœrlitz & 2 à Bautzen. Ces troupes se joignirent le 13 à Camentz, à l'exception de M. de Lehwald, qui était déjà vis-à-vis de Meissen; le prince d'Anhalt y arriva le 12; mais la garnison saxonne s'en était sauvée par une poterne, & avait regagné le gros de l'armée. Pendant que l'infanterie du prince entrait dans Meissen, les cavaliers, qui avaient un chemin creux à traverser, ne le passaient qu'un à un. Les deux derniers régimens, savoir les dragons de Rœhl & de Holstein, mirent pied à terre pour attendre leur tour; Sibilsky s'en apperçut; il se glissa avec ses Saxons dans un bois épais, d'où

il fondit à l'improviste sur les dragons prussiens, leur enleva 2 paires de timbales, 3 étendards & 180 hommes; d'autres escadrons montèrent à cheval & rechassèrent l'ennemi; mais l'affront était reçu & le remède vint trop tard. Il en coûta la vie au général Rœhl, qui était malade, & qui suivait la colonne en carosse. Il faut convenir que le froid était excessif, que la cavalerie avait été douze heures à cheval; mais on pécha en passant un bois que l'on n'avait pas fait reconnaître d'avance. Les moindres fautes à la guerre sont punies, car l'ennemi ne pardonne pas.

Le 12 fut employé à réparer le pont de l'Elbe, & le 13 le général Lehwald se joignit au prince d'Anhalt. C'était ce pont de Meissen pour lequel on craignait tant, que les Saxons auraient dû détruire. Mais le ministre saxon, qui dominait les généraux, ne comprenait pas qu'un pont peut contribuer à la perte d'un pays; ce pont était en partie de pierre de taille, il avait coûté 150,000 écus à construire; on ne voulut jamais consentir qu'il fût démoli. Le conseil était composé d'un mèlange de pédans & de parvenus. Henecke, qui était à leur tète, élevé par la fortune de l'état de valet de pied au grade de ministre, joignait au talent d'un financier l'art de fouler méthodiquement les sujets. Son économie fournissait aux prodigalités du roi comme aux dissipations de son favori; avec ce crédit il gouvernait la Saxe en subalterne sous le comte ***; de lui émanaient les ordres à l'armée, il en dirigeait les opérations, & c'est à son incapacité qu'il faut attribuer les fautes grossières des généraux saxons dans cette campagne d'hiver.

L'armée du roi arriva le 14 à Kœnigsbruck, & à force d'aiguillonner le prince d'Anhalt, il s'avança

le même jour à Neuſtadt, où les troupes furent obligées de camper, malgré le froid perçant qu'il faiſait alors. Le prince de Lorraine était arrivé le 13 décembre avec ſon armée auprès de Dreſde. Henecke, qui réglait tout, étendit ſi fort les quartiers des Autrichiens, qu'il leur aurait fallu vingt-quatre heures pour ſe raſſembler. Le prince de Lorraine fit des repréſentations convenables pour qu'on changeât cette diſpoſition; mais Henecke, accoutumé à donner la loi aux fermiers & aux traitans, n'en tint aucun compte. Le prince de Lorraine, qui prévoyait que le prince Rutowsky allait être attaqué, le pria de l'avertir à temps s'il avait beſoin de lui, parce qu'il lui fallait du temps pour raſſembler ſes troupes diſperſées; mais le comte répondit qu'il n'avait pas beſoin de ſecours, qu'il était aſſez fort dans le poſte qu'il occupait, & que jamais les Pruſſiens n'auraient l'audace de l'attaquer. Depuis la bataille de Fontenoy, que le comte de Saxe avait gagnée par la ſupériorieé de ſon artillerie, on vit beaucoup de généraux ſuivre cette méthode. La diſpoſition des Autrichiens à la bataille de Sorr en devait être une copie, & le poſte que le comte Rutowsky avait à Keſſelsdorf était de même modèlé ſur celui de Fontenoy. La différence du comte de Saxe à ſes imitateurs mit de la différence dans leurs ſuccès. Cependant les deux armées pruſſiennes ſe mirent en marche; celle du prince d'Anhalt pour s'approcher des ennemis, & celle du roi pour paſſer l'Elbe à Meiſſen. Le roi fit entrer 14 bataillons dans cette ville; le reſte de l'infanterie & de la cavalerie était cantonné à la rive droite de l'Elbe; de ſorte qu'au beſoin, en raſſemblant ſes troupes, le roi pouvait ſecourir le prince d'Anhalt, & en cas que les Autrichiens euſſent paſſé l'Elbe

à Drefde, le roi leur faifait tête de côté.

Il reçut en arrivant à Meiffen une lettre de M. Villiers, qui lui apprenait que le délabrement extrême des affaires d'Augufte III, & la néceffité où il était réduit, l'avaient enfin déterminé à donner les mains à un accommodement; que Saul, le mercure de * * *, allait partir pour Drefde avec des inftructions & des pleins-pouvoirs pour les miniftres, afin qu'ils puffent travailler avec les miniftres pruffiens au rétabliffement de la paix; que la reine de Hongrie voulait y accéder auffi, moyennant quelques adouciffemens à la convention de Hanovre; que lui Villiers fe rendrait au plutôt à Drefde, pour intervenir entre les parties au cas qu'il en fût befoin, & rendre leur réconciliation plus facile. Le roi avait à peine achevé de lire cette lettre, qu'on vint l'avertir que du côté de Drefde toute l'atmofphère paraiffait embrafée & qu'on entendait le bruit d'une canonnade terrible. Le roi fe douta bien que le prince d'Anhalt était engagé avec les ennemis. Incontinent la cavalerie eut ordre de feller, l'infanterie de fe mettre fous les ármes, & le roi courut avec une centaine de houfards fur le chemin de Drefde; il envoya de petits partis de tous côtés; l'un d'eux lui amena fix fuyards du corps de Sibilsky, qui affurèrent que les Saxons étaient battus: ce qui fit ajouter foi à leurs difcours, c'eft qu'on ne vit paraître aucun pruffien, & cela ferait arrivé fi les affaires étaient allées mal. Mais la nuit qui furvint, obligea le roi à retourner à Meiffen, pour ne pas s'expofer à quelque affront, fatisfait d'avoir des probabilités de la victoire du prince. Si la fortune n'avait pas fecondé le prince d'Anhalt, le roi avait réfolu de raffembler fes troupes fur les hauteurs de Meiffen, pour aller au-devant des troupes battues, de mettre celles-ci en feconde ligne, fon armée dans la première, d'at-

taquer de nouveau les ennemis & de les vaincre à quelque prix que ce fût. Le prince d'Anhalt lui épargna cette peine : le soir même un officier de cette armée arriva, & rendit compte au roi des circonstances suivantes de cette glorieuse bataille. Le prince d'Anhalt avait décampé le 15 de grand matin, & avait pris par Wilsdruf le droit chemin de Dresde. Ayant passé Wilsdruf, ses housards donnèrent sur un gros d'ulans, qu'ils poussèrent devant eux jusqu'à Kesselsdorf, où ils apperçurent toute l'armée saxonne rangée en ordre de bataille; ils en avertirent incontinent le prince d'Anhalt. Un profond ravin, dont en certains endroits le fond était marécageux, couvrait le front des ennemis : sa grande profondeur est du côté de l'Elbe; il va toujours en s'applanissant vers Kesselsdorf, & se perd entièrement au-delà vers la forêt du Tarrant.

Les Saxons avaient appuyé leur gauche à Kesselsdorf; le terrain y était, comme je l'ai dit, entièrement uni; ce village était défendu par tous les grenadiers de leur armée & par le régiment de Rutowsky; une batterie de 24 pièces de gros canon en rendait l'abord meurtrier. Le corps de Grune était à l'aîle droite de cette armée, qui s'appuyait à Benerich proche de l'Elbe. Ce lieu était inattaquable, à cause des rochers & des précipices qui en interdisent l'abord. Avant la bataille la cavalerie saxonne était à la gauche de Kesselsdorf, rangée en ligne avec le reste de l'armée, la gauche vers le Tarrant. On ne sait pourquoi le comte de Rutowsky la déplaça & la mit en troisième ligne derrière son infanterie. Lorsque le prince d'Anhalt arriva sur les lieux avec la tête de son armée, il jugea d'abord que le succès de cette journée dependait de la prise du village de Kesselsdorf, & il fit ses arrangemens pour l'emporter. Il commença

par former ses troupes vis-à-vis celles de l'ennemi ; l'infanterie destinée pour donner sur le village fut mise sur trois lignes, & les dragons de Benin formèrent la quatrième. Dès que ses troupes furent ainsi disposées, 3 bataillons de grenadiers avec 3 de son régiment attaquèrent le village de front, M. de Lehwald le prit en flanc ; 24 canons chargés de mitraille, les grenadiers saxons & le régiment de Rutowsky firent reculer les assaillans. La seconde attaque ne fut pas plus heureuse ; car le feu était trop violent ; mais le régiment de Rutowsky sortit du village & voulut poursuivre les Prussiens ; il se mit donc devant ses batteries, qu'il empechait de tirer. Le prince d'Anhalt profita de ce moment, & ordonna au colonel Luderitz, qui commandait les dragons, de charger ; celui-ci fondit alors avec impétuosité sur les Saxons : tout ce qui résista fut passé au fil de l'épée ; le reste fut pris ; l'infanterie s'empara en même temps du village, y entra de tous les côtés & prit la batterie qui avait rendu ce poste si formidable. Le général Lehwald mit le comble à cette victoire, en obligeant toutes les troupes qui avaient défendu le village à mettre les armes bas. Le prince d'Anhalt profita de ce premier succès en habile capitaine, il gagna aussi-tôt le flanc gauche de l'ennemi ; la cavalerie de sa droite renversa d'un seul choc la cavalerie saxonne & la dissipa de manière qu'elle ne put se rallier. Tout prit la fuite avec assez de promptitude pour échapper à des troupes accoutumées à conserver l'ordre & à ne point se débander. La gauche des Prussiens, sous les ordres du prince Maurice, se canonna avec l'ennemi, jusqu'à ce que le village de Kesselsdorf fût emporté ; mais impatiente alors d'avoir part à la gloire de cette journée, elle marcha aux Saxons en bravant tous les obstacles ; des rochers à gravir, des neiges qui ren-

daient le terrain gliſſant, la difficulté d'aſſaillir & de forcer les ennemis qui combattaient pour leurs foyers, tout cela fut entrepris, & tout céda au courage des vainqueurs. Les Saxons & les Autrichiens furent chaſſés des rochers eſcarpés de Benerich. Les Pruſſiens ne purent conſerver ni l'ordre des bataillons ni même des pelotons formés, tant ces hauteurs qu'ils eſcaladaient étaient eſcarpées; la cavalerie ennemie les attaqua ainſi diſperſés. Il eſt certain que ſi les Saxons avaient été valeureux, l'infanterie pruſſienne aurait dû être taillée en pièces; mais cette cavalerie attaqua ſi mollement & fut ſi mal ſoutenue, qu'après quelques décharges que les Pruſſiens firent ſur elle, elle diſparut & céda le champ de bataille aux vainqueurs. La cavalerie de la gauche des Pruſſiens n'avait pu agir pendant tout le combat, à cauſe des précipices impraticables qui la ſéparaient des ennemis; le prince d'Anhalt l'envoya à la pourſuite des fuyards, ſur leſquels M. de Geſsler fit encore un bon nombre de priſonniers. Le prince d'Anhalt donna dans cette action de grandes marques de ſon expérience & de ſa capacité. Les généraux, les officiers & les ſoldats, tous s'y diſtinguèrent: leur ſuccès juſtifia leur témérité. Du côté des Saxons il reſta 3000 morts ſur la place; on fit priſonniers 215 officiers & 6500 ſoldats; ils perdirent de plus 5 drapeaux, 3 étendards, 1 paire de timbales & 48 canons. Les Pruſſiens eurent 41 officiers & 1621 ſoldats de tués, & le double de bleſſés.

Si nous examinons les fautes commiſes des deux parts dans cette bataille, nous trouvons premièrement que le comte de Rutowsky n'avait penſé dans ſon poſte qu'à la ſûreté de ſa droite; la gauche était en l'air & l'on pouvait tourner le village de Keſſelsdorf. Si les Pruſſiens avaient plus pris par leur droite,

le prince d'Anhalt aurait pu tourner entièrement le village & l'emporter à moins de frais ; mais il ne faisait que d'arriver, & n'ayant pas eu le temps de reconnaître le terrain, cela suffit pour lui servir d'excuse. La plus grande faute des Saxons fut sans doute de sortir du village ; car ils empêchèrent leur propre canon d'agir contre les Prussiens,& c'était leur meilleure défense. Une faute non moins considérable fut que cette infanterie postée de Kesselsdorf à Benerich n'était pas sur la crête des hauteurs, mais en arrière de plus de cent pas, de sorte qu'ils ne défendirent pas avec les petites armes le passage du précipice & le laissèrent escalader, se réservant à tirer lorsque l'ennemi aurait vaincu la plus grande difficulté. Mais de pareilles remarques peuvent avoir lieu sur la plupart des actions des hommes ; ils sont tous des fautes, parce qu'aucun d'eux n'est parfait, & si nous résumons celles qui se sont commises dans cette bataille, c'est pour que la postérité apprenne à n'en pas faire d'aussi grossières que celles des Saxons.

Le comte Rutowsky & toute son armée arrivèrent à Dresde en pleine course ; ils y trouvèrent le prince de Lorraine occupé à rassembler ses troupes éparses. Il offrit au comte d'attaquer le lendemain les Prussiens conjointement avec lui ; mais le Saxon en avait de reste. Il allégua pour excuse que son infanterie était presque détruite, qu'il avait perdu 10,000 hommes, qu'il manquait d'armes & de munitions, & que ses soldats n'étaient pas encore revenus de leur terreur : il ajouta que le roi de Prusse allait se joindre au prince d'Anhalt, que Dresde manquait de provisions de bouche & de munitions de guerre, que pour sauver les débris de Kesselsdorf, il fallait se sauver à Zest, village voisin des montagnes qui regardent la Bohème. Ce projet fut exécuté. Les Saxons évacuèrent Dresde

& n'y laissèrent que des milices; le 16 ils se campèrent auprès de Kœnigsstein & renvoyèrent leur cavalerie en Bohème, faute de moyens pour la nourrir plus long-temps sur le territoire saxon. L'armée du roi avança le 16 jusqu'à Wilsdruf; & le 17 ses troupes formèrent la première ligne & se portèrent sur le ruisseau de Plauen. L'heureux succès de cette expédition fit oublier la lenteur que le prince d'Anhalt avait affectée à son début; la journée de Kesselsdorf avait jeté un beau voile sur cette faute. Le roi lui dit les choses les plus flatteuses sur la gloire qu'il s'était acquise, & n'omit rien de ce qui pouvait cajoler son amour-propre. Ce prince mena le roi sur le champ de bataille. L'on fut moins surpris des difficultés, quoique grandes, que les troupes avaient eues à surmonter & du nombre considérable des prisonniers, que de voir toute cette campagne couverte d'habitans de Dresde, qui venaient tranquillement à la rencontre des Prussiens. Lorsque le roi traversa la Saxe en 1744, le duc de Weissenfels avait jeté 10 bataillons dans Dresde, on y élevait des batteries, on faisait des coupures dans les rues, on mettait des palissades partout où un pieu pouvait entrer en terre, aucun Prussien n'osait mettre le pied dans cette capitale; & en 1745, lorsque le roi entra dans le pays à la tête de 80,000 hommes, que les troupes saxonnes venaient d'être battues, les portes de Dresde restèrent ouvertes, & les princes cadets de la famille royale, les ministres, les conseils suprêmes du pays, tout se rendit à discrétion. Telles sont les contradictions dont l'esprit humain est capable, quand il n'agit pas systématiquement, & que ceux qui le gouvernent, ont une mauvaise dialectique. Il est vraisemblable que la ville était dépourvue de provisions, & que des délibérations confuses, & la consternation qui régnait parmi les

principaux miniſtres du roi de Pologne, cauſèrent cet abandon général. Les princes pouvaient ſe ſauver, les miniſtres également; il n'y avait qu'à faire quatre milles pour gagner la Bohème. Une choſe non moins étonnante, eſt que ces Saxons, qui voulaient abandonner Dreſde, y jetèrent 6000 hommes de leurs miliciens, dont ils auraient pu ſe ſervir pour compléter leurs troupes. Bientôt le roi fit occuper le fauxbourg de Dreſde. Le commandant fut ſommé de ſe rendre; il répondit que Dreſde n'était point une place de guerre; & les miniſtres envoyèrent un mémoire qui devait tenir lieu d'une eſpèce de capitulation. Le roi en régla les conditions ſelon ſon bon plaiſir. Le 18 les Pruſſiens entrèrent dans la ville. La milice fut déſarmée & ſervit à recruter les troupes; on y prit 415 officiers & 1500 bleſſés de la bataille de Keſſelſdorf. Le roi établit ſon quartier à Dreſde avec l'état-major des deux armées. On divulgua dans le monde les bruits les plus injurieux au ſujet des intentions du roi ſur cette capitale. On diſait que le prince d'Anhalt avait demandé le pillage de Dreſde pour ſon armée, à laquelle le ſac de cette ville avait été promis pour l'encourager pendant l'action. Le penchant des hommes à la crédulité pouvait ſeul accréditer de telles calomnies. Jamais le prince d'Anhalt n'aurait oſé faire au roi une propoſition auſſi barbare; & d'ailleurs ces ſortes de promeſſes peuvent ſe faire à des troupes indiſciplinées, & non à des Pruſſiens qui ne combattent que pour l'honneur & pour la gloire. Le principe de leurs ſuccès doit s'attribuer uniquement à l'ambition des officiers comme à l'obéiſſance des ſoldats.

A peine le roi fut-il à Dreſde qu'il rendit viſite aux enfans du roi, pour calmer leur crainte & les raſſurer entièrement. Il tâcha d'adoucir leur infortune, en leur faiſant rendre ſcrupuleuſement tous les hon-

neurs qui leur étaient dûs ; la garde du château fut même foumise à leurs ordres. Le roi répondit enfuite au Sr. Villiers, qu'il avait été affez étonné de recevoir des propofitions de paix un jour de bataille ; que pour abréger les négociations il s'était rendu lui-même à Drefde ; que la fortune qui avait fecondé fa caufe, l'avait mis en fituation de reffentir vivement les mauvais procédés, la duplicité & la perfidie dont le comte de * * * avait fait ufage dans toutes fes négociations ; qu'éloigné cependant d'avoir une façon de penfer auffi baffe, il offrait, mais pour la dernière fois, fon amitié au roi de Pologne ; qu'il attendait que les fieurs de Buleau & de Rex euffent reçu leurs pleins-pouvoirs, pour qu'on pût conclure avec eux fans autre délai ; qu'enfin il ne fe départirait en rien des engagemens qu'il avait pris avec le roi d'Angleterre par la convention de Hanovre ; que pour lui, loin d'être aveuglé par la fortune, il ne hausserait ni ne baifferait fes prétentions, & qu'ainfi la reine de Hongrie ne devait pas s'attendre à le faire changer de réfolution : le roi finit en recommandant à M. de Villiers de lui rapporter exactement le dernier mot du roi de Pologne, afin que dès ce moment rien ne mit de nouveaux empêchemens à la pacification de l'Allemagne & du Nord. Bientôt le roi fit inviter chez lui tous les miniftres faxons ; il récapitula tout ce qui s'était paffé, leur expofa avec vérité fes fentimens & les conditions de paix modérées qu'il offrait à fes ennemis : il fut affez heureux pour les convaincre que ces conditions étaient telles qu'ils auraient pu les fouhaiter ou les dicter eux-mêmes, & que leur roi n'avait d'autre parti à prendre que de les figner. On fit auffi des arrangemens pour que les troupes obfervaffent un très-grand ordre. Le roi mit dans ces procédés toute la douceur poffible, afin que ce pays voifin & malheureux ne fe reffentit

reſſentit que légèrement des fléaux d'une guerre dont le peuple était innocent. Pour s'accommoder à la coutume, on chanta dans les égliſes le Te Deum, accompagné d'une triple décharge de l'artillerie de la ville, & le ſoir on fit repréſenter l'opéra d'Arminius. On ne fait mention de ces bagatelles qu'à cauſe des anecdotes auxquelles elles tiennent. Tout juſqu'à l'opéra devenait entre les mains de * * * un reſſort pour gouverner l'eſprit de ſon maître; il avait fait repréſenter la clémence de Titus au ſujet de la diſgrâce de Sulkofsky & des prétendus crimes que le roi lui pardonna. Arminius fut joué pendant cette dernière guerre; ce qui devait faire alluſion au ſecours qu'Auguſte III donnait à la reine de Hongrie contre les Français & les Pruſſiens, qu'on accuſait de vouloir tout ſubjuguer. Les louanges flatteuſes de la poéſie italienne, rehauſſées du charme de l'harmonie, & rendues par le goſier flexible des châtrés, perſuadaient au roi de Pologne qu'il était l'exemple des princes & un modèle d'humanité. Les muſiciens ſupprimèrent un chœur de l'opéra, qu'ils n'oſèrent produire en préſence des Pruſſiens, parce que les paroles pouvaient être juſtement appliquées après ce qui venait d'arriver en Saxe; les voici:

Sulle rovine d'altrui alzar non penſi il ſoglio
Colui che al ſol' orgoglio riduce ogni virtù.

Les chœurs des opéra d'Auguſte valaient les prologues de ceux de Louis XIV.

Pendant qu'on chantait à Dreſde des Te Deum & des opéra, M. de Villiers, qu'on y attendait avec impatience, arriva de Prague avec les pleins-pouvoirs & toutes les autoriſations néceſſaires aux miniſtres ſaxons pour conclure la paix: il fut ſuivi par le comte Frédéric Harrach, qui venait de la part de l'impéra-

trice-reine pour le même sujet. Lorsque tout se préparait à Dresde à pacifier les troubles de l'Allemagne, le roi reçut la réponse suivante de Louis XV à la lettre touchante qu'il lui avait écrite de Berlin pour lui demander son assistance. Cette réponse avait été minutée par ses ministres, le roi n'ayant prêté que sa main pour la transcrire; la voici: „ Monsieur mon „ frère. Votre Majesté me confirme, dans sa lettre „ du 15 de novembre, ce que je savais déjà de la „ convention de Hanovre du 26 d'août. J'ai dû être „ surpris d'un traité négocié; conclu, signé & ratifié „ avec un prince mon ennemi, sans m'en avoir „ donné la moindre connaissance. Je ne suis point „ étonné de vos refus de vous prêter à des mesures „ violentes & à un engagement direct & formel con- „ tre moi; mes ennemis doivent connaître V. M. „ C'est une nouvelle injure d'avoir osé lui faire des „ propositions indignes d'elle. Je comptais sur votre „ diversion; j'en faisais deux puissantes en Flandre & „ en Italie; j'occupais sur le Rhin la plus grosse armée „ de la reine de Hongrie. Mes dépenses, mes efforts „ ont été couronnés des plus grands succès. V. M. en „ a fort exposé les suites par le traité qu'elle a conclu „ à mon insçu. Si cette princesse y avait souscrit, „ toute son armée de Bohème se serait subitement „ tournée contre moi; ce ne sont pas là des moyens „ de paix. Je n'en ressens pas moins l'horreur du „ péril que vous courez; ni rien n'égalera l'impa- „ tience de vous savoir en sûreté, & votre tranquil- „ lité sera la mienne. Votre Majesté est en force & la „ terreur de nos ennemis, & a emporté sur eux des „ avantages considérables & glorieux; l'hiver avec „ cela, qui suspend les opérations militaires, suffit „ seul pour la défendre. Qui est plus capable que „ V. M. de se donner de bons conseils à elle-même?

„ Elle n'a qu'à ſuivre ce que lui dictera ſon eſprit,
„ ſon expérience, & par-deſſus tout ſon honneur.
„ Quant aux ſecours, qui de ma part ne peuvent
„ conſiſter qu'en ſubſides & en diverſions, j'ai fait
„ toutes celles qui me ſont poſſibles, & je continuerai
„ par les moyens qui aſſurent le mieux le ſuccès.
„ J'augmente mes troupes, je ne néglige rien, je
„ preſſe tout ce qui pourra pouſſer la campagne pro-
„ chaine avec la plus grande vigueur. Si Votre Ma-
„ jeſté a des projets capables de fortifier mes entre-
„ priſes, je la prie de me les communiquer, & je me
„ concerterai toujours de grand plaiſir avec elle &c."
D'abord cette lettre paraît douce & polie; mais quand on conſidère les circonſtances facheuſes où ſe trouvait le roi de Pruſſe & les différentes négociations avec la France qui l'avaient précédée, on y remarque un ton d'ironie d'autant plus déplacé, que l'on n'était pas convenu de remplir par des épigrammes les engagemens réciproques contractés par le traité de Verſailles. Dépouillons cette lettre de tout verbiage, & examinons ce qu'elle dit réellement: Je ſuis fort fâché que vous ayez conclu le traité de Hanovre, ſans m'en avertir, car le prince de Lorraine reviendrait en Alſace, ſi la reine de Hongrie l'acceptait. Ne voyez-vous pas que la guerre d'Italie & de Flandre que je ſoutiens, eſt une diverſion que je fais en votre faveur? Car je n'ai nul intérêt à la conquête de la Flandre, & l'établiſſement de mon gendre don Philippe en Italie, me touche peu. Conti ſait ſi bien contenir les forces principales de la reine de Hongrie en Allemagne, qu'il a repaſſé le Rhin, laiſſé faire un empereur à qui l'a voulu; que Traun a pu détacher Grune pour la Saxe & pourra le ſuivre avec le reſte de ſes troupes, ſi la reine de Hongrie trouve à propos de l'employer contre vous. J'ai fait de grandes

choſes cette campagne : on a auſſi parlé de vous. Je plains la ſituation dangereuſe où vous vous êtes mis pour l'amour de moi ; on n'acquiert de la gloire qu'en ſe ſacrifiant pour la France ; témoignez de la conſtance & ſouffrez toujours ; imitez l'exemple de mes autres alliés, que j'ai abandonnés à la vérité, mais auxquels j'ai donné l'aumône lorſqu'on les avait dépouillés de toutes leurs poſſeſſions. Prenez conſeil de votre eſprit & de la préſomption avec laquelle vous vous êtes ingéré quelquefois à me donner des avis ; vous aurez ſans doute aſſez d'habileté pour vous tirer d'embarras ; d'ailleurs le froid de l'hiver engourdira vos ennemis, & ils ne pourront vous combattre. Si cependant il vous arrivait malheur, je vous promets que l'académie françaiſe fera l'oraiſon funèbre de votre empire, que vos ennemis auront détruit. Votre nom ſera placé dans le martyrologe où ſe trouve le nom des enthouſiaſtes qui ſe ſont perdus pour le ſervice de la France & celui des alliés qu'elle a daigné abandonner. Vous voyez que j'ai fait des diverſions ; je vous ai offert juſqu'à un million de livres ſubſides. Eſpérez beaucoup dans la belle campagne que je ferai l'été prochain, pour laquelle je prépare tout dès à préſent, & comptez que je me concerterai avec vous ſur tous les ſujets où vous voudrez ſuivre aveuglément mes volontés, & vous conformer à tout ce qui s'accorde avec mes intérêts.

Dès que les négociations de la paix furent aſſez avancées pour être sûr de leur réuſſite, le roi répondit au roi de France par cette lettre, dont nous rapporterons le contenu, parce que la matière dont il s'agit était auſſi importante que délicate. " Monſieur „ mon frère. Après la lettre que j'avais écrite à V. „ M. en date du 15 de novembre, je devais m'at- „ tendre de ſa part à des ſecours réels. Je n'entre

» point dans les raifons qu'elle peut avoir d'aban-
» donner fes alliés aux caprices de la fortune. Pour
» cette fois, la valeur feule de mes troupes m'a tiré
» du pas fcabreux où je me trouvais. Si le nombre de
» mes ennemis m'eût accablé, V. M. fe ferait con-
» tentée de me plaindre, & j'aurais été fans reffour-
» ces. Comment une alliance peut-elle fubfifter fi
» les parties contractantes ne concourent pas avec
» une même ardeur à leur confervation commune ?
» V. M. me dit de me confeiller moi-même ; je le
» fais, puifqu'elle le juge à propos. La raifon me
» dit de mettre promptement fin à une guerre qui
» n'a plus d'objet, depuis que les troupes autrichien-
» nes ne font plus en Alface, & depuis la mort de
» l'empereur. Les batailles qu'on donnerait défor-
» mais, ne produiraient qu'une effufion de fang inu-
» tile. La raifon m'avertit de penfer à ma propre
» sûreté, & de confidérer le grand armement des
» Ruffes, qui menace le royaume du côté de la
» Courlande ; l'armée que M. de Traun commande
» fur le Rhin, qui pourrait aifément refluer vers
» la Saxe ; l'inconftance de la fortune ; & enfin que,
» dans la circonftance où je me trouve, je ne puis
» m'attendre à aucun fecours de la part de mes alliés.
» Les Autrichiens & les Saxons viennent d'envoyer
» ici des miniftres pour négocier la paix ; je n'ai donc
» d'autre parti à prendre que de la figner. Après m'ê-
» tre acquitté ainfi de mon devoir envers l'Etat que je
» gouverne & envers ma famille, aucun objet ne
» me tiendra plus à cœur que de pouvoir me rendre
» utile aux intérêts de V. M. Puiffé-je être affez heu-
» reux pour fervir d'inftrument à la pacification gé-
» nérale ! V. M. ne pourra confier fes vues à per-
» fonne qui lui foit plus attaché que je ne le fuis,
» & qui travaille avec plus de zèle à rétablir la

„ concorde & la bonne intelligence entre les puiſſan-
„ ces que ces longs démêlés ont rendues ennemies.
„ Je la prie de me conſerver ſon amitié, qui me ſera
„ toujours précieuſe, & d'être perſuadée que je ſuis,
„ &c." C'était ſe congédier honnêtement, & allé-
guer des raiſons ſi valables, qu'il aurait été impoſſi-
ble au français d'y répondre.

Cependant les Autrichiens & les Saxons étaient encore aux environs de Pirna; il fallait les éloigner davantage, pour travailler plus tranquillement à la paix. Dans cette vue, M. de Retzow fut détaché avec 5 bataillons & quelque cavalerie du côté de Freyberg; la jalouſie qu'il donnait de ce côté, accéléra la retraite des alliés en Bohème. Les troupes ſaxonnes faiſaient à peine 15,000 hommes. Le roi de Pologne, privé de ſes revenus, n'avait plus d'argent pour payer ſes troupes; il ne pouvait pas attendre juſqu'au printemps que les Ruſſes ſe miſſent en mouvement; il ſentait la nullité de ce ſecours; enfin la néceſſité du moment le forçait à conſentir à la paix. Sur ces entrefaites, le comte de Harrach arriva à Dreſde. Il ſuppoſait que, fier de ſes ſuccès, à l'inſtar des Autrichiens, le roi, en rehauſſant ſes prétentions, les rendrait exceſſives; mais bientôt détrompé de ce préjugé, il remercia même ce prince de la facilité avec laquelle il ſe prêtait à cette négociation. Le roi lui répondit que la cauſe de la guerre ayant ceſſé par la mort de Charles VII, il avait été depuis ce moment dans les mêmes diſpoſitions où il le voyait aujourd'hui. M. de Harrach lâcha quelques propoſitions ſur une entrevue entre le roi & la reine de Hongrie, elles furent éludées par l'exemple de l'inutilité & des mauvaiſes ſuites de ſemblables entrevues; mais les louanges de cette princeſſe, adroitement mêlées aux refus, parurent ſatisfaire le comte. La paix fut ſignée

le 26 décembre 1745. L'accession de la reine de Hongrie à la convention de Hanovre n'était qu'un renouvellement pur & simple de la paix de Breslau. Les Saxons promirent de ne jamais accorder de passage par leur pays aux ennemis du roi, sous quelque prétexte que ce soit. On convint d'échanger le péage de Furstenberg contre quelques terres de la même valeur. Le roi de Pologne garantit le paiement d'un million de contributions auquel l'électorat s'était engagé; il renonça par le même article à toute indemnisation des frais de la guerre. Le roi promit en revanche de faire cesser les contributions du jour de la signature & de retirer incessamment ses troupes de la Saxe, à l'exception de Meissen, où était l'hôpital prussien; ce qui lui fut accordé jusqu'à la guérison des blessés.

Ainsi finit cette seconde guerre, qui dura en tout seize mois; qui se fit de part & d'autre avec un acharnement extrême; où les Saxons découvrirent toute la haine qu'ils avaient contre la Prusse & l'envie que leur inspirait l'agrandissement de cette puissance voisine; où les Autrichiens combattaient pour l'Empire & pour l'influence dans les affaires de l'Empire, dans lesquelles ils craignaient que les Russes n'en gagnassent une trop grande; où l'on vit la Prusse exposée à des dangers imminens, dont elle triompha par la discipline & la valeur héroïque de ses troupes. Cette guerre ne donna pas lieu à ces grandes révolutions qui changent la destinée des empires; mais elle empêcha que de pareils bouleversemens n'arrivassent alors, en obligeant le prince de Lorraine d'abandonner l'Alsace. La mort de Charles VII fut un de ces événemens qu'on ne saurait prévoir. Elle dérangea le projet d'arracher pour jamais la dignité impériale à la nouvelle maison d'Autriche. Ainsi, en appréciant

les choſes à leur juſte valeur, on eſt obligé de convenir qu'à certains égards cette guerre cauſa une effuſion de ſang inutile, & qu'un enchaînement de victoires ne ſervit uniquement qu'à confirmer la Pruſſe dans la poſſeſſion de la Siléſie. Si nous n'enviſageons cette guerre que relativement à l'accroiſſement ou à l'affaibliſſement des puiſſances belligérantes, nous trouvons qu'elle coûta aux Pruſſiens huit millions d'écus; mais qu'à la ſignature de la paix il leur reſtait pour toute reſſource 150,000 écus pour la continuation de la guerre. Les Pruſſiens firent dans ces deux campagnes 45,666 priſonniers ſur leurs ennemis: ſavoir 12,000 hommes à Prague; 1739 par de petits partis; 250 aux affaires de Plomnitz & de Reinertz du général Lehwald; 7136 à la bataille de Friedberg; 3000 à la priſe de Coſel, & 5000 en différentes occaſions par le général Naſſau; 250 par les houſards de Ziethen; 2030 à la bataille de Sorr; 400 par les troupes du margrave Charles dans la haute Siléſie; 427 par les partis de la garniſon de Glatz; 1342 par le général de Winterfeld; 271 par le major Warneri; 1392 à Catholiſch Hennerſdorf; 6658 à la bataille de Keſſelsdorf, & 3758 à la priſe de Dreſde. Voici ce que prirent les Autrichiens: le régiment de Creutz à Budweis 1400 hommes; un bataillon de pionniers à Tabor 700, & de plus de 400 malades de l'armée; 300 hommes à la ſortie de Prague; 300 à Coſel, & 1340 dans diverſes petites affaires. Somme totale, 4440; nombre bien inférieur aux pertes que les Autrichiens avaient faites. La haute Siléſie ſouffrit le plus de cette guerre, ainſi que quelques parties de la baſſe, voiſines de la Bohème, comme les cercles de Hirſchberg, de Striegau & de Landshut. Mais c'étaient de ces maux qu'une bonne adminiſtration répare facilement. La Bohème & la Saxe ſe reſſentirent également du ſéjour des

grandes armées ; cependant rien n'y était totalement ruiné. La reine de Hongrie fut obligée d'employer tout ſon crédit pour ſe procurer des reſſources qui la miſſent en état de continuer la guerre : mais ils n'étaient pas ſuffiſans pour l'indemniſer des ſommes que lui coûtaient les opérations de ſes armées en Flandre, ſur le Rhin, en Italie, en Bohème & en Saxe. La guerre couta au roi de Pologne au-delà de 5 millions d'écus. Il paya ſes dettes en papiers, en créa de nouvelles ; car *** poſſédait l'art de ruiner méthodiquement ſon maître.

Le roi de Pruſſe donna ſes premiers ſoins au rétabliſſement de ſon armée ; il la recompléta en grande partie par les priſonniers autrichiens & ſaxons dont il avait le choix. Les troupes furent ainſi recrutées aux dépends des étrangers, & il n'en coûta que 7000 hommes à la patrie pour réparer les pertes que tant de batailles ſanglantes avaient occaſionnées. Depuis qu'en Europe l'art de la guerre s'eſt perfectionné, depuis que la politique a ſu établir une certaine balance de pouvoir entre les ſouverains, le ſort commun des plus grandes entrepriſes ne produit que rarement les effets auxquels on devrait s'attendre ; des forces égales des deux côtés, & l'alternative des pertes & des ſuccès, font qu'à la fin de la guerre la plus acharnée, les ennemis ſe trouvent chacun à peu près dans l'état où ils étaient avant de l'entreprendre. L'épuiſement des finances produit enfin la paix, qui devrait être l'ouvrage de l'humanité & non de la néceſſité. En un mot, ſi la conſidération & la réputation des armes méritent qu'on faſſe des efforts pour les obtenir, la Pruſſe, en les gagnant, a été récompenſée d'avoir entrepris cette ſeconde guerre : mais voilà tout ce qu'elle y acquit, & cette fumée encore lui ſuſcitait des envieux.

FIN.



TABLE DES MATIERES.

Fin de la Table des Matières.

